

**en passant par
MIMIZAN**

**leïla
chellabi**

**en passant par
MIMIZAN**

**leïla
chellabi**

leïla chellabi

en passant par MIMIZAN

LCenteur

J'ai vécu quatre ans dans cette superbe région des Landes, et j'allais me promener sur la plage de Mimizan. C'est sur cette plage que Didier, le héros de cet ouvrage, et sa sœur Anaïs sont tous deux venus à moi. La magie du soleil couchant sur la plage a fait le reste et l'imagination aidant, les personnages se sont positionnés malgré moi parfois, j'ai dû ensuite respecter leurs exigences et la vie de Didier a pris des facettes inattendues que j'ai écrites pour vous, lecteur.

C'est un plaisir de faire partager ce monde invisible de la créativité où un homme promène sa vie sous ma plume.

Pour vous, Didier, Anaïs et les autres...

Première Partie

Il y a des détails qui ne trompent pas, qu'ils soient de regards, de mots, de paroles, d'intentions ou de néant, ils modèlent des formes invisibles qui se tiennent entre soi et les autres, qui que soit qui, quoi que soit quoi... ils sont volatiles et friands des autres, destinataires ou pas, et enflent selon les relations, quelles qu'en soient ces bases friables et quels qu'en soient les motifs et les tournants, les repères et les finalités. Il y a de ces détails qui flottent dans l'air, embuant l'atmosphère, l'alourdisant et y déversant les contresens et les non-sens d'où ils viennent, pervers et distants, calfeutrés aux non-dits de ces masques mis comme par inconscience aux terreurs qui ne s'admettent ni ne s'avouent, parce qu'ensuite il reste tant à faire que rien ne peut se prévoir de ce qui, sans être, ne sera peut-être jamais. De ces formes énormes entre soi et les autres, dans une société où chacun en déverse par habitude de ne pas les voir, par chagrin d'en trop faire ou par inconscience d'en produire, il faut bien dire que très peu de gens peuvent en appréhender les lourdeurs, les agressions, les incartades ou les blocages car ces formes-là sont, il est vrai, si importantes parfois, qu'à ceux qui les perçoivent, elles deviennent tout simplement gigantesques, elles deviennent le rideau d'énergies fortes sans cesse remuées et remises à l'ordre des humeurs de ceux qui s'en défont, là, sans s'en

défaire vraiment, puisqu'un lien les y attache qui ne peut être ni coupé ni éludé, mais simplement tirailé par toutes sortes d'impressions ou d'humeurs – encore – dont l'ego insatisfait ne sait pas se passer tout en devant y renoncer. C'est dire que toutes ces formes en suspens dans l'atmosphère d'un groupe, d'une réunion, d'une société, d'un bureau, d'une administration et autres lieux publics ou privés, ne sont que barrages énergétiquement clos sur horizons bouchés et pollutions jetées sur le pavé invisible de toutes ces relations qui nous réunissent, nous divisent ou nous recensent.

Didier pense.

Quand Didier pense, des anges passent, porteurs de banderoles colorées, avec des tas d'inscriptions et de dessins, parce que Didier est un visuel avant tout et que de ces formes éparpillées là dans l'espace environnant, il ne peut dissocier les passages de ces anges amis qui l'aident et lui révèlent les distorsions ambiantes, les nommant de diverses façons afin de l'éclairer quant à leur provenance.

Didier pense, mais personne n'en saura rien. Évidemment, se dit-il, ils vont encore me casser les pieds en me disant qu'il n'y a rien du tout, mais moi je sais bien, pour le voir, qu'il y a ces formes bizarres qui sortent de la tête et de la bouche de certains pour venir s'installer dans l'air, en suspension, et brouiller ensuite toute vision claire de l'espace entre les autres, moi, tout le monde.

Didier se promène avec Duduche, son petit chien. Il a le poil dru d'un fox-terrier plutôt en forme, pas trop grand, il a les yeux pétillants, les oreilles droites et les pattes courtes d'un prototype de bonne race, blanc, il est mignon et semble toujours étonné par tout ce qu'il rencontre, voit,

découvre. C'est un chien étrange Duduche, il n'aboie que très rarement. Didier, depuis quatre ans ne l'a entendu aboyer qu'une seule et unique fois, c'était le jour où Anaïs avait failli se noyer. C'est la sœur de Didier, qui ce jour-là avait glissé dans la rivière au bas du jardin et qui, entraînée par le courant, ne s'en sortait pas. Elle avait à ce moment-là cinq ans et Duduche a permis au jardinier d'accourir – il était si intrigué d'entendre aboyer qu'il avait cru qu'un chien du voisinage était entré dans la propriété. Bref Duduche super sauveteur avait fait un bon boulot !

Didier pense qu'Anaïs, d'ailleurs, est très ingrate, il lui semble qu'elle n'a jamais vraiment assez remercié son chien depuis et que – même – elle refuse parfois de le garder, ce qui est, pour Didier, le comble de l'ingratitude.

Didier a cinq ans de plus qu'Anaïs et il est vrai qu'à cet âge-là, ça fait beaucoup, de plus il est difficile de s'entendre – fille, garçon... c'est compliqué.

Mais enfin, Anaïs qui a neuf ans aujourd'hui s'entend plutôt bien avec son grand frère et ne serait-ce cette manie qu'il a de toujours voir tout un tas de trucs qu'elle ne voit pas, il est plutôt sympa avec elle, comme elle avec lui.

Didier est plutôt solitaire, avec Duduche il semble avoir fait le plein... amis, copains, sorties... se résument pour lui à se balader avec Duduche, au moins il est rarement sinon jamais déçu. Ce n'est pas qu'il attende particulièrement quelque chose des autres, non. Mais plus souvent qu'à son tour il s'est trouvé embringué dans des histoires plutôt embêtantes par ses copains qui, au même âge, ont des occupations stupides style canulars, blagues ou tentatives systématiques d'embêter pour embêter, les voisins, les profs, les vieux, les plus jeunes... bref, Didier a horreur des

complications qui forcément suivent ce genre d'occupations et il préfère de beaucoup la compagnie de Duduche qui n'aboie pas et à la rigueur d'Anaïs parce que c'est une fille, sa sœur de surcroît, et qu'elle a des occupations plus calmes et parfois créatives ou artistiques, ce qui lui plaît vraiment.

Didier et Anaïs vivent dans une grande maison héritée par leur père de leurs grands-parents, c'est une belle propriété, avec un immense parc de plus de huit hectares. Il y a là de tout, des arbres, des fleurs, des canards, un petit lac, les promenades, toutes n'ont plus de secret pour Didier qui connaît mieux que personne tous les détours magnifiques de ce parc immense. Mieux même que les deux personnes, le jardinier et sa femme, qui s'en occupent.

Didier adorait ses grands-parents paternels et lorsque ses parents prirent la décision de quitter Paris pour habiter cette maison, ce fut le bonheur, les vacances venaient à lui, en effet, depuis toujours il y passait ses vacances et ce fut un réel changement plus proche du rêve qu'il s'en faisait que de la réalité qu'il en vivait.

Quatre ans de bonheur pour un Didier qui aime la nature et la solitude superbe qu'elle permet et nourrit.

Quatre ans déjà, il avait dix ans, que Didier tout en travaillant bien à l'école, organise sa vie avec Duduche, Anaïs, les parents et les deux bonnes qui vivent à domicile, elles sont jumelles, orphelines, et ont toujours connu cette maison, déjà du temps des grands-parents qui les avaient recueillies à la demande de leurs parents... bref... une très longue histoire, comme ces vieilles histoires dans les vieilles familles... Didier la connaît par cœur mais n'a aucune envie d'y repenser... il suffit d'en retenir que les jumelles,

qu'il appelle Roux et Combaluzier parce qu'il y en a toujours une qui monte tandis que l'autre descend... ! s'appellent réellement Nini et Nana, Nini pour Nicole et Nana pour Natacha, elles sont très gentilles, ont trente et quelques années, font tout dans la maison y compris et surtout la cuisine, très bonne, très fine cuisine dont toute la famille se régale. Didier est plutôt gourmand, il aime les bonnes choses, de qualité, contrairement à Anaïs qui n'y connaît rien encore et se bourre de chocolat à longueur de temps ! C'est dégoûtant, pense Didier, c'est trop, je ne comprends pas comment elle ne se rend pas malade avec tout ça !

Le papa de Didier est médecin.

La maman d'Anaïs est philosophe.

Et dans cet ordre. En effet, Didier est cartésien, c'est ainsi qu'il se définit. Il a les pieds sur terre et aime bien les sciences bien carrées et bien solides... le sont-elles vraiment ?! On essaye... on essaye. Didier s'entend bien avec son père avec lequel il se retrouve sur un terrain stable, ils auraient tendance tous deux à ne pas trop prendre au sérieux leur philosophe de femme et de mère... mais c'est une autre histoire.

Quant à Anaïs, à neuf ans, elle est déjà branchée philosophie, comme sa maman, les deux font la paire. Il y a donc deux clans à la maison, les femmes et les hommes, auxquels les jumelles apportent chacune leur soutien. Nini aux hommes, Nana aux femmes. Mais comme les jumelles sont incapables de se séparer, sur aucun plan, les deux clans se retrouvent avec chacun un double support... !

C'est assez gai tout ça, se dit Didier en caressant Duduche qui lui est un inconditionnel de son maître, même si Anaïs

a toutes ses faveurs, il est quand même et avant tout, le chien de son maître.

Médecine et philosophie ne sont pas incompatibles, loin de là, d'autant que beaucoup d'amour préside aux débats, quels qu'ils soient, aux échanges et à la vie familiale et professionnelle en général, au sein du foyer, en dehors, avec ces jumelles toutes dévouées qui adorent les enfants, cela va de soi, mais aussi les parents.

Le bourg de Mimizan est charmant, la plage un peu plus loin, aussi, et la propriété à quelques kilomètres de là, à l'intérieur des terres, les Landes sublimes qu'adore Didier, ouvre en son airial¹, devant la maison, un espace sacré dont Didier se sent investi. C'est curieux, mais c'est comme ça, il se sent responsable, d'une certaine façon de tout ce qui atterrit là, s'y présente ou y passe et il lui semble que c'est de sa responsabilité, qu'il doit ici répondre face au moindre envahisseur ou viol de cet endroit privilégié dont sa famille a fait un havre.

Anaïs, elle, est plus décontractée, trop parfois, elle aurait facilement tendance à recevoir n'importe qui. Des copines sans intérêt, des copains encore plus nuls. Bref, Didier doit veiller au grain sans cesse, ce qui n'est pas pour lui déplaire.

Duduche est un allié de taille, en effet, sans aboyer, il parvient à terroriser certains enfants jusqu'à les faire fuir. Didier qui n'a jamais compris le mécanisme se contente d'en rire. Ses fous rires parfois sont si spectaculaires, que plus d'un s'en sont vexés, mais Didier n'en a cure, il rit.

¹ Airial : terme utilisé dans les Landes. L'airial est composé généralement d'une maison d'habitation à l'écart des villages et de vastes pelouses plantées de chênes ou de châtaigniers.

Ses fous rires sont si désarmants qu'Anaïs, pourtant furieuse par moments, ne peut s'empêcher, à son tour, d'en rire. Il règne alors une franche complicité dont l'airial devant la maison se fait l'écho et en général c'est à la cuisine qu'avec les jumelles, on fête le départ des intrus en buvant le chocolat qui leur était, en un premier temps, destiné.

Duduche est outrageusement gâté par les jumelles qui le nourrissent et lui passent tous ses caprices, dès qu'il entre dans leur domaine, la cuisine. Didier ferme les yeux, Anaïs est agacée mais ne dit mot et les parents ne voient rien, ce n'est jamais quand ils sont là...

En ce mois de juin 1995 alors que commencent des vacances bien méritées et tant attendues, Didier et Anaïs ont supplié leurs parents de rester là et de ne pas aller en Espagne chez leurs cousins comme c'était prévu, supplication entendue, les cousins viendront donc sans doute passer quinze jours en août, on verra. Cela n'enchanté guère Didier qui a fait, en acceptant, contre bonne figure, bon cœur, pour être tranquille et rester.

Deux mois s'annoncent donc dans son domaine, son père a décidé de travailler cet été, puisqu'on reste, il ne prendra qu'une semaine, cela fera du beurre dans les épinards et maman, qui travaille à une thèse de je ne sais quoi avec le CNRS, reçoit tout un tas de gens qui heureusement, ne font que passer.

Seule Anaïs a obtenu d'avoir sa meilleure amie, Dorothée, une semaine à demeure, mi-juillet, et Didier, sans en être enchanté, loin de là, n'en est pas outre mesure mécontent, Dorothée est intelligente, elle est très mignonne et en plus Duduche l'aime beaucoup, ce à quoi Didier est très sensible.

La vie de toute la maisonnée s'annonce donc plutôt belle, sous de bons auspices estivaux. Didier a sa bicyclette, Anaïs aussi, mais c'est surtout la petite voiture électrique qu'il peut conduire sans permis qui les ravit tous deux, car ce moyen de locomotion les rend tout à fait indépendants des parents et des jumelles. Voiture à laquelle ces dernières ont droit aussi pour faire les courses mais on s'arrangera, a dit Didier... et on va s'arranger au mieux.

Les parents ont simplement précisé qu'à la moindre dispute à ce sujet, ils retireraient ladite voiture du circuit, ce qui bien évidemment a mis de l'huile dans les rouages relationnels et une bonne volonté évidente de la part des enfants à se faire tout sages... tout gentils.

La chaleur autour de la maison n'est jamais insupportable, c'est toujours très aéré et les arbres sont garants d'une relative fraîcheur quand tout, alentour, est oppressant de chaleur intense.

C'est donc avec beaucoup de plaisir que Didier et Anaïs commencent ces vacances que le premier estime privilégiées et que la seconde se contente d'apprécier à leur juste valeur puisque permission est donnée de recevoir Dorothée une semaine à dix jours. Une semaine, c'est bien suffisant, a ronchonné Didier, le solitaire, approuvé par Duduche, tandis qu'Anaïs réagissait :

– Oh mais tu ne nous verras même pas, comme d'habitude ! Alors huit ou dix jours, quelle différence ça peut bien faire pour toi ?!

Didier n'a simplement pas daigné répondre, il s'est contenté de hausser les épaules. Quant aux jumelles, c'est Nana qui a résumé la situation ainsi :

– Mais vraiment, avec huit hectares et chacun, chacune sa

grande chambre dans la maison, où est le problème ?! Vous êtes tellement gâtés que vous ne vous rendez même pas compte de votre chance.

– Vous, c’est pour Didier, a rétorqué Anaïs... moi je suis d’accord.

Didier, devant cette coalition, est parti avec Duduche sur ses talons, mais on sentait bien que tous deux n’en pensaient pas moins !!

Dorothée ou pas, ils étaient décidés à ne pas s’en laisser imposer ! Voilà, c’est tout !

Mimizan plage a pris ses airs de vacances, les bistrots et restaurants sont bien garnis, la rue piétonne et ses commerçants ont fait toilette d’été, les boutiques sont rayonnantes dans leurs étalages, les glaciers fonctionnent bien, même celui qui fait dans le parfum artificiel garanti ! Et la boutique de bonbons affiche saveurs synthétiques et artificielles assurées, mais les couleurs et les consistances sont si attrayantes qu’Anaïs ne peut y résister et elle investit la moitié de ses économies dans ces sucreries écoeurantes, Didier la regarde faire, une grimace de désapprobation aux lèvres, tandis qu’elle paie pour ces horreurs peu saines à son avis et sans doute carrément insalubres à la santé. Didier se demande si « insalubre » est applicable à des bonbons ? Dans le doute, il persiste et en fait la remarque à Anaïs qui, trop tard, est en train d’en déguster les premiers. Duduche lui-même s’est détourné de ce magasin rempli de couleurs acidulées qui ne le tentent guère.

Et Anaïs de mastiquer, ça a l’air de coller en plus. Didier se demande vraiment ce qu’ont les filles dans la tête. Ce à quoi

Anaïs, qui le connaît bien, répond, la bouche pleine et les dents collées :

– Les mecs c’est pareil ! Ils en mangent aussi, c’est toi qui es marginal !

– Toi alors ! Mais tu me réponds exactement comme si tu avais entendu !

– Tu penses tellement fort, que je t’ai entendu ! De plus, les cochonneries, tu vois bien, ça rend intelligent !

Didier rit tout en se demandant comment on peut être aussi intelligente et drôle à neuf ans ?!

Pour finir par se dire que c’est grâce à lui, elle est tout le temps en contact avec lui, ce doit être ça...

– Ben voyons, réplique aussitôt Anaïs, en fermant sa bouche pour masquer un truc jaune vif écœurant, c’est you, you, you, je te dois you, you, you, tout !... Merci !

Didier lui lance un clin d’œil en coin, lui sourit et continue son chemin pour aller sur la plage. Arrivé devant les escaliers de bois qui y descendent, il se retourne pour appeler Duduche – inutile, ce dernier est sur ses talons – et pour être sûr qu’Anaïs le suit toujours.

Elle ne le suit pas.

Arrêtée devant le potier qui fait le coin, elle discute avec un jeune garçon d’une dizaine d’années que Didier ne connaît pas. Qu’est-ce que c’est encore que ce mec-là, se dit-il, hésitant à descendre. Duduche l’a précédé sur les escaliers qu’il a dévalés et le regarde maintenant, interrogatif, depuis la plage. Didier hésite encore quelques minutes puis se décide à descendre rejoindre Duduche qui manifeste de la queue son contentement.

Anaïs tout en mastiquant a offert à Doudou, un copain de l’école, une guimauve qu’il a acceptée. Tous deux mangent

en se collant les dents avec délice et pour plus de commodité, Anaïs qui ne voit plus Didier, demande à Doudou de l'accompagner jusque sur la plage, ce qu'il accepte.

Les voilà donc descendant les escaliers de bois, mais il y a du monde et Anaïs ne repère pas Didier.

– Qu'est-ce que tu vas faire avec Dorothée, tu la reçois chez toi ou tu vas chez elle ? demande Doudou.

– Non, elle vient à la maison. Au fait, tu connais mon frère ?

– Jamais vu, répond Doudou.

– Parce que je ne le vois pas, tu aurais pu m'aider.

– Tu avais dit qu'il avait un chien ?

– Oui, c'est Duduche, un fox-terrier blanc qui n'aboie jamais !

– Alors il est là, à ta gauche, près du parasol jaune, juste là.

– Anaïs scrute à gauche, il y a au moins trois parasols jaunes, sinon plus ! Ah oui ! c'est lui, il a retrouvé des potes ou quoi ? Oui, oui, c'est lui. On y va, viens dit-elle à Doudou.

– Non, moi je remonte, j'ai mon père qui est chez le coiffeur et je rentre avec lui, il doit avoir terminé.

– Passe à la maison un de ces jours. Tu sais où j'habite.

– Ouais, je sais mais j'ai pas de bagnole moi, j'ai que mes jambes.

– Alors, appelle-moi et avec Dorothée on viendra te chercher, OK ?

Doudou a disparu sans répondre.

– Quel plouc, pense Anaïs, je l'invite, il a une chance.

Mais elle se dirige vers son frère, oubliant Doudou. Didier est entouré par deux filles de son âge, quatorze, quinze ans ? Un couple de parents, et une paire de mecs, frères ?

copains ? Tout le monde parle en même temps, les adultes, les jeunes, tous, c'est incompréhensible, évidemment... Anaïs s'arrête à quelques mètres, ébahie devant tant de bruit. Duduche la rejoint et se colle à ses jambes, d'accord apparemment. Au bout de quelque cinq bonnes minutes Didier se retourne, il cherche Duduche et les aperçoit.

– Vous connaissez ma sœur Anaïs ?

Silence soudain, tout le monde, comme un seul homme, se retourne. Anaïs sourit, bêtement, se dit-elle... ils sont bizarres ! Sourire en retour du groupe, en même temps... vraiment bizarre, c'est vrai, se dit-elle.

Les deux filles qui entouraient Didier s'approchent d'elle. Elles sont en maillot une pièce rose fuchsia. Leurs yeux sont bleu intense et elles ne se ressemblent pourtant pas.

– Bonjour Anaïs, moi c'est Pierrot.

– Et moi, Francis.

– Bonjour, dit Anaïs. Mais ce sont des prénoms de garçons ?

– Si on veut, mais on aime bien.

– Même si on veut pas, répond Anaïs, ce sont des prénoms de garçons.

– Si tu veux. Mais c'est une longue histoire.

– Oh ! Mais je ne demande rien, répond Anaïs, je constate, c'est tout ! Va pour Pierrot et Francis. Moi vous savez...

– Bon, répond Pierrot, nous étions en pleine discussion pour savoir si oui ou non Didier – et toi si tu veux – alliez venir ce soir à mon anniversaire. Je fais une grande fête pour mes quinze ans, dit-elle en regardant Francis.

– Et alors ? questionne Anaïs.

– Eh bien, on aimerait bien que vous veniez, quoi !

– En plus, vous avez le même âge ? Vous êtes... sœurs, ou frères ?

– Non, nous sommes amies. Mais

– ... C'est une longue histoire, enchaîne Anaïs... compris, je ne demande rien. Vous auriez été des fausses jumelles c'était sympa, vous n'êtes que des faux jumeaux et c'est marrant !

Les deux jeunes filles – aujourd'hui quinze ans – rient.

– C'est la première fois qu'on nous traite de faux jumeaux ! C'est rigolo.

– Je suis étonnée, dit simplement Anaïs, d'avoir trouvé ça toute seule ! Je n'ai que neuf ans vous savez ! Je me demande si je peux assister à votre fête !

– Mais quelle question, évidemment ! Nous avons des cousines qui ont ton âge et qui seront là, aussi. Alors, vous venez ?

– Je ne peux pas venir sans mon frère, c'est donc à lui qu'il faut demander et arracher une vraie réponse positive. À vous de jouer les mecs !

Pierrot et Francis se précipitent donc vers Didier pour tenter un forcing.

Peine perdue, Didier, totalement réfractaire aux fêtes et manifestations bruyantes n'est pas du tout séduit par une soirée, fût-elle d'anniversaire. Anaïs n'est pas surprise, donc pas déçue. Duduche lui ne comprend pas son maître ni tous ces éclats de voix venus et allant – à son humble avis – nulle part.

Didier enlève son pantalon qu'il laisse aux pieds des faux jumeaux et court, en maillot, jusqu'à la mer où il plonge, tandis que Duduche dédaigneux s'assied pour le regarder – l'eau est peu tentante parce que trop froide pour lui.

Anaïs hésite et décide que non, elle n'a pas envie, aujourd'hui, de se baigner. Elle s'assoit donc, là où elle est

et regarde ce groupe un peu bizarre des six personnes restantes. Qui sont ces parents-là ? De qui sont-ils le père, la mère ? Et ces deux garçons ? Qui sont-ils ? Ils la regardent, sans bouger, tandis que Pierrot et Francis parlent aux autres avec animation et entrain, on dirait qu'elles ont envie de les convaincre... de quoi, se demande Anaïs qui, très vite, ne trouve plus aucun intérêt à les regarder et détourne son regard qu'elle porte sur Didier, petit point noir sur les flots métalliques de l'océan.

Duduche revient vers elle et se colle contre sa cuisse gauche. Anaïs, assise en tailleur, lui caresse la tête, ce qu'il apprécie grandement.

À Mimizan plage, il y a presque toujours de l'air, se dit Anaïs, et c'est bien agréable. Elle aime cet endroit qu'elle connaît depuis toujours, même si toujours équivaut à neuf ans, pour elle c'est beaucoup, c'est sa vie, en bloc, bébé elle a été plongée dans ces flots, aux bras de ses parents et aussi loin qu'elle se souvienne, elle a toujours connu ce sable blond et cet océan remuant. Elle l'aime, elle en aime les couleurs, les scintillements au soleil, les caprices d'été et d'hiver, les marées et les courants. Elle aime ces rives où elle se sent chez elle, ces escaliers de bois bien plus vieux qu'elle, elle aime cet endroit comme une annexe de la maison qu'ils habitent depuis cinq ans et qu'elle a aussi toujours connue. Et elle sait que Didier aime tout cela différemment, sinon plus, avec un instinct de possession qu'elle n'a pas, il les aime comme on retient, comme on voudrait garder pour soi, ce qui n'est pas son cas à elle, elle ne sait qu'aimer et être bien avec et dans ce qu'elle aime. Par moments même il lui prend des envies de le faire aimer

à d'autres. Didier lui est fou de rage quand elle évoque cette idée, il veut garder jalousement secrets ces endroits et ne tolère aucune intrusion ou ce qu'il considère comme tel. Anaïs se sent très proche de son frère. Sans jamais savoir exactement ce qu'il pense, sans jamais savoir comment il la considère en dehors du fait qu'elle est sa sœur, mais que représente-t-elle pour lui ? Elle n'en sait trop rien. Simplement ce frère secret, solitaire, qu'elle aime, pour sa part, beaucoup, qu'elle admire d'une façon certaine, ce frère est souvent lointain et en même temps proche, il est souvent secret et en même temps si intime, souvent absent et pourtant si présent dans le rire ou la complicité. Tout un ensemble de choses qui le rendent unique et à part. Didier est aimable et si ronchon aussi, il est intelligent et si odieux, si charmeur et si indifférent aussi, qu'Anaïs le regardant se baigner, à l'instant, Duduche contre sa cuisse, et ce groupe de gens étranges là-devant, se demande enfin si tout cela est bien réel et si, comme Didier parfois, elle n'est pas en train de voir l'invisible comme une forme impalpable qui rayonnerait ses tentacules jusqu'à ses yeux crédules pour en imprégner son regard afin de l'hypnotiser sur une vie qu'elle ne vit pas vraiment mais dont elle suit les voies parce qu'elle est placée là pour ça, comme d'autres pour ne pas les suivre. Mais Anaïs, tout en se posant cette question incongrue, se dit, en même temps que si le vent et la mer, la plage et les rayons chauds du soleil sur sa peau ont un sens, là, tout de suite, aujourd'hui, c'est bien celui du réel, du tangible et que si Duduche est si attentif au moindre mouvement de Didier, son maître, là-bas dans l'eau, c'est que là encore, la réalité, différente et semblable leur fait des appels, à elle et à Duduche, que rien

ne peut nier, que tout évoque et que pour sa part, Anaïs, elle, vit de façon accélérée, peut-être à cause de mes neuf ans tout neufs se dit-elle encore, tandis qu'elle enregistre rapidement que le groupe aux faux jumeaux s'est enfin tu, ils sont tous assis dans le sable et que Didier, aussi, s'est décidé à sortir de l'eau. Il avance, long et élégant à grandes enjambées, cherchant Duduche d'un œil, de l'autre Anaïs et le regard attiré par ses amis assis par terre et silencieux. À cette distance Anaïs ne peut pas voir s'il est étonné, content ou autre chose... mais elle est assez satisfaite d'être posée là, avec Duduche pour compagnon sur ce sable auquel elle voue une reconnaissance juvénile parce qu'il est là, tout simplement sous ses fesses et que ça, en début de vacances, Anaïs pense que c'est formidable.

Ils sont rentrés en voiture, avec Pierrot et Francis, les faux jumeaux, ne me demandez pas comment ni pourquoi, dira Anaïs à ses parents ce soir-là, nous étions invités à l'anniversaire de Pierrot et c'est elles qui sont venues. Je n'ai rien compris mais vers vingt et une heures trente, tout le monde est reparti sauf Didier qui est resté et donc Anaïs. Que s'est-il passé ?

Bien fortiche qui pourra le dire demain, s'est dit Anaïs en se couchant ce soir-là. À moins que tous n'aient raconté que des bobards, anniversaire bidon pour garçons bidons et filles jolies... c'est possible ! Quand on commence à ne plus savoir, on ne sait vraiment plus !!

Didier est passé voir Anaïs dans sa chambre ce soir-là, mais elle dormait déjà, sommeil de petite fille épuisée. Il l'a regardée dormir, Duduche silencieux auprès du lit, et puis sur la pointe des pieds il est ressorti comme il était entré, secret et discret, avec dans le regard une tendresse

qu'Anaïs sûrement aurait aimé déceler.

Pour l'instant Anaïs dort.

Didier se promène dans ses Landes, au cœur des huit hectares qu'éclaire la pleine lune. Duduche suit son maître, respiration protestant contre la longueur du trajet ce soir, comme si Didier exorcisait du parc des années de solitude épanouie ici, reléguée là, allant de-ci, de-là au gré des voix intérieures plus lointaines que proches dont la nuit intensifie les murmures à souhait, leur donnant cette amplification que le cœur parfois demande à l'écho dont il est porteur.

Didier se promène, marche têtue et obstinée, il pense au visage d'Anaïs, sa sœur, petit bout de bonne femme bien campée sur ses neuf ans, il pense à la vie, ce vaste chemin si étroit par moments, à ses parents, à ses quinze ans bientôt, à tout ce qui fait sa vie et qu'il aime, à tout ce qui fait la vie et qu'il dénonce aussi. À la compatibilité de ces deux façons de voir, à l'incompatibilité dont il ressent une résonance profonde quand, comme ce soir, il se trouve face à Pierrot et Francis, à cet anniversaire auquel, pour un empire, il n'aurait pas assisté... Didier fait le point de sa journée, de ses vacances toutes neuves et se dit qu'il est décidé à ne pas se laisser bouffer par des conneries, jamais, mais encore moins pendant ses vacances et tout à coup il a l'impression que ces vacances-là s'annoncent différentes et très importantes, en quoi, comment, il ne le sait pas encore, mais il est fermement persuadé que cette période est importante, qu'elle compte et qu'il ne faut pas, dès à présent, passer à côté par manque d'attention.

La nuit est très claire, la lune opaline a des luminescences radiantes, laiteuses, belles, Didier lui rend hommage par un long regard qui interrompt sa marche solitaire. Le silence,

les bruits d'une nuit particulière, tout se ligue pour impressionner son âme, il se sent si heureux, si seul et si comblé qu'un instant immobile, il s'offre comme une prière, plantée là, verticale, sur terre.

Un grand élan le soulève intérieurement avant qu'il ne reprenne sa marche, pour rentrer cette fois. La maison qu'éclaire la lune semble immense en ses murs clarté et en y entrant, Duduche trotinant sur ses talons, Didier qui ferme la porte d'entrée, remercie Dame Lune d'avoir tant de bienveillance pour ce qu'elle éclaire au point d'en souligner des angles neufs auxquels le regard ne s'est jamais arrêté, avant.

Plein de gratitude, Didier est monté dans sa chambre, non sans écouter la respiration tranquille d'Anaïs en passant devant sa chambre devant laquelle il a fait un court arrêt, comme pour un ultime merci à cette nuit belle qu'il accompagne de ses pensées calmes comme la promenade qu'il vient de faire lui a ouvert le cœur à d'autres visions, à d'autres espaces dont sa famille et bien sûr Anaïs sont aussi les protagonistes.

Didier s'est endormi les yeux perdus dans le ciel, la fenêtre face à lui est grande ouverte et son amie la lune lui fait les honneurs d'un ciel exceptionnel auquel seul le sommeil peut le faire renoncer.

Ce qu'il fait, en douceur, en s'endormant.

Dans la cuisine les jumelles s'activent au petit déjeuner. Le chocolat d'Anaïs est fumant dans la grande tasse lorsqu'elle entre, robe de chambre rose et blanche sur un « bonjour les filles » tonitruant. Le pain est grillé ou pas.

– Qu'est-ce que tu veux ce matin Anaïs ?

- Grillé, merci. Hum... ça sent bon.
 - Voilà, voilà, beurre, confiture ou miel ?
 - Les deux merci, non... miel, merci. Et maman et papa ?
 - Déjà déjeuné, déjà partis, en ville, ta maman avait rendez-vous à Ygos avec une dame et ton papa avait une visite à Bias.
 - Ah bon ! On les voit jamais ces deux-là !
- Anaïs qui a une faim de loup dévore, au moins ça ne lui coupe pas l'appétit, se disent les jumelles en chœur et en silence.
- Et Didier ?
 - Il dort, répondent ensemble Nini et Nana.
 - Encore ?! s'exclame Anaïs. Il est neuf heures et demie ! Je sens qu'il est encore allé traîner seul dans les Landes, non ?
 - C'est bien possible, répondent les jumelles.
 - Alors qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ?! Les filles, quel programme ?
 - Programme vacances pour vous deux. Programme marché pour nous ce matin !
 - Vous m'emmenez ?
 - Non, parce qu'on y va tout de suite ! disent les jumelles, enlevant leurs tabliers et prenant des cabas avant de sortir. Elles laissent Anaïs seule, sans voix, pour une fois, tellement tout cela s'est passé vite.
- Anaïs se console comme elle peut, en mangeant.
- Le téléphone sonne. Anaïs hésite à répondre et se décide quand même, c'est peut-être important, se dit-elle.
- Allô, bonjour chérie, comment as-tu dormi ?
- C'est la maman d'Anaïs, depuis Ygos.
- Maman ! Bonjour ! Il y a longtemps qu'on ne s'est vues !

- Oh oui, ça fait toute une nuit ! Didier est avec toi ?
- Non, il dort, les jumelles sont au marché, et moi je suis une enfant abandonnée !
- Oh mon Dieu ! Je crois que je vais pleurer, s'exclame la maman d'Anaïs. Chérie, je ne rentre pas déjeuner. Ton père non plus. Soyez sages et à ce soir. Allez-vous à la plage aujourd'hui ?
- Je ne sais pas encore, j'attends Sa Majesté ton fils. Peut-être. Maman, tu me ramènes du chocolat noir, comme j'aime ?

– Oui, à ce soir et surtout soyez sages.

– Mais oui ! Salut !

C'est au moment où Anaïs raccroche que Didier, alerte et de bonne humeur, entre dans la cuisine à son tour.

– Salut sœur aimée ! Toute seule ?

– À ton avis ? répond Anaïs. Où est Duduche ?

– Il a décidé une grasse matinée, à ma place.

– Ah bon ! Chocolat ?

– Oui, mais je me sers, ne bouge pas.

Didier et Anaïs parlent beaucoup ce matin, ce n'est pas habituel et Anaïs en est surprise, comme elle aime papoter durant le petit déjeuner, elle ne s'en plaint pas. Didier lui raconte sa promenade au clair de lune, fait exceptionnel, il ne parle en général jamais de ses balades en solitaire.

Anaïs est donc tout ouïe et heureuse de l'aubaine. La matinée est déjà bien entamée lorsque les jumelles, de retour du marché, les trouvent dans la cuisine où ils devisent toujours.

Les paquets aidant, les va-et-vient, le frigo ouvert, fermé, ouvert à nouveau, bref l'effervescence après le marché les fait fuir. Anaïs monte prendre sa douche et s'habiller tandis

que Didier déjà prêt décide de téléphoner à Pierrot et Francis pour les inviter à déjeuner puisque les parents laissent le champ libre.

C'est dans la chênaie devant la cuisine qu'est mise la table et que les jumelles servent le déjeuner aux quatre jeunes. Il est treize heures trente parce que les lendemains d'anniversaire étant durs, on a laissé les deux filles récupérer un peu avant de venir. Il fait bon, un peu d'air, de la chaleur mais pas étouffante et – les jumelles se sont dépassées – un couscous aux légumes-poulet. Parce qu'Anaïs adore ça et que Didier en raffole aussi. Pierrot et Francis sont aux anges. Et les anges sont magnifiques. Une atmosphère idéale auréole ce déjeuner qui s'annonce succulent.

Les jeunes sont gais, ils rient beaucoup et Didier qui est baigné dans ces énergies exclusivement féminines est content, il aime cette sorte de douceur un peu agressive par moments, taquine souvent, que les deux jeunes filles et sa sœur déversent ainsi tout naturellement, sans même se rendre compte de cette féminité, à naître encore mais déjà si présente. Didier se sent bien, ainsi entouré et c'est avec Francis qu'il se trouve le plus d'affinités, bien que Pierrot, sans malice aucune, dise l'adorer pour ce qu'il est : « troublant et inquiétant », ce sont ses propres mots, ce qui fait beaucoup rire Anaïs.

Didier peut rester sans prononcer un seul mot durant des heures, ça tout le monde le sait. Mais à table, tout de suite, il est capable d'écouter avec beaucoup d'attention, ce qu'il fait, sans dire un mot non plus, et ce, durant des cinq à dix minutes entières, ce qui est finalement beaucoup. Les trois

filles sont bien bavardes, sauf Pierrot qui, de temps en temps, fait remarquer :

– Vous voyez que j’ai raison ! Il peut être vraiment inquiétant, mais – s’adressant à Didier – tu es si troublant que ça devient agréable !

– Tu es maso, réplique Francis à son amie.

– Didier est un ange, c’est un amour et il n’est pas inquiétant du tout. C’est un observateur né, c’est tout ! lance Anaïs, qui fait remarquer que, tout de même, elle connaît son frère mieux que quiconque !

Nini et Nana n’en pensent pas moins !

Sans rien dire, Nini sert la bonne cuisine que Nana prépare avec amour. Mon Dieu qu’elle aime ces deux-là, Didier et Anaïs, qu’elles ont vus naître.

Il y a des joies que l’on n’oublie pas, n’est-ce pas ? Et puis, il y a des tendresses dont on ne se remet jamais tout à fait. Et c’est bien. C’est pourquoi elles sont si heureuses dans cette maison.

Et ces éclats de rire des filles dehors les enchantent !

Didier rit aussi, mais c’est drôle, c’est comme s’il riait à contretemps, dans les intervalles de silence entre les rires des trois filles. C’est amusant, note Nini, en le faisant remarquer à Nana.

– Il faudra, un jour, que je te raconte, Anaïs, pourquoi Pierrot et Francis.

– Oh ! Mais nous avons tout notre temps, déjà les vacances et puis après, ça continue...

– Oui, mais quand même, vois-tu, nous ne sommes ni sœurs, ni cousines, ni rien, on pourrait dire que nous sommes sœurs par alliance. Mon père a épousé la mère de

Francis et nous nous sommes trouvées toutes deux en cohabitation forcée – ce qui ne nous plaisait guère au début – moi j’étais en réaction contre Francis et sa mère, et elle l’était contre moi et mon père.

– C’était pas du gâteau, au début, approuve Francis.

– Pourtant vous avez l’air de si bien vous entendre, c’est marrant ! dit Anaïs.

– C’est justement à cause de Pierrot et Francis, ces deux prénoms masculins ! dit Pierrot l’air mystérieux.

– Oui, enchaîne Francis, un soir de cafard belliqueux comme tous les soirs à cette époque-là, nous étions l’une et l’autre dans le parc, chacune de notre côté et il se trouve que sans se voir, on s’est assises de part et d’autre d’une fenêtre du salon. Avec les massifs de fleurs on ne pouvait pas se voir.

– Nous étions donc là toutes les deux, poursuit Pierrot, quand les parents se sont mis à discuter. Ils parlaient de leur vie respective avant leur rencontre, de leur couple depuis, accessoirement de nous... et puis, ils se sont mis à parler des enfants en général et du bonheur que ce serait d’avoir un enfant tous les deux, maintenant.

– Moi j’étais tout ouïe et furieuse, bien sûr, continue Francis, mais Pierrot de son côté, dans le même état que moi ou à peu près, furieuse aussi, écoutait avidement.

– Lorsque, tout à coup, dit Pierrot, les voilà qui disent, tous les deux, qu’ils auraient adoré avoir un fils mais que c’est une fille – nous en l’occurrence – qui est arrivée. C’est bien une fille aussi, mais on sentait leur désir profond d’un fils. Et les voilà qui se mettent à parler d’un fils avec fougue, passion presque ! Une douche froide ! Une vraie douche froide !

– Moi aussi, c’était la douche froide ! éclate Francis, en riant toutefois.

– Moi aussi ! Alors on s’est levées, comme un seul homme, assez brutalement et là on s’est vues ! Alors on s’est regardées et puis d’un coup on s’est senties plus proches, une sorte de fraternité en quelque sorte !

– Francis m’a suivie jusqu’à une petite cabane dont j’avais fait mon domaine au fond du jardin, sans un mot, on s’est assises. J’avais du Coca, une canette, je l’ai ouverte et on l’a partagée, à tour de rôle, une gorgée, deux, bref on accusait le choc, ensemble ! Et c’était plutôt sympa.

– C’est vrai, continue Pierrot, que ça nous a rapprochées. C’est marrant. On a commencé à discuter et puis on s’est dit que finalement on n’était pas si mal et qu’on valait bien un mec chacune !

– Alors je lui ai répondu, t’as raison Pierrot !

– Et j’ai approuvé en lui tendant la paume de la main, tope-là Francis !

– Nous nous sommes donc baptisées l’une l’autre, d’entrée, explique Francis, c’était un vingt-six août, avant la rentrée scolaire, et à partir de là nous n’avons plus utilisé que ces deux prénoms en demandant aux parents – sans explication – de nous appeler ainsi aussi.

– À mon avis, surenchérit Pierrot, ils n’y ont jamais rien compris et ont même eu, je pense, de sérieuses inquiétudes quant à leurs petites filles... auxquelles ils auraient préféré des garçons ! Mais notre santé mentale, comme ils disent, va bien, merci, elle est au beau fixe.

– Voilà, en gros, termine Francis, l’histoire un peu rocambolesque, je l’avoue, de nos prénoms masculins !

Après un silence durant lequel les deux amies boivent,

Anaïs les regarde, Didier sourit et ajoute :

– C’est vrai que vous valez bien – et de loin – deux mecs !

– Moi je trouve ça marrant cette histoire, en plus il en faut si peu pour s’entendre bien, même quand on n’a pas vraiment de raison pour ça ! C’est chouette ! Comment avez-vous pu ne jamais rien dire aux parents ?! Ça, ça m’épate, depuis toutes ces années !

– C’est leur punition ! s’exclament Pierrot et Francis en chœur.

– C’est tellement rigolo de les voir ne rien comprendre ! Parfois ils en rient, parfois ils s’inquiètent, mais maintenant, l’habitude a eu raison de tout ça ! Même au lycée on ne nous appelle plus que comme ça, même les profs ! C’est vous dire ! Depuis presque sept ans maintenant !

– Bon c’est pas tout, tout ça, annonce Didier, que prévoyons-nous cet après-midi ? Plage ? On reste ici ? Qu’est-ce qui vous fait plaisir, les filles ?

– Moi, j’aimerais bien aller me baigner, annonce Anaïs, mais on a le temps, il n’est qu’une heure et demie ! Et vous ?

– Bof ! On est bien ici, j’aimerais pour ma part voir la bibliothèque, il paraît que vous avez des livres superbes – un bruit qui court dans Mimizan – et toi Didier, il paraît que tu as aussi une pièce pleine de livres ?

– Ah ! Ça c’est mon bureau – top secret – personne n’y entre mais exceptionnellement pour vous aujourd’hui, je veux bien faire une grâce... une faveur...

– Vous avez une chance, réplique Anaïs, je suis témoin que c’est rare ! Même moi je n’y vais jamais !

– Eh bien aujourd’hui on y va ! Suivez-moi.

Didier s’est levé en prenant une dernière tranche de gâteau,

un cake succulent et un peu particulier, à la cannelle, que les jumelles réussissent toujours si bien.

Le bureau de Didier se trouve au deuxième étage, la dernière pièce au fond du couloir dans l'aile est.

C'est une pièce immense, contrairement à ce que l'on pourrait croire, pensent les deux amies, Pierrot et Francis. Anaïs qui connaît est aussi toujours surprise par l'espace lumineux, immense.

– Voilà mon domaine, soyez-y les bienvenues.

Dans la pièce, de tout. D'abord des livres, sur tout un pan de mur, sur cinq mètres de long et une bonne hauteur de deux mètres, que des livres, impressionnant, il y a de tout : des bandes dessinées bien sûr, mais aussi des romans, des essais, Victor Hugo, œuvres complètes, des poètes, bref, c'est impressionnant.

– Tu n'as quand même pas tout lu, si ? demande Pierrot.

– Soyons honnête, répond Didier, non, mais en revanche une bonne partie, et en tout cas, je les connais tous, ainsi que tous les auteurs.

– Et c'est déjà super ! lance Anaïs admirative de son grand frère.

– Pour ça oui ! dit Francis, saisie par tant de merveilles, parce qu'elle a une passion pour les livres.

Mais il y a aussi un vieux théâtre de marionnettes, une vieille télévision, petite et qui marche, blanche, mignonne, pense Pierrot, une grande table, immense, le bureau en lui-même, fait de trois plaques d'ardoise, bien belles, que caresse Anaïs qui aime beaucoup cette table, dont elle est, il faut bien le dire, un peu jalouse. C'est une table qui appartenait à son grand-père, qui l'a donnée lui-même, avant sa mort, à Didier.

Dans un coin, un parc d'enfant avec une quantité de peluches.

– Ce sont les nôtres, dit Anaïs en prenant un petit canard qu'elle fait couiner.

Il y a aussi un écran déployé pour diapositives, Didier fait de très belles photos, et il explique :

– J'ai aussi une petite chambre noire où je peux développer moi-même dans la pièce à côté. Mais c'est un laboratoire tout à fait simple qui n'offre que peu d'intérêt, je ne vous le montre pas.

Quelques meubles de rangement en pin clair, les filles n'osent ni toucher ni demander, elles les sentent pleins de secrets et une forme de respect en auréole de discrétion leur visite impromptue dans le domaine de Didier, qu'elles trouvent attractif et mystérieux à la fois.

Un grand canapé quatre places, un peu défoncé, face à la vue sur le parc, plein sud, avec deux fauteuils dont l'un, un peu bancal, est plutôt attendrissant. C'est sur ce dernier qu'Anaïs choisit de poser son poids plume. Derrière une tenture, un petit frigidaire, comme dans les hôtels, Didier va y chercher de l'eau fraîche qu'il porte sur un plateau avec quatre verres d'un bleu profond du plus bel effet.

– Un peu de sirop avec ? J'ai fraise et citron.

– Oh non ! On vient de manger, juste de l'eau, merci Didier.

Et tout le monde s'aligne sur Pierrot pour boire de l'eau pure.

L'ambiance de la pièce est si sérénisante que les quatre amis restent un moment dans un calme silence. Didier y est accoutumé, les filles moins, mais dans son domaine, tout à coup, c'est comme une sorte de contagion... mimétisme peut-être ? En tout cas, le silence règne tandis que

l'observation des trois filles, en éveil, demeure un dénominateur commun, tant cette pièce est pleine de trésors et vraiment agréable.

Dans l'autre fauteuil Didier sirote son eau fraîche, dans ce domaine il se sent bien, très bien. Entre les regards de ses amies, et de sa sœur qu'il observe aussi en silence, entre le soleil qui inonde la pièce malgré un store orangé qui la teinte d'abricot, il entre intérieurement dans les secrets des cœurs qui viennent vers lui, c'est une drôle de chose pense-t-il, mais c'est ainsi. Parfois des visions s'y ajoutent ! En ce moment par exemple, il voit très distinctement derrière Pierrot un jeune garçon au visage lumineux auréolé de cheveux blonds et bouclés. Il est derrière Pierrot, appuyé au dossier du canapé et il regarde Didier en souriant tandis que sa main effleure l'épaule gauche de Pierrot.

Didier sait que cet être n'appartient pas à son propre univers, non. Cela concerne Pierrot, qui cela peut-il bien être ?

L'échange entre Didier et cet être est cordial, fraternel, clair, c'est dans une bonne relation vibratoire qu'il prend place et Didier, simplement, perçoit, sans plus, sans attente, sans impatience. Il a l'habitude, toujours, de voir toutes ces choses ou individus que personne d'autre ne voit. Quand il était petit, il le disait, mais très vite il a appris à se taire, parce que cela ne sert à rien, ne change rien et ainsi il n'a pas à répondre à toutes ces questions idiotes qu'on lui pose en général. Mais cela peut être très utile dans certains cas et par exemple quand son père, un jour, cherchait désespérément une clé de coffre ayant appartenu à son grand-père, après le décès de ce dernier, clé introuvable et absolument nécessaire, son grand-père était venu lui dire

où se trouvait cette clé. Didier donc l'avait récupérée sous une lamelle du plancher dans cette pièce même et l'avait donnée à son père, expliquant simplement qu'il l'avait trouvée par terre, sans se lancer dans des explications périlleuses qui n'auraient mené qu'à des questions supplémentaires inutiles, elles.

Didier d'ailleurs n'a jamais compris pourquoi les adultes faisaient tout un plat de choses aussi simples, vraiment ! Mais c'est, après tout, leur affaire et il est inutile d'en suivre le mouvement imbécile ! Ça au moins Didier l'a compris en le vivant.

C'est ainsi qu'il est devenu un grand solitaire, grand silencieux devant l'Éternel, de surcroît. Et ainsi Didier s'en porte bien, très bien.

Pour l'instant le regard et le sourire de l'être lumineux derrière Pierrot sont si intenses, si demandeurs, que Didier, en apesanteur absolue, les reçoit cinq sur cinq, mais pourquoi et que doit-il en faire ? C'est un nuage protecteur qui enveloppe maintenant Pierrot, amical et cordial, doré, dans lequel elle baigne inconsciemment tout entière.

– Qu'est-ce qu'on est bien ici, murmure-t-elle.

Didier ressent lui aussi les douces vibrations de ce jeune garçon sans âge dont la lumière seule agit sur l'atmosphère de la pièce. Et malgré lui, s'adressant à Pierrot, d'une voix à peine audible parce qu'elle est juste à côté de lui, sur sa droite :

– Est-ce qu'un jeune garçon blond aux cheveux bouclés te dit quelque chose ? Il est beau, il t'aime beaucoup, il a un regard un peu particulier, oblique et très bleu. Tu connais ?

– On dirait bien que tu me parles de mon cousin Denis. Un ange, mais c'est bizarre, comment peux-tu le connaître ? Il

est mort voilà deux ans dans un accident. Je l'adorais, nous nous entendions très bien.

– Oui, c'est ça, c'est Denis, répond Didier parce que les yeux de ce dernier se sont illuminés un peu plus dès que Pierrot s'est exprimée à son sujet.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? murmure Pierrot.

– Il te protège, il est là près de toi et il te dit qu'il t'aime.

Immédiatement Pierrot, les larmes aux yeux, se retourne comme si elle avait senti là, la présence de Denis.

Les deux autres filles sont assoupies à leurs places respectives, c'est très curieux, elles n'ont donc rien entendu de ce qui vient de se passer. Pierrot les regarde puis son regard revient à Didier qui lui murmure :

– C'est aussi bien, ça évite explications, surprises et questions. Il termine par un « chut » en mettant son doigt devant la bouche.

Message reçu pour Pierrot qui, comme lui ne dira donc rien. Elle est troublée mais sait de manière irrationnelle mais si sûre que Denis, effectivement, était là.

C'est dans le silence absolu qui règne maintenant dans la pièce que Denis s'efface doucement à la vision de Didier, comme une étoile en partance dont la lumière une fois pour toute acquise laisse une traînée harmonieuse. Pierrot a fermé les yeux bien qu'elle ne dorme pas. Tout est tranquille à part les bruits lointains dans la cuisine.

Ce n'est qu'après un somme d'une bonne trentaine de minutes que Francis et Anaïs ont rouvert les yeux, en même temps, et Didier s'en fait intérieurement la remarque, se disant qu'en fait, reliés peut-être les uns aux autres, nous évoluons dans une interdépendance invisible qui nous surprendrait beaucoup si nous en étions conscients, mais

que les coïncidences nous suffisent pour ne pas expliquer ces moments troublants dont nous sommes parfois les objets... Elles émergent donc, un peu étonnées :

- Mais on a dormi, s'exclame Francis.
- Vous avez dormi, avec Anaïs, nous non !
- Ah bon ! Anaïs regarde sa montre, étonnée.
- Mais il est tard, on a dormi au moins... ?
- Une demi-heure, répond Didier.
- Ça alors ! Ça ne m'est jamais arrivé, ajoute-t-elle. C'est bizarre ça. Et toi Francis, ça t'arrive ?

Francis est encore un peu à côté de ses baskets :

- Bof, pas vraiment, non, c'est curieux ça !
- Bon, curieux, pas curieux, on ne va pas en faire une histoire ! C'est comme ça, vous êtes réveillées, la journée continue, non ?
- Si on allait à la plage ? On pourrait y être pour quatre heures, c'est pas mal, non ?
- C'est même bien, lance Pierrot en se levant, allez debout les morts, on y va...

Terme sur lequel elle regarde Didier en souriant car tout à coup cette expression prend, après ce qui s'est passé, une dimension tout à fait différente. Didier, en se levant aussi, lui rend un sourire discret.

Et c'est à bicyclette qu'ils décident de se rendre sur la plage de Mimizan, après avoir prévenu les jumelles de leur départ.

On ne sait jamais trop pourquoi il y a du monde ou non sur une plage de l'océan lorsqu'il fait beau, que c'est déjà les vacances et que l'eau, toujours fraîche, y est accueillante quand même.

Toujours est-il qu'il n'y a pas, aujourd'hui, grand monde à Mimizan et que la perspective de cette longue plage presque déserte enchante Didier, c'est évident, mais aussi les filles.

Tout le monde se met en maillot, chacun se choisit son coin à la fois en groupe mais pas les uns sur les autres, et Anaïs décide de se tremper tout de suite, sans nager vraiment, elle a eu chaud pour venir. Elle va donc se tremper seule.

Didier sort stylo bille et papier pour écrire, qui sait quoi, se demandent les deux filles, sans oser poser la moindre question.

C'est curieux, pense Francis qui trouve Didier déjà vraiment séduisant, c'est curieux comme il a l'air d'avoir plus de quatorze ans, il semble si mûr. Si étrange parfois pour Francis qui en a seize, bientôt dix-sept et qui a déjà connu un homme « bibliquement » comme on dit, il avait vingt-deux ans, il était moins attachant que Didier. Didier est un être à part, se dit-elle. C'est déjà un homme et pas encore, comment dire ? Francis observe Didier qui s'est mis à écrire sur ses genoux, absent à elles deux, elle le sent présent à la nature, à autre chose qui lui est familier et qui lui échappe à elle, Francis, ce qui ne manque pas de l'agacer beaucoup. Mais elle ne dit rien, attentive à ne pas briser ce que Didier installe de par sa présence même.

Pierrot, le regard perdu entre horizon et océan pense à Denis, en silence, avec une concentration intérieure telle que Francis se demande vraiment ce qui se passe aujourd'hui ! Elle se sent un peu larguée, ne comprend pas pourquoi, quand Anaïs revient fraîche et brune en sa peau bronzée, s'ébrouant en riant et courant comme une enfant qu'elle est. Mais elle aussi, se dit Francis, est différente, quand même, quand on pense qu'elle n'a que neuf ans !

C'est troublant aussi, une vraie petite femme. Il est vrai qu'avec un frère comme Didier, ça change les données, d'entrée !

« Il y a des nuages doux qui ne passent pas dans le ciel, ils sont du domaine de l'éternel et se baladent aux regards de qui peut les percevoir en leur mouvement invisible.

Ces nuages sont du ciel aussi mais déambulent, formes claires, sur des plans insoupçonnables dont le cœur est l'aimant tout-puissant.

Ils sont de volutes nacrées et leur grisaille depuis longtemps s'est évanouie aux puretés de ces êtres qui s'y déplacent en les dépassant. Sortes de véhicules aérés, ils sont les bases légères de quelques sourires d'anges qui se les partagent tout en communiquant par leur puissance douce, des protections que le temps planifie parce que le cœur est en demande.

Ces nuages dorés, habitacles des anges ne sont que réponses à des lumières manquantes décidées à nous parvenir parce qu'elles éclairent en leurs nuées translucides des points sensibles qui posent problèmes. Le chagrin, la peur, la solitude incomprise en sont des racines profondes à ne pas négliger. Mais les anges veillent, qu'ils soient divins ou d'origine humaine, qu'ils soient invisibles ou qu'on les ait bien connus avant qu'ils ne quittent les plans qui nous sont familiers au quotidien.

De ces rencontres étranges que la lumière organise en des fêtes cordiales pour lesquelles elle déploie des réponses et des signes qui ensuite nous nourrissent le quotidien de joie et d'enthousiasme, de ces rencontres imprévisibles, prévues dans la mobilité du temps et échappant aux ordres prémédités d'un volontarisme du faire bloquant plus qu'il

ne peut ouvrir, de ces rencontres, le temps n'est pas avare, seuls les yeux sont aveugles en leurs regards programmés par des habitudes réductrices. On dit bien ne pas en croire ses yeux !

Les lumières que nous croisons ainsi nous sont toujours destinées parce qu'elles sont aussi envoyées pour d'autres qui, sans savoir, en attendent la douceur avec un besoin immense.

Ces lumières sont d'exception parce qu'elles sont si naturelles que rien n'en devrait limiter la réception.

Certains les voient,

D'autres pas,

Il suffit de s'en imprégner pour ne jamais les oublier afin de les reconnaître à un prochain passage, afin de les communiquer comme elles arrivent pour n'en déflorer ni la beauté ni l'éclairage direct d'une de ces choses de la vie qu'elles mettent en lumière. Elles sont aides et assistances, elles sont divinité en puissance et sérénité latente.

Dans les règles humaines dont la lumière est l'objet, elles sont invisibles, c'est sûr, dans les règles du cœur, inconnues à beaucoup, elles sont simples, avant tout, dans les règles de l'âme elles ne sont que lois naturelles disponibles à tous. Mais c'est au regard intérieur, dans le silence divin de l'observation, du discernement et du recueillement que ces lumières sont réellement tangibles, comme la lumière du soleil ou celle d'un projecteur sur un tableau.

C'est pourquoi le silence est gestateur de l'intériorité.

C'est pourquoi l'intériorité est garante de lumière lorsqu'elle s'y adonne au silence de ses propres capacités créatives dont elle est l'expression.

La vision en découle et d'une certaine façon, c'est dans la

mobilité, et surtout pas dans l'attente, dans la rigueur et dans le détachement que l'on en a qu'elle coule, lumière catalysante, dévoilante de ces projets cachés qu'organise pour nous, pour chacun, le Divin qui nous les dirige.

Les lumières sont messagères de ces ailleurs que nous côtoyons quotidiennement lorsqu'en leurs cycles les jours et les nuits nous en ouvrent les portes, différentes et larges, à ne pas manquer, à ne pas contourner. C'est pourquoi toute vision lumineuse est un plus que rien ne prévoit, que personne ne programme, que nul ne décide mais que chaque regard attentif, s'il la capte, peut communiquer dans une trajectoire qu'il continue, devenu ainsi médiateur entre l'invisible et l'objectivement réel. Ce n'est jamais facile, parfois même ce n'est pas un cadeau, tant c'est difficile à donner comme on a reçu. Mais c'est toujours positif, c'est toujours utile à qui sait, en silence, en mesurer l'ampleur d'une dimension qui ajoute à l'acquis les luminescences d'un monde dit parallèle dans lequel nous avons la vie, le mouvement et l'être.

Bienheureux ceux par qui passe la vision, la lumière leur est assez présente pour la percevoir et la communiquer. Puissent-ils en être remerciés.

Que la joie les habite et que

Le ciel en ses suprêmes dons divins les

Assiste pour combler le monde et les autres de ces

Bienfaits auxquels ils ont accès.

Dans la lumière et la Joie,

Qu'il en soit ainsi. »

Dès les premiers mots qu'il écrivait, Didier s'est senti soulevé par un champ vibratoire élevé, inconnu et pourtant familier, la plage presque déserte en est aussitôt devenue

l'espace immense et l'horizon, face à lui, un appel, une résonance dont l'infinité lui était si sensible que sans même le regarder, il en était imprégné. Didier, en terminant, se sent léger et si vibratoire en son corps même que les sensations du vent et du sable, du soleil qu'épousent par instants les vagues diaphanes de nuages blancs lui paraissent toutes neuves, alors qu'il en a une grande habitude depuis toutes ces années. Ses yeux parcourent la plage, la redécouvrant différente et semblable en ses sables clairs et scintillants aujourd'hui d'une autre clarté, qu'il n'avait jamais remarquée auparavant.

Pierrot et Francis un peu plus loin discutent calmement les yeux fixés sur l'océan, leurs maillots fluo rose et bleu font taches surréalistes sur le sable et Anaïs sur le ventre, regarde aussi l'océan en silence, elle tourne cependant la tête pour croiser le regard de son frère auquel elle sourit. Didier la regarde gravement, si gravement lui semble-t-elle, qu'un sourire intérieur largement épanoui, grave en quelque sorte aussi, est inscrit dans ses yeux, elle n'en est pas étonnée, pourtant elle lui trouve une inspiration différente, elle découvre sur le visage de son frère une expression qu'elle ne connaissait pas et qui lui apparaît comme nouvelle et délicate, quand elle ramène son regard sur l'océan, elle a toujours l'expression du visage de Didier en fond clair qu'elle tente d'inscrire sur les flots métalliques et mouvants que les ondoiements retiennent en effaçant. L'instant est déjà passé. Anaïs sans savoir pourquoi se sent heureuse d'être la sœur de Didier. Les deux filles à côté papotent toujours et on dirait qu'elles en pincent pour Didier, ce qu'Anaïs comprend vraiment.

Didier s'est levé après avoir rangé cahier et stylo. Il se dirige vers la mer à longs pas souples, élégant dans son maillot rouge. Il n'a pas eu un regard pour les filles, dépitées. Francis se lève donc pour le rejoindre, parce qu'elle ne peut résister à cette silhouette déjà puissante et pourtant gracile encore.

Dans l'eau Didier nage déjà.

Francis le rejoint en un crawl parfait que les vagues rendent plus difficile, elle plonge près de lui et lui saisit les chevilles, ils émergent alors tous deux en riant pour regagner la rive où ils s'assoient côte à côte, les jambes trempant dans les vagues encore qui vont et viennent imbiber le sable dur où ils sont installés.

– Est-ce que je peux t'inviter à dîner Didier ? J'ai envie de passer une soirée avec toi, et je ne crois pas que tu me le demanderas, alors je viens me jeter à l'eau et te demander cette faveur.

Didier ne dit d'abord rien. Puis il plonge ses yeux dans ceux de Francis avec une telle brutalité que celle-ci en est surprise, un peu déstabilisée. En silence, il la regarde durant quelque deux à trois bonnes minutes.

– Francis, cela me ferait très plaisir mais je ne veux pas d'histoires de femelles entre toi et Pierrot que j'aime bien et qui me le rend bien.

– Oh non ! répond Francis. On est OK ! Et puis tu peux dire non, choisir. Mais moi j'aimerais bien, voilà.

– OK. C'est d'accord. Je me demande simplement si je n'ai pas envie de te recevoir dans mon bureau, mon antre là-haut.

– Non Didier, terrain neutre. Allons dans un petit bistrot à la plage ou ailleurs au bourg, mais ni chez toi, ni chez moi.

Trop de présences, trop de visages, trop, trop, trop d'autres choses et gens autour.

– Tu as raison – puis avec un silence – on fait ça quand ?

– Demain, après-demain ?

– Demain me semble tout à fait bien. Ça me fait drôle d'être invité ainsi.

– Tu ne m'as pas laissé le choix, je pense que tu n'aurais jamais invité l'une d'entre nous pour ne pas faire de peine à l'autre.

Didier la regarde en souriant, il hoche la tête pour approuver.

– Tu vois bien, dit Francis. Je ne regrette pas. Tu décides de l'endroit ?

– On verra ensemble, demain ?

– Penses-y, j'y pense, on décidera demain...

Francis s'est penchée très vite pour effleurer les lèvres pleines et juvéniles de Didier, déjà elle retourne auprès des filles tandis que Didier repique un plongeon et s'ébroue comme un jeune chiot heureux et insouciant. C'est une belle journée, c'est un moment fort dans sa vie toute jeune. Il ne sait pas encore à quel point mais il pressent que la lumière est là, à portée de cœur et qu'elle a des résonances dont les notes sont d'amour.

Ce soir-là Anaïs lui a demandé s'il était amoureux, ce à quoi, en toute sincérité il n'a pu répondre. Mais dans son lit ensuite, avant de s'endormir il avait le corps en émoi et l'imagination en fête en pensant au corps souple de Francis dans son maillot fluo. C'est sur cette image qu'il s'est endormi, sur le ventre comme pour épouser déjà ce corps dont il pressentait les promesses, inconsciemment. Mais ses pensées en fait n'étaient que chastes et bientôt son

sommeil l'emportait sur des plans lumineux dont le texte écrit sur la plage lui avait donné des aperçus si nets qu'en toute clarté sa nuit en fut le théâtre joyeux et qu'au réveil il transformait dès huit heures du matin en une joie avide, en un appétit fort pour cette journée dont le dîner du soir serait une apothéose.

Didier à huit heures, en pleine forme, attaque dans la cuisine un petit déjeuner pantagruélique. Mais les parents à peine entrevus, embrassés, déjà partis, lui disent quand même qu'ils lui trouvent une grande forme.

Anaïs furète dans la maison en quête d'on ne sait quoi. Insatisfaite, elle l'est, mais pourquoi, aucune idée. Comme une frustration insaisissable qui la pousse à rien comme un bébé s'agitant pour s'agiter. Consciente de cela et un peu énervée, elle ne trouve rien de mieux que de se mettre dans les pattes des jumelles qui l'acceptent d'entrée sans discuter, sentant bien que quelque chose ne va pas, mais quoi ?

– Alors Anaïs, veux-tu faire un gâteau avec moi ? Je vais le commencer, annonce Nana prenant farine, œufs, vanille...

Anaïs qui tourne en rond s'approche, regarde, pas très convaincue, s'éloigne et revient, indécise en diable.

– Il y a des jours comme ça, dit alors Nini, où on ne sait pas pourquoi rien ne va. Mais ça arrive à tout le monde et ce n'est pas grave tu sais. Veux-tu un peu de chocolat ? Anaïs contrairement à son habitude ne saute pas sur le chocolat et ne répond pas. Nini n'insiste pas. Anaïs se pose sur un tabouret haut, entre les jumelles et, croisant les jambes, dit :

– Il y a des humeurs que je ne me comprends pas. Je suis en même temps triste et pas triste. Et puis j'ai envie de voir Maman, ça fait deux jours qu'on ne se voit pas.

– Eh bien tu la verras au dîner ce soir et je crois bien qu'elle sera là dès cinq heures, c'est ce qu'elle a dit en partant.

– Oui, mais est-ce qu'elle sera seule ? Ou encore avec tout un tas de gens...

– Seule à ce qu'il paraît, répond Nini.

– Alors ça va, c'est bien.

Puis Anaïs se tait et comme elle a besoin de compagnie, elle regarde Nana faire le gâteau en grignotant des amandes que Nini vient de lui donner.

Nini et Nana parlent de leur voisine, une dame d'un âge certain qui reçoit des petits minets maîtres nageurs et autres, à longueur d'été et qui a commencé hier, un jeune bien beau et bien costaud !

– Elle a raison, pourquoi pas, s'exclame Nana, au moins elle vit un peu, c'est triste tout l'hiver ici !... Elle est célibataire, elle fait ce qu'elle veut !

– C'est vrai, répond Nini, tu as raison, mais qu'est-ce que le patelin peut la critiquer ! C'est vraiment dégoûtant.

– Ils sont tous jaloux, dit Anaïs. Elle est sympa, elle dit toujours bonjour, est très aimable en fait !

– C'est vrai, disent en chœur les jumelles.

– C'est qui le monsieur minet nouveau ? demande Anaïs.

– Il s'appelle Julien et il est à la surveillance de la plage cette année. Il est beau, répond Nini.

– Ah bon ?! Alors je le connais sûrement ? J'ai dû le voir.

– Peut-être. Il est là depuis une semaine, dit Nana la bouche pleine parce qu'elle mange aussi des amandes.

– Il paraît que Didier ne dîne pas ce soir ? demande Nini.

– Il dîne, explique Anaïs, mais pas ici, il sort avec Francis. Elle est amoureuse mais lui ne sait pas si...

À ce moment-là Didier qui revient dans la cuisine lance :
– Arrêtez de commérer... comme ça. Vraiment Anaïs, de quoi je me mêle. Tu es peu discrète avec ton frère préféré !
– Oh ! Arrête, c'est avec Nana et Nini, c'est la famille ! répond Anaïs.
– Justement, la famille c'est parfois pire, puis en riant, je plaisante, je plaisante !...
Les jumelles s'esclaffent, Nini lui tend les amandes, Nana le chocolat, il prend les deux avant de disparaître, Duduche sur ses talons, dans le parc.
– Et voilà les hommes, fait remarquer Anaïs, des feux follets ! Ce qui fait rire les jumelles qu'Anaïs quitte aussi pour aller prendre l'air.

La soirée s'annonce douce et belle quand Didier quitte son antre au deuxième pour traverser la maisonnée, calme. Anaïs a disparu, les jumelles aussi, les parents doivent être quelque part, les voitures sont là. Didier glisse dans le silence comme une ombre dans l'éclatante soirée d'été qui commence. Sa petite auto jaune démarre sans bruit. Le voilà parti.

Dans le bourg, comme convenu, il prend Francis devant la mairie, simple point de rencontre, puis cap sur l'aventure. Francis est si féminine et belle ce soir qu'il se demande comment ça avait pu lui échapper à ce point. Ses longs cheveux blonds sont lâchés, souples et brillants ils recouvrent ses épaules et dégagent son front haut. Son tranquille regard pervenche est rieur, elle a les yeux de Liz Taylor, pense Didier. Son nez est droit, pas mièvre du tout comme toutes ces nénettes, son profil bien découpé et sa bouche, une si jolie bouche, pleine, sensuelle, dont les lèvres

ourlées découvrent un sourire bombé à la Bardot, se dit Didier, mais zut pourquoi tant de références ? Francis du haut de ses seize ans est belle, c'est tout. Contrairement à toutes ces filles l'été, elle n'est pas en minijupe. Non, une large jupe sur sa taille si fine, ouverte sur le côté, elle a croisé ses jambes, découvertes ainsi et bronzées à souhait. Un petit bustier pigeonnant termine ce look d'enfer, se dit Didier qui, tout à coup, ne se sent pas dans une peau de quatorze ans, comme si brusquement il venait de prendre quelques années, juste en faisant monter cette jolie femme dans sa voiture.

Francis s'est donc installée, sans un mot, lui a souri, en arrangeant la largeur de sa jupe dans l'étroit habitacle de la petite voiture électrique et regardant ensuite droit devant a dit tout doucement :

– Que je suis heureuse d'être là, avec toi, ce soir.

Didier a pris sa main qu'il a baisée, sans un mot.

Francis a fondu.

C'est Didier qui a décidé du lieu, un petit restaurant dans le bourg, tranquillité et chandelles assurées, Francis n'a pas remarqué où vraiment, ni le nom. Elle ne connaît pas et c'est suffisant, c'est nouveau.

Installés dans un coin calme, il y a peu de tables de toute façon, ils dînent les yeux dans les yeux, Didier est ému, Francis aussi, différemment.

– Nous pouvons aller ensuite dans le studio vide d'une de mes amies, je veux dire qu'elle est partie quelques jours pour Paris et elle m'a laissé les clés. Il y a à boire et c'est sympa. Brutalement, le regard direct, Didier a demandé :

– Tu y vas souvent, n'est-ce pas ?

– Ça m'arrive.

– Tu sais Francis, a continué Didier, je n’ai aucune expérience dans le domaine sexuel, toi oui, je le sais, ça se voit, ça se dit. Alors je ne sais pas pourquoi tu as eu envie de sortir avec un gamin, je m’en moque parce que j’ai du plaisir à être avec toi, mais je ne comprends pas, c’est tout.

Francis attentive a écouté jusqu’au bout.

– Oui, j’ai plus d’expérience, j’avais ton âge la première fois, je n’ai pas arrêté depuis mais je ne suis jamais tombée amoureuse vraiment. C’est juste comme ça et c’est agréable, c’est tout.

Francis s’interrompt pour boire un peu d’eau fraîche.

– Tu es loin d’être un gamin, tu es sans aucun doute le type le plus mature que j’ai jamais rencontré. Tu es sexy, troublant, tu fais dix-huit ans physiquement, tu es beau...

Francis regarde Didier dans les yeux.

– ... et je t’aime. C’est la première fois.

Didier sourit, prend la main de la jeune femme, caresse ses doigts et dit, la regardant dans les yeux :

– Alors, ça suffit. Tu as répondu. Je ne sais pas si je t’aime, je ne me pose pas la question, tout ce que je sais, c’est que te prendre dans mes bras et te serrer très fort me ferait plus que seulement plaisir. Ça me plaît de plonger pour la première fois avec toi pour tout un tas de raisons sans doute dont je n’ai moi-même aucune idée. C’est comme ça. J’ai une faveur à te demander.

Francis le regarde, interrogative.

– S’il te plaît, Francis, faisons une sorte de pacte, ne me mens jamais quoi qu’il arrive. Moi je m’engage à ne jamais te mentir. D’accord ?

– D’accord, croix de bois, croix de fer, je ne te mentirai jamais.

Tard dans la nuit le studio de l'amie de Francis, à Mimizan plage, a résonné de soupirs et de murmures, de râles et de mots doux, dans la lumière de la pleine lune deux corps se sont aimés, et Didier émerveillé a découvert de ses mains le corps sculptural de Francis qu'ensuite son corps a épousé avec fièvre. Aucune maladresse pourtant, une harmonie qui, présente depuis longtemps, se posait tout simplement au lit charmant d'un amour tout neuf, entre été chaud et lumière lunaire un peu irréelle.

L'un contre l'autre ils ont ensuite dormi jusqu'à cinq heures, heure à laquelle ils se sont levés pour regagner leurs foyers respectifs.

Didier a déposé Francis devant chez elle, maison endormie dans le petit, petit matin.

Puis il est rentré à son tour, en silence, il a traversé la maisonnée à pas de loup jusqu'à son antre, impossible maintenant de regagner son lit, impossible de dormir loin d'elle. Là sur son canapé il a trouvé Anaïs, endormie, elle avait dû l'attendre... Il l'a délicatement prise dans ses bras pour la descendre dans sa chambre. Anaïs a entrouvert les yeux en marmonnant :

— Alors ? C'était comment ?

Didier l'a embrassée sur le front en la couchant.

— C'était magique, a-t-il murmuré, mais Anaïs s'était déjà rendormie. Sans doute n'a-t-elle pas entendu, s'est-il dit.

« Comment dire ce que le corps ne peut que vivre de cette jouissance intense ou légère qui l'inonde et le submerge tandis que la pensée vaincue ne se suffit plus et qu'elle capitule ?

Comment ne pas dire ce qui s'estompe et se fane, disparaît et sommeille, de ces préoccupations futiles, alors, quand deux peaux s'effleurent, quand deux bouches se trouvent ? Comment ne pas plonger, comment ne pas émerger différents et pourtant les mêmes quand les souffles rythment leurs respirations dans la chaleur accouplée qui les gagne et les déborde ? Comment parler de ces caresses et de ces mains fines, de ce corps beau si parfait et de ses mouvements si gracieux et si attractifs au corps, aussi ?

Il y a des découvertes que l'on pressent, des extases que l'on sait sans les connaître, des joies que l'on partage avant même de les avoir vécues ensemble. Il y a des croisades communes que seul l'amour entreprend et des étapes lascives que seul le sexe ordonne en ses mécanismes purs. Mais il y a un être avec lequel ces moments-là atteignent un paroxysme serein, une force lente et un état magique, cet être parce qu'il aime et est aimé est à la fois la réponse à ce qu'aucune question ne peut vraiment poser, et la certitude qu'en amour, l'autre, comme soi-même, est aussi précieux qu'un joyau. »

Dans son antre, Didier vient d'écrire ces quelques lignes qu'il relit, insatisfait tout à coup, parce que les mots lui semblent si faibles, si nuls... cette impression qui le gagne aussi, qu'un moment unique est passé déjà dans le souvenir, le tuant un peu, l'effaçant beaucoup, le ternissant ? Qui sait ?

Didier, pour la première fois de sa jeune vie voudrait bien être capable de retenir ce moment-là. C'est en se détendant et en laissant aller son corps en entier, doucement, à rien, juste comme ça, qu'il prend conscience tout à coup que ce moment-là s'inscrit dans ses cellules mêmes et que bien sûr,

c'est aussi facile, parce que ce moment y était déjà inscrit... en d'autres temps, en d'autres lieux, en d'autres lui-même, inconnus, qu'il vient de retrouver, en toute plénitude, grâce à Francis.

Et déjà il se demande s'il l'aime.

Il a tellement l'impression de la retrouver qu'il ne sait plus très bien où il en est.

C'est dans cet état, qu'affamé par une nuit d'amour, sa première, il se dirige vers la cuisine pour un vrai petit déjeuner. Il est huit heures et ça sent bon le café, le chocolat et le pain grillé.

– Bonjour Didier, il y a longtemps qu'on ne t'avait vu ? Son père l'accueille, il est dehors où est dressée la table du petit déjeuner.

– Bonjour 'Pa, je suis content de te voir, tu n'es jamais là !

– Didier, mon chéri, enfin te voilà.

Sa mère arrive, en jean, longue et mince comme un félin, elle l'embrasse en le serrant contre elle puis le regarde, plus attentive, sans un mot...

– Café, chocolat, thé ?

– Café *please*, 'jour M'man.

Didier sait que sa mère flaire quelque chose. Intuitive comme elle est, c'est sûr elle a des antennes et flaire quelque chose. Effectivement sa mère le regarde... curieusement. Didier se dit que peut-être il se fait des idées. Bof ! Pas important ! se dit-il.

Anaïs arrive en courant avec une corbeille pleine de croissants.

– Salut tout le monde. Elle se précipite vers Didier qu'elle embrasse comme si elle ne l'avait pas vu depuis des mois

et le serre fort en l'embrassant.

Didier éclate de rire, complice avec elle. Elle sourit puis s'assoit, petite fille très sage entre son père qu'elle embrasse et sa mère de laquelle elle caresse la main.

– Je suis une petite fille heureuse et je tiens à ce que vous le sachiez.

– C'est gentil de nous en faire part ! dit Diane sa mère. Nous sommes aussi des parents heureux et nous tenons à ce que vous le sachiez, n'est-ce pas Marc ?

– Absolument, répond ce dernier en dévorant un croissant tiède.

– En fait, dit Anaïs, je me demande si je ne suis pas la plus heureuse de toutes les petites filles de Mimizan et peut-être de France.

– Pourquoi non ? Diane embrasse sa fille sur le front tout en se penchant pour se servir du café. Ma chérie tu es très jolie aujourd'hui dans cette robe, est-ce celle que Nini vient de finir ?

– Mais oui Maman, et c'est moi qui l'ai dessinée tu sais ? Anaïs se lève et tourne sur elle-même pour bien montrer sa robe.

– C'est ravissant, dit Marc, bravo à Nini.

Didier mange en silence tout en jetant un œil sur *Sud Ouest*. Rien de renversant. Les essais nucléaires toujours et les gens qui râlent et les journalistes qui ne parlent même pas de la Chine qui vient d'en faire. Et tout le monde, Greenpeace en tête, qui s'affole ! Mais bon sang pourquoi est-ce que tout le monde focalise sur la France ? Il y en a qu'on n'embête pas... Chine, Pakistan... bref, Didier ne comprend pas bien. Il n'est pas pour. Mais dans ce cas précis, il n'est pas contre. C'est vrai qu'il vaut mieux être

souverain chez soi et signer pour l'arrêt total, comme l'a promis le président Chirac. Didier en parlerait volontiers avec son père mais après cette nuit, il n'a aucune envie de se concentrer sur un sujet de cette importance. Trop de discussion ne lui sied pas ce matin, il décide donc de ne rien dire.

Marc tend la main vers son paquet de cigarettes qu'Anaïs, plus prompte, saisit avant lui.

– Non, non et non, Marc ! Tu ne fumes plus ! Je suis la petite fille la plus heureuse, mais pas si tu fumes ! Câline elle saute sur ses genoux, le serre très fort, l'embrasse et lui dit :

– Pour moi mon petit papa, pour moi et pour Didier et pour ta femme, Marc. Tu ne fumes plus... dis ?!

Elle est si chatte et si mignonne que Marc éclate de rire ainsi que Diane. Didier sourit, c'est vrai qu'elle est adorable !

Marc l'embrasse en disant :

– D'accord mon chat, mais alors on fait un pacte, tu me surveilles, parce que je risque de craquer. Mais c'est d'accord, j'arrête ! En tout cas, j'essaie. Donc tu m'aides ?

Anaïs bondit en hurlant, elle danse autour de la table en faisant des mimiques approbatives puis court jeter le paquet à la cuisine et revient avec une rose pour Diane et un lys pour Marc.

– Je suis très contente. On va tous aider Papa, les jumelles sont d'accord. Je suis une petite fille heureuse... et elle danse comme une petite folle, ses mouvements sont gracieux, sa jupe large vole sur ses jambes bronzées et elle rit à gorge déployée.

C'est une matinée gaie, se dit Didier qui en est heureux

aussi. C'est bien. Papa arrête de fumer... à voir... à voir... on est tous réunis et Francis est entrée dans ma vie. Cette journée mémorable est un 17 Juillet et Didier fête ses quinze ans dans huit jours. Quel pied, pense-t-il, tout à coup ! C'est chouette la vie par moments !

Le petit déjeuner se termine, gaiement, Anaïs file téléphoner à Dorothee qui arrive dans deux jours et chacun rejoint ses affaires, à ce soir.

Didier prend un téléphone en passant et monte au deuxième pour appeler Francis.

La voiture, une Mercedes blanche, est entrée dans le parc par l'allée centrale et s'est immobilisée devant le perron.

Didier depuis son antre n'en voit que le toit immaculé. Personne n'est sorti ni de la maison, ni de la voiture. Mais où sont-ils tous ? se demande-t-il. Même son père est là, dans son bureau au rez-de-chaussée. Il est trois heures en ce samedi tranquille et rien ne bouge dans la suffocante chaleur de cette fin de mois. Juillet se meurt, Didier a quinze ans tout neufs et Francis est amoureuse. Tout baigne, pense-t-il, mais qu'est-ce que c'est que cette bagnole ? Anaïs et Dorothee sont à la plage, avec Nini et Nana. Diane sa mère est en bas ou dans le parc, comment savoir, et cette voiture tout à coup alors que personne n'est attendu.

Didier se dit qu'il ferait bien d'aller voir.

Il descend donc. Rien ne bouge dans la maison. Un coup d'œil au bureau de son père en passant, personne. Ils font peut-être une sieste coquine, qui sait ? Ça le fait sourire.

En traversant le séjour, il voit la Mercedes, personne n'en est descendu, mais qu'est-ce que c'est que ce truc, se dit-il encore.

Sur le perron, il aperçoit les genoux bronzés de la conductrice. Apparemment seule, immobile, la main sur le téléphone entre les deux sièges avant.

Didier fait le tour de la voiture et vient se placer devant la vitre levée de la fenêtre côté volant. Un visage se tourne vers lui. C'est bien une femme. Elle est brune, jolie, sans âge et souriante. La vitre électrique descend doucement.

– Bonjour, dit la femme, je suis bien chez Marc Lemant ? Vous êtes peut-être Didier ?

– Je suis Didier, bonjour, vous cherchez mon père ?

– C'est-à-dire que je séjourne quelques jours près de Mont-de-Marsan et je me suis dit que j'allais débarquer pour lui dire bonjour effectivement. Il est là ?

– Il est là mais je ne sais pas où. Il faut que j'aille voir pour le prévenir.

La femme est descendue de la Mercedes. Elle porte un short très court sur des jambes immenses et très belles, on dirait une danseuse, se dit Didier admiratif. Son petit T-shirt blanc découvre son estomac bronzé. Ses yeux sont rieurs, bruns, typés, très en amande et ses mains, Didier les remarque tout de suite, sont longues et fines, elle porte au majeur gauche une pierre violette qui lance des reflets étonnants.

– Ne le dérangez pas. Peut-être pouvons-nous faire connaissance en l'attendant ? Je m'appelle Cléa, je suis une amie de Marc, je n'ai jamais rencontré Diane et je vous connais tous par cœur. Cette maison est encore plus belle que ce que je pouvais imaginer.

– Depuis quand connaissez-vous mon père ?

– Oh ! C'est une vieille et longue histoire. Nous devions avoir quinze ou seize ans ? Nous étions très amoureux,

comme on ne peut l'être qu'à cet âge-là. Et vous voyez, nous avons très bien vécu l'un sans l'autre.

– Je n'ai jamais entendu parler de vous.

– Ce sont des choses qui gisent au cœur ensuite et que l'on ne déterre pas aisément. On ne sait jamais ce que cela peut produire, vous savez.

– Voulez-vous boire quelque chose ?

– Je prendrai volontiers un grand verre d'eau à température ambiante.

Cléa suit Didier dans la cuisine qui respire l'ordre et la quiétude d'un après-midi de vacances. Une odeur de cannelle y traîne un peu encore, ainsi qu'une odeur de citron.

– Hum, ça sent bon. Auriez-vous par hasard une tranche de quelque chose à la cannelle ?

– Bien sûr, du cake spécial maison.

– Je peux ? demande Cléa.

– Mais oui, je vous sers.

Rapide, Didier sert Cléa qui s'installe à la table pour déguster le gâteau avec gourmandise. Didier se tourne pour le ranger quand la voix de son père le fait sursauter.

– Cléa ! s'exclame Marc, mais quelle heureuse surprise ! Je vois que vous avez fait connaissance ? Comment vas-tu ? Il y a une éternité, non ? Mais pourquoi, comment es-tu là ? En même temps il s'est précipité sur Cléa pour l'enlever dans ses bras et l'embrasser en la soulevant de terre.

Didier curieux et discret s'est un peu éloigné pour les regarder. Cléa lui lance un œil complice l'air de dire, vous voyez, je vous l'avais bien dit !

Les deux amis rient, parlent, se coupent la parole pour mieux continuer, bref c'est la folie, se dit Didier, quand sa

mère apparaît à la porte. Les deux autres ne la voient pas, tout à eux et ils renchérissent de plus belle. Diane interroge Didier du regard. Celui-ci hausse les yeux et les épaules. Enfin Marc aperçoit sa femme, va la prendre par la main pour la présenter à Cléa.

– Diane ma chérie, je te présente mon amie Cléa.

– Bonjour, dit Cléa avec flamme, je suis tellement heureuse de vous connaître enfin !

– Bonjour Cléa, Diane est sur la défensive, dans l'expectative aussi, qu'est-ce que c'est que ce cirque ? se dit-elle. Mais apparemment elle a déjà entendu parler de Cléa contrairement à Didier. Elle sourit, un peu tendue tout de même, se dit ce dernier.

Tous les quatre s'installent dehors, boissons, gâteau cannelle, rires et bonheur semi-partagé... il doit être environ seize heures trente – dix-sept heures, lorsque les filles rentrent encadrées par les jumelles, tout le monde à vélo. Anaïs est rayonnante, Dorothée un peu timide, les jumelles bavardes vont direct à la cuisine pour servir à goûter. C'est un peu la folie, beaucoup la joie, un tantinet la curiosité. Bref on invite Cléa à rester quelques jours, elle accepte, elle l'avait espéré, l'avoue en riant, en allant chercher un grand sac dans son coffre. C'est Didier qui est chargé de la mener dans sa chambre, la verte, au second étage, dans l'aile ouest, de l'autre côté de son antre.

Cléa est belle et d'une élégance parfaite. À la fois simple, sobre et tout à fait originale, elle évolue comme on danse, souplesse, légèreté et classe. Didier lui trouve des allures de mannequin, elle a une façon de bouger, de s'asseoir, de marcher qui lui plaît beaucoup. Francis qui est venue dîner

a tout de suite remarqué l'intérêt de Didier pour Cléa, elle lui a même dit gentiment :

– Ne tombe pas amoureux d'une femme plus âgée que toi, tu risques d'en souffrir beaucoup.

– Peut-on jamais prévoir de qui on va tomber amoureux et quand ? a répliqué Didier en lui embrassant le bout du nez. Mais Francis est inquiète, tendue parce qu'elle sait très bien que Didier n'est pas indifférent à Cléa. Elle a tout de suite remarqué le regard de cette dernière sur Didier, s'attardant un peu trop sur son corps ou caressant des yeux sa nuque. Francis sait reconnaître chez les autres cet intérêt soudain parfois inconscient, pour un corps, une attraction comme ça que l'on ne détecte pas vraiment et qui se développe, promiscuité oblige, dès que le temps ou le moment vous rapproche. Francis connaît bien tout cela pour non seulement l'avoir vécu, mais aussi pour l'avoir observé de nombreuses fois, chez des amis, hommes, femmes, qui très vite se trouvaient débordés malgré eux.

Francis, amoureuse, est inquiète, très inquiète, et l'attitude de Didier ne la rassure guère, en effet, il semble traiter cela tout à fait superficiellement, en jouer presque et Francis sait très bien qu'il joue avec le feu. Parce que, quand on a quinze ans, qu'on a une aussi belle gueule, quand une femme, une vraie, vous désire, eh bien il est extrêmement rare de ne pas succomber, c'est dans l'ordre de ces choses humaines de la vie qui prennent acte avec une logique imperturbable parce qu'elles sont humaines tout simplement, et que voulez-vous faire contre ça ? Rien, absolument rien.

Francis est donc un peu malheureuse, Pierrot qui tente de la raisonner n'est pas elle-même très convaincante parce que,

comme Francis, elle est convaincue que Didier ne se rend pas encore compte qu'il a déjà pris le chemin du lit de Cléa sans même en être conscient. Ça bien sûr elle ne l'a pas dit à Francis qui, d'ailleurs, le sait !

Le temps est donc à l'orage intérieur, à la tempête sourde, aux émotions exacerbées, seules Anaïs et Dorothée sont au beau fixe parce qu'à neuf ans, on est encore loin de tous ces problèmes et pourtant Anaïs a un petit ami charmant qu'elle mène à la baguette parce que, enfance oblige, elle s'en moque encore assez pour ça, et bien sûr, ça marche, il est à ses pieds. Pierrot n'aime pas voir Francis dans cet état ! Tout ça pour un mec, Didier, d'accord, mais quand même !

Cléa est restée trois jours, puis cinq, puis... elle est là depuis quinze jours, Diane et elle s'entendent à merveille, Marc est content, tout baigne et Didier est de plus en plus envoûté. En plus Francis doit aller voir son oncle à Bordeaux le week-end prochain, n'en a aucune envie et en est malade à l'avance ! Mais enfin c'est la vie et c'est comme ça ! Il faut qu'elle y aille. Didier a beau lui dire que deux jours passent vite, il a raison, mais ça ne la rassure pas pour autant.

Cléa est un tel tourbillon tranquille, une force qui se déplace, balançant une énergie renversante, elle est à la fois nocturne et diurne, solaire et lunaire, tout en souplesse, elle passe et renverse d'un rire serein les yeux les plus sages. Marc est sous le charme, Diane, même elle, est sous le charme. C'est pervers, se dit Francis, parce que, justement c'est unisexe ! Les femmes n'y résistent pas non plus. Et c'est parce que Francis est aussi séduite qu'elle est si inquiète !

Francis, n'ayant pas le choix, est donc partie pour Bordeaux la mort dans l'âme.

Cléa, seule dans le salon, regarde les nouvelles sur la 3 quand Didier, avec Anaïs et Dorothee, revient de la plage. Les filles montent dans leur chambre et Didier s'apprête à en faire autant lorsque Cléa l'appelle :

– Didier ? Marc et Diane sortent ce soir, je me proposais de t'emmener dans un resto du bord de mer. Qu'en dis-tu ?

– Oh ! Non je n'en ai pas trop envie. Il faut que je termine quelque chose commencé cette semaine et je préfère rester si ça ne t'ennuie pas trop. Car Cléa a demandé à Didier de la tutoyer, ce qu'il fait bien volontiers parce qu'il l'aime bien. La réponse de Didier est-elle dictée par l'inquiétude de Francis ? Est-elle une façon de jouer un peu ? De tester Cléa ?

Cléa se pose la question parce que Cléa a décidé que Didier, d'une manière ou d'une autre, devait atterrir au moins une fois dans son lit. Francis a raison, Cléa est déterminée parce que Didier lui plaît vraiment.

Ce dernier est donc monté, dans son antre, il s'y est enfermé, bien décidé à n'ouvrir à personne et à rester seul. Mais, bien sûr, c'est compter sans Cléa !

De ces jours mouvants où les mouvements des autres comme des sables meubles attirent les pas pour mieux les piéger. De ces heures courtes où les pensées se croisent comme en ces joutes lointaines où le vainqueur ne gagne ni ne perd. De ces quelques rares soirées où des regards se cherchent quand ils ne s'évitent pas, parce que les jambes ou les yeux, une croupe ou un sein, agressifs, violent un

moment d'intimité qui se fuit ou se cherche... il y a des difficultés à aimer comme il y a des problématiques à désirer, comme il y a des horizons d'où le plaisir encore caché vous invite en ses sources encore inconnues et si attrayantes. D'une main, d'un geste, d'une bouche au sourire lascif, tout à coup le corps répond à une demande inconsciente qui, pour ne pas être celle de l'autre, est parfois la nôtre. Comment faire le tri dans ces amalgames qui opèrent directement dans le désir sans se soucier de l'amour, sans même s'y référer ou s'y attarder. Dans les antichambres nombreuses que nous traversons de nous-mêmes à nous-mêmes, comment saisir sans s'en encombrer, ces mains tendues, ces corps étendus, ces regards perdus dans les nôtres, ces yeux qui nous traquent, caressant une nuque ou promettant de si fortes caresses qu'à s'y laisser aller on se sent déjà coupable de ne pas avoir pu s'en détacher.

Didier s'est allongé sur son immense canapé, des impressions l'assaillent, son corps lui pèse, ses paupières se sont fermées sur le rire de Francis, un peu triste quand elle est partie pour Bordeaux, mais c'est le regard noir de Cléa qui l'entraîne, lorsqu'il veut revenir à Francis, il a du mal à retrouver sa blondeur, son corps s'efface devant celui de Cléa, ferme et long, tandis que le rire de cette dernière, silencieux et éclatant de blancheur s'impose sur les yeux à peine entrevus de Francis.

Didier se recroqueville sur son canapé, lové dans ses pensées toutes tournées vers Francis, mais l'obsédante Cléa est trop présente, elle est partout devant son regard. Didier tente de l'esquiver des yeux, peine perdue. Elle est partout, elle a envahi son espace, son antre est imprégné de son

parfum Montana Light comme elle dit en riant quand elle passe dans un effluve... Cléa... Cléa... Cléa...

Didier est submergé, c'est pourquoi il décide de s'y laisser aller totalement, pour exorciser, démystifier, pour tenter quelque chose, Didier tout à coup lâche prise et permet à Cléa d'être tout simplement là, partout.

Didier a dû s'endormir, quand il ouvre les yeux, il fait sombre déjà, pas un bruit en bas, il tend l'oreille, rien. Peut-être les filles dorment-elles déjà ? Doucement il se lève et s'étire complètement.

Puis il tente une incursion à la cuisine parce qu'il a faim. Nana range, tout le monde a dîné.

– Je n'ai pas voulu te réveiller, tu dormais si bien, mais il y a tout ce qu'il faut, tu peux dîner maintenant.

Elle lui a gardé omelette aux pommes de terre, salade de tomates-maïs et gâteau, s'il veut. Didier dévore le tout avec appétit.

– Mais où sont-elles toutes ?

– Les petites sont montées se coucher, elles étaient très fatiguées. Quant à Madame Cléa, après dîner elle a disparu dans le parc. Elle doit se promener.

– Grand bien lui fasse, dit Didier, merci Nana, bonsoir, je vais me coucher aussi. À demain.

– À demain mon grand et dors bien. Mais va dans ton lit cette fois, c'est plus confortable que ton canapé !

– Oui, oui, bonsoir, *a domani* !

Didier respire un peu dans le jardin, la lune est décroissante, elle éclaire moins mais les senteurs sont délicieuses et il se promène un peu avec délice en pensant que ce soir Francis à Bordeaux est en réunion de famille,

c'est peut-être sympa, se dit-il, je le lui souhaite en tout cas. Comme tous les soirs, Didier va directement dans sa salle de bains pour prendre sa douche. Frais et détendu il se met ensuite au lit, sans allumer parce que la lumière extérieure est toujours suffisante, étant donné qu'il dort la fenêtre grande ouverte. Il va donc jeter un œil au parc sous lumière lunaire, une dernière fois et se met dans son grand lit avec un soupir d'aise.

– Je suis là Didier, la voix a murmuré cela tout doux, sur le souffle, tétanisant Didier totalement. Puis Cléa a avancé sa main pour prendre la sienne en disant :

– Je peux partir tout de suite si tu le souhaites, tu n'as qu'un mot à dire.

Silence, elle a continué...

– Mais ce serait dommage, nous avons envie l'un de l'autre, même si je suis la seule à me l'avouer et à assumer. Toi tu refuses et je comprends, mais Francis est Francis, elle n'a rien à voir là-dedans. Cela ne changera rien entre vous.

Silence, *again*, Didier est muet, à la fois furieux et paralysé, tandis qu'en même temps une certaine chaleur l'envahit doucement, due à la voix de Cléa, rauque, sensuelle, son parfum aussi.

Cléa ne dit plus rien.

Elle a lâché la main de Didier.

Elle attend, nue, sur le dos, Didier la regarde enfin, son corps semble fait de lumière de lune, comme une sculpture un peu blafarde mais parfaite de proportions. Il la regarde longuement en silence puis se soulève sur son coude et doucement pose un baiser sur ses lèvres entrouvertes.

Ils soupirent ensemble juste avant que leurs corps ne s'épousent un peu plus.

Cléa saura bien sûr prendre des initiatives qu'il ne soupçonnait pas possibles, il se découvrira intense et même brutal, avec beaucoup de surprise. La nuit sera chaude comme il ne pouvait l'imaginer et les quarante ans de Cléa dans la beauté pleine de leur maturité émerveillent Didier comme il ne l'aurait pas supposé un seul instant en la côtoyant comme il le faisait ces jours-ci.

Cléa l'a quitté alors qu'il dormait et c'est pourquoi au réveil vers neuf heures trente – il ne dort jamais si tard – il est tout étonné de la place vide à ses côtés. Il prend quand même une douche avant de descendre, ce qu'il fait à dix heures quinze pour trouver devant la maison son père et Cléa, bras dessus, bras dessous, se promenant dans l'allée principale et attendant apparemment quelqu'un. Didier a un pincement au cœur, pourquoi ? Il ne sait pas, mais c'est ainsi. Cléa se retourne et lui lance :

– Bonjour Didier, comment va ?

– Alors fiston, bien dormi ? demande son père. Demande à Nini de nous servir un café s'il te plaît, on va te tenir compagnie pendant ton petit déjeuner.

Ce qu'ils font, autour de la table dehors, devant la cuisine.

– Qui attendez-vous comme ça ? demande Didier.

– Jonathan, le compagnon de Cléa, il arrive de Mont-de-Marsan pour repartir avec elle sur Paris demain. Il va rester ici ce soir.

Didier ne s'étonne plus de rien. Qui est encore ce mec ? Pourquoi n'en avoir pas parlé ? C'est bizarre tout ça, se dit-il. Cléa est lumineuse comme d'habitude et son regard intense est encore plus sombre pourtant, si possible, que d'habitude. Didier se sent bien, allégé, dégagé d'un poids, finalement se dit-il, j'étais d'une certaine manière obsédé

par Cléa, Francis avait raison, et voilà que je suis léger, c'est un véritable exorcisme ! Quel pied ! Mais comment dire ça à Francis ?

Marc est rentré pour répondre au téléphone, laissant Cléa et Didier face à face. Cléa dit :

– Ne lui dis rien, cela ne vaut pas la peine, elle en fera toute une histoire et c'est fini, déjà, elle ne peut pas comprendre.

Didier ne dit mot, il regarde Cléa puis, après un silence :

– On verra, tu fais comme tu veux avec Jonathan, et moi comme je dois avec Francis, parce que ce matin, vois-tu, je sais que je l'aime et pour cela, je tiens vraiment à te remercier.

Le regard de Cléa s'est à peine voilé, sous la gifle qu'elle vient de recevoir de ce gamin de quinze ans ! Mais bonne joueuse elle pense : « Tu l'as bien cherché ma vieille. C'est direct à cet âge-là, ça ne fait pas de cadeau, ça ne peut pas parce que ça ne sait pas. »

Didier mange avec appétit en se demandant pourquoi il est aussi vache avec Cléa. Peut-être que je ne digère pas Jonathan ? Mais c'est ridicule ! Il ne sait pas mais il a envie de faire mal à Cléa, je suis stupide se dit-il, mais bon sang pourquoi ?

Jonathan arrive enfin dans la Mercedes blanche, Didier ne comprend pas comment il l'a récupérée mais las de se poser des questions, il abandonne les frais de ce côté-là. Jonathan est là, avec la Mercedes. OK. Où est le problème ? Je m'en fous ! Didier est mécontent de lui et pour cela il en veut à la terre entière, y compris à ce petit ami de Cléa qu'il ne connaît pas et qui ne lui a rien fait !

Jonathan a la trentaine, un regard bleu, un look de crooner américain et une voix superbe. Il est sympa en plus. C'est pourquoi quand, après avoir aperçu le tennis, il demande à

Didier s'il veut bien faire une partie, Didier dit oui, non sans un certain plaisir. Il est sûr de le battre. Et il le bat mais Jonathan est beau joueur, fair-play et ne lui en veut absolument pas. Plutôt rieur, il avoue :

– Je suis vraiment mauvais, je ne joue plus assez et je me relâche ! Bravo Didier tu joues vraiment bien ! Dommage que nous partions demain, tu aurais pu m'aider à me remettre en forme. C'est la vie !

Cléa couve Jonathan des yeux. Didier se demande si elle est sincère ou si elle joue un peu pour l'embêter ? Didier se dit qu'il devient bête, je la prends pour une gamine et ce faisant c'est moi qui joue les super gamins. Didier s'en veut mais n'arrive pas bien à être tout simplement décontracté avec les hommes ce matin. C'est idiot, c'est pourtant comme ça ! Et en même temps il se sent plus léger, c'est à n'y rien comprendre !

Quand Francis est arrivée, après déjeuner, d'un coup d'œil elle a pris la température ambiante et Didier s'est dit qu'elle avait tout capté d'un bloc, comme ça. Mais elle n'a rien montré, elle a été charmante avec tout le monde comme d'habitude et il a remarqué que Jonathan la trouvait à son goût. Cléa aussi. Didier l'a prise par la main et ils sont partis prendre un café sur la plage, en bord de mer plus exactement, dans un bar tout bleu où ils ont aussi commandé des gaufres. Francis n'a pas déjeuné et Didier veut lui tenir compagnie. Il est vraiment heureux de la voir et le lui dit.

– Moi aussi, dit-elle, parce que tu m'as manqué. Puis, les yeux dans les yeux, elle ajoute : Alors Didier, ça y est, c'est fait, consommé, et tu te sens mieux, n'est-ce pas ?

Didier regarde l'horizon, l'océan sans rien dire en un premier temps, puis sans la regarder :

– Ça y est, j'ai exorcisé. Tu avais raison, j'en avais envie. Mais au moins je peux aujourd'hui en toute certitude te dire – il la regarde alors dans les yeux – que je t'aime.

– Il aura donc fallu ça pour que tu saches ?!

– En quelque sorte, oui. Ça a seulement précipité les choses. C'est tout.

– C'était bien ? demande Francis.

– C'est une femme de quarante ans avec toute l'expérience que cela suppose. Une sorte de technicien de l'amour. C'était bien. Mais c'est toi que j'aime.

Francis est un peu triste, un tout petit peu, parce que le blues, c'est ça, ça vient, ça va, au gré des humeurs des autres, au gré des incertitudes et des certitudes.

– Didier, je t'aime et je suis heureuse que les choses se soient passées ainsi parce que finalement ça rétablit une sorte d'équilibre entre nous. Je ne pouvais pas être la première et la seule. C'est bien. Il le fallait. Et j'en suis heureuse même si un peu de tristesse se mêle à mon bonheur aujourd'hui. J'espère simplement que tu peux le comprendre et que tu ne m'en veux pas.

Didier lui sourit, l'embrasse et répond :

– Francis, tu es parfaite, il me manque une seule chose.

– Oui ?

– Je ne connais toujours pas ton vrai prénom et j'avoue que ça me manque maintenant.

Francis sourit, hésite puis lance très vite, sur le souffle – et sa voix alors lui rappelle celle de Cléa la nuit dernière – même s'il s'en veut de le remarquer ainsi et de faire le rapprochement :

- Élisabeth.
- C’est curieux, lui dit alors Didier, au début je trouvais que tu avais les mêmes yeux que Taylor, je ne me doutais pas que tu portais son prénom !
- Oh ! On me le dit tout le temps !
- Tes yeux sont plus beaux encore ! Francis, il faut dire à Élisabeth que je l’aime puisque toi tu le sais déjà !
- Tu ne crois pas qu’on va devenir schizo ?
- Pas de danger. Tu es toi. Francis, Élisabeth, qu’importe. Comment veux-tu que je t’appelle ?
- Comme tu veux, comme tu sens, comme tu préfères, enchaîne très vite Francis, en riant.
- J’aime autant ton nom de femme. Ce sera Liza, tu veux bien ?
- Oui, j’adore ce diminutif, ma grand-mère m’appelait ainsi, elle était la seule.
- Alors ça me botte aussi. On y va Liza ?
- Allons-y, mais où ?

De ces femmes belles que nous croisons pourtant, de ces mains délicates dont nous aimons les caresses, de ces ventres doux qui nous accueillent, de ces yeux profonds qui nous observent, de ces bouches tentatrices qui s'entrouvrent pour aimer ou dire, de ces sourires qui s'épanouissent et de ces rires qui éclatent sans vergogne. De tous ces atouts féminins dont l'éternel nous comble, de ces rites amoureux ou de ces découvertes troublantes qui organisent nos plus délicieux moments, de ces flammes entretenues ou éteintes, de ces soupirs attendus et exprimés, de ces mots secrets et intimes qui retiennent ou libèrent des mouvements ou des gestes qui se cherchent, se suspendent ou se donnent... de tous ces riens que l'amour déploie quand il s'agit de sexe, de tous ces murmures, de toutes ces promesses, de tous ces airs que nous avons ou pas, comment se déclinent les plus jolies formules que l'on voudrait inventer pour l'être aimé, et que l'on ne fait que répéter ou copier, semble-t-il ?!

Francis, le regard absent, pense à Didier pourtant à côté d'elle. Le lit est tout défait, il a souffert en ses draps lisses comme elle souffre en son cœur, ces gestes – les mêmes – et pourtant différents. Elle voudrait en tant que Liza être toute neuve, toute autre, toute différente et elle pense à ces hommes qui l'ont aimée, tenue dans leurs bras avec des

gestes vieux comme le monde que ce soir elle a besoin d'effacer à jamais d'elle-même, de sa peau, de son corps... Elle se trouve bête en même temps, mais c'est comme une folie nouvelle que d'aimer Didier au point où elle l'aime. Et qu'a-t-elle à lui offrir ?

Mon Dieu que je me complique la vie ! se dit-elle. Je suis stupide. Mais que faire ?

La femme en elle voudrait récupérer l'adolescente qu'elle fut. La femme ne le peut... l'adolescente est morte sur quelques draps de fortune, sur quelques lits de nécessité à naître femme, à être soi, du moins le croit-on.

Francis est étendue sur le dos.

Didier tient dans sa main un petit sein rond appartenant à Liza et toutes deux se malmènent pour savoir si l'une est assez vierge et l'autre assez loin... Difficile.

Didier s'est endormi d'un sommeil de juste ! se dit-elle. Il a baisé une femme de quarante ans et il se dit que, terminé, il m'aime. C'est sûrement vrai, se sermonne-t-elle. Mais elle ne peut pas effacer de sa mémoire les gestes de ses amants successifs sur son corps.

Je suis une imbécile, pense Francis.

Quelle conne, pense Liza.

Où est le problème ? Il n'y en a pas.

Didier que j'aime, m'aime, il dort à poings fermés, après l'amour, et c'était super. Je peux peut-être en me rassemblant, me lâcher la grappe et être heureuse, non ?

Liza se pelotonne contre Didier tandis que Francis tente une dernière escapade côté danger qui suis-je, que fais-je ?

Finalement, se dit Élisabeth, je me suis flanquée du potage dans la tête avec cette histoire de Francis, les parents avaient peut-être raison après tout.

Mais Liza déjà s'endort, ronron câlin, papatte en rond tout contre Didier qui grogne de contentement.

Cléa est partie avec Jonathan, Mercedes immaculée et peaux très bronzées mises en valeur par la carrosserie, c'est un comble, se dit Didier en leur disant au revoir de la main, tandis que la voiture disparaît dans l'allée. Au grand complet la famille est là, y compris Liza que tout le monde a rebaptisée et qui a passé la nuit ici, avec Didier.

Diane est dans les bras de Marc qu'elle embrasse goulûment en riant. Et tandis que les jumelles rentrent dans leur cuisine les bras chargés de fleurs, chacun retourne à ses occupations ou à ses loisirs... Il n'est qu'onze heures après tout, se dit Liza, si je rentrais me changer ?

Mais Didier l'entend d'une autre oreille et l'entraîne vivement dans son antre pour parler sérieusement de la rentrée. Paris ou Mont-de-Marsan, Mont-de-Marsan ou Bordeaux ? Si on veut être ensemble il faut décider très vite.

Anaïs ne sait trop que faire, Dorothée est partie hier et c'est bien dommage, pense-t-elle, c'était sympa. Didier ne s'occupe que de Liza et Pierrot qui a un petit ami à Mimizan plage n'est plus jamais là ! Désœuvrée, elle court dans le jardin avec un Duduche en peine de maître, c'est vrai, lui dit-elle, il n'a plus d'yeux que pour Liza !!

Didier depuis la fenêtre de sa chambre observe Anaïs et Duduche. C'est vrai que je ne m'en occupe plus guère, se dit-il, une pointe de nostalgie au cœur. Anaïs passe des vacances d'enfant fleurant bon la confiture, la cannelle et les baisers des parents. Elle se promène et parle, à Duduche, aux jumelles, à personne ou encore à ces hôtes

très particuliers que seuls les enfants ont le privilège de voir et de comprendre.

Didier se souvient de ses neuf ans et des années suivantes. Ses accès de solitude, fréquents, ses copains et ses parents, les jumelles aussi loin qu'il se souvienne et puis cette maison, ses grands-parents, les biscuits et le saucisson russe au cacao. Didier a un zeste de vague à l'âme. Cette année, pour ses quinze ans, tout a basculé dans le lit d'une femme où d'autres parfums et souvenirs ont pris corps. Didier en naissant à lui-même un peu plus a l'impression d'être mort d'une certaine façon à autre chose, de lui-même, dépassé, fini... est-ce fini ? Est-ce jamais fini ? Didier regarde Anaïs, à genoux devant Duduche, la fillette lui caresse la patte droite en lui parlant. Duduche très digne la regarde en respirant, langue pendante, attentif. Ils sont mignons tous les deux, se dit Didier. Et dire qu'il y a à peine un mois, mon seul compagnon était Duduche ! Il ne me quittait pas, je ne le quittais pas.

Aujourd'hui une jeune femme nous a quasiment séparés ! Liza. Belle Liza. Didier est un peu las. Un peu bof ! Un peu rien... il ne sait pas si aujourd'hui il est content ou pas, s'il est détendu ou pas.

Didier regarde Anaïs avec la nostalgie de ses neuf ans, à fleur de mémoire comme un carnet un peu vieux qu'on hésite à jeter ou même à relire et dont on ne sait pas bien finalement que faire !

Anaïs a confié ses soucis à Duduche. Comment vont se terminer ces vacances ? Cléa est partie, sympathique Cléa, mais un peu trop « je te drague »... Anaïs n'aime pas la façon dont Cléa regardait son père. Et maman elle, elle

s'en moque, pourtant dit-elle à Duduche, tu sais Cléa et papa dans le temps... eh bien, ils étaient ensemble ! Quand je pense que j'aurais pu être la fille de Cléa ! Ah non ! Ça non alors, et ma maman ? Mais qu'est-ce que je te raconte ! C'est pas possible, je ne peux être que la fille de mon papa et de ma maman, c'est pour ça, vois-tu Duduche, que je suis une petite fille très heureuse. Je les aime tous les deux très fort.

Et puis Didier qui est amoureux ! Tu comprends, ça non plus ça ne va pas trop, ça bouleverse tout, tu vois bien qu'il ne nous regarde même plus. Anaïs s'est arrêtée devant Duduche pour bien marteler sa phrase. Ça ne va plus ! Elle continue à marcher. Bon, s'il est heureux c'est bien, mais c'est mon petit frère et je ne le vois plus. Bon, bon, tu as raison, c'est mon grand frère, mais en ce moment je le sens tout petit, petit, plus petit que moi et je ne sais pas trop pourquoi.

J'ai un peu le cafard, Duduche, c'est dommage que tu ne manges pas de chocolat, mais moi j'en ai besoin parce que ça euphorise dit Nana, alors viens, je vais aller en manger.

Et Anaïs de se diriger en courant vers la cuisine où Nana, d'entrée, lui tend une barre de chocolat noir, son préféré.

Après un merci rapide Anaïs sort en courant, Duduche toujours derrière elle la suit docilement, et sans savoir pourquoi elle va se mettre près des quelques pins qu'elle affectionne tout particulièrement, elle s'assoit, et elle pleure... mais elle ne sait pas trop bien pourquoi.

Assistée de Duduche, Anaïs, doucement, pleure.

Toujours à la fenêtre Didier constate qu'Anaïs a disparu et sans aucune raison, d'un coup, il a les larmes aux yeux.

Mais il ne les retient pas et pour une fois les laisse couler, comme une caresse tiède sur ses joues. Il ne sait pas pourquoi il pleure ainsi, mais il pleure.

Nini et Nana, dans la cuisine, font l'inventaire des produits et du linge.

– Tu ne trouves pas que tout est bizarre cette année ? demande Nini.

– Un peu, oui, mais quand un homme passe le pas, c'est toujours ainsi et Didier est devenu un homme vois-tu !

– Pas seulement, dit Nini, il y a eu cette créature Cléa, et puis Monsieur Marc et Madame Diane, et puis Francis un nom de garçon, et puis Liza un diminutif de fille et puis... je ne sais pas moi, je trouve tout ça... étrange un peu...

– Ce sont des vacances différentes voilà tout ! On s'en souviendra, non ? Puis, malicieuse, Nana ajoute... Et toi, le jardinier, le nouveau là, il ne t'a pas laissée indifférente, hé ?!

– Oh ! Qu'est-ce que tu vas chercher ! Puis, après un silence. C'est vrai, il me plaît bien.

– Ça c'est bien d'être honnête. Nini, je suis fière que tu sois ma jumelle, vraiment !

– Bon, je ne sais pas comment tout ça tourne, mais nous on finit par ne plus tourner rond du tout ! Cela me semble si loin le mariage, les hommes... Nini a l'air toute chose en disant cela...

– Écoute, lui répond Nana, c'est vrai, ici c'est notre famille, mais tu sais on peut quand même faire notre vie.

– Bien sûr qu'on peut, rétorque Nini, mais moi ce n'est pas mon choix, c'est tout ! Pas envie, complications, trop compliqué !

- Mais tu vas pas mourir idiotte quand même, je veux dire vierge, lui dit Nana.
- Qui te dit que je suis vierge ?! Nini a dit ça d'une telle voix que Nana, saisie, la regarde.
- Tu ne l'es plus ?
- Ça, c'est mon affaire, même jumelle, ça ne te regarde pas !
- Ça alors ! s'exclame Nana qui, vexée, se retourne pour ranger sans plus adresser la parole à sa sœur.

Marc et Diane sont allongés dans leur chambre. Ils viennent de s'aimer, comme ils aiment, en pleine chaleur, juste après déjeuner.

- Marc ?
- Oui mon amour ?
- Marc, drôles de vacances ! Didier est devenu un homme...
- Didier est un petit homme depuis toujours, dit Marc.
- Mais oui, ce n'est pas ce que je veux dire ! Il a perdu son pucelage.
- Ah bon ? Mais je suis toujours le dernier informé moi dans cette maison !
- Mais chéri, enfin tu as bien vu que Liza est restée là une nuit ?
- Et alors ? Ça ne veut rien dire ! Ça...
- Tu as raison, de toute façon ça s'est fait avant cette nuit-là, mais bon, il est devenu un homme et même Cléa l'a vu, bien vu et en a... profité.
- Tu veux dire ?
- Je veux dire qu'ils ont couché ensemble et que ton amie chère a tout, absolument tout fait pour ça !
- Mais comment vois-tu tout ça toi ? Je n'ai rien vu du tout !

- Chéri, c'est normal, je suis une femme ce qui veut dire...
 - OK ! OK ! Bon et bien tout ça est plutôt positif non ?
 - Oui, bien sûr, mais tout a changé d'un coup, maintenant Didier est amoureux de Liza et ils veulent rester cette année scolaire ensemble à Bordeaux.
 - Et alors ?
 - Je viens de leur trouver un deux-pièces où ils seront très bien.
 - Mais Didier t'a parlé, toi ? demande Marc.
 - Mais chéri, qu'est-ce que tu veux qu'il me dise, tout cela est parfaitement naturel, non ?
 - Bon, alors, c'est tout ?
 - Tu ne trouves pas que c'est déjà beaucoup ? J'ai trente-cinq ans et deux hommes *at home*!
- Marc attire à lui sa femme et lui fait des chatouilles, ce qui les fait hurler tous les deux.

Diane se prépare, ce soir Marc les emmène tous, jumelles comprises, dîner dehors. Liza ne peut pas venir, son père a eu la même idée, il est vrai que c'est la fin des vacances et que l'instinct grégaire reprenant le dessus, on se rassemble, on se regroupe parce qu'on s'est un peu perdu de vue et que c'est ainsi, salulaire...

Diane ce soir a banni le jean, uniforme de ses vacances. Elle se couvre de mousseline de soie aérienne, imprimée, vaporeuse, suggestive, pourquoi ne pas séduire encore son mari un peu plus, son fils, à nouveau, Anaïs qui adore les toilettes et a un don tout particulier pour dessiner des vêtements ? En fait, Diane fait une surprise à sa fille ce soir. Anaïs avait dessiné cette robe pour Diane à son dernier anniversaire et Diane l'a fait exécuter comme Anaïs

le souhaitait, mousseline de soie. Diane sourit à sa fille dans le miroir qui lui renvoie une silhouette de conte des mille et une nuits. Elle les entend parler dans le salon et imagine la tête d'Anaïs devant la robe.

– N'anticipons pas, se dit Diane, si ça se trouve, elle ne va pas la reconnaître. Puis aussitôt : impossible, elle ne peut pas ne pas la reconnaître.

Tout le monde s'affaire dans le salon, sauf Didier qui s'est affalé sur le canapé, élégant et tout de blanc vêtu. Marc est le premier à voir sa femme descendre.

– Que ma femme est belle, lance-t-il à la ronde, tandis que tous lèvent les yeux. C'est vrai qu'elle est belle, se dit Didier. Anaïs, elle, l'œil pétillant, reste muette dix à douze secondes avant de sauter comme un petit lutin en disant :

– Oh ! Maman, c'est mon cadeau, c'est mon dessin, c'est ma robe ! Oh ! Oh ! C'est joli, réussi. Non mais regardez ! Ça vous plaît ? appelle-t-elle, en regardant autour d'elle, son père, Didier, les jumelles.

– Bon sang, dit-il, c'est vrai qu'elle a du talent ma sœur ! C'est superbe. Anaïs, bravo !

C'est la fête, c'est la joie, tout le monde rit, applaudit, félicite Anaïs, Diane, tous...

Diane et Anaïs sont les reines de la soirée.

Les deux hommes se regardent d'un air entendu, fiers, c'est certain.

Et les jumelles sont heureuses de tant de joie.

Le rire est à l'honneur, la complicité familiale dans laquelle Didier se sent si inclus que cela le fait sourire, cette année bien plus que d'habitude, et pour cause. Son père le regarde quand l'une des jumelles mentionne Cléa, la qualifiant de

femme fatale, un éclair passe dans leurs yeux et Didier sait que Marc sait... La vie coule à flots, comme l'eau minérale ce soir, et ce dîner sera le point, un point de suspension parmi d'autres sur une période riche dont parfois, avec un peu de chance, les vacances sont prodigues.

Il fait plutôt frais lorsqu'ils regagnent la maison où sur le répondeur un message de Liza demande à Didier de la rappeler à n'importe quelle heure, dès qu'il rentrera. Diane échange un regard avec Marc tandis que Didier, lançant un bonsoir jovial à la ronde, monte dans son antre pour téléphoner plus tranquillement.

C'est pour Didier, qui vient de passer un premier été sous le signe de la femme, une grande première, bien sûr, mais aussi une prise de conscience. En effet, Didier ne peut pas vivre vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec quelqu'un, femme ou pas. Didier demeure un solitaire et si l'amour lui donne les ailes naissantes de la vie commune, il ne tient pas du tout à lâcher ses habitudes de célibataire avant l'heure. Didier aime déambuler seul, penser ou écrire, créer en quelque sorte, seul. Il ne peut renoncer à cette solitude et plus il pense à Bordeaux et à Liza, et plus il est inquiet. Parce que Liza est une jeune femme qui a toujours vécu plus ou moins en famille, en groupe, avec toutes les compromissions que cela représente. Oui c'est le mot, moi je ne peux pas, pense Didier et quand il croise sa mère dans une allée du jardin ce matin-là, il va vers elle, en quête, en question, en panne de lui-même dans cette vie nouvelle qui lui sourit un peu trop tôt peut-être.

— Alors Didier, tu as l'air sombre depuis quelques jours, c'est la fin des vacances ?

- Pas seulement ! Je flippe un peu, pour ne rien te cacher.
- Et pourquoi donc ? Tout va plutôt bien non ?
- Trop bien. C'est peut-être moi qui gâche tout ? Comment savoir ?

Diane, sa mère, n'a pas répondu, attentive, elle attend que son fils se confie, s'il le souhaite.

– Voilà, tu connais, maman, mon besoin de solitude, et avec Liza, j'ai un peu peur...

– Oh ! Je comprends mon chéri. Mais alors peut-être faut-il vous préserver votre espace à chacun ? Pourquoi ne pas habiter chacun de votre côté ? Si ce n'est que ça, je suis sûre que Liza peut comprendre.

– Tu crois ?

– J'en suis sûre, chéri, elle t'aime, donc elle ne peut que comprendre. Et puis vous êtes un peu trop jeunes pour, d'entrée, vivre ensemble, non ?

– Que tout cela est compliqué ! Moi je voudrais que tout soit simple. Simple. Mais dès qu'on commence à vouloir faire des choses à deux, il y a deux mouvements et c'est la barbe !

– Ce n'est vraiment pas un problème, à mon avis, mais il est préférable que tu lui en parles très vite. Ne laisse aucun malentendu ou quiproquo s'installer. Ce n'est pas sain. Crois-moi, mieux vaut faire face tous les deux, très vite.

Didier a embrassé la main de sa mère avant de s'éloigner. C'est curieux, se dit-il, avec Maman c'est toujours simple, mais elle a raison, on complique toujours tout, il suffit de dialoguer. D'accord mais quand on est seul, c'est alors réellement simple, sans rien d'autre que cette solitude vécue qui remet en cause en permanence comme un miroir posé devant la vie que l'on se fait et celle qui est malgré

tout la nôtre et dont nous sommes dépendants aussi. Et moi j'ai besoin de ce miroir, la solitude, c'est mon vice peut-être ? Et Didier se demande tout à coup s'il serait capable de choisir entre Liza ou une femme et la solitude. Il hoche la tête ! La réponse lui fait un peu peur, c'est pourquoi il l'élude... encore... ne pas avoir la réponse c'est déjà se préserver un espace, mais c'est tellement égoïste, se dit-il... quand même.

Les liens qui se nouent n'augurent finalement que dénouement dans le temps, à moins que l'on serre de plus en plus ces liens à coups de définitif illusoire afin d'en cerner un peu ce que nos souhaits et envies nous en dictent et exigent des autres.

Il y a sans cesse des bribes auxquelles nous tenons, elles sont des vis posées sur des moments qu'à verrouiller un peu plus nous nous efforçons pour plus de sécurité ou d'entente cordiale avec soi-même et les flatteries que nous y formulons avec l'autre sur le couple ainsi formé.

L'encre avec laquelle s'écrit une histoire est souvent teintée du sang des épreuves qui y sont liées... C'est ainsi que de moments en années nous ergotons sur nous-mêmes comme on se donne du temps parce que l'autre en a besoin, suivant ainsi un mouvement qui sans nous appartenir, déteint assez sur nous pour nous marquer des désillusions dont ensemble nous écrivons des suites qui nous poursuivent à force de les anticiper ainsi.

Il y a des mots si doux à prononcer qu'on ne sait plus si on les a tus ou redits, parce que la peur nous enchaîne à ces promesses difficiles à tenir qui ne sont en fait que des sécurités auxquelles on s'accroche comme on le peut.

Entre Didier et Liza bien sûr le courant passe, bien sûr c'est sympa, bien sûr elle a compris, mais Didier a l'impression que c'est toujours beaucoup demander, comme une sorte de sacrifice que la femme depuis des millénaires sait faire ou refait sans même s'en rendre compte parce qu'elle est bâtie comme ça. Ça le gêne beaucoup, trop en fait. Il ne sent pas là de résonance profonde comme un appel intérieur qui est comme ci ou comme ça, non, on dirait, se dit Didier, qu'une femme ça va toujours accommoder en fonction des besoins ou nécessités ou exigences pures et simples de l'homme. Ça le gêne.

La femme semble dire oui à tout. Est-ce réellement ainsi ? Elle semble toujours à l'écoute et pourquoi pas... dans l'anticipation, pour plaire, de faire ce qu'il va falloir faire.

Didier découvre une forme de souffreteuse douloureuse qui le gêne tant, qu'il ne sait plus que faire. Que dire ? Que faire ? Il y a des orages secrets que rien ne peut éviter et des pleurs qui, de toute manière, couleront un jour, parce que cela ne peut absolument pas être évité.

Si ces orages ne lui font pas peur, ces pleurs, rivières de souffrances auxquelles on ne peut que compatir l'atterrissent un peu. Didier sait par expérience que les pleurs les plus solitaires sont les pleurs les plus beaux. Didier a l'impression d'avoir vieilli beaucoup en très peu de temps. J'ai 200 ans ! Plus peut-être, et quand il croise son regard dans un miroir de la maison, il reconnaît à peine ces yeux sombres au regard clair dont sa mère est si fière... était si fière ? Didier se dit que ces vacances 1995 resteront gravées quelque part dans le temps. Le seront-elles en moi ? se demande Didier, car, à la fois, il se sent impatient d'en sortir tout en étant heureux d'y être encore.

Tant de choses sont changées et lui reviennent en mémoire, des masturbations solitaires lorsque, corps en feu, il fallait bien d'une manière ou d'une autre calmer tout cela, de même il sourit, se remémorant les parcelles de corps ou les bouts de visage qui l'aidaient... peut-on dire qui m'aidaient, se demande-t-il encore. Et ces éjaculations intempestives du petit matin ou en pleine nuit qui le réveillaient... Tout cela lui semble appartenir à quelqu'un d'autre, faire partie d'une autre vie. Tout cela semble si loin ! Didier ne peut pas vraiment se dire que c'était il y a seulement un petit mois ! Si un mois peut faire une telle différence ! se dit-il encore, alors je n'ai pas fini, ça ne fait que commencer !

Des tonnes de promesses inimaginables sont inscrites là dans le ciel, là dans le jardin, là dans son lit, sur des draps à découvrir, à dormir, à aimer, là dans ses yeux, là sur son front quand il fronce les sourcils, et là dans son sourire lorsqu'il amorce un rire étonné ou ravi.

Didier se sent royal, impérial, pourquoi ? Comme si la vie le couronnait encore, à nouveau, maintenant, demain et à jamais.

Didier se promène en lui avec bonheur quand tout à coup l'ombre de Liza surgit, femme et belle mais exigence oblige, non, il ne veut pas habiter avec elle, il s'aime solitaire, il l'aimera en solitaire et elle devra choisir si oui ou non elle l'aime comme il est et non comme elle voulait qu'il soit : tout à elle.

Anaïs flotte entre jardin et maison, plage et baignade, peu sûre de ce qu'elle a vraiment envie de faire en cet après-midi comme tant d'autres, elle réfléchit dans le salon lorsque le téléphone sonne.

– Anaïs bonjour ma belle, c’est Cléa, est-ce que Didier est là ?

– Non, mais en fait je ne sais pas, il est peut-être dans son antre. Tu veux que je sonne ?

– Oui, s’il te plaît.

Anaïs sonne donc et Didier est là.

– Je te passe une surprise, annonce mutine Anaïs.

– Allô Didier ?

– Bonjour Cléa, que me vaut l’honneur d’un tel appel ?

– Devine ?

– Où es-tu ?

– À Mimizan pour la nuit.

– Où ?

– Auberge des Landes.

Un silence avant que Didier n’enchaîne.

– J’arrive.

Ils ont raccroché. Didier est parti très vite. En croisant Anaïs dans le salon il lui a simplement dit :

– Si Liza appelle, tu ne sais pas où je suis.

– T’es franchement...

Didier n’a pas entendu, déjà la petite voiture démarre, il imagine ce qu’a dit Anaïs, il approuve mais tant pis, il y va. Didier se gare et descend, très vite. À la réception, où on semble l’attendre, on lui donne le numéro de la chambre de Cléa, le 6. Il monte, frappe, elle crie d’entrer.

Elle est assise sur un fauteuil, en T-shirt blanc. Il se précipite à genoux et la serre contre lui. Elle caresse sa tête, attendrie. Il se lève, la soulève et la jette sur le lit. Ils n’ont pas dit un mot. Didier ne se reconnaît pas, il se fait l’effet d’un barbare, et ils aiment ça, tous deux.

Tard, il devait être minuit, le téléphone a sonné. C'était Liza. Elle lui a simplement dit que c'était fini, et il n'était pas étonné. Elle lui a expliqué avoir vu la Mercedes blanche devant l'auberge et, de recoupement en déduction, elle a su. C'est tout. Elle lui souhaite bonne chance. Elle a dit au revoir. Ce n'est donc pas un adieu, s'est dit Didier en prenant Cléa dans ses bras pour un long baiser. Cléa qui lui murmure ensuite :

– T'en fais pas, elle reviendra.

– Je m'en fous, répond Didier qui reprend Cléa, tout doux.

Le boulevard Saint-Germain grouille de monde en ce samedi que la fin décembre glace en ses vents qui aujourd'hui s'engouffrent dans les rues perpendiculaires avec force. La rue Bonaparte ressemble à un couloir infernal où volent jupes et parapluies retournés. La rue Jacob n'est pas mieux et Didier hésite entre les deux pour aller vers la Seine. Il est un peu en avance mais non, décidément ce n'est pas un temps pour se balader, se dit-il en prenant la rue Bonaparte, allons-y directement. C'est au Flore qu'il a rendez-vous et tant pis, il y sera en avance, mais au moins au chaud.

Presque dix-sept heures, déjà, elle ne va pas tarder, se dit-il. Il n'y a pas encore grand monde, tous les Parisiens font leurs courses pour Noël, c'est sans doute ça... Il commande un chocolat et à peine a-t-il commencé à le boire qu'elle arrive, cheveux courts et nets sur regard profond et joyeux. Elle porte une fourrure blanche, on la regarde, elle l'enlève. Bottée et vêtue d'un jean de cuir, son buste est pris dans un petit pull rouge, adorable, se dit-il.

Cléa lui fait un baiser sur le haut de la joue, il esquive et l'embrasse sur les lèvres, pas du tout gêné. Cléa rit parce qu'une jeune femme à côté se permet de sourire.

– Alors, comment te portes-tu dans Paris ?

– À ton avis ? demande Didier.

– Bien. Très bien. Es-tu installé ?

– À la Cité universitaire, oui. J’ai une chambre sympa qui donne sur un jardin mais j’ai comme dans l’idée que je ne vais pas y être souvent !

– Ta chambre est prête chez moi, nous y allons en sortant d’ici. Ensuite je te donne une clé et tu vis ta vie, nous vivons la nôtre, je vis la mienne, ça te va ?

– Et comment !

Depuis deux ans Cléa et Didier se sont beaucoup vus, ce n’était pas trop commode mais entre un week-end, des vacances et des petits voyages de-ci, de-là, ils ont réussi à se voir, à s’aimer, à ne pas s’attendre et à beaucoup rire. Mais cette année Didier est parisien, et ça change tout bien sûr.

Elle le regarde, dix-huit ans, un très bel homme. Il ne ressemble pas à ces minets du même âge qui se triment des minettes... non, Didier a presque l’air d’un homme mûr. Parce qu’il l’est, se dit Cléa. Elle a rarement connu un être aussi brillant sur tous les plans.

– Et Anaïs ? demande Cléa qui aime bien la sœur de Didier.

– Treize ans, c’est une ravissante...

– J’en suis sûre. Déjà les vacances dernières elle était si adorable.

– Elle continue. Elle me manque un peu quand même, déjà.

– Tu l’appelleras. Et puis elle viendra passer un week-end, j’ai la place et les parents seront OK.

– Oui. Je suis heureux de te voir. Comment va Jonathan ?

– C’est fini. J’ai mis les choses au point. Je ne veux pas vivre avec lui. Il le sait depuis toujours, il a une petite amie charmante et nous sommes restés bons amis.

- T'en as pas marre de voir ma tronche ?
- Eh bien non, figure-toi ! Cléa éclate de rire.
- Pourquoi m'as-tu donné rendez-vous ici plutôt que chez toi ?
- Parce que j'étais en face chez Sonia Rykiel et que j'ai ma voiture au parking donc on va rentrer ensemble, c'est plus sympathique.
- Pourquoi Rykiel ?
- Je travaille pour sa prochaine collection. Je m'occupe de la maroquinerie cette fois. On appelle ça une attachée de presse, mais j'en fais un peu plus. Allez viens, on y va. En sortant, une dizaine de personnes saluent Cléa. Des hommes, des femmes, tous âges.
- Tu vois ces deux-là ? Ce sont deux mannequins et elles sont ensemble. Un vrai petit couple ! C'est dans la Clio blanche de Cléa que Didier a demandé :
- Tu as déjà été avec une femme ? Je veux dire en couple ?
- Ça m'est arrivé, mais pas vraiment en couple. Tu sais, moi et le couple ! Homme ou femme, c'est pas franchement mon truc ! Tu sais bien.
- Je sais oui. On se ressemble un peu pour ça ! Cléa sourit.
- Avec la seule différence que tu as dix-huit ans !
- Et alors ? demande Didier.
- Et alors tu ne sais pas, c'est tout. Moi j'ai quarante-deux ans et je sais.
- OK ! On peut dire quand même qu'on a des affinités, non ?
- On peut le dire, dit Cléa en caressant le genou gauche de Didier.
- Paris est tout gris.
- Mais de l'appartement de Cléa, aux Invalides, la vue sur la

Seine et les Invalides vaut le coup d'œil. Didier, sur la terrasse aménagée, se régale. Cléa apporte du Coca, de la Volvic, des jus de fruits.

– C'est beau chez toi.

– C'est moins beau que Mimizan.

– C'est vrai, mais pour Paris, c'est pas si mal.

– Tu as bon goût. Ça va. Qu'est-ce que tu veux manger ? Si on allait dîner chinois ce soir ?

– Si tu fais questions-réponses, je n'ai pas grand-chose à ajouter !

– Bon viens, je t'emmène au *Tong Yen*, ça va te plaire. C'est très bon et très parisien...

Au *Tong Yen*, Thérèse, maîtresse des lieux, les conduit à une table tranquille au premier parce que c'est plein en bas. Il y a David Hallyday et sa femme, en amoureux. À une table, seule, Sylvie Marin, elle est la vedette d'un film qui vient de sortir *La branche cassée* et elle vit un véritable succès. Rousse aux yeux verts, elle est très particulière et très belle. Hors normes.

Cléa remercie Thérèse qu'elle connaît depuis des années et avec laquelle elle s'est rendue à Hong Kong il y a trois ans. L'ambiance est feutrée, agréable, Cléa est douce ce soir, ça change... et Didier qui n'est pas particulièrement show-biz s'amuse de voir autant de célébrités au mètre carré. Mais en fait il ne pense qu'à une chose, faire l'amour avec Cléa. Il y a au moins trois mois... c'est long...

– Tu sais que Sylvie Marin n'arrête pas de te regarder en douce ?

Didier se retourne discrètement pour, effectivement, croiser son regard. Elle lui sourit. Il daigne lui sourire aussi.

– Beaucoup d’hommes ici voudraient avoir cette chance !
Dis donc ! lance Cléa... je suis jalouse.
– Tu es mieux qu’elle, répond Didier.
– Tu ne dirais pas ça si tu avais vu son film. Elle a un corps sublime.
– Toi aussi, répond Didier.
– En tout cas, c’est gentil ! Je me sens aimée, c’est divin.
– Tu peux, tu l’es ! Bon j’en ai un peu marre, on y va ? Tu as fini ?
– Ça y est. On y va.
En passant elle salue Thérèse. Il fait froid dehors mais la voiture n’est pas loin.
Et il fait bon, si bon chez Cléa.

La vie s’organise. Les cours, Cléa, son boulot, les amis de Cléa parce que pour ce qui concerne Didier, il est toujours aussi solitaire.

Cléa n’est pas une femme embêtante, elle n’est ni possessive, ni jalouse, ni tout ce que les femmes sont supposées être en général. Et puis leur relation est si étrange, si particulière que Didier se sent des ailes.

Paris, comme ça, c’est le rêve, se dit-il.

Et c’est le rêve. Sauf que Cléa a les pieds bien sur terre et qu’elle ne lui laisse aucune chance de s’envoler trop haut vers des horizons hors réalité dangereux. Marc et Diane appellent assez régulièrement, une fois par semaine, et quand Didier n’est pas à la Cité universitaire, ils appellent chez Cléa, sans poser de questions. Juste comme ça. Anaïs pose des questions dont elle connaît les réponses, elle aime son frère passionnément.

Le droit ne passionne pas Didier, loin de là, mais il prend

son mal en patience. Sciences Po l'intéresse beaucoup plus et il mène les deux de front parce que c'est ce qu'il a choisi et qu'il s'y tient.

La rue Saint-Guillaume n'est pas trop loin de chez Cléa et c'est pratique. Il a un scooter et c'est bien sympa, se dit-il, mieux qu'une voiture. Et puis il y a celle de Cléa.

Cléa reçoit beaucoup, elle est souvent invitée, y va rarement mais propose toujours à Didier de l'accompagner. Ce qu'il fait parfois pour s'aérer la tête... quand ça sature trop et qu'il lui faut se détendre.

Souvent Didier se dit qu'il a beaucoup de chance, qu'il est privilégié et que la vie est plutôt belle. Il en est heureux et quand la gratitude l'envahit, comme ça, il remercie, Cléa, ses parents, le ciel, en vrac, il dit merci en se levant, en se couchant, en se douchant... un grand merci parce que vraiment – il le pense – il a beaucoup de chance.

Mais cela fait rire Cléa qui dit souvent que finalement on a la vie qu'on mérite. Ça c'est dur à comprendre. Pour ceux qui ont des difficultés, qui sont au chômage, les S.D.F... mais Cléa, imperturbable, affirme avec conviction :

– On a la vie qu'on mérite !

Didier pourtant n'en est pas persuadé.

Pourquoi, où, comment a-t-il mérité tout ça ?

– Un jour tu sauras, réplique Cléa. On a toujours la vie qu'on mérite.

Un à un, quand les pas se comptent, quand ils s'ajoutent ou se soustraient parce qu'on les regrette tout à coup et que, sans pouvoir, on aimerait bien les faire ailleurs ou les refaire différemment...

Un à un quand les mots se perdent dans des phrases qui se

noient par manque de souffle ou par mensonges trop répétés.
Un à un quand les serments se déflorent de n'avoir jamais été sincères et que l'on court après alors qu'ils nous ont pris de court.

Un à un quand les jours passent, quand ils se superposent ou se chevauchent parce que rien ne nous en garantit jamais l'état plus ou moins détériorant...

Un à un quand les regards se voilent sur des yeux qui se ferment faute de vision et ont peur faute d'amour.

Un à un quand les doigts se lèvent pour compter ce qu'en aucun cas il ne faut compter parce que c'est cadeau à prendre ou à donner mais surtout pas à comptabiliser.

Un à un quand les sourires se brisent parce que jamais ils n'ont su compter avec l'imprévisible qui en fane jusqu'aux secrets les plus fermés, comme on arrache des pétales à une marguerite déjà morte.

Un à un quand les mages passent avec des marques que le ciel engloutit en son immensité bleue jusqu'à ne plus pleuvoir que quelques gouttes rares comme des larmes un peu trop taries.

Un à un quand de nuit en cauchemar et de rêve en jour meilleur l'irréversible s'accomplit, ouvrant aux jours des portes invisibles et aux nuits des lumières captivantes.

Un à un quand les amours se lassent, quand ils traînent et se perdent aux caprices que l'on en fait et qu'alors étonnés nous en comptons les torts comme des cadavres englués des mauvaises fois de nos calamités...

Un à un quand on s'en va pour ne plus voir ou ne plus assumer que l'étrange volonté d'un autre soi-même que l'on voudrait faire taire et que l'on ne sait que suivre ou anticiper.

Un à un quand les amants passent, quand ils aiment ou n'aiment plus, quand ils désirent ou non, un à un on les laisse aller, de guerre lasse et de cœur en berne.

Sur les bords de la Seine Didier se compte et se recompte, un à un, ce qu'il sait ou pas de lui ou d'elle, d'elle ou de lui-même. C'est une sorte de mélopée indicible, une atmosphère qui se livre et berce, un peu lancinante, débordante et discrète, une histoire intime avec une partie de soi inconnue qui se dévoile prenante et autonome, il y a de quoi se regarder en face et reconnaître, par bribes, des constats, des oublis, des regains d'énergies ou de forces que l'on croyait passés ou morts et qui rejaillissent tout à coup comme des geysers oubliés qui n'en finissent pas de se déverser...

Didier se meuble ses dix-huit ans, il n'en revient pas. Il ne se sent pas du tout dix-huit années seulement. Il se sent vieux d'un siècle ou plus... beaucoup plus. Didier n'a jamais eu son âge... C'est vrai je me suis toujours été plus vieux... pas un autre, mais plus vieux. Il s'est senti près de son grand-père, de son père, de sa mère, de leurs amis. En même temps c'est vrai, durant et après les vacances 95, un cap a été franchi, un cap d'enfance... mais même là, déjà, il était plus vieux...

Didier balance entre son âge et lui-même comme un mobile qui se chercherait un impossible équilibre. Entre fil et espace, tintement intérieur de pensée solitaire et mouvement perpétuel, Didier caresse d'une nostalgie adulte des souvenirs à venir... il vit Cléa et pense, par moments, Liza qu'il a revue à Sciences Po. Elle a un jules, mignon et elle termine cette année. Elle avait quelques années de plus. Mais Cléa a carrément des années de plus.

Il a finalement toujours été attiré par des femmes plus âgées. Il a beau repenser encore – et pourquoi !! – à tout ça, il se dit que ce sont les femmes plus âgées qui sont attirées par lui. En fait, c'est le contraire.

À force de s'inventer il s'améliore, à force de s'améliorer il enjolive quelques moments banals.

Parce que finalement d'un moment de lui-même à un autre de Cléa se jouent des notes que l'humeur arrange ou détériore... qui sait ? Il se sait vieux tout en ayant dix-huit ans à peine. Dans ses bras Cléa est une femme, dans ses bras Liza n'était qu'une gamine et pourtant... d'expérience. Il faut vivre pour croire parfois certaines choses curieuses, étonnantes... Didier ronronne sa vie auprès d'une femme mûre qui jamais n'est maternelle avec lui. Elle n'est que chienne, chatte, amante, courtisane, pute... mais jamais maternelle, il ne le supporterait pas.

À force de se faire et de se défaire sans arrêt de ce qu'il est ou pas, de ce qu'il fait ou pas, de ce qu'il dit ou pas, de ce qu'il aime ou pas, il tourne autour d'elle – la femme – ce pôle féminin indispensable et, toujours, Cléa est la seule à y répondre vraiment. Elle ne fait rien de spécial pour cela, n'y met aucune intention. C'est directement lié à ce qu'elle est. Cléa est la source féminine qui correspond pour lui à ces moments divers et variés où de l'homme, de l'amant, exigeants, en lui, elle trouve toujours le chemin et les réponses à des questions que sans soulever jamais, ils vivent à plein temps l'un par l'autre, l'un de l'autre, l'un pour l'autre.

Plus Didier pense à sa vie, à la vie, plus Cléa s'impose, il ne sait pas trop pourquoi mais elle est là, comme partie intégrante de ses viscères et ce, sur tous les plans. Curieux,

non ? se dit-il, Cléa est partout, j'ai l'impression qu'elle a toujours été là et qu'elle sera toujours là. Elle fait partie de mes dix-huit ans comme elle a fait partie de mes quinze ans. Didier ne peut pas l'imaginer ailleurs qu'avec lui, partout, toujours. Est-ce que c'est ça l'amour ? Parce si c'est ça, alors, je l'aime.

Cléa a proposé de passer les réveillons à Mimizan et tout le monde a trouvé l'idée géniale. Les parents de Didier ont été enchantés, Anaïs a bondi de joie, les jumelles pensent déjà aux menus et Didier s'est dit, une fois encore, que Cléa a toujours de vraiment bonnes idées.

Didier a décidé de faire ses courses à Paris et de ramener tous ses cadeaux d'ici, des choses différentes, inhabituelles pour Mimizan et tout son petit monde là-bas.

Cléa fera aussi ses courses à Paris et ils iront par avion jusqu'à Bordeaux où Diane viendra les chercher, avec Anaïs, bien sûr.

C'est ainsi que le 23 au soir, Cléa et Didier ont atterri à Bordeaux-Mérignac. Diane était là. Baisers, joie, bonheur... Anaïs a dévoré Didier de baisers, s'est mise derrière, dans la voiture, avec lui et a tenu sa main jusqu'à Mimizan.

Le soir même ils ont décidé d'une grande balade sur la plage, c'est superbe, océan vivifiant et marche santé. Paris est loin, la nature resplendit dans la nuit et les deux Parisiens sont gâtés parce que Diane qui avait préparé deux chambres, avait quand même tout prévu dans celle de Cléa où Didier a finalement passé cette première nuit.

C'est le lendemain qu'il s'est éclipsé, loup solitaire et heureux, d'abord dans son antre, inspection oblige, et ensuite dans le parc puis les Landes où, accompagné de

Duduche tout ému, ils ont marché deux bonnes heures à la recherche du temps perdu... Didier aime retrouver cette région. L'air, le soleil et la pluie sont ici différents, plus sains et plus proches du cœur et du corps. Didier ne savait pas à quel point tout cela lui avait manqué et il se retrouve une solitude rayonnante de plénitude. Tous le connaissent bien pour cela et comme cela et on lui flanque une paix royale. Ça, se dit Didier, c'est quand même appréciable !

Noël et la messe de minuit, le réveillon en rentrant et pour la première fois cette année Anaïs qui ne s'endort ni à la messe, ni après... Le repas traditionnel avec le bon foie gras régional et tout le reste... les cadeaux, le champagne, la fête autour de l'arbre illuminé dans le jardin, puis dans la maison devant la cheminée du salon.

Les yeux de Cléa

Le regard tendre de Diane

Les cris de joie d'Anaïs

Les exclamations des jumelles

Les silences de Didier

Les rires de Marc.

Didier grave en son cœur ces instants précieux à ramener à Paris ou ailleurs bien au chaud compartiment cœur.

Cléa est chaleureuse

Marc jovial

Diane sereine

Anaïs survoltée

Nini concentrée

Nana débridée

Didier heureux et surtout conscient.

La semaine qui a suivi, gaie, un temps superbe, soleil et tiédeur, incroyable à cette saison... mais vrai.

Et puis ce début d'année, re-réveillon, fête à nouveau, toujours entre eux. Liza a téléphoné, Pierrot aussi, on a échangé des vœux mais Didier ne les a pas invitées, solitude oblige et là durant les quelques jours précédant le départ il a fait le plein de cette solitude chérie qu'il ne rencontre vraiment qu'ici, dans ces Landes qu'il aime, à Mimizan bourg ou plage, c'est selon...

Et puis Didier est allé monter à cheval, tout seul, il est parti quelques heures, à l'aube sur la plage, comme les Normands à Deauville, il a galopé de huit heures à dix heures et est revenu. On lui a prêté Dadou, le cheval d'un ami de son père. Il avait oublié depuis le temps – et surtout dans Paris – à quel point ce genre de balade équestre est la détente par excellence.

Didier a bien profité de ses vacances et c'est le cœur un peu lourd qu'il reprend l'avion avec Cléa pour Paris et ces quelques mois de travail avant les grandes vacances. Mais Paris, peu rancunier, le reçoit comme un V.I.P. Le soleil est à Orly, Didier est ravi et dans le taxi, main dans la main avec Cléa, il compte les Clio blanches qu'ils croisent, juste pour voir si autant en emportent les Clio, les femmes y sont aussi belles que Cléa ou pas !

Et cela fait rire Cléa.

Ce rire est magnifique, constate Didier aussitôt.

Et ce soir-là, chez Cléa, chez eux, sera aussi un premier soir...

Didier a retrouvé ses cours avec intérêt, sinon plaisir. Sa chère région des Landes lui manque. Il étouffe un peu à

Paris où il se sent à l'étroit. Mais la vie roule et Didier se sent plutôt bien.

La collection d'été met Cléa à contribution chez quelques couturiers, beaucoup de travail et Didier se retrouve seul le soir assez souvent en ce moment, ce qui n'est pas pour lui déplaire !

À Sciences Po un groupe de jeunes, première année, se réunit une fois par semaine chez Lydie, c'est une sorte de salon à objectif de réflexion. On y parle beaucoup de l'Europe et des institutions, mais les sept ou huit personnes qui en font partie sont vraiment intéressantes et très ouvertes à des sujets généraux, ce qui fait que les échanges y sont enrichissants. Didier s'y rend désormais tous les jeudis.

C'est ainsi que ce jeudi, il se dirige vers l'appartement de Lydie, rue de Lille, lorsqu'une silhouette, devant lui, attire son attention. De dos la jeune fille est longue, démarche et port de reine, un petit bibi noir cache toute la chevelure dont il ne peut deviner ni la couleur ni la longueur. Un jean bleu dépasse de sa cape ourlée de fourrure ou de fausse, qui sait ? dans laquelle elle est drapée. Des bottines noires, on ne voit pas grand-chose, pourtant Didier ne peut détacher le regard de cette démarche. Lorsque la jeune femme tourne la tête pour regarder une vitrine en passant, elle porte de grosses lunettes noires, très star. Didier pense à sa réunion et à l'un de ses potes, Patrick qui doit ce soir lui prêter un livre, mais la silhouette devant lui occupe un espace intérieur déjà et bien qu'inconsciemment encore, Didier en détaille chaque centimètre sans trop savoir ce qui se passe.

C'est quand la jeune femme passe le même porche que lui

qu'il est un peu étonné, puis carrément surpris lorsqu'elle sonne au rez-de-chaussée gauche chez Lydie où il se rend.

Lydie ouvre elle-même.

– Ah ! Sylvie ! Ma chérie comment vas-tu ? Vous vous connaissez ? demande-t-elle en l'embrassant.

– Mais pas du tout, répond la voix rauque de Sylvie. À mon avis il m'a suivie.

Lydie présente Didier, les prénoms seulement, à son habitude, et les invite à entrer.

Tous sont déjà installés sur les canapés et fauteuils, deux garçons sont à terre, une cannette de Coca à la main.

– Oh ! Mais nous sommes gâtés : Sylvie « soi-même », que nous vaut l'honneur ?

– Il fallait que je voie Lydie mais je ne savais pas que vous aviez une réunion. Faut-il que je revienne ?

– Tu plaisantes, lance Lydie, reste, mais c'est vrai on a une réunion, toi, une ancienne de Sciences Po, ça va te replonger dans le bain, non ?!

Entre-temps Sylvie s'est dépouillée de sa cape, puis de son sac en bandoulière, enfin de son bibi duquel s'échappe une opulente chevelure rousse bouclée. Et enfin de ses lunettes épaisses qui dévoilent ce regard extraordinairement vert que Didier a croisé au *Tong Yen* !

– Mince alors ! se dit-il. Sylvie Marin, c'est trop. *Too much* !

Elle lui sourit, vient vers lui et sans ambages lui murmure :

– Je suppose que la belle femme qui vous accompagnait l'autre soir au *Tong Yen* n'était pas votre mère ?

Intérieurement Didier se marre, comme c'est élégamment dit ! Il répond :

– Bien vu, ce n'était bien évidemment pas ma mère. Vous vous souvenez donc ?

– On n’oublie pas un regard comme le vôtre, en tout cas pas moi ! Je vous ai bien observé ce soir-là et je suis reconnaissante au hasard de nous réunir ce soir, à nouveau. D’autant que vous êtes seul !

Personne n’a entendu leur aparté, Lydie revient avec un plateau chargé qu’elle pose par terre au centre du groupe, elle pousse ensuite Didier et Sylvie ensemble vers un petit canapé à deux places et les fait asseoir.

– Tu as fait Sciences Po ? demande Didier.

– Oui, répond Sylvie, c’est probablement ce que j’ai fait de mieux ! Un sourire éclaire son visage superbe.

– Pourtant il paraît que tu es géniale dans *La branche coupée* ?

– Bof ! répond Sylvie, je suis sexy. Un rôle en or. Mais c’est pas mal, c’est vrai. Va le voir et on en parlera après !

C’est à ce moment-là que Patrick arrive, il vient remettre à Didier le livre promis *La Fosse de Babel* de Raymond Abellio.

– C’est un de mes romans préférés, dit Sylvie en y jetant un coup d’œil. C’est super.

Didier qui n’a rien lu d’Abellio s’abstient de tout commentaire. Elle ajoute :

– Ça aussi, on en reparlera après ! Quand tu auras lu !

Didier note avec plaisir qu’elle a en tout cas la ferme intention de le revoir. Et ça lui plaît. Il arrive quand même à se concentrer sur la réflexion en cours concernant les instances européennes et le parlement. Trop technique, se dit-il pourtant, je suis largué. Mais il s’informe et c’est tout de même intéressant. C’est vrai que l’élection du député européen actuellement pose problème avec ces listes de partis. La discussion glisse sur les partis, leur

fonctionnement et les syndicats, structures beaucoup trop partisans. Bref Didier écoute mais le parfum de Sylvie l'enivre et elle le sait.

– De toute manière, ça ne sert jamais à rien ces réunions, dit-elle en sourdine, mais je suis contente d'être passée par là aujourd'hui ! Didier en rit. Il tente de participer à la discussion en cours, mais se fait rabrouer, manifestement il a manqué quelque chose ! Et Sylvie de rire sous cape !

Bientôt d'ailleurs tout le monde parle spectacle, théâtre, cinéma, cirque même et Sciences Po où les préoccupations citoyennes et politiciennes s'estompent, on rit, on boit même de la vodka et il est – horreur – déjà vingt-deux heures quand le premier, c'est-à-dire Didier, regarde sa montre.

– Es-tu si pressé ? demande Sylvie.

– Pas vraiment, mais envie de prendre l'air.

– Ça tombe bien, *me too* !

Sylvie Marin, jeune vedette au top des hits parades de la gloire, le drague, ça alors ! Cléa avait donc raison ! Cléa a toujours raison, se dit Didier, toujours !

Mais Didier a envie de rentrer. Échange de téléphone avec les membres du groupe, quelques-uns, et avec Sylvie, bien entendu. Elle aimerait bien prendre un verre avec lui mais Didier refuse, ne prétextant rien, simplement il a besoin d'être seul.

En le quittant devant la porte, Sylvie se dit que c'est la première fois qu'un homme refuse de prendre un verre avec elle sous prétexte qu'il a besoin d'être seul. Son intérêt est donc doublement éveillé, car Didier lui plaît... beaucoup... depuis cette soirée au *Tong Yen* où elle a pu constater qu'il avait très bon goût. En effet Sylvie connaît Cléa, cette femme, membre du jet-set parisien et excellente

attachée de presse que son producteur voulait sur *La branche coupée* mais qui, elle aussi, a refusé parce que le producteur mélangeait trop sexe et affaires. Et Sylvie se demande, ce soir, si Didier est au courant de cette histoire.

Didier est en train de prendre un verre de vodka avec deux œufs brouillés tomates qu'il se fait quand Cléa rentre, robe du soir fourreau or et noir, d'une réception au *Crillon*.

– Tu es très belle Cléa, je suis sûr qu'une vodka te tente ?

– Oh ! C'est surtout toi qui me tente, mais va pour la vodka, tu as l'air d'avoir faim.

– Oui, nous avons eu une réunion chez Lydie et je n'ai pas mangé. Donc je me restaure en t'attendant !

Cléa prend le verre de vodka que lui tend Didier. Elle se retourne pour qu'il baisse la fermeture éclair de sa robe et après une gorgée, un baiser sur la nuque, elle se dirige vers sa chambre à petits pas de geisha, la robe en tire-bouchon sur ses genoux, le buste libre, les seins dansants, en riant. Didier admire sans quitter ses œufs presque prêts.

Quelques instants plus tard Cléa, de retour déshabillé sobre et luxe blanc, termine sa vodka, s'attable et en redemande.

– Comment c'était ? demande Didier.

– Oh ! Tu sais, c'est toujours pareil, mais il y avait Madonna et elle est très intéressée par une collaboration sur la France, médiatique, attachée de presse, et son directeur à elle, qui s'occupe de la presse mais n'a aucun contact sur la France. Je n'ai pas envie de traiter à ce niveau, c'est un panier de problèmes, j'ai refusé. En riant... je préfère m'occuper de toi, et je me disais en refusant Madonna, que si elle te voyait, elle comprendrait ! Didier sourit et à brûle-pourpoint :

- J’ai passé la soirée à côté de Sylvie Marin.
- Je savais que vous vous rencontreriez, s’exclame Cléa, mais je ne pensais pas si tôt !
- Elle était chez Lydie, c’est une de ses amies.
- Comme par hasard ! La vie est une surprise permanente.
- Je vais sûrement la revoir.
- J’espère bien ! Un homme et toi de surcroît, à ton âge, ne peut pas passer simplement à côté de Sylvie Marin...
- Non mais tu n’y es pas, je...

Cléa lui coupe gentiment la parole.

- J’y suis très bien justement. Il ne s’agit pas de ce que tu veux ou penses. Il s’agit de ce qu’elle a décidé et que tu ne vas pas refuser. Parce que ce serait bête et que tu ne l’es pas !

Didier est perplexe. Cléa a l’air si à l’aise !

- Ce n’est pas que je sois à l’aise avec tout ça, mais je suis réaliste. Mais n’en parlons plus ce soir, veux-tu ? Les choses se feront comme elles doivent, la vie est là pour ça !
- Didier raconte quelques potins, parle d’Abellio et de *La Fosse de Babel*.

- C’est un de mes romans préférés, lui dit Cléa rejoignant ainsi sans le vouloir le clan de Sylvie, ce qui rend Didier pensif.

Depuis un mois maintenant Didier est installé dans une double vie assez cocasse, loufoque, il ne trouve pas vraiment d’adjectif pour la qualifier. C’est à la fois calme et speed, à la fois sexe et matière grise, mondain et secret, privé et public ! Allez comprendre ! Il y a même eu des photos prises avec Sylvie et un article sur le nouvel amour de cette dernière... Cléa a lu en disant simplement :

– Ils exagèrent, tu n’es pas aussi beau que les autres, mais beaucoup plus beau qu’eux tous ! J’espère qu’elle en est consciente.

Didier se partage entre deux femmes avec bonheur, elles sont différentes, Ô combien ! Consentantes, belles, elles l’aiment apparemment, en tout cas assez pour accepter l’autre. Parce que, lui, Didier, est incapable de quitter Cléa, ne le veut pas, et en même temps cette dernière lui a interdit de lui être fidèle disant simplement :

– La fidélité c’est stupide, tu ne vas plus penser qu’à elle. Alors ne t’en prive pas et si tu as envie de choisir, parlons-en, je comprendrai mais surtout vis ton histoire avec elle, ce serait une grosse erreur de ne pas le faire.

Didier qui aurait pu y renoncer à tout de suite su que Cléa, une fois de plus et comme d’habitude, avait raison. Il est donc en quelque sorte bigame, sans cachotterie et sans mensonge et c’est franchement étonnant mais singulièrement agréable. Et elles le savent.

C’est ainsi que Didier, dix-huit ans, toutes ses dents ! tous ses appétits ! se met à vivre une frénésie sexuelle qu’il n’avait jamais pu imaginer prenante et donnante !... à ce point !

Cléa et Sylvie sont des femmes d’exception, chacune dans un genre si différent, que la globalité de sa vie est comparable à une boucle faite d’originalité, de diversité et posée sur le matériau précieux de la trame qu’à trois ils tissent d’intelligence, de beauté et de sensualité. Didier ne pensait pas cela faisable, et une sorte de perfection y préside, faite de transparence et de chocs, de lucidité et de marginalité, il faut bien le dire, assez fascinantes !

Parce qu'en plus ni l'une ni l'autre n'ont le moindre problème par rapport à son âge ! Elles sont naturelles, affirment leur choix et sont si heureuses d'en faire part ou de le faire participer à leurs vies respectives qu'il a du mal à suivre.

Mais cela va de mieux en mieux.

Officieusement fiancé par une presse indiscreète à Sylvie, il s'affiche avec Cléa à des réceptions sans que la première n'y trouve ombrage et inversement. Au début il lui semble facile de mener ce jeu, c'est gai et flatteur, très vite Didier se rend compte qu'il ne mène rien du tout mais est au contraire mené par le bout du sexe, même si l'expression le fait sourire.

Tenté d'en parler à sa mère, à son père, Anaïs est bien jeune !... puis à Patrick son ami, il n'en parle finalement à personne et garde secrètement un secret de polichinelle dont le Tout-Paris fait des gorges chaudes mais pour lequel les hommes le jalourent, admiratifs et les femmes le convoitent, curieuses et émerveillées. Mais quels sont ses dons cachés ? C'est qu'il a dix-huit ans et un appétit qui n'est autre – il faut bien l'avouer – parfois – que mécanique. Que Cléa ou Sylvie l'effleure ou le regarde et son désir s'enflamme dans un sexe en fièvre... cela le fait rire quand il y pense ! Pourquoi ? C'est vrai qu'elles sont toutes deux très belles et qu'un rien les rend sexy. Elles en jouent et gâtent Didier de mille et une façons originales et inattendues. La semaine dernière, alors qu'il retrouvait Sylvie sur un plateau de la Maison de la Radio, elle s'est jetée sur lui dans les toilettes messieurs d'un couloir, derrière les coulisses et ce fut !... parfait, quoique épique et quelque peu bruyant donc dangereux.

Avec Cléa c'est plus voluptueux mais tout aussi risqué. Dans un restaurant sous la nappe, il lui est arrivé de faire éjaculer Didier alors qu'ils commandaient tranquillement le dîner.

Tout cela est si excitant que Didier se prend pour une sex-machine ou du moins le prennent-elles toutes les deux pour une sex... machine !

Mais c'est si agréable, se dit Didier. Ses copains ne connaissent pas avec les filles de leur âge le tiers du quart de ce que Didier expérimente avec ces deux femmes, ses maîtresses. Sylvie n'a que trente ans. Mais trente berges, quand même !

La période comprise entre février et juin fut pour Didier si intense, si brûlante, si speedée, on peut le dire ainsi, se lamente-t-il intérieurement parfois, que rien à part ces deux corps qu'il découvre un peu plus chaque jour, ces deux imaginations qui l'emportent malgré lui, sa violence qu'il ne sait pas calmer, qu'il ne peut qu'abreuver à leurs désirs réunis, les plaisirs, subtils, délicats ou pressés, toujours renaissants ou récidivistes, toujours renouvelés, toujours extrêmes, excessifs... bref Didier vit à trois mille à l'heure entre l'appartement de Cléa, la rue Saint-Guillaume, la petite maison de Sylvie dans le quatorzième derrière Montparnasse et divers cours de droit à Saint-Germain –

Raspail... un périple de fou qu'il parcourt comme un homme ivre et qu'il aime, dont il jouit comme jamais auparavant.

C'est simple, Didier, en somnambule, passe des week-ends surchargés de divertissements sexuels si élaborés que la magie dont il est entouré lui masque les réalités d'une vie

parisienne où rien ne lui semble compliqué parce que tout lui est facilité par ses deux maîtresses qui – dirait-on – prennent plaisir à rivaliser.

Comblé il l'est, épuisé, presque pas, mais il ne s'appartient plus. Et cela commence à lui peser un peu.

Cléa veut passer les vacances de Pâques avec Didier à Mimizan.

Sylvie veut passer quelques jours à Pâques avec Didier quelque part entre ciel et mer aussi.

C'est pourquoi à la veille des vacances, Didier a disparu, destination inconnue à l'une et à l'autre, il est parti seul pour enfin respirer. Sex-machine est fatigué, plus rien ne roule. Basta ! s'est-il dit, j'arrête. Et il est parti.

Ni Marc, ni Diane, ni Anaïs n'en ont été surpris.

Cléa non plus, elle s'y attendait.

Seule Sylvie, encore jeunette dans une relation neuve de deux mois à peine, a failli craquer. Mais ne l'a pas fait.

Didier est parti avec *La Fosse de Babel* qu'il n'a toujours pas eu le temps de lire. Je baise trop ! s'est-il dit. On ne peut pas tout faire !

Le plateau sur lequel s'est réfugié Didier domine une vallée, la route court le long de ces petits villages entre Digne et Aix-en-Provence, lointains, un peu irréels, et le regard se perd à perte de vue sur des lopins de terre de couleurs différentes bien carrés, rectangulaires, dessinés à même le sol comme une carte de géographie régionale... L'abbaye est entretenue par des Bénédictins qui reçoivent pour des périodes de retraite plus ou moins longues. On ne parle pas, on se lève à l'aube, on mange frugalement mais assez, nourriture simple, saine. Didier lit, se promène, prie, assiste à la messe, aux vêpres le dimanche et a décidé de passer ces dix jours hors du monde, juste avec le miroir de ces moines qui le renvoie à lui-même dans une solitude peuplée de chants et de prières, de cloches aux notes cristallines ou graves rythmant les journées et le temps. Didier vaque à lui-même dans ces mouvements hors de cité que les moines déroulent sur ces journées vibrantes d'air, de soleil et de clarté.

La route qui mène à ce lieu de retraite est un lacet assez ondoyant et fin qui grimpe vers nulle part, là où Dieu devient accessible parce que l'on daigne enfin ne pas en douter. Tout vous parle de Lui, Il est partout et la place intérieure, toute chaude, où l'on peut dialoguer avec Lui, en accueille des bribes si lumineuses qu'il est tôt fait de se dire qu'Il nous aime pour le meilleur qu'Il nous donne et le

pire que nous Lui offrons...

Didier ne savait pas qu'il avait tant besoin de prier, qu'il croyait autant en Dieu et que Jésus l'émouvait autant ! Didier se découvre en toile de fond mystique, ascète et un peu jaloux de ces moines qui, faisant vœu de chasteté, échappent chaque jour à la course maudite d'une âpreté sexuelle qui ne sait que renaître de nos cendres pour nous y consumer un peu plus jusqu'à ces fois prochaines qui ne font que recommencer le long calvaire de ces quêtes infinies auxquelles le sexe ne donne jamais réponse mais questions encore.

Dans les soirées fraîches comme en plein midi, Didier, corps frais et stable, calme et détendu, peut maintenant penser à Cléa et à Sylvie en toute sérénité. Il ne comprend pas ce qui lui est arrivé, ne le regrette ni ne le déplore, mais le rejette dans l'excès seul qu'il en a connu et auquel les deux femmes l'ont plongé, presque malgré lui.

J'exagère, se dit-il, je suis, j'étais consentant ! Qu'est-ce que je raconte. Et puis ce n'est pas si terrible. J'ai toujours le choix, non ?! Mais il sait bien que non et que cette électricité qui le parcourt lorsque Cléa le touche, lorsque Sylvie l'effleure est une sensation qui les dépasse et dont il n'est pas le maître non plus !

Depuis deux ans Didier se rend compte qu'il a vécu beaucoup trop d'intimité, beaucoup trop intensément, beaucoup trop aussi, de façon anarchique. Il ne comprend pas bien ce qui, en lui, attire ce genre de femme, excessive, originale, hors normes. Pourquoi ? Il se rend compte qu'il n'a rien fait pour retenir Liza qui en fait l'aimait et vivait l'amour à deux différemment, plus dans la norme, mais que cela ne lui a pas convenu à l'époque, deux ans déjà ! Il

se sent traqué par lui-même, par Cléa et Sylvie, piégé, par Liza abandonné, elle s'est retirée tout simplement. Il se fait l'effet d'un enfant un peu capricieux qui aime être courtisé et violé et il n'aime pas cette idée de lui, cette évidence qui tout à coup lui saute aux yeux et au cœur, au corps et à l'âme dans cette abbaye du 12^e où, pour l'heure il médite sur sa jeune vie toute folle.

Marc son père dirait que c'est de son âge.

Diane sa mère que c'est jeunesse qui se passe.

Anaïs hausserait les épaules.

Patrick lui a dit qu'il avait du pot !

Le héros de Raymond Abellio est à la recherche de la femme ultime et oscille entre deux femmes...

Didier se considère comme le héros bidon d'un roman que l'on n'écrit jamais sur l'amour sans problème d'un jeune homme chanceux.

Quand même, Didier arrive à rire de lui-même et ça, se dit-il, c'est déjà ça de gagné sur l'adversité.

Quand une douce rancœur le submerge, il visualise Cléa et Sylvie en sœurs abysses aux longs ongles crochus, mains fines et habiles de ces sorcières de contes fantastiques où l'homme est une proie qui se livre avec tant de plaisir que, finalement, à quoi bon se priver de tous les désirs et rêves que l'on peut sans grand mal lui procurer et lui prendre ?!

Soudain Didier pense à la chanson qu'il fredonne :

« La victime est si belle...

Et le crime est si gai... »

Cœur de loup

Cœur de louve, se dit Didier...

Ah ! Les louves... c'est beau, c'est bon... c'est bandant... mais c'est *too much*...

Comment équilibrer sa vie ?

Pourquoi choisir une femme plutôt qu'une autre ?

Pourquoi, comment être ou ne pas être fidèle ?

Car, finalement, Cléa a raison, la fidélité ne veut rien dire du tout si on a quelqu'un d'autre en tête. Si on n'a pas envie OK ! Si on a envie... la fidélité n'est que répression et frustration !

Didier qui est assis dans l'abbaye depuis près d'une heure regarde l'autel, un peu honteux de ses préoccupations si terre à terre, si corps à corps. Mais il se sent plus léger et quand la cloche du dîner retentit, il se lève en se signant, soulagé de laisser là, sur ce banc, ces petits soucis de rien du tout qui ne tournent qu'autour de son nombril et de ceux de ses deux maîtresses.

La tête vide de pensée, il dîne ce soir-là, en silence, heureux d'être là, seul, heureux de pouvoir prier aussi, parce qu'il se demande comment il a pu se passer de prier, et pourquoi.

La seule raison lui semble-t-il, est sa solitude dans les Landes, à Mimizan qui, lorsqu'il y habitait à plein temps, valait toutes les prières du monde, parce qu'à ce moment-là il était si uni à la nature et avec une telle communion intérieure, que c'était une sorte de prière constante, qu'il vivait à plein temps, inconsciemment.

Mais Paris a changé tout cela, le voilà qui a perdu ce contact et le voilà obligé de faire un tiroir dans sa vie, à ouvrir pour prier, parce qu'à Paris, comme dans toute cité, il se trouve qu'on se perd un peu plus de vue à chaque seconde, même quand on le fait, comme lui, de façon charmante dans les lits des dames louves rencontrées !

Didier ce soir-là s'endort vers neuf heures, ce qui ne lui était pas arrivé depuis son départ de Mimizan.

Les forêts ont des ombres claires que le soleil visite en ses escapades divines lorsqu'en ses rayons doux ou forts il se perd dans des feuillages qui font rebondir au ciel ses luminosités secrètes.

Les forêts sont des viviers de lumières dont les feuilles vertes ou automnales captent l'éclat pour en explorer l'intimité au cœur des nuits qui couvent dans le couchant. Il y a là des pleurs et des rires qui sans s'avouer se lovent et dans l'humidité des verdeurs hivernales ou printanières, on a le choix entre prendre et donner, tout en marchant, quand la communion est si intense que la nature elle-même semble ce temple que garde secret le corps humain et dont il se fait alors le relais.

C'est que la nature est une joie à qui lui fait fête en son cœur.

C'est que la nature est une amie à qui l'accueille en son âme.

C'est que la nature est une amante qui ne sait que donner pour ne prendre jamais que quelques pas esseulés qu'elle capte et protège en ses manteaux verdoyants ou lustrés...

Il n'y a en l'homme, en la femme, en l'être, en l'humain que prière angélique en nature *allegro* ou *andante* quand perdus en ses zones les plus cachées, il, elle, nous demeurons les voix silencieuses de ces moments sacrés où se répondent les oiseaux qui savent, eux, que le gîte est sûr et que la branche tendue, même frêle, est une marche sûre où se poser, si besoin est.

Les nuits répondent aux nuits...

Les jours se marchent en journées...

Les heures s'égrènent en chants purs...

Quand seul dans la nature on en respire les beautés, parce que tout à coup le voile est levé... c'est elle, c'est bien elle qui sait nous ressourcer, nous accueillir et nous aimer sans jamais rien demander d'autre que le respect...

La nuit de Didier se conjugue en nature et en silence et du fond de ses rêves il remercie d'être là, seul.

De ces dessous qui rendent fou en
Faisant battre le cœur un peu plus vite,
Chamade aventureuse le long d'une
Jambe bien galbée dont le pied, artiste
Oblige, peut nous mener plus loin que nous ne le
Voulons...

De ces dessous colorés aux galbes en valeur,
De ces balconnets ou de ces minislips qui
S'ornent de dentelles et gardent en secret de
Ces parfums troublants qui nous chahutent le
Corps, de tout cela et plus encore, où se
Placent ces nuits friandes de désirs qui
S'allongent aux plaisirs que nous leur offrons
Encore et encore...

De ces dessous qui glissent lorsque les voix
Murmurent, rauques et insistantes, des
Promesses d'ailleurs à combler ici-bas, dont
Personne ne cesse la quête et dont rien ne
Semble être l'égal tant on y pense, tant
On y tend...

De ces dessous, de ces dentelles, de ces
Peaux dévoilées que le souffle tiédit, qu'il
Révèle ou qu'il excite, c'est selon...
Et encore de ces parfums exquis qui flottent

Dans la tête quand le souvenir se promène
Sur la promesse d'une peau qui ne revêt, c'est
Bien connu, que le rêve qu'elle fait naître.
Dans ces chambres aux pénombres parfumées,
Quand les rideaux tirés sur l'intimité
Soudent deux corps qui s'étaient promis
Exploration et plaisir, on peut s'étonner de ne
Trouver alors que déception certaine ou regret
Abondant quand le regard enfin comblé ne
Découvre là rien d'autre que ce qu'il en
Attendait !

« Il y a des attentes qui ne sont jamais comblées.
Il y a des plaisirs qui demeurent voilés.
Il y a des désirs qui se meurent tout seuls.
Il y a des yeux qui ne choisissent plus et des
Absences que l'on ne remplace guère quand outre
Le corps qui cherche pitance, le cœur est là aussi
Et ne peut se satisfaire de ces morceaux choisis
À force de draguer, qu'on ne veut pas vraiment et
Qui s'offrent si mal, le temps de croire à tout, le
Temps de ne dire rien, parce que dépassés par
Le sexe nous voulons croire à l'amour.
Illusion d'un moment sur dessous coquins,
Devinés ou montrés, il tente et tente bien de
Faire chavirer l'instant au creux d'un lit de
Fortune où se perdent pourtant nos plus
Grands sentiments.
À ces dessous charmants auxquels on ne
Résiste pas, il faudrait aussi en dépouillant
La belle, se dire que les dessous ne sont

Dessus elle que pour nous faire sombrer dans ce
Qu'elle n'est sûrement pas.

Aimer ou n'aimer pas, là n'est plus le
Problème lorsqu'en dessous de robe ou en
Dessous d'elle nous violons ces secrets qui ne
Se gardent pas parce qu'en fait c'est elle
Qui nous tentait si peu, qu'à travers elle
Nous avions fait le rêve de retrouver ces
Sensations qui nous affolaient tant quand
L'être aimé, comme elle, dessous-dessus nous
Apparaît... Mais qu'importe l'ivresse quand
C'est au flacon que nous prêtons d'entrée le
Pouvoir d'exhaler de nos plus forts désirs les
Rêves impossibles.

Aimer ou pas, qu'importe puisque lorsque le sexe
Nous affole, déjà, encore, il ne reste rien qui
Nous retienne encore, une fois que soulagés nous
Pensons à partir vers ces autres lits blêmes où
D'autres dessous charmants affoleront nos
Sens au point d'y succomber.

Les souvenirs fanés ne sont que les pétales
Tombés de quelques lits où on les a flétris en
Pensant sur une peau réécrire l'histoire qui
Nous tentait si bien quand nous aimions
Vraiment.

Cesse ce carnage intérieur,
Cesse cette quête impossible,
Don Juan n'est qu'impuissance qui ne
Se trouve guère dans les lits de
Fortune de quelques damoiselles qui
Ivres de plaisir ne sont que pleurs ensuite

Quand il s'agit d'en retenir les quelques
Souvenirs qui leur échappent déjà lorsque
Le bel amant s'en va vers d'autres draps
Encore où il fera sombrer les gentes
Damoiselles qu'il lui
Faudra honorer. »

...

Didier regarde ces vers qui se sont précipités sur
La feuille de papier.

Assis à sa petite table dans sa cellule monacale, il
Relit ces quelques lignes qui l'ont réveillé.

Il est deux heures du matin.

Cléa, Sylvie et Liza sont présentes et lui ne
S'est jamais senti si merveilleusement
Seul.

Je crois que là est ma véritable vocation...

La solitude, mon amie de toujours est la
Seule vraie séductrice qui, aujourd'hui, me
Fasse un réel effet !

Sur les roses fanées de ces illusions trop pâles où le cœur
s'est blessé quand il n'a pas pu s'ouvrir, se mêlent les
parfums de ces scandales intimes où rien ne se dégage, où
tout peut s'engloutir quand d'une voix amie on entend les
reproches que rien ne justifie et que tout décuple.

Il y a des jours comme ça où on doit faire sans, se dit Didier.
Il est descendu au village avec la dame qui s'occupe du
ménage à l'abbaye. Chez le fleuriste il a par Interflora
envoyé deux douzaines de roses rouges à Cléa avec un D.
sur une carte blanche et deux douzaines de roses jaunes à
Sylvie avec sa signature Didier, en entier. Quant à Liza, il
espère qu'elle passe ses vacances à Mimizan où il lui a fait

envoyer deux douzaines de roses blanches avec sur une carte blanche un « ? » et un ♥ dessinés en rouge. Si elle comprend elle sera sa femme, sinon, il retourne à Paris et se noie à nouveau dans les lits de Cléa et Sylvie. Le sort en est jeté. La dame qu'il accompagne est étonnée, admirative devant ces commandes, mais discrète elle ne posera aucune question... Elle lui demande simplement de prendre le volant pour remonter à l'abbaye, ce qu'il fait bien volontiers.

Il n'a donné d'adresse à aucune des trois femmes et il est curieux de savoir comment elles vont se débrouiller avec ça !

Didier après dix jours se sent mieux, pensée au clair avec lui-même et sa vie. Il a joué les ascètes avec beaucoup de conviction mais il retourne sur Paris sans réserve, prêt à voir comment appliquer cette toute nouvelle sagesse acquise ici, prêt à mordre à la vie, à la sienne, pas à celle des autres, prêt à suivre son propre mouvement, pas celui des autres, prêt à oser être ce qu'il est, pas ce que l'on attend ou veut de lui. Tout cela est en vrac en lui, il s'en est imbibé, imprégné, il aime avoir prié assez pour partir lavé de lui-même et des autres vers une autre façon d'être lui-même, vers un chemin qui lui est propre, vers sa vie... et il se sent en plus un peu sacralisé, il ne sait pas si le mot est juste. Mais le sacré tout à coup est entré dans sa vie et il est prêt à sacraliser ses moindres faits et gestes parce qu'après tout, se dit-il, la vie est un rituel auquel je participe en tant qu'être humain.

Être humain, dès à présent, pour Didier, c'est être divin. Et ça change tout !

À la Cité universitaire, de retour dans sa chambre, Didier trouve un répondeur saturé de messages. Sa mère, son père, Anaïs, Patrick. Tout en rangeant ses affaires, il écoute les différentes voix... Anaïs, sa sœur, le fait rire... elle lui demande s'il est parti avec une troisième femme ! Elle est vraiment marrante ! se dit-il.

Ni Cléa ni Sylvie n'ont appelé, sûres et certaines de le voir débarquer dès son retour ! Il sourit.

Le dernier message est raccroché, personne.

Il se demande qui ça peut être.

Peu importe.

Une fois ses affaires rangées, sa douche prise, il appelle Mimizan. C'est Nana qui répond, personne, tout le monde est sorti mais ils seront là ce soir.

– Au fait, il y a un message pour toi.

Liza a appelé et elle a laissé... attends je cherche, oh zut ! –

Nana s'énervait, Ah ! Ça y est voilà, c'est un peu bizarre. Je te donne exactement. Tu as de quoi écrire – il a – bon voilà :

« Pour 12 roses, 12 heures, par 2, 24 heures,

Pour 24 roses *Le Flore*.

D'accord ? »

Voilà, dit Nana, je t'avais prévenu, c'est bizarre, mais c'est moi qui l'ai pris, et c'est exactement ça. Elle a dit que tu comprendrais. Tu comprends ?

– Merci Nana, tu embrasses tout le monde pour moi, je rappellerai. Elle a laissé ce message quand Liza ?

– Ce matin vers onze heures.

– Merci grosses bises. À bientôt !

Didier a raccroché. Liza ! Elle a appelé.

Didier regarde attentivement le message sur le bout de papier où il l’a griffonné. Il traduit.

« Demain douze heures au Flore. » D’accord Liza.

Didier est heureux et ce soir, sans dire à aucun de ses amis parisiens qu’il est revenu, il dort tout seul dans sa chambre de la Cité universitaire, et c’est une première !!

À douze heures tapantes il est au Flore le lendemain.

Il inspecte la terrasse, puis il entre. Tout de suite il aperçoit Liza, elle est en train de lire *Le Monde*, mais elle lève les yeux au moment où il entre, comme si elle l’avait senti arriver. Elle sourit, lèvres pleines et ses yeux Taylor pétillent tranquilles...

Quand il s’approche elle plie son journal qu’elle range dans son cabas.

– Bonjour. Merci, elles étaient superbes, je les ai ramenées à Paris.

Il hoche la tête en souriant, ému de la revoir ainsi, si joliment calme et naturelle. Elle a un peu coupé ses cheveux au carré, ils semblent plus épais et bougent bien.

– Ça te va bien... les cheveux...

– Merci. Tu es pas mal non plus.

Didier s’assoit face à Liza, un peu maladroit peut-être ?...

Elle dit simplement.

– Je suis contente de te revoir et je suis heureuse que tu aies pensé à moi.

- J’ai beaucoup pensé à toi, surtout depuis dix jours.
- Ah bon ? interrogative et souriante, où étais-tu ?
- Plus tard, je t’expliquerai plus tard.
- D’accord.
- Liza, comment va ta vie ?
- Tu veux dire, si j’ai quelqu’un dans ma vie ? Non, éjecté depuis deux semaines. Je suis seule et libre. Mais ça change quoi ?
- Ça change tout, réplique Didier.
- Ah bon ? répète-t-elle, un sourire léger aux lèvres.
- Tu veux bien qu’on se voie ? J’ai envie de dîner avec toi, de te parler, de t’entendre... besoin de toi, en quelque sorte...
- On peut commencer par dîner ensemble ce soir, tu veux ? J’ai plusieurs choses à faire cet aprèm, mais on peut se retrouver vers dix-huit heures si c’est bien pour toi.
- C’est bien.
- Viens me prendre, rue de Babylone au 24. OK ?
- J’y serai à dix-huit heures. Ton message c’était sympa.
- Et en plus tu as compris ! Nana était un peu affolée je t’avoue !

Didier s’est penché sur Liza, il a effleuré ses lèvres lorsqu’elle s’est levée. Sur le trottoir ils se sont séparés. Les yeux brillants et les sourires épanouis.

Quand le ciel dit oui
 Quand la terre acquiesce
 Quand l’aube s’en vient
 Quand le jour s’en va
 Quand la nuit se prolonge et que
 Des bras étreignent dans ces

Étreintes que l'on aime au point de les
Vouloir encore et toujours parce qu'on y
Est si bien que c'est comme si on avait
Enfin trouvé sa maison, son lieu, son
Espace affectif et aimant,
Amoureux et solide.
Quand la voix dit oui,
Que le cœur dit je t'aime,
Quand l'âme se réjouit et que
Le corps se déchaîne parce que tout le
Reste est en harmonie, alors on peut se
Dire que l'on aime, que l'on est aimé et
Que sans doute l'amour, dans ce rendez-
Vous-là n'est plus circonstance fortuite
Mais destin à honorer.
Et ainsi dans les bras de l'être aimé,
On peut alors se laisser aller...

C'est ainsi ce soir-là, qu'après dîner,
Liza et Didier se sont réellement retrouvés.
Amoureux, aimants, aimés,
Amants.

Les rumeurs servent parfois à faire le point.
Beaucoup de rumeurs couraient dans Paris au même
moment. Que Sylvie Marin, pour la première fois s'était
fait larguer... En fait, sûre d'elle au point de croire que
Didier allait accourir, elle n'avait pas appelé ni donné de
nouvelles et comme Didier avait fait de même, leur histoire
était morte de sa belle mort, faute de combattants !
Didier de ce côté-là n'était pas mécontent.

Quant à Cléa, elle avait trop de classe pour jouer les stars capricieuses comme Sylvie l'avait fait. Cléa avait attendu deux jours puis elle avait appelé à un moment où elle savait pertinemment que Didier ne serait pas là et elle avait laissé le message suivant :

– J'espère que tu vas bien, que ta retraite avec toi-même s'est bien passée. Et comme je sais qu'elle a dû être positive, il ne me reste plus qu'à vous inviter à dîner, Liza et toi, quand vous serez disponibles la semaine prochaine. Dis-lui bonjour pour moi et appelez-moi pour prendre date. Je t'embrasse.

Didier qui pourtant connaît bien Cléa a été bluffé. Quelle classe ! Quelle clairvoyance. Quelle compréhension. Quel amour, s'est-il exclamé tandis qu'il écoutait le message de Cléa plusieurs fois.

Cette femme est une vraie superbe femme, s'est-il encore dit. Il en a parlé à Liza qui a dit d'accord, allons-y dîner. Parce que Liza est vraiment intelligente aussi.

Didier d'une certaine façon est très ému.

Il a donc appelé Cléa. Rendez-vous pris pour jeudi soir. OK.

Et en plus, elle avait sa voix des bons jours.

Didier a quand même du mal à la comprendre...

Cléa a fait un vrai bon dîner de fête, presque un dîner de fiançailles ou de rupture, bien pensé, délicieux, belle table, chandelles et elle a eu la délicate attention de n'inviter personne d'autre, parce qu'elle connaît Didier, très bien.

Liza tout de suite a été à l'aise, Cléa a été charmante et c'est vrai, heureuse de la revoir.

Cléa n'a posé aucune question, elle a écouté le bonheur de

ces deux cœurs amoureux se confier à l'amie qu'elle demeure pour Didier. Elle a évoqué leur vie nouvelle, sans réellement anticiper mais en constatant que les moments se posent sur le destin comme des œuvres d'art à ne pas manquer d'entretenir, de protéger.

Cléa est une artiste de la vie. Elle aime les réussites, qu'elles soient d'une heure, d'un mois, ou d'une vie... elle n'a en aucun cas évoqué Sylvie parce qu'elle n'est pas sûre que Liza soit au courant, et elle a raison, Liza n'est pas encore au courant. À quoi bon ? s'est dit Didier.

Mais quand il a suivi Cléa dans la cuisine pour rapporter une bouteille de champagne à ouvrir, Cléa lui a glissé mine de rien :

– Il faudra lui dire pour Sylvie, c'est par toi qu'elle doit l'apprendre. Et il y a tant de « bonnes âmes » dans Paris... C'est mieux.

Didier a acquiescé en lui baisant le bout des doigts.

Didier est quand même admiratif, Cléa est parfaite, se dit-il.

Mais Cléa, comme tout le monde, n'est pas parfaite, et c'est Liza qui, en se retournant capte un regard sur Didier qui en dit long, puis sur elle, et intuitivement Liza saisit cette souffrance que toute femme connaît en son cœur quand l'être aimé, l'homme, s'en va vers d'autres amours...

Mais Didier, lui, ne voit rien, rien qu'une femme admirable qu'il aime profondément, différemment et à laquelle il garde à jamais son amitié. Liza, par respect pour Cléa, par respect pour l'amour qu'ils ont vécu, ne dira rien, jamais, à Didier, de ces regards captés qu'elle garde au secret de son cœur comme une histoire triste qui se finit pourtant bien, dans le respect mutuel d'êtres qui s'estiment.

Cléa, elle, sait que Liza a saisi ce message discret d'une douleur réelle qui s'accepte et s'assume, parce que la vie est ainsi faite et que passent les choses et les amours comme demeurent les êtres et le temps vécu...

Comme un secret ou une sorte d'intimité neuve et pourtant familière, Cléa et Liza se savent l'une et l'autre vulnérables parce qu'elles aiment Didier et que cela incontestablement les rapproche, d'autant que Liza sait, comme Cléa, que cette dernière ne tentera plus jamais rien parce que pour elle, comme pour Didier, c'est fini, le moment est passé.

Les mirages s'enfantent eux-mêmes quand sans les dépasser du tout l'imagination ou l'illusion s'y arrête pour s'y complaire et en détailler les mille et un riens qui les habitent et les dessinent sur des horizons lointains dont les couleurs attrayantes nous interpellent. Les mirages sont les enfants de nos plus viles tentatives à être nous-mêmes, que nous trompons avec des petits secrets sans intérêt aucun parce que, sans le courage certain de s'oublier pour se dépasser, nous restons bloqués sur des failles qu'il nous faut absolument boucher et enjoliver autant que faire se peut.

Les mirages sont de nous-mêmes, sur nous-mêmes, par nous-mêmes. Ils sont ces fioritures un peu ridicules qui s'estompent ou se renforcent selon que l'intensité à peaufiner notre image se fait pressante ou non.

Les mirages ont la vie aussi dure que notre incapacité à ne pas être nous-mêmes... ils sont si vifs et colorés que nous les acceptons comme des cadeaux précieux à coller comme des cache-misères sur les tracasseries que nous avons à propos de nous-mêmes. Il y a tant de mauvais jours, il y a tant de nuits blanches où sans plus se mentir on se voit tels qu'on ne voudrait pas être !

Les mirages sont des châles sales qu'une gitane roublarde aurait tricotés aux fils de ces laines qui collent aux peaux dont nous aimerions nous débarrasser. De ces oripeaux

nous aimerions être dégagés mais voilà que nos peaux collent à nos peaux, dans une urgence extrême à s'en défaire.

Les mirages sont des commodités qui s'immiscent doucement tandis que le chemin se complique, nous les éludons mais nous pas nous en rapprochent, et nous voilà bien embêtés à y être confrontés.

Cléa s'est retrouvée seule après le départ des enfants. Didier était si heureux, ça c'est bien, et si fier d'elle qu'elle en a un peu honte.

Marre, Cléa en a marre d'être la femme forte qu'elle paraît être. Je suis malheureuse, vulnérable et fragile, se dit-elle. Et je l'aime, mon Dieu que je l'aime !

Liza est bien, vraiment bien pour Didier, mais quelle souffrance, s'avoue Cléa, tandis que doucement elle se démaquille. Ils sont si jeunes et si beaux, si heureux, si amoureux. C'est vraiment formidable. J'espère qu'ils se marieront et qu'ils feront de beaux enfants qui leur ressembleront.

Bien sûr Didier sera infidèle, mais il l'aime et c'est ce qui est important.

Bien sûr elle souffrira, mais elle l'aime et c'est ce qui est important.

Cléa a passé une soirée entre bonne et mauvaise, entre triste et gaie. Parce que, très sincèrement elle est ravie pour eux et parce que, à la fois, elle est nostalgique de Didier et de la vie qu'ils ont menée durant ces deux dernières années.

Pourtant se dit Cléa, j'ai toujours su qu'il reviendrait à Liza. Toujours. C'est probablement Sylvie Marin qui a tout précipité, pas elle, mais leur histoire. C'était trop. Beaucoup trop d'un coup ! Un sex-symbol, en plus, réellement obsédée

par lui ! Ça a tout gâché ça ! Mais il fallait qu'il le vive, absolument !

Cléa fait une sorte de bilan ce soir.

Elle repasse la vie avec Didier au fer de la logique – y a-t-il la moindre logique en amour ?! – elle examine les reliefs d'une vie turbulente ces derniers temps depuis l'entrée dans la danse de Sylvie avec tout ce que cela comportait sur le plan médiatique et sexuel ! Et ce n'était pas rien. Didier n'a pas tenu le choc ! Et tant mieux, se dit Cléa, ça prouve que c'est un pur, qu'il n'est pas pourri ou irrécupérable ou vénal ou pervers. Et c'est bien ça le problème, c'est bien pour cela qu'elle l'aime tant ! Il est si différent, tellement à part et hors normes.

Didier est une pure merveille, se dit Cléa, tant mieux pour cette petite Liza qui est vraiment bien aussi. Ils font un très beau couple, en plus !

Cléa s'est déshabillée.

Démaquillée ainsi, elle se regarde dans le grand miroir en pied de sa salle de bains.

Cléa a un corps d'adolescente, c'est sans doute pour ça qu'elle a plu à Didier il y a deux ans. Une femme dans un corps pareil, c'est un cadeau, lui a-t-il souvent répété.

Ce soir Cléa met une chemise de nuit de dentelle blanche, Didier l'aimait beaucoup, mais ce n'est pas pour ça qu'elle la choisit. En fait c'est parce qu'elle est virginale cette chemise-là. On dirait une prêtresse ou quelque personnage rituelique, c'est une chemise style temple égyptien et Cléa ce soir se sent pure comme une offrande... allez comprendre ce que je ressens, se dit-elle... j'ai un peu de mal avec moi-même, se dit-elle !

Mais Cléa n'est pas à plaindre, Cléa est simplement lucide.

Elle vient de perdre l'homme qu'elle aime, même s'il n'a que dix-huit ans, où est le problème, et c'est très dur. Cléa est en deuil d'elle-même, de celle qui a assumé pendant ces deux ans un amour différent aux yeux d'un Tout-Paris ébloui par Didier et étonné par ce choix de femme.

Mais Cléa n'est pas malheureuse, elle n'est que nostalgique. C'est un temps qui se meurt un peu... À chaque homme qui passe quelques années meurent... et partent rejoindre un passé dont le présent devra répondre de l'oubli.

Il y aura d'autres amours, d'autres couples, des enfants, des joies, des naissances, des baptêmes... et puis des rires et des vacances encore et encore... Cléa se sourit dans la glace... elle éteint et se glisse dans les draps froids qui l'accueillent un brin nostalgiques car elle ne les a pas changés, c'est dans ces mêmes draps qu'il y a dix jours, elle a fait l'amour avec Didier pour la dernière fois.

Anaïs est très excitée.

Le mariage de Didier a été décidé pour juin et si elle veut dessiner la robe de sa belle-sœur, il serait temps d'y penser, se dit-elle.

Dans sa chambre Anaïs se regarde dans le miroir pour vérifier sa coupe de cheveux. Au carré mais sous les oreilles, c'est pas mal, se dit-elle. Pas encore ça vraiment. Décidément, elle n'arrive pas à trouver son look !

Quant à ses dessins de styliste, elle en est contente et sa future belle-sœur l'a félicitée tout en lui demandant si elle pouvait créer sa robe de mariée.

Anaïs est donc pensive ce matin.

Les fiancés vont arriver.

Mimizan est en fête, les jumelles ont préparé des gâteaux à la cannelle et les parents vont bientôt arriver. Ils sont en ville, au bourg, on se demande pourquoi se dit Anaïs, alors que Didier arrive !

Anaïs vient de fêter ses dix-huit ans, il y a quinze jours, et elle était seule à Bordeaux, manque de bol ! se dit-elle.

Tant pis, je les ai quand même mes dix-huit bergeres !

Didier, vingt-quatre ans, qu'est-ce qu'il est vieux mon frangin... mais je me l'aime, se dit-elle en souriant.

Anaïs rassemble plusieurs dessins de robe qui traînent sur sa table à dessiner, les met dans une chemise de plastique rouge et descend parce qu'elle croit entendre une voiture

dans l'allée. C'est bien ça, mais ce sont ses parents, elle leur en veut presque de ne pas être Didier et sa fiancée !

Diane, sa mère, à quarante-deux ans est si belle que c'en est une honte, toutes les amies d'Anaïs sont jalouses, « on dirait ta grande sœur », lui disent-elles sans cesse. Ce qui fait rire Diane, mais pas Anaïs, qui n'a aucune envie que sa mère passe pour sa sœur. Elle est fière de sa mère et n'a pas de sœur. Alors ça va comme ça ! répond-elle toujours à ce genre de remarque...

Marc, son père, s'amuse toujours de la réaction maintenant prévisible de sa fille. Ce qui énerve aussi Anaïs.

Les parents sont donc dans le salon lorsque la voiture de Didier se fait entendre... il klaxonne et Anaïs se précipite dehors.

– Les voilà, les voilà, hurle-t-elle comme si la maison n'abritait que des sourds !

Elle saute au cou de Didier, folle de joie.

– Salut gamine, comme tu es belle.

Les parents sont sortis, les jumelles accourent.

C'est un tohu-bohu général, tout le monde parle en même temps. C'est la folie...

Anaïs se précipite pour ouvrir la portière à sa future belle-sœur.

– Bonjour, comment vas-tu ?

Elles s'embrassent toutes les deux puis tout le monde embrasse la future femme de Didier qui la présente aux jumelles qui ne la connaissent pas encore.

– Nana, Nini, je vous présente Kate.

– Bonjour Kate, bienvenue à Mimizan.

– Bonjour, merci beaucoup. J'ai beaucoup entendu parler de vous deux !...

Kate a vingt-deux ans, elle est brune aux yeux verts, mannequin photo pour plusieurs magazines, elle a abandonné ce métier pour préparer son mariage et faire de la photo, en accord avec Didier. Les horaires ne convenaient plus à leur vie commune, non plus que les voyages et tout ce que demande ce métier sur tous les plans... Trop prenant. Kate a été top model aux États-Unis et il lui a fallu une bonne année, depuis qu'ils se connaissent avec Didier, pour prendre du recul avec son métier et pour ensuite abandonner, au grand dam de la profession.

Mais en demandant à Anaïs de créer sa robe de mariée, Kate en fait le point de mire de la mode parce que son mariage sera couvert médiatiquement et que ce sera le point final de sa jeune carrière. C'est donc tout particulièrement important pour une jeune styliste comme Anaïs qui apprécie beaucoup ce geste. Mais Kate lui a assuré qu'elle ne lui faisait aucunement une fleur, qu'elle aimait beaucoup ce qu'elle faisait et qu'elle trouvait à Anaïs beaucoup de talent. Venant de Kate, Anaïs est très touchée et très flattée.

– J'ai déjà des croquis à te montrer Kate...

– C'est bien, nous aurons tout le temps puisque nous sommes là pour deux semaines.

Didier a pris une année sabbatique avant de rentrer dans une grosse boîte qui le veut absolument comme directeur international ou... de choisir autre chose, il se laisse une marge de réflexion et d'action.

Didier est parti seul, à Mimizan plage, Kate est occupée avec Anaïs et se retrouver en plein mois de février sur une plage déserte est un vrai bonheur. Il pense à Duduche, mort

l'année dernière écrasé par un camion devant la propriété. Pauvre Duduche, gentil chiot puis chien attentif, Didier sait qu'il lui a manqué comme il a dû lui manquer, même si Anaïs avait pris le relais, et puis ces dernières années, elle était à Bordeaux, toute la semaine et Duduche devait nostalgier...

Dans trois mois et demi Didier fait le grand saut, le mariage ! À vingt-cinq ans ! C'est tôt, se dit-il, puis en souriant à ces visages de femmes aimées ou croisées, il se dit que c'est toujours tôt ! Pardi ! comme disent les jumelles.

Didier marche, visage au vent léger et un peu piquant d'embruns. Il est seul en cette matinée qui s'annonce une journée d'hiver superbe comme en connaissent souvent les Landes. Face au vent il pousse un hurlement qui se perd aussitôt, étouffé sur l'horizon comme de l'encre trop fraîche qui déteint et s'allège sous un buvard.

Il y a bien une bonne heure, peut-être plus, que Didier promène sa solitude avec délice sur cette immensité de sable, pour lui tout seul. Soudain pourtant il aperçoit un chien dans le lointain avec le point d'une minuscule silhouette androgyne à cette distance, loin, loin, au bout de cet horizon plage-terre où son regard bute sur l'intemporel. Il continue dans cette direction. La silhouette est accompagnée d'un petit point, un enfant... Il continue sans vraiment y prêter attention. Assis face à l'océan sur le sable froid en cette saison, Didier essaye de ne pas penser, de vider de lui toute tentative dans ce sens qui ne serait que vagues de souvenirs indécis en quête d'auteur au présent. Il n'en veut pas. De temps en temps il ferme les yeux puis les rouvre sur les bleu métallique que son enfance lui a gardés au cœur. C'est à ce moment où, yeux fermés il hume l'air

marin avec délice, que la voix, portée par le vent, lui a murmuré à l'oreille :

– Didier, ça par exemple !

Comme dans un rêve, son prénom que familièrement lui porte le vent. Didier a quand même ouvert les yeux sur le visage d'une petite fille – trois ans ? – il ne rêve pas. Plus haut, au-dessus de l'enfant, c'est le sourire de Liza qui l'accueille, ravie.

D'un bond Didier est debout. Il la serre dans ses bras, lui fait faire un tour, la dépose près de l'enfant pour prendre cette dernière dans ses bras et la lancer en l'air, ce qui provoque un grand éclat de rire de la fillette.

– Mais qu'est-ce que tu fais là ?

– Mais j'habite Mimizan, j'ai une petite maison à la sortie du bourg.

– À qui est cet amour ? demande Didier en regardant la fillette qu'il tient dans ses bras.

– À moi, je te présente Julie, elle a trois ans et nous nous promenons presque tous les matins ici avec Duche.

Au nom du chien Didier a un tressaillement.

– Je sais que Duduche est mort l'année dernière, dit Liza... alors...

– Et ton mari ?

– Je ne suis pas mariée, je vis seule.

– Attends ! Mais le papa ?

– Oh ! C'est une longue histoire... il n'y a pas de papa.

Didier est saisi d'une urgence intérieure, un serrement de cœur pressant, en voyant Liza, comme ça tout à coup, il se sent avide, il ne sait pas par où prendre la conversation... Liza lui facilite donc les choses.

– Je sais que tu te maries en juin. Je vois les jumelles et tes

parents de temps en temps. Elle est avec toi ?

Oui Kate est là mais... Didier ne pense pas à Kate mais à cette femme, jeune maman, déjà, là devant lui, qu'il a aimée comme un fou et c'est ça l'urgence.

– Liza, j'ai besoin de te voir, de te parler, peut-on se voir aujourd'hui ?

Tranquille elle répond :

– Mais nous nous voyons là ?! Non ?

– Non, je veux dire vraiment et tranquillement. Est-ce que je peux venir te voir ?

– Oh mais si tu veux ! C'est « Babylone », ma maison s'appelle « Babylone ». À la sortie du bourg sur la gauche, route de Mont-de-Marsan. Quand tu veux. J'y serai toute la journée, toute la soirée.

Didier a sursauté au nom de la maison car c'est dans cet appartement de cette rue-là à Paris qu'ils ont été si heureux. Curieux que Liza ait retenu ce nom pour sa maison.

– Mais qu'est-ce que tu fais ?

– Oh ! Ça c'est rigolo, j'ai une boutique à Mont-de-Marsan mais je n'y passe qu'une fois par mois. Vaisselle, nappes, pour la maison en général et ça marche très bien sans aucun tracas. C'est bien. Julie et moi sommes très bien ici, et c'est mieux pour elle. Et voilà !

Didier la raccompagne jusqu'à sa voiture, Julie tient très fort la jambe droite de son jean, ce qui le fait rire. Liza a une Range Rover blanche, énorme, elle sourit en disant :

– On se balade beaucoup, alors c'est pratique surtout quand il y a des bagages ou des paquets. Tu te souviens, à Paris déjà j'en avais envie !

Elle est partie avec Julie.

Didier est sous le choc, il ne pensait ni la revoir, ni que ça

lui ferait cet effet-là ! Et tout à coup il saute de joie autour de sa Honda Civic alors qu'il n'y a vraiment pas de quoi !

De retour à la propriété Didier a été directement à la cuisine où Nana s'affaire pour le déjeuner. Nini doit être à l'étage.

– Nana il faut que je te parle.

– Mais je n'ai pas le temps, je ne sais pas si tu es au courant, mais il y a sept personnes à déjeuner aujourd'hui parce que le courant d'air – Didier – est arrivé...

– Nana ! Arrête ! Est-ce que tu savais que Liza habitait là ?

– Ah ! C'est donc ça ? ! Nana le regarde bien en face. Oui, je sais. Tu es le seul, mon pauvre grand, à ne pas savoir. Marc, Diane, tout le monde ici le sait !

– Mais enfin, pourquoi ne m'avoir rien dit ? Jamais, personne ?

– Ça c'est Liza, elle a dit que ça ne ferait que compliquer les choses !

– Mais pourquoi grand Dieu ?

– Tu as vu Julie ?

– Bien sûr que j'ai vu Julie ! Un amour cet enfant. Mais le problème n'est pas là...

Diane arrive en courant.

– Nana, vous rajoutez un couvert, et sort de même, tandis que Nana entre ses dents marmonne :

– C'est bien là justement qu'est le problème.

Mais Didier est déjà sorti à la recherche d'Anaïs à laquelle il lui semble urgent de parler.

Anaïs est en grande conversation avec Marc dans le bureau de son père. Didier entre, la prend par le bras et l'enlève sans explication.

– J'ai à te parler, tout de suite, excuse-moi Pa...

– Allez, allez, dit Marc en riant... à tout à l'heure.

Didier entraîne Anaïs au deuxième dans son antre, comme autrefois. Et à brûle-pourpoint :

– Tu savais que Liza était ici ?

– Ah ! C’est donc ça... dit-elle, ce qui énerve prodigieusement Didier, même expression que Nana, mais qu’est-ce qu’elles ont toutes ? se demande-t-il.

– Alors, tu savais ?

– Évidemment.

– Mais pourquoi n’as-tu rien dit ?

– Mais pourquoi je t’aurais dit, à ton avis ?

La question a fusé, précise, si précise que Didier ne trouve pas de réponse.

– Alors tu vois bien, lui dit Anaïs, pourquoi ? Ça aurait changé quoi ?

Didier ne sait pas, mais ça aurait forcément changé quelque chose, il ne sait pas quoi.

– Depuis quand est-elle là ?

– Elle a accouché à Mont-de-Marsan il y a trois ans, et elle avait acheté la maison juste après Paris. Elles y sont restées toutes les deux.

– Et tu connais le Jules ? Le père, je veux dire ?

Anaïs ébahie le regarde :

– Tu veux dire que tu ne le connais pas ? lui renvoie-t-elle.

– Évidemment non, comment je le connaîtrais à ton avis ? lance-t-il impatient.

Didier est si perturbé qu’il ne remarque aucune des réactions de sa sœur.

– Bon, Anaïs, vers trois heures, après déjeuner je vais m’éclipser, je compte sur toi pour t’occuper de Kate, tu inventes n’importe quoi, je ne rentrerai que pour dîner...

– Si tu rentres, lance Anaïs mystérieuse et agaçante.

– Oh ! Je ne suis pas d’humeur à plaisanter.

– Moi non plus, dit-elle, péremptoire.

Durant le déjeuner Kate s’émerveille, s’extasie, embrasse Didier, lui tient la main, il en est très dérangé, agacé, ce qui n’échappe ni à sa mère, ni à Anaïs. Seul Marc, comme d’habitude, ne voit rien. Nana est restée à la cuisine et Nini, qui sert et apporte les plats, regarde Didier d’un air soucieux. L’ambiance est quelque peu tendue et seuls Marc et Kate, totalement inconscients, rient et plaisantent ensemble.

Anaïs prétextant les croquis a entraîné Kate dans sa chambre, puis dans son atelier au second.

Didier dès quatorze heures trente est parti.

« Babylone » est une jolie maison, un grand jardin bien entretenu, devant, et une vaste pelouse, un aïrial derrière, semble-t-il. Didier a sonné et est entré sans attendre de réponse.

La porte du séjour donne sur le jardin, c’est une vaste pièce très peu meublée, fonctionnelle et claire, comme Liza, sobre mais élégante, l’abricot et le blanc dominant, les murs sont de pierre lisse et lumineuse.

Liza apparaît, venant de l’intérieur.

– Entre Didier, Julie fait la sieste, nous allons être tranquilles. Duche fait mine de rentrer mais Liza d’un doigt autoritaire le renvoie dans le jardin.

– Je vais chercher le café, j’arrive.

Didier la suit dans une belle cuisine, pièce de vie, chaleureuse, claire et meublée de pin.

– C’est vraiment chouette cette maison, je suppose que tu as tout refait ?

– Oui, en partie et Anaïs m’a beaucoup aidée. Mais je me plais ici, c’est plaisant à vivre.

– Je vois, dit Didier convaincu.

De retour dans le séjour Liza sert le café et Didier admire sa silhouette, vêtue de jean, elle n'a pas pris un gramme, constate-t-il. Toujours aussi liane avec ses pleins bien pleins et ses déliés élégants, elle ressemble à une écriture stylisée sur chapitre de vie neuf. Puis Didier attaque :

– Je peux comprendre ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui t'a pris de disparaître, comme ça, sans laisser même un mot, encore moins une adresse ?

Liza le regarde de ses yeux Taylor, elle sourit, grave.

– Nous avons eu une conversation la veille... je parie que tu ne t'en souviens plus et je suis prête à parier aussi que tu n'y as pas pensé quand je suis partie ?

Didier la regarde étonné...

– Non, effectivement, je ne vois pas.

– C'est à cause de ça que je suis partie.

– Mais tu te rends compte que je n'ai rien compris et que je continue à ne rien comprendre ?

– Je vois ça, c'est dommage, mais c'est ainsi.

– Tu peux peut-être m'expliquer aujourd'hui, non ? Un brin d'impatience ou est-ce de la fureur ? vibre dans sa voix.

– Nous avons parlé mariage... et puis tu as franchement rigolé en disant que tu ne te marierais jamais, avec personne, pas même avec moi – Liza regarde Didier qui a sa mine perplexe des jours sans – et puis ensuite nous avons parlé enfant, tu as dit que c'était génial, nous étions d'accord là-dessus, mais que tu ne te laisserais piéger pour rien au monde par la morue qui t'en ferait un que tu estimerais fait dans ton dos ! Parce que tu n'en voulais pas avant trente, voire quarante ans... tu étais agressif et

ensuite tu m'as fait l'amour en me disant que le plaisir suffisait, que le désir c'était le pied et que ta vie sexuelle avant moi, et la nôtre... était un réel succès, que tu étais content de toi, de moi et de ces femmes qui t'avaient aimé et qui t'avaient fait profiter de leur expérience. Bien entendu, comme d'habitude tu as cité Cléa et une autre dont je n'ai jamais su le prénom. Et puis tu t'es retourné et tu t'es endormi, content et heureux, je n'avais pas pu placer un mot !

– Et le lendemain le lit était vide, sans un mot, tu trouves ça normal toi ?

– Je suis partie dans la nuit, très vite, avec une grande valise et un sac, toutes mes affaires de l'époque.

– Mais enfin pourquoi ? Je ne comprends toujours pas !

– Parce que j'étais enceinte et que ce bébé de nous, je le voulais, bien que je ne l'ai pas fait exprès !

Si Didier avait reçu une tonne d'eau salée glaciale sur la tête, l'effet n'aurait pas été pire. Sous le choc il regarde Liza, sans un mot, tandis qu'elle se ressert une tasse de café.

Didier se renverse sur son fauteuil, tête levée au plafond.

– Quel gâchis, dit-il doucement...

Ce à quoi Liza répond aussi doucement :

– Comment savoir ? J'ai peut-être évité le pire !

Didier la regarde et furieux :

– Mais bon sang, tu savais que je t'aimais comme un fou, que je disais des conneries d'enfant gâté !

– Tu les disais... sérieusement.

Je n'ai simplement pas pris le risque.

Je ne regrette pas, Didier. Comment savoir ?

– Moi je regrette. Et Julie, elle est ma fille, tu comprends.

– Ah ça oui ! Même elle te ressemble !

– C’est fou ! Didier secoue la tête, c’est une histoire folle. Il regarde Liza.

– Liza, je t’aime, je t’aime toujours. Et tu n’as pas donné signe de vie durant ces trois ans ! Je n’en reviens pas. Tu sais que tu es vraiment particulière ?

– Tu sais, Cléa est venue ici, elle a tout deviné et elle voulait te parler. Je le lui ai interdit, je ne voulais pas d’intermédiaire, surtout pas elle. Elle a compris. Elle a été formidable de gentillesse.

– Quand je pense que tout le monde est au courant !! Didier regarde encore Liza... Non ?! Anaïs ? Mes parents ? Les jumelles ? Est-ce que ?...

– À ton avis ? demande Liza.

– Ils savent ! constate Didier avec une certaine amertume. Le consensus parfait ! Je n’en crois pas mes oreilles.

– Où en es-tu ? ajoute Didier après un silence.

– Moi ? Liza sourit, mais je t’aime, tu es l’homme de ma vie. Tu le sais.

– Ça c’est un comble ! Je le sais ! Elle se barre trois ans, et... je le sais, non mais...

C’est à ce moment-là que Julie est arrivée dans le séjour, traînant un nounours plus grand qu’elle. Elle rit en voyant Didier vers lequel elle se précipite, lui met le nounours sur les genoux et lui tend ses petits bras. Évidemment Didier fond.

– Et comment je fais moi, maintenant ?

– Comme Julie, répond Liza, sois heureux !

– Ben voyons ! s’exclame-t-il. Tu es incroyable. Bon, il nous faut réfléchir avant que je ne rentre chez moi. Bien entendu j’annule mon mariage.

Liza le regarde avant de débarrasser le plateau vers la cuisine. Didier la suit, Julie dans les bras.

– Tu es sûr ? demande-t-elle.

– Aussi sûr que toi quand tu es partie !

– Ah bon ! Mais tu devrais peut-être passer la nuit là-dessus, ne rien précipiter.

– Tu trouves toi, depuis trois ans, qu'on a précipité les choses ? Liza éclate de rire.

– Non bien sûr mais il ne faut pas agir à chaud sous l'impulsion du moment. Tiens voilà Diane, dit-elle en regardant par la fenêtre.

Diane arrive en effet dans sa Clio blanche.

– Bonjour Liza, je viens embrasser Julie en passant. La maison est pleine et j'envie ton havre de paix !

En entrant elle voit Didier, Julie dans les bras.

– Enfin ! Je me demandais quand je verrais ça ! C'est fait ! Elle prend Julie, lui embrasse les menottes, les pieds... comme une grand-mère, se dit Didier. Déjà elle est repartie.

– Je ne voudrais pas vous déranger ! Je ne fais que passer. À ce soir ! Ciao !

Liza et Didier échangent un regard tandis que Julie, posée à terre par Diane, tend ses petits bras à Didier.

– Et elle vient souvent, comme ça ?

– Tous les jours, répond Liza, mais en général elle reste plus longtemps.

– Ça c'est un comble. Et moi j'ai failli mourir idiot !

– Failli seulement, fait remarquer Liza.

– Alors qu'est-ce qu'on fait ?

– Toi je ne sais pas, moi je monte habiller Julie. Tu viens ma chérie ?

Didier a besoin d'air, de solitude, de réflexion, de retrouver ses esprits.

Il sort tandis que Liza emmène Julie.

Dehors Duche le suit pas à pas, comme Duduche il y a quelques années.

Didier est un peu encore sous le choc. Normal, se dit-il, je me retrouve soudain avec un enfant alors qu'en principe je me marie dans trois mois ! Loufoque. Les femmes sont insensées. Pas tant que ça ! Liza est une femme formidable, se dit-il, comment a-t-elle pu tenir le coup ainsi, toute seule ? C'est fort, fort ! Je l'aime ? C'est sûr, je n'ai jamais cessé de l'aimer.

Le visage de Kate soudain, son rire, son accent léger puisqu'elle est américaine, bien que française par son père. Ouf ! Comment vais-je lui annoncer que je ne me marie plus ? Si ça se trouve elle va prendre ça très bien. Qui sait ? Au point où j'en suis, plus rien ne peut réellement m'étonner, non ?!

– Ah Duche ! Tu en as une chance ! Si je pouvais aboyer je crois que ça me soulagerait, se dit encore Didier.

Liza revient tenant Julie par la main, cette dernière tend un petit lapin en peluche à Didier en riant.

– Liza, veux-tu m'épouser ?

– Et comment ! lance-t-elle en lui mettant Julie dans les bras et en les entourant tous deux très fort de ses bras.

– Tu viens avec moi maintenant et je vais tout dire à Kate. Elle est sympa, ce n'est pourtant pas pour autant la femme de ma vie !

– Il me semble Didier qu'il vaut mieux que tu y ailles seul et puis tu m'appelles. Ou je te rejoins ou bien vous venez ici.

– Tu as raison. À tout à l'heure.

Il regarde sa montre, il est dix-sept heures. Quelle folie se dit-il, quelle merveille ! Une femme, LA femme que j'aime, un enfant, ma fille, ma petite Julie. Et une fiancée à remercier,

ça c'est moins drôle ! Mais que je suis heureux ! Quel chameau cette Liza ! Mais en fait, elle a eu drôlement raison !

Kate en short découvrant ses longues jambes fait un jogging dans le parc. Anaïs est assise devant un gros gâteau devant la maison, la table est mise pour le goûter... passé ou à venir, se demande Didier.

– Kate ne goûte pas, alors si tu veux ? dit Anaïs à Didier dès qu'elle le voit, dis donc tu en fais une tête !

– Bon il faut que je parle à Kate.

– Mon chéri, me voilà, dit Kate en courant... elle s'arrête devant lui, continuant à simuler la course de ses deux jambes, sur place.

– OK Kate, j'ai quelque chose à te dire, viens et il la tire par le bras vers la maison où ils disparaissent vers le deuxième, dans l'autre de Didier.

– C'est super chouette ici, alors ? Et Didier se dit qu'elle a vraiment un accent charmant.

Didier installe Kate sur le canapé, il tourne un peu pour se rassembler et lui parler le plus clairement possible.

– Voilà Kate, j'ai un enfant.

– Mais c'est merveilleux mon chéri, quel âge a-t-il ? Moi justement je ne voulais pas tout de suite. C'est super ! Didier se dit que ça n'est pas gagné...

– Elle a trois ans, c'est une fille.

– Oh ! On lui fera faire de la danse !

– Kate, elle a une maman.

– Je me doute que tu ne l'as pas faite seul ! Je ne suis pas idiot. Elle prononce idiot à l'anglaise sans e, comme d'habitude, ce qui agace un peu Didier. Ça ne fait pas sérieux, se dit-il. Il a l'impression de jouer une scène

d'Hellzapoppin', le film loufe... !

– Bon, écoute Kate, sa mère est la femme de ma vie, je viens de la retrouver, je ne savais pas tout ça, je l'ai appris aujourd'hui... et j'ai décidé de ne pas me marier, parce que je veux l'épouser.

– Donc, tu vas te marier, lance, logique, Kate.

– Oui.

– Alors mon chéri, ne dis pas que tu as décidé de ne pas te marier !

– Je voulais dire avec toi, Kate !

– Mais ne te mets pas en colère ! OK ! Où sont-elles ?

– Elles sont au bourg chez Liza.

– Liza c'est la petite ou la grande ?

– La maman.

– OK, tu m'emmènes ? Je veux dire, les voir.

Didier est aussi peu étonné qu'il peut l'être, depuis ce matin tout est si curieux dans sa vie qu'il ne s'étonne même pas de la réaction si naturelle de Kate.

– Allons-y, mais je vais la prévenir.

– Ça roule. Je mets une jupe et on y va !

Didier donc appelle Liza, lui annonce leur visite et, un peu dépassé tout de même, descend attendre Kate devant la porte d'entrée. Anaïs lui lance un regard interrogateur.

– Ne me dis rien, surtout ! Qu'est-ce qu'elle a dit ?

– Rien, réplique Didier en haussant les épaules. Elle trouve ça normal.

– Fais gaffe quand même, prévient Anaïs, avec les femmes on ne sait jamais !

– Message reçu sœurlette ! Préviens les parents, on sera là pour le dîner.

Kate a mis une minijupe et un petit T-shirt qui découvre

son charmant estomac. Elle est rouge et blanche sous ses boucles brunes. Rouge pour la jupe et le cœur sur le T-shirt, blanche pour le T-shirt et les espadrilles.

Devant « Babylone » Julie lave le linge de sa poupée. Elle ignore Didier et Kate ou ignore-t-elle Didier parce qu'il est avec Kate ?

Liza sort de la cuisine pour venir dire bonjour. Elle est détendue, elle n'a rien à perdre, se dit Kate. Dans la cuisine le café fume et elle en propose, comme aux États-Unis, se dit Kate encore, qui accepte. On s'assoit.

– J'ai un peu dit à Kate, elle a voulu venir, nous voilà, lance Didier sans respirer, pendant que Kate prend sa tasse de café en remerciant Liza.

– Je ne sais pas ce qui vous a unis, ce qui vous a désunis, ce qui vous réunit, et je m'en moque, dit Kate, il faut simplement être sûr de nous trois, tous les trois, c'est pour ça que je voulais qu'on se rencontre.

Didier qui regarde Liza est sûr que cette dernière trouve l'accent de Kate charmant.

– Vous avez un accent charmant, dit-elle.

Kate sourit sans rien dire, et boit délicatement une gorgée de café, à l'américaine, comme elle l'aime.

– Alors, demande Didier.

– Alors quoi ? répond Liza.

– Alors ? insiste Didier, en regardant Kate.

Kate rit en posant sa tasse puis :

– Alors ? Il est évident que vous vous aimez, en plus la petite est trop mignonne. Et moi je suis là comme une conne avec un fiancé en moins et un mari en plus, mais pas le mien ! Voilà en gros.

Mais, ajoute-t-elle, il vaut mieux que ça se passe maintenant qu'après juin non ? Comme ça je vais me plonger dans le boulot pour oublier. Et donc j'accepte le contrat sur les Seychelles. Voilà ! Pas de drame ! Juste la vie. Je vous souhaite bonne chance et merci de m'avoir reçue, dit-elle encore, en caressant la joue droite de Julie qui s'est approchée d'elle.

Didier baisse la tête, saisit la main de Kate et dit :

– Je suis désolé !

– Ce n'est même pas vrai, et tu as bien raison. On reste amis ? Elle lui fait un baiser sur la joue, se dirige vers Liza :

– Vous permettez ? Elle l'embrasse aussi en ajoutant :

– Vous savez que vous avez les yeux Taylor ? Maintenant si vous permettez je vais rentrer à pied, seule, ce n'est pas si loin. Je vous laisse. Et n'en faisons pas un drame.

Kate est partie, vite, à longues enjambées.

Didier regarde Liza.

– Elle est bien, ça me fait un peu de peine, juste un peu, parce que moi, je viens d'en baver depuis trois ans, alors il me reste peu de larmes pour une très belle fille qui va très bien s'en tirer.

– Tu as raison, dit Didier qui la prend dans ses bras, j'aimerais dîner avec toi. Je vais rentrer prévenir la famille et je reviens. Je peux rester ?

– Chez Julie et chez moi, c'est chez toi !

Didier l'embrasse. Le téléphone sonne. Liza qui a répondu passe la communication à Didier.

– C'est pour toi, tiens.

C'est Diane, sa mère.

– Mon chéri, si tu veux rester chez Liza c'est OK. On a tout compris, on est heureux pour vous, pour nous et pour

Julie. On s'occupe de Kate.

– Maman, est-ce que je t'ai déjà dit que tu étais formidable ?

– Non, mais ça me fait plaisir ! Bonne soirée.

– Je reste, dit-il en raccrochant, heureux et soulagé pour la première fois de cette journée turbulente !

Et il sort parce que Julie l'appelle.

Tout se passe toujours très vite. Les choses arrivent en dix secondes, une vie peut basculer sur à peine le temps d'une respiration, et il suffit parfois d'un inspir ou d'un expir.

Les pas sont des marques sans repères qui se suivent sans se ressembler et quand on croit revenir alors qu'on est parti, c'est parce qu'en s'en allant on restait sur place, un peu, beaucoup, le temps de dire ouf, le temps de dire je t'aime ou de le taire.

Il y a des temps morts ou est-ce nous qui jouons aux morts quand d'une saison d'amour à une autre, seule la partenaire, seul le partenaire change, piégeant en chacun ce qui forcément doit s'exprimer. De femme en homme, de lit en mariage et de concubinage en séparation, on se forge nos propres désillusions en pensant pour l'autre et en oubliant de n'être que soi-même !

Quand le cœur a des ailes parce que l'insoupçonnable est arrivé, quand l'âme peut s'envoler vers des sites terriens où le bonheur a des airs divins qui lui sont familiers et quand l'autre est un trésor plus précieux que toutes les pierres les plus belles au monde alors, on se sent léger, heureux, joyeux et les jours qui ouvrent leurs soirées citadines ou campagnardes n'ont que beautés à donner, que délices où puiser.

L'étonnement devant un enfant est vif, mais quand l'enfant

a déjà trois ans, c'est encore plus magique. Didier n'a pas connu le bébé larvesque devant lequel s'extasiaient toujours les parents ! Mais il découvre avec force les exigences et les rires, les caprices parfois, les joies toujours qui peuplent la vie avec un enfant de cet âge. Lui qui a toujours eu un rapport particulier avec la femme, se retrouve avec une fille et c'est peut-être ce qui l'enchant le plus parce qu'il est vrai que c'est alors si différent !

De menottes ou de quenottes, de
Rires ou de larmes, de chagrins ou de caprices, de
Souffrance ou de douleur, chaque seconde de la
Vie du petit est une découverte sans fin que les
Adultes en leurs propres repères réduisent.
De la chair et du sang, de la voix et des cris,
De la douceur ou de l'impatience,
Chaque seconde de la vie du petit est une
Ouverture ou un obstacle que l'adulte croit
Connaître, toujours.
De ces moments étonnants où le chant
Scande sa mélodie, à ces heures angoissantes où
La fièvre reprend des droits oubliés,
Chaque seconde de la vie du petit est un
Ciel obscur ou lumineux dont le sourire de
L'adulte est une chance qu'il est bon d'avoir.
De ces jeux et de ces poupées, de ces bonbons et de
Ces quignons de pain, il y a toujours des désirs
Qui alignent leurs plaisirs dont le petit jouit
Pourvu qu'il en profite. Et père ou mère,
Qu'importe, l'adulte est le roc dont le
Tout-petit ne sait pas encore la fragilité.

En toute vulnérabilité l'un par rapport à l'autre,
Le tout-petit et l'adulte vont l'apprendre
L'un de l'autre. Et c'est bien.
Tant il est vrai que jamais on est tout à
Fait fort ou tout à fait faible, dès lors que la
Vie en nous faisant signe nous a réunis pour
Son meilleur et pour son pire.

Dans la fleur éclatée aux pétales de cœur dont la pointe piquée en ses pistils poudreux ouvre ses ventricules à la générosité d'un ciel fugueur dont les bleu luminescent s'ourlent de nuages aux neigeuses formes évanescentes...

Dans la fleur ainsi ouverte,

Dans les pétales ainsi ourlés,

Dans ces pistils aux rouges verdeurs dont l'œil se repaît pour ne pas se fermer et en rêver encore, dans ces tons enfermés au profond de l'inconscient, comment trouver et garder les vagues exaspérées des exigences humaines quand libérées elles deviennent christiques, divines ?

Quand le feu brûle en nous et que le cœur en accuse les méfaits pour ne s'irradier que de souffle et pour respirer encore les années merveilleuses d'une vie en rose comme on aime à la peindre quand on se veut heureux absolument.

Dans les caracolages de ces montures équestres que le bonheur fuit quand la cavalcade est trop brusque et qu'elle mène, tambour battant, dans les lits défaits de nos oublis les plus stridents.

Y a-t-il là des viols, des règles ou des dissidences qui, sans parler de droits nous arrivent comme ça tandis que sans vouloir mais en gardant l'espoir, on se régale de nous pour ne pas perdre le cœur... la main ? l'habitude...

Dans les volutes nacrées que nos yeux éblouis gardent après quelques bonheurs volés le temps d'un baiser ou

d'une marche esseulée... se retrouver enfin, dans cette plénitude sacrée où rien en se dévoilant ne peut rester secret parce qu'alors, dans les nimbes ou les enfers que seront ces paradis auxquels nous nous perdons quand en se voulant exemplaire on ne se connaît que léger.

De mal en pis, parfois, des années et des années s'entassent sur des riens que nous subtilisons pour ne pas s'engager à aller plus loin de peur de s'arrêter en chemin parce que la route trop longue n'épargne personne dans ses épreuves lourdes que tôt ou tard nous en connaissons.

De ces apocalypses où le tonnerre éclaté gronde en ses éclairs vibrants que notre ciel accuse de ses pauvres peurs comme si dans l'espace ainsi violé on pouvait encore prendre ou écouter ce qui, à jamais perdu ne sera, encore, une fois de plus, que regretté.

Dans l'esclavage de soi provoqué par chacun, des tonnes de réserves à ne pas décharger sur ces pentes traîtresses que nos pas évitent afin de ne pas entraîner en des glissades ces odieux dérapages que connaîtront pourtant les lâches et les pleutres.

À se demander comment ne pas sourire quand d'un visage blême en été ou en automne, les yeux cernés et la bouche amère se jouent encore de nous et tentent de nous plaindre.

Il y a des excès que sans connaître encore le corps peut préméditer d'un cœur qui se lamente tandis que sur les rails d'une pensée profonde, sont lancées les données que nous nous refusons.

Affirmer, infirmer, déformer de soi jusqu'aux flèches les plus perfides que nous nous infligeons en massacreurs patentés de raison ou de volontarisme. Où se logent nos plus belles esquives ? C'est à se demander même si nous

en sommes inconscients ou pas ? Ces phrases que nous nous débitons, ces mots que nous assenons, ces risques que nous évitons, tous ces parterres de fleurs fanées, issues de nous, piétinées, que nous balayons de peur des poussières immondes que nous pourrions en respirer si nous nous forçons à les identifier pour y faire face. Et les autres que nous entraînons, forces viles et volontarismes persistants, parce qu'il est si facile d'incriminer les autres, cela nous fait rêver à cet autre nous-même auquel nous aspirons et qui se refuse encore à moins que nous n'en refusions les prémices, par peur, rémission ou qui sait quoi, encore ?

De ces atouts qui n'en demeurent pas moins les nôtres, dons, grâces ou divines aspirations qui nous arrivent sans rien faire pour, pourquoi ne pas négocier ? Porter allégeance ou nous conforter dans le fait qu'être humain est après tout, avant tout être divin, à la fois ?! C'est si évident qu'il pourrait paraître vaniteux de n'en pas faire état afin d'en montrer par l'exemplarité les moindres bienfaits qui, c'est vrai, existent et que nous subissons parfois tant il paraît difficile d'y collaborer naturellement !

De ces dragons qui nous habitent, certains tout célestes, ne nous en déplaît, et à cet univers chthonien qui se repaît de nos faiblesses, pourquoi ne pas opposer justement ces largesses dont ils nous couvrent ou nous comblent, c'est selon !

Quand le cerveau embué comme ce matin, Didier tente de ne pas réfléchir, un amoncellement d'idées en vrac lui tombe dessus sans qu'il sache d'où elles proviennent, comment elles sont là tout à coup et pourquoi. Elles ne lui ressemblent pas, il ne les reconnaît pas, pourtant c'est en lui qu'elles se déversent et prennent source, à la fois, c'est

épuisant et si anarchique par moments qu'il ne parvient pas à en canaliser les flux. C'est difficile, lourd à supporter, blafard il ne se reconnaît pas dans ce miroir de la salle de bains où il se rase. Bref il est dans une assiette instable, ne lui appartenant pas et il ne sait comment s'en débarrasser ! Rasé de frais Didier embrasse Liza et sort pour aller rue Saint-Guillaume à Sciences Po, il a rendez-vous avec un ancien prof qui a demandé à le voir.

Il se gare boulevard Saint-Germain, rien de plus près et marche, il fait bon et ces quelques jours à Paris sont bienvenus. Ils ont laissé Julie aux parents à Mimizan et Didier se tâte. Où habiter ? Ils n'ont encore rien décidé avec Liza. Ne nous pressons pas, a-t-elle dit. Elle a raison, ne nous pressons pas. Ils sont rue de Babylone où Liza a gardé son petit trois pièces. Pied à terre commode, la preuve.

— Didier ! Didier, bonjour !

Il se retourne, c'est Cléa. Élégante, pressée, elle va sans doute chez Rykiel où elle travaille toujours de temps à autre, collections obligeant.

— Mais quelle surprise ! Pourquoi n'as-tu pas appelé ?

— Nous ne sommes là que depuis deux jours.

— Nous ? demande Cléa interrogative.

— Oui, Liza et moi.

— Ah ! Le regard de Cléa s'illumine, enfin elle t'a dit ? Julie...

— Oui oui, nous allons nous marier.

— Bon. Je suppose que vous êtes rue de Babylone ? Je vous appelle, ce soir, je suis très pressée et en retard. Un baiser sur les deux joues et voilà Cléa envolée.

Les gens passent, visages fermés, regards absents, quelques jolies femmes ou filles cherchent les regards des autres femmes, hommes, comme un miroir où se rassurer, comme un reflet dont elles ornent ces rues où rien ne passe de l'intériorité, où rien ne filtre d'une quelconque intimité. La circulation reste intense, cela sent mauvais, les gaz pollués, polluants agressent Didier, qui tout à coup se dit que ce serait criminel de plonger dans cet enfer la petite Julie jolie ! Non, se dit-il, il ne faut pas. Pourquoi Paris ? Toujours Paris comme si c'était la France !

Rue Saint-Guillaume, René Tordjman l'attend devant la porte et ils vont au bistrot en face, au coin de la rue de Varenne.

– Comment allez-vous Didier ? Content de vous voir. Voilà, c'est une proposition qui pourrait vous intéresser. Il s'agit d'un poste vacant à l'université du Colorado près de Denver, ils veulent un professeur français de droit international qui aurait fait Science Po. J'ai pensé à vous. Vous êtes libre et vous correspondez parfaitement au profil puisque vous parlez couramment anglais et que vous avez fait des stages aux États-Unis.

– Je ne suis plus tout à fait libre, je me marie et j'ai une petite fille de trois ans.

– Félicitations mon vieux, René lui tape sur l'épaule. Je pense que vous devriez en parler avec votre femme. C'est une expérience intéressante et rien ne vous oblige à y rester trop longtemps. Le premier contrat est de trois ans, après vous voyez. Il y a toujours preneur pour les États-Unis. Ce n'est pas un risque. Voyez et tenez-moi au courant. Vous avez mon numéro personnel ?

– Je crois. Didier vérifie. Oui, il l'a.

Je vous appelle dans deux à trois jours.

– D'accord, mais pas plus tard. Il faut, si c'est non, que je trouve quelqu'un. Au revoir Didier et à bientôt.

Didier est agréablement surpris. Que René Tordjman ait pensé à lui pour ça ! Mais c'est vrai que ça lui correspond bien.

Le Colorado ! Voilà autre chose !

Bon, on va voir avec Liza. Je vais l'emmener au resto pour être plus tranquille, sinon elle va bouger sans arrêt pour cuisiner, servir, débarrasser et ça ne va pas aller du tout !

Quand le temps resserre l'étau qu'il plaque sur le cœur comme pour en extraire le meilleur, de temps en temps, l'écho d'une chanson presque oubliée se rappelle au souvenir comme une mémoire sensorielle prête à ressusciter une fois de plus, accordant encore de ses effluves, le meilleur sans qu'encore on en puisse détecter le pire.

Les saisons se taisent, les chansons se fredonnent, paroles adéquates qui confortent de l'instant ce que l'on veut en retenir en leur faisant dire, à ces chansons, ce que nous n'osons ou ne savons pas formuler aussi clairement parce que la mélodie intérieure est si difficile à cerner...

Le bruit à Paris est insupportable et quand Didier se gare à nouveau rue de Babylone, il est ivre de ces rumeurs sourdes que la ville déverse en pagaille aux feux de circulation, aux carrefours, partout en fait. Et c'est si désagréable qu'il rêve d'être transporté par baguette magique sur la plage de Mimizan. Le rêve, se dit-il !!

Mais hélas, il n'y a que dans les dessins animés que c'est possible. C'est pourquoi j'adore les dessins animés, se dit Didier, tout y est possible !

De ces sources immortelles où s'abreuvent les imaginations, des trésors coulent à plein temps, disponibles avec lesquels jouer, créer, construire, inventer, innover... de ces sources que les générations trouvent, qu'elles redécouvrent et où elles plongent, de ces sources admirables où tout est dit, tout entendu, tout connu et tout su...

Comment ne pas en être étonné et Didier pense à Léonard de Vinci, pourquoi ? Parce qu'il fut un de ces visionnaires des temps modernes...

De ces sources...

Mais le Colorado n'est pas la porte à côté...

Didier est perplexe, depuis un moment déjà il vaque d'une pensée à l'autre comme il a aimé d'une femme à l'autre des différences troublantes pourtant semblables et si uniques à la fois.

Que ce soit dans l'extase ou la raison, de l'irrationnel à l'intuition, il vaque, en lui-même et rien de mieux que la solitude pour l'y pousser. Liza le sait, qui le laisse vraiment tranquille, à son rythme. De tous temps, se dit-il, elle fut la seule ! Elle a toujours été la seule à aimer sa solitude à lui, Didier, au point de la respecter totalement, et c'est formidable !

Il décide de rentrer quand même, parce qu'un moment il a hésité à aller faire un tour au square de la rue de Babylone, mais non, je rentre, j'ai envie d'être avec Liza. Je rentre.

Elle est au téléphone, lui sourit dès qu'elle l'aperçoit en disant :

– Voilà Papa ma Julie, je te le passe d'accord ?

Et Didier d'embrasser Julie en direct, heureux d'entendre son babillage auquel il ne comprend pas encore tout. Puis elle lui passe sa grand-mère et Diane donne des nouvelles.

Tout va bien... ils peuvent prendre leur temps à Paris, Julie est toute mignonne et Anaïs s'en occupe très bien... ainsi que le grand-père et les jumelles.

En raccrochant Didier fait part à Liza de la chance qu'ils ont d'avoir à Mimizan tout ce petit monde familial qui épargne à Julie les empoisonnements parisiens et autres pollutions.

Liza approuve.

– Si on allait dîner chinois ?

– Si tu veux mais où ? demande Liza.

– On est sûr de ne pas se tromper si on va au *Tong Yen*.

– Non ! On risque de tomber sur Cléa et tout un tas de gens !

À ce moment le téléphone sonne, c'est Cléa justement. Didier n'a pas eu le temps de dire qu'il l'avait croisée ! Ponctuelle, Cléa, trop heureuse de les savoir parisiens ! Empressée Cléa qui les invite à dîner... au *Tong Yen*. Mais Didier prend le récepteur pour refuser, ils ont à parler Liza et lui, pas ce soir. OK... on se rappelle.

Clair de femme sur nuit parisienne, Liza a le charme absolu de la femme aimée qui le rend au centuple. Didier ne se lasse pas de ses yeux Taylor, de son visage... de tout elle, en détails et globalement !

C'est Sacha Guitry qui disait que la femme n'est que détails : jambes, croupe... seins, alors que l'homme a un torse, des jambes... bref il disait ça bien, se dit Didier, mais Liza est un tout qui a de bien charmants attributs ! Les hommes regardent Liza, comme ils regardaient Cléa ou Sylvie ? Non, différemment, mais après tout, se dit Didier, on s'en moque ! Pourquoi est-ce que je fais attention à ça

tout à coup ? Il se sent devenir futile et il pense que Paris souvent lui a fait cet effet-là, on se demande pourquoi, ça doit être contagieux ! On ne fonctionne pas à Paris comme on fonctionne ailleurs. À Paris il y a des ratés dans la tête ! On pense bête quelquefois, des préoccupations sans intérêt, un peu mondaines et puis quoi ? On s'en fout !

L'amour a des embellissements instantanés que connaissent les amants attentifs. Il s'enroule autour d'une taille ou se plonge dans un décolleté tandis qu'il suit d'une jambe le galbe étonnant non pas par désir seulement, non, mais avec une tendresse particulière dont la joie est compagne.

L'amour est un départ constant, une partance latente qui n'a de secret que dévoilé tant la magie mystérieuse qui y préside embellit ceux qui s'y laissent aller d'un cœur pur.

Mais en amour le cœur est toujours pur, et tout à coup Didier se rend compte à quel point c'était différent avec Cléa ou Sylvie ! Et les autres, n'en parlons même pas ! se dit-il.

En amour le cœur est toujours pur et c'est ce qui fait la différence. Cette tendresse subite qui jaillit du plus profond du désir ou même du sexe.

Il y a en amour, même au cœur de l'érotisme, un attendrissement à cause de la beauté alors exprimée, comme une formulation intérieure que cette beauté renforce et ennoblit. C'est le don pur qui apparaît, qui transparaît dans l'intimité la plus subtile. Le galbe d'un sein ou d'une jambe, l'étincelle dans le regard ou des lèvres offertes et voilà que le désir s'émeut d'être aussi satisfait, et voilà qu'il s'éveille un peu plus noble et si pur qu'on est étonné.

Rien à voir avec ce que Didier a connu avec Cléa ou

Sylvie, cette sorte de rage de vivre et d'aimer comme on lutte ou comme on fait la guerre. Vaincre ou être vaincu, à tour de rôle, changer et se remettre en jeu, jeux de mains et de corps, de sexe et de port de jouissance à atteindre, à connaître pour mieux y pousser l'autre et ainsi le vaincre à nouveau. Victime consentante d'un moment à parfaire qu'à peine accompli on est prêt à retenter, à nouveau, autrement, et si c'était mieux ? Rage de vivre, rage d'aimer et de se faire aimer. Il y a là quelque chose de pathétique, un zeste d'irrésolu qui se cherche et se trompe encore. Des zestes de riens qui s'ajoutent à trop ou trop peu pour être sûr d'en tirer le meilleur, à coup sûr ou encore au hasard ?!

L'amour a des attentions que rien d'autre ne peut envisager parce que le reste est si loin du don que nul ne peut en imaginer la portée...

L'amour

Didier le respire... à fond, c'est bon, c'est beau, c'est vrai. Sombrier dans ce qu'on peut appeler le spleen n'est pas à proprement parler agréable. Sorte de cafard doublé de chagrin nostalgique où tout semble si triste que l'envie de pleurer détermine une attitude pessimiste s'il en est où, des larmes aux trop-pleins qu'elles supposent, on ne sait plus trop bien si l'on a envie de pleurer, pourquoi et comment ça nous a pris !

Il y a des jours comme ça où tout va mal et ce qui s'y passe en général n'est de toute façon pas bien perçu et ne peut en aucun cas l'être !

Il y a des jours, des nuits, plus rarement, mais des moments de vie où ce qui nous colle à la peau y colle si bien que l'idée même de le décoller ou de s'en débarrasser est impensable, comme si, dans la réalité du temps qui nous

pose ainsi, rien ne pouvait en aucun cas s'améliorer, ni nous ni ce qui nous arrive ou pas, c'est ainsi et le chagrin qui en découle est une marque certaine du destin, ce grand ennemi des incertains ou des faibles !

De ces journées mornes où rien ne va plus, on garde des cicatrices légères si l'on s'en tient à ce qui est et non à ce que l'on en fait ou en suppose. Ce qui est n'est qu'illusion sur le moment, soi et les autres, avec ces exagérations bêtes qui amplifient les faits en les embellissant d'horreur au point que la déprime a la partie belle.

Ce que l'on en fait ou en suppose est partie de ces illusions assaillantes qui déversent sur le mental les courts-circuits de nos tendances les plus sécurisantes. Le spleen dans ses demi-teintes noires a des aigreurs qui ne conviennent à personne et de ces aigreurs que nous connaissons tous un jour ou l'autre rien ne peut induire un quelconque soulagement parce que même s'il ne nous appartient pas, ce spleen, nous sommes si prompts à le faire nôtre, que rien ne pourrait en dissuader les folles perturbations que plongés en nous-mêmes, nous augmentons de l'intérieur, et c'est pire.

Didier qui n'est pas un être tenté par la déprime, ni même visité par elle, la solitude en lui est trop ancrée pour laisser entrer ce genre d'intrus qu'il ne reconnaît pas pour sien... Didier donc a un mal fou à comprendre d'une part le mécanisme du spleen et d'autre part à ne pas comprendre comment l'attaquant ou ce qu'il considère comme tel n'est pas immédiatement délogé !

C'est pourquoi, quand ce jour-là, à Paris, Didier sonne chez Cléa et la trouve dans un état avancé de spleen noir aux

entournures étroites et à l'immense chape de chagrin de plomb, il ne comprend pas et au bout de dix minutes le dit, ce qui fait éclater Cléa en sanglots, crise de larmes salutaires dont elle peut lui savoir gré.

Il faut dire qu'il fait aussi gris sur Paris que dans l'âme de Cléa mais le pire, c'est que cette dernière n'a aucune raison. Le spleen est un monstre aux antennes irrationnelles qui tente ses escapades de façon anarchique, là où c'est possible et cela ne veut pas dire là où il y a des raisons de l'accueillir ! Cléa est donc *spleeneuse* ! Elle est chagrin et triste sans aucune raison de plus que son habituel quotidien qui d'habitude, la satisfait pleinement.

Didier ne sait que dire, c'est pourquoi, retrouvant le domaine familier de la cuisine, il décide de faire du thé. Ce sera toujours ça.

– Es-tu heureux ? demande Cléa.

– Tu sais, je crois, je suis tenté de dire oui, mais qu'est-ce que c'est que le bonheur ? Quand je suis heureux, je me dis que ça risque de changer et par superstition quelquefois j'ai tendance à dire que je suis bien, vraiment bien.

– Oh ! Je t'en prie, ne philosophe pas, je vais me mettre à pleurer, dit Cléa avec une petite mine grimace !

– Y'a vraiment pas de quoi !

– Si justement, y'a de quoi. Tout est sensible en moi au point de me donner mille et une raisons de pleurer et de m'apitoyer sur mon sort.

– Très mauvaise réaction, assure Didier, tu as une chance incroyable ! C'est parce que tu n'as pas de jules en ce moment ?

– Qu'est-ce que tu racontes ! Évidemment ! Il y a un jules...

– Mais ce n'est pas le bon ! Parce que je t'ai connue éclatante de forme avec le bon jules – Didier ouvre les mains, paumes en l'air – *myself*!

– Écoute Didier, tu dis n'importe quoi, mais Cléa a quand même retrouvé le sourire.

– Ah ! Tu vois que tu te marres... un peu, tu ne ris pas assez.

– C'est vrai. Au fait pourquoi Liza n'est-elle pas là ?

– Elle est allée faire des courses, elle sera là vers dix-neuf heures trente. Je crois qu'elle voulait aller voir chez ta copine Rykiel.

– Mais il faut me le dire afin qu'on lui fasse des prix ?!

– Laisse tomber... je suis bourré ! Didier rit franchement. Cléa aussi. Peu à peu cette dernière se déchagrine, Didier aidant à chasser ce vilain spleen gris noir qui avait envahi la maison et l'âme de Cléa.

Cléa qui était en peignoir se lève pour aller s'habiller. Elle revient en jean et T-shirt dans lesquels Didier la trouve toujours aussi juvénile. Il pense que c'est incroyable ! Mais elle est toujours aussi belle.

– Je ne fume presque plus, tu sais.

– J'espère bien, avec moi tu ne fumais plus du tout !

– Eh oui, mais Sylvain fume et ça n'est pas aussi simple.

– Sylvain ne devrait pas fumer, jette-le avec tes cigarettes et tes cendriers !

– Comme c'est simple avec toi ! lance Cléa...

– Dis-moi, tu vas mieux là non ?

– Eh oui ! C'est marrant, je crois que tu es l'antidote adéquat pour le spleen !

– Tu vois bien que tu as besoin de moi, on a toujours besoin d'un petit Didier chez soi !!

Cléa éclate de rire en sirotant le thé que Didier lui a servi. Perché sur un tabouret haut elle fait face à Didier de l'autre côté du comptoir qui les sépare. La cuisine américaine donne dans le séjour et c'est très convivial, comme toujours chez elle.

Soudain la sonnette retentit. Didier va ouvrir à un homme, Sylvain, qui se présente. Entre, entrez. Sylvain est grand, bien bâti, évidemment, se dit Didier qui lui serre la main en disant :

– Je suis l'ex !

– Ah ! Bonjour Didier. Apparemment Sylvain est au parfum. Un bon point pour Cléa et lui.

Tandis que Cléa et Sylvain discutent, Didier s'extrait de la conversation, il a le don de le faire sans que les autres s'en aperçoivent. C'est qu'il prend tout à coup une tangente, commune à tous mais qu'il est le seul ensuite à suivre, c'est assez étonnant et ce n'est que bien après que les gens présents se rendent compte qu'il n'a pas participé tout en étant présent. Sur le moment personne n'y voit rien du tout. Didier ne sait pas comment il s'y prend réellement, il sait seulement qu'à un point donné, il est capable de rejoindre en lui cette éternelle solitude qui couve de façon latente et que de là, en sécurité et absolument seul, il entre dans un espace inviolable où rien ne peut le déloger et dont rien ne peut non plus transparaître.

Cette forme de solitude-là, lorsqu'il est entouré, est peut-être la plus profonde qu'il connaisse, elle fait de lui un spectateur sensible et vif de tout ce qui se passe alentour, comme si, étonnamment agile d'esprit et avec une grande vigilance, il était capable de tout voir, tout entendre, de

façon si impersonnelle, que sans s'impliquer, il est au centre des débats. Et c'est d'ailleurs pour cela que personne ne s'aperçoit de cet état second qu'il vit, parfaitement solitaire lorsque entouré il éprouve soudain le besoin de fermer ou de s'extraire de manière à participer plus à la vie qu'à un morceau de celle-ci. C'est une sensation curieuse, parfaitement harmonieuse de laquelle il n'exclut rien mais dans laquelle, totalement inclus aux autres, il les accepte et les reconnaît pour une partie de lui-même.

Didier vaque ainsi, fait des mouvements, accomplit certains gestes, a même sans doute des expressions qui passent ou habitent son visage, mais rien de ce qui, vraiment à l'intérieur, peuple cette solitude et la fait naître, n'est apparent ou agressif.

C'est ainsi et le fait de se laisser aller à cet état est une volupté sans nom dont il a fait maintenant un exercice qu'il pratique quand cela le prend pour une raison ou une autre, mais toujours pour un travail dont la relation porte en elle le fruit et le germe. C'est une façon de faire le point sur soi, donc de comprendre aussi les autres. Si Didier devait définir cet état, il dirait simplement que c'est de l'altruisme, ou le contraire de l'égoïsme et que la solitude ici devient l'athanor de ces secrètes survies qui ne valent que lorsqu'on est capable de les communiquer, ou mieux, de les partager ! C'est vrai, ça a l'air ainsi d'un paradoxe un peu verbeux, ça ne l'est aucunement. C'est ainsi.

Didier vaque donc à sa solitude, en ermite citadin sur fond de cuisine américaine chez Cléa, il sert du thé, rince une tasse, lave une cuillère, le tout dans un état si plein, si parfaitement solitaire que personne n'en peut saisir la sérénité et l'autonomie intérieure qui se déploie sur bruit de

fond auquel il ne participe aucunement.

Cette faculté qu'a Didier l'a toujours servi, notamment lorsqu'il faisait ses études. C'était un recours facile et pratique pour s'extraire d'un environnement perturbant et pouvoir s'isoler pour travailler seul, sans en faire tout un plat !

Les terres lointaines ont des résonances inconnues que l'intellect anticipe un peu, mais aucune idée, aucune pensée n'en peut donner l'imagination exacte quant à ce qui y est vécu ou ce que l'on en vivra. C'est ainsi que le Colorado, discuté, examiné, analysé depuis la France que ce soit de Paris ou de Mimizan, s'en est allé en pièces, comme un puzzle trop difficile à construire, on en connaît les parties et l'on en oublie régulièrement les assemblages parce que les couleurs charnières des repères s'estompent sur une mémoire paresseuse parce qu'ignorante. Il est bien connu que la mémoire a besoin de données pour exercer son pouvoir. Sans elles, elle ne peut que tâtonner sans vraiment beaucoup de précision et ces parties de rêve qui s'y accrochent sont souvent si fausses que la réalité en sera forcément décevante parce qu'elle sera autre.

Alors que faire ?

Le Colorado, mot magique, Denver, ville à laquelle on peut penser, que l'on peut regarder sur des photos nullement représentatives, tout cela devient vite un magma si le mental ne décide pas d'en forger une motivation qu'on se demande comment produire, quand rien ne nous attire ou ne nous pousse. Ce qui est le cas pour Liza parce que Julie est si bien à Mimizan et ce qui devient, par ricochet, le problème de Didier.

Le Colorado donc s'est effacé peu à peu du quotidien quand, de guerre lasse, Didier a décidé d'appeler Tordjman et de lui dire non, ce qui fut pour lui un effort, car solitude oblige, vieux réflexe de célibataire, il serait bien parti, lui, le Colorado, ça le botte bien !

Il y a donc un premier petit accroc au bonheur conjugal qui est une priorité, par là même pour lui et Liza et qui, si elle devait se préciser sur un ton conflictuel pour entraîner l'un dans le mouvement de l'autre, le gonflerait très vite, il le sait, il l'a même dit à Liza qui lui a répondu :

– Tu n'as qu'à partir, on ira te voir de temps en temps !

Didier n'est pas du style à revenir sur ses décisions, s'il se marie, et il se marie, autant vivre avec sa femme et sa fille dont déjà les trois premières années lui ont été volées...

Mais ce genre de situation à compromission forcée le taraude et il n'aimerait pas qu'elles se reproduisent trop souvent. D'où son inquiétude...

En fait ce qui l'inquiète le plus est la position prise, inconsciemment, par Liza. Elle n'est pas demandeuse, elle n'a rien exigé, elle est partie. Didier maintenant prend leur couple en mains et on dirait que Liza tout à coup demeure déterminée dans ses décisions par rapport à Julie et à eux et qu'elle s'y tiendra quoi qu'il arrive. Ça, Didier en a bien peur, est une cause de conflit qu'il va falloir régler très vite. En effet, si elle n'y met pas du sien, il n'y aura pas de couple possible. Et ce serait bien dommage.

Didier, lui, est décidé mais il sait parce qu'il est lucide, qu'il ne fera pas ce couple seul, il faut être deux et Liza bien sûr est déterminante. Inquiet, un peu, mais il sait aussi que Liza l'aime, qu'il l'aime, pour sa part, et qu'il n'y a aucune raison, a priori, pour que ça ne marche pas.

Mais il faudra aborder le sujet, c'est certain.

Quant au Colorado et à son université, c'est le passé, ça n'est pas un problème, le choix est fait. Maintenant il faut trouver à travailler. Paris lui semble aussi compromis et il se dit que s'il faut trouver quelque chose dans les Landes, c'est pas gagné ou alors monter quelque chose ?

Liza a bien monté sa boutique qui marche très bien, à Mont-de-Marsan. Alors ? Il faut y réfléchir. Mais une autre décision qu'il prend soudain et clairement : non, pas Paris. C'est un choix et il compte bien en parler ce soir avec Liza puisqu'elle attend sûrement, sans rien dire, cette décision... mais bien sûr elle n'a rien dit, attendant qu'il fasse ce pas-là seul. Elle a raison, se dit Didier, qu'est-ce que je peux demander de plus ? Elle a raison !

Le temps semble-t-il a passé.

La sonnette a retenti, il doit être vingt heures et Didier, en pleine solitude toujours, est allé ouvrir. Liza est chargée de paquets, elle l'embrasse en riant et court vers le séjour où elle laisse tout tomber en vrac derrière le canapé pour ne pas encombrer.

– Oh ! Mais, s'écrit Cléa, tu étais chez Rykiel enfant, c'est adorable, montre.

Et aussitôt Cléa déballe des amours de petites robes et T-shirt, chandails en velours de coton couleurs Rykiel et si mignons que c'est vrai, pense Didier, c'est craquant !

C'est à ce moment-là qu'il décide de sortir de son état de solitude avancée pour rejoindre le petit groupe et passer une soirée agréable. Cléa a tout commandé à l'épicerie chinoise du *Tong Yen*, il n'y a plus qu'à réchauffer.

Quand la sonnerie tinte pour la troisième fois, Sylvain réceptionne la livraison et la pose sur le comptoir. Ce soir

c'est Didier et Sylvain qui se chargent de tout préparer, tandis que les femmes papotent entre elles, avec eux, et qu'elles se reposent, une fois n'est pas coutume !

Le mariage avec soi-même est probablement l'union la plus fécondante qui soit. C'est dans la solitude qu'elle se propage doucement jusqu'à l'évidence certaine que rien ne nous en distraira. Le mariage de l'eau et du feu, en soi, celui des énergies mâles et femelles, en soi, est si fructueux que rien ne peut s'y comparer. Didier sait que la solitude en est le moyen parfois vertigineux, il connaît les pièges, les pentes raides, les glissades dangereuses et les rétablissements in extremis que jamais, à deux, on ne peut faire ou même approcher. C'est un parcours solitaire où chaque minute compte. Il ne sait pas pourquoi la solitude le fait penser à ces chants de tourterelles qui peuplent Mimizan dans le jardin, on les croit en couple et puis on se rend compte très vite que leurs chants très lancinants sont essentiellement solitaires. Ils peuvent se chevaucher, s'annuler, se continuer mais ils ne se répondent pas. Ce sont des mélopées répétitives, linéaires et complètement solitaires. Didier aime bien ces chants de tourterelles et souvent, dans sa solitude, ils se croisent, ouvrant un espace encore plus restreint où le rythme languissant traverse d'une roucoulade directe ce qui est perçu par l'oreille, sans déranger ce qui s'annonce ou ce qui est gestatoire.

Didier, seul, ne peut chanter ainsi, il ne peut qu'écouter les notes lancinantes qu'un vol solitaire, encore, soutient parfois le temps d'un frou-frou gai dans les plumes beige rosé teintées de blanc sur l'éventail de la queue déployée.

La solitude est une prière qui se vit et se suffit, c'est une

verticalité comparable à une flamme de bougie. Et quand il arrive à Didier de vivre sa solitude à la maison, dans sa pièce, comme dans son antre, quand il était plus jeune, alors cette solitude est indissociable d'une flamme de bougie qu'il allume, compagne verticale de ses plus beaux moments que l'union avec soi-même recueille un peu plus en ses exigences sacrées.

Didier se dit encore qu'il n'est pas fait pour le mariage traditionnel, ce mariage où l'on s'accroche à deux aux branches que l'on peut saisir de l'autre et que l'on coupe de soi-même. Mais bien sûr qui est fait pour ça, se dit-il, personne ! Ça demande un effort. La solitude ne demande rien. Elle donne tout. Sa magie qu'éprouve Didier, profondément, est si intense, qu'il ne comprend pas comment elle n'est pas plus attirante pour autrui ! Car, il le voit bien, elle ne l'est pas. La solitude, on la fuit ! Comment est-ce possible ?! Didier, compétence en solitude oblige, ne comprend pas...

Il y a des morceaux de roi en tout. Nourriture, vêtements, assurances, que sais-je ? se demande encore Didier, mais c'est certain, il y a des morceaux de choix, roi, en tout.

Que ces morceaux-là ne soient traités et ne traitent que de matériel et d'avoir, c'est encore sûr. Mais qu'on se les arrache quand on les connaît, c'est certain encore.

Alors que l'on passe à côté de ce morceau de vie, morceau de roi, choix de voie, qu'est la solitude, dépasse pour Didier tout ce que l'on peut imaginer.

En termes de rien, on peut tout commencer, c'est exactement ce qu'elle permet cette solitude.

Didier qui pense soudain à la retraite bénédictine qu'il avait faite il y a quelques années se prend à envier les moines.

Bien sûr il y a le vœu de chasteté. Le vœu de pauvreté... comme les Clarisses. Sainte Claire avait fait ce vœu en demandant la permission au Vatican, à une époque où les religieux et religieuses avaient droit à leur fortune personnelle lorsqu'ils prononçaient leurs vœux. Sainte Claire – avec un nom pareil, c'est pas étonnant, se dit Didier – a donc été la première à demander le choix possible de la pauvreté.

Bien sûr il y a ces vœux dont celui de chasteté paraît à Didier, le sensuel, le plus problématique, mais cette solitude du monastère où l'on se frotte quand même à la communauté lui semble une vie privilégiée. Régulée, avec son rythme, ses efforts, ses prières, ses oraisons, ses vêpres, ses matines, ses messes... Didier se prend quelquefois à y rêver. Quand il avait quinze ans, avant Francis-Liza, Cléa et Sylvie plus les autres après, il y pensait très sérieusement. Mais la découverte du sexe l'en a coupé. La vie dissolue – qu'il a ensuite expérimentée à Paris – le sexe pour le sexe – a ôté complètement de sa tête cette possible vocation, qu'il avait, en secret, envisagée sérieusement à l'époque. Mais peut-on ou est-on... sérieux à quatorze ans ? Il avait ensuite rétrospectivement regardé ce passage-là comme une envie d'adolescent.

Aujourd'hui Didier se demande sérieusement si à quatorze ans justement on ne sait pas mieux qu'après ? Parce que si encore on n'a pas vécu, ce qui était son cas, on a pourtant la vision intérieure juste parce que pas encore polluée par les mille et une idées ou possibilités qui se pressent ensuite à nous sans nous appartenir forcément.

Didier se considère un peu comme un moine sans habit, cela en ferait sourire plus d'une, se dit-il, mais c'est

pourtant ainsi. La solitude dans laquelle il aime se réfugier, en laquelle il se complaît, qu'il utilise comme le tremplin d'une évolution qui lui a toujours semblé importante – pas seulement – prioritaire, cette solitude le rapproche de ces moines ou de ces prêtres dont les vœux bien souvent ne sont que façons et moyens d'adhérer mieux à la solitude. D'y être bien et de s'en nourrir.

Peu de femmes ont réellement compris Didier sur ce plan-là. Elles ont dit, pour plaire, qu'elles acceptaient et qu'elles comprenaient, c'était faux. Tout, leurs réflexions à ce sujet, leur façon d'aller avec, qui ne cadrerait pas du tout avec ce que Didier pouvait en vivre. C'étaient des mots, du vent.

La seule qui a compris et qui n'en a pas rajouté, c'est incontestablement Liza. Parce que Francis l'avait expérimentée et vécue cette solitude, peut-être ? Mais elle, elle a su accompagner sans envahir. Juste savoir et ne rien dire, n'en pas rajouter. Liza oui, mais les autres... nenni !

Seulement aujourd'hui c'est pire, la solitude est pour Didier une sorte d'amante. C'est la maîtresse absolue à laquelle il ne peut se permettre d'être infidèle. Il trompera une femme avec la solitude mais en aucun cas ne fera le contraire. Impossible !

Problème ? Tu as peut-être un problème, se dit-il.

Tout cela lui passe et repasse par le cœur et les tripes durant cette soirée où ils dégustent le dîner *Tong Yen* délicieux commandé par Cléa.

Pourquoi ?

Comment savoir ? Ici son passé se mêle à son présent mais de façon si subtile et grossière à la fois que cela n'a rien à voir, il en est persuadé. Il n'y a qu'à voir Cléa et Liza ensemble pour savoir que le problème est tout simplement inexistant !

Sylvain, lui, navigue à vue entre sa maîtresse et Liza, mais surtout entre sa maîtresse et Didier dont il a beaucoup entendu parler à la fois par Cléa mais par ces relations un peu perverses du jet-set parisien et du show-biz puisque Sylvain est comédien ! Et il est à parier qu'il connaît Sylvie Marin. Didier le sent !

Le tohu-bohu organisé intérieurement que vit Didier ce soir avec ses amis et sa femme Liza est très curieux pour lui, mais aussi pour ceux qui ne sachant pas, le voient rire quand il ne faut pas, à contretemps, ou dire à brûle-pourpoint une phrase dont la résonance n'a de signification que dans la trame intérieure que Didier file consciencieusement, tandis que les autres sont à des années-lumière de ses préoccupations intérieures.

Liza qui le connaît bien ne voit rien, non plus que Cléa qui, ce soir, spleen dégagé oblige, ne pense qu'à elle et un peu aux autres !

Didier flotte entre vie religieuse et mariage prochain, entre Cléa-passé et Liza-présent... dans un *no man's land* où il se promène surpris par les nouvelles bornes qu'il installe ou qu'il n'avait pas remarquées avant !

Il sourit et joue avec les baguettes chinoises, s'extasiant béatement sur les plats, contrairement à son habitude, à tel point que le voyant bêtifier ainsi, les femmes se disent que quelque chose est en train d'arriver à Didier, mais quoi ? Seul Sylvain qui n'a pas de repères quant à un Didier différent ne remarque rien sinon que Didier demeure en dépit de tout, exclamatif et béat. Mais comme le dîner est succulent, il trouve ça plutôt normal.

De tous ces accouplements que Didier a connus, les visages de femmes ont disparu, effacés par une mémoire sélective qui n'a rien pu retenir de la jouissance elle-même, non plus que de l'acte d'amour. Gestes faits, jouissance prise, style différent pour dame en sexe majeur dont rien ne reste qu'un prénom, et encore... il ne se souvient pas de tous, pas de toutes même !

Comme des gouttes de pluie fines tombant en rideau espacé sur fond de soleil brillant, ces dames s'écrasent au parterre insignifiant où se continuent des pas qui, sans se retourner, passent vers d'autres horizons dont les regards perdus, sont absents à jamais.

Dans les feuillages vert brillant que la pluie caresse en tombant, des gouttes s'accrochent, larmes fragiles que le temps ne fixe pas mais qu'il épure en les poussant à glisser vers des néants dont elles ne reviendront pas, évaporant en secret les mémoires faciles qui s'en étaient réunies, le temps de croire aimer.

Les silences jouent de leurs soupirs sur quinte en amour néant, tandis que les mots dits ne reviennent qu'en souvenirs mineurs parce qu'ils sont tant galvaudés qu'on ne sait plus trop qui a dit ou murmuré, tu ou crié ?!

Mais de tous ces moments qui furent nôtres, comment différencier ceux qui furent heureux de ceux qui ne furent que peureux, gelés ou trahis ? Parce que, finalement personne n'aime être berné et quand c'est par soi-même que le pire arrive, alors on se dit que l'on était logé par soi-même à bien mauvaise enseigne !

Et c'est souvent douloureux même si le miroir ne sait plus renvoyer que notre seul visage, tant l'autre a peu compté.

Quant aux corps, parlons-en, mais ils savent si peu être

sans le cœur que c'est à ce dernier qu'il faudrait s'adresser. Ses souvenirs se confondent tant on les a soi-même confondus et dans la légèreté à oublier qu'il a quand les priorités ne sont pas sauvegardées, on se rend compte qu'en croyant le mettre à contribution, on l'a simplement forcé à s'esquiver ! Et cela étonne, c'est sûr. Parce qu'on a tellement parlé de lui, qu'on en a fait une arlésienne qui a du mal aujourd'hui, même à nous reconnaître !

La liberté d'être passe par la volonté de n'être pas ce que l'on croit, ignorants que nous sommes de ce que le cœur décide, sans nous, ça vaut mieux, tant on a tendance à récidiver dans l'erreur.

Il y a tant de forces mystérieuses qui poussent les uns vers les autres des êtres qui n'ont rien à faire ensemble ! Il y a tant de vertiges fous auxquels donner prise, quand on les croit exceptionnels alors qu'ils ne sont que coutumiers, routiniers, et quoi ?...

Sylvain est pompette, Cléa un peu...

Liza est calme, à son habitude et

Didier a la nausée, immédiatement il pense

Sartre, Jean-Paul.

Ce n'est pas qu'il ait trop mangé ou mal, non, il a une overdose de constats intérieurs si denses et si divers que cette anarchie est en train de lui bouleverser ses fonctions physiologiques mises en œuvre par la mastication et la digestion, processus éminemment humains dont la psyché accuse les fonctionnements en les faisant foirer !!

Didier ne se sent pas trop bien.

Un peu écœuré, il termine cependant les langoustines aux crêpes de riz qu'il adore parce qu'elles sont délicieuses, pensant ainsi conjurer le sort d'une digestion difficile qui

s'annonce lourde et peu agréable.

La digestion est toujours un problème, sur tous les plans. C'est l'intégration de certaines nourritures ou forces qui s'en vont et s'en viennent pour marquer les processus enclenchés dans le corps qui les subit.

– C'est dégueulasse ! se dit Didier, le cœur au bord des lèvres !

Et bien sûr le dîner chinois n'est pas en cause !

C'est chez eux, rue de Babylone que Liza a simplement demandé :

– Tu peux m'expliquer ce qui s'est passé ?

Didier, muet, ne pouvait pas. Reparti dans sa solitude, il ne savait pas comment ordonner les mots pour rendre accessible à Liza l'état qu'il venait de traverser et les constats qui en avaient découlé.

– Ça t'ennuie qu'on remette ça à demain ? Il est tard, je suis crevé.

Liza n'a pas répondu. Qui ne dit mot consent ?

Pour la première fois depuis qu'ils se sont retrouvés, ce soir-là, ils n'ont pas fait l'amour.

Didier s'est endormi comme une masse.

Liza, les yeux ouverts dans le noir, l'a écouté respirer jusqu'à ce qu'insensiblement elle glisse dans le sommeil... aussi, comme par surprise et sans s'en rendre compte...

Mimizan *again!*

La famille, une sécurité chaleureuse ou une chaleur sécurisante ? Didier ne saurait dire, ce qui est sûr c'est que le havre est toujours valable, son antre aussi et la « Babylone » la maison de Liza, la leur maintenant, est si agréable qu'on ne voit pas pourquoi ne pas y rester ?!

Didier ne fait rien. Il n'a envie de rien. Mais ce n'est pas une vie bien entendu ! Cela ne gêne pas Liza qui lui a même dit :

– Je ne vois pas pourquoi il faudrait faire pour faire quelque chose. Je gagne bien ma vie pour deux, pour trois, tu n'es pas aux pièces. Attendons de voir.

– De voir quoi ? a demandé Didier, ce à quoi elle a haussé les épaules en riant.

– Ce n'est pas un problème, a-t-elle répliqué. On ne va pas créer le problème non ?

– Non, tu as raison.

Tous les matins on se promène sur la plage.

Ça c'est divin, se dit Didier.

La solitude, bienvenue, entretenue, il aime, et ne serait-ce Liza, il mène vraiment une vie de moine !

Julie grandit doucement.

Didier et Liza s'aiment, doucement ?

Anaïs est envahissante mais Didier apprécie.

En fait, il a la paix, en somme, et c'est aussi ce qu'il aime.

C'est sans doute pourquoi il s'est mis à écrire, comme il le faisait déjà adolescent, mais de façon plus régulière, plus structurée peut-être.

Liza lui a aménagé une pièce au premier, son antre bis, où elle ne rentre plus, il y a toutes ses affaires secrètes, ses affaires intimes qu'il affectionne. Là il a la paix, comme sur la plage, personne ne vient l'embêter quand il s'y réfugie, on sait qu'il faut le laisser tranquille et respecter Dame solitude, sa maîtresse du moment.

« Une bulle est tombée sur un cœur désabusé,
Une bulle énorme et si légère que le moindre
Souffle aurait pu la briser, explosant sa lisse
Paroi comme une irréalité tout à coup
Effacée.

Le cœur qui l'attendait, le cœur qui l'a
Accueillie a soudain frémi sous la charge
Légère au poids inexistant.
Dans la bulle claire ainsi déposée, les
Battements du cœur ont imprimé un rythme et
Sous la force vive de ces notes,
Le cœur s'est reconnu dans la bulle
Légère tandis qu'elle dansait l'écho de
L'univers.

De notes infinies en culbutes mortelles, la
Bulle sur le cœur atterrit comme un souffle et de
Roulade fantastique en envol timide, le
Cœur où elle a rebondi s'est ouvert un peu plus.
Puis la bulle s'est évanouie comme un son
Qui se perd, tandis que le cœur attentif s'en
Est confié au ciel qui, dans son immensité,

A recueilli l'espace de cette bulle informelle qui
S'y est fondue enfin.

De la bulle ou du cœur, de l'extase à l'amour,
Qui peut dire ce que vivent les amants de toujours
Lorsque d'un cœur épars ils rencontrent une
Bulle et n'en font qu'une bouchée de ces
Déjeuners de soleil que le couchant a tôt fait de
Faire disparaître.

Quand l'aube aura poussé très loin les
Bulles égarées que les cœurs attentifs ne
Rencontreront donc plus, les souffles timides de
Leur fragilité ne se poseront plus jamais sur
Ces bases illusoires que le cœur croit offrir et
Dont il n'est que le départ.

C'est alors d'amour dont il s'agit mais qui
Peut en prévoir le tremplin quand le cœur,
Lui-même ignorant, ne sait pas très bien ce
Qu'il en attend !?

Douces bulles légères de nos regrets passants qui,
Dans la folle agitation des actions impulsives,
Se posent et éclatent au vent neuf, chassant
Les poussières d'un présent qui n'alimentera
Plus le passé de ses miasmes oubliés.

Et de bulles en éclatements, les virages se
Prennent, insensiblement, tandis que de ces
Orages connus à ces tonnerres surprenants les
Mille et une possibilités germent au cœur qui
Doit s'en porter garant.

Ah ! Que l'évolution est belle, lorsque de
Gamelles en chutes et d'échelles en barreaux
Elle remet sur rails les bouffonneries de nos

Plus folles expériences tandis que les plus
Dures nous sont comptées gaiement dans
Les vertes vallées qui en suivent les exploits,
Nettoyant de nos crasses installées les plus
Petits atomes de nos incertitudes les plus
Voilées qui, insidieusement et de façon toute
Perverse, nous tendent les pièges de nos
Futurs brouillards, tentant ainsi de voiler la
Vision sans laquelle aucun discernement ne
Peut faire surface...

Aux bulles, bienvenue !

Au cœur, courage !

Et au reste, en toute humilité, que le
Vent des orages balaye les tempêtes que
Sans forger nous contribuons à soulever.
Bénie soit la vie, béni soit l'amour,
Béni soit le cœur, béni soit-il encore et
Encore par ceux, s'ils existent, qui en voient
Les fondements, en savent l'ouverture et en
Rythment les battements parce que là, la
Physiologie s'incline devant ces souffles plus
Légers et indicibles dont les bulles, jamais
N'auront raison puisqu'elles éclatent à leur
Moindre frisson.

Et c'est bien... »

Didier écrit, il a pris un rythme, s'installe dans des cycles
que la journée arrange, coupant ou annulant, allongeant ou
éternisant, même, des moments que les heures sonnent et
que les minutes, curieuses, grignotent avec fièvre.

Didier n'a jamais été aussi seul mais la vie qui l'entoure

avec Liza et Julie, la famille omniprésente, sont le soutien léger, le cadre précieux, de cette toile sur laquelle il est posé comme une couleur en mouvance dont les tons changent aux lignes qu'infatigable il déverse sur papier vierge, à longueur d'humeurs...

Didier est une sorte d'ascète dont Liza prend soin avec beaucoup d'amour.

Des amis vont et viennent dans la maison, qu'ils soient de passage ou qu'ils soient de la région, ils entrent, participent, boivent et échangent, rien, il y a une vie renouvelée qui prend ses vagues et les reprend, laissant la rive de l'ancre de Didier vierge de tout pas intrus... Didier est pourtant seul, l'amour, autour de lui, organise des myriades étoilées qu'il ressent mais, sans le gêner aucunement, au contraire, elles volent d'une porte à une fenêtre, auréolant de lumières changeantes l'espace inviolé dans lequel, intérieurement, il travaille.

Les saisons sont ses amies intimes, ils s'apprivoisent l'une, l'autre, à chaque jonction que son regard ébloui subit lorsqu'il fixe par la fenêtre ouverte ou fermée les réactions et les couleurs des roses ou de l'énorme marronnier, face à lui. C'est si beau que l'émerveillement, pur réenchantement, coule alors sur la feuille comme une essence qui l'inonde et qu'il lui faut absolument communiquer, parce que c'est ainsi, naturel.

Didier est de plus en plus beau.

Didier est de plus en plus créatif.

Didier est de plus en plus présent.

Didier conjugue le verbe aimer à tous les temps.

Parce qu'à plein temps, maintenant, il aime.

Pour Didier l'espace est une balancelle que pousse le temps. Il s'y laisse bercer par le fil de ces journées étonnantes que visite une créativité si dense et fluide à la fois que rien ne peut en détourner non seulement son attention, mais tout son être.

Silence et solitude sont des amants d'éternité, complices à jamais ils continuent leur ronde infinie dans les espaces aux cœurs purs qui, les épousant, en ouvrent un éventail large où l'imagination, petite sœur de l'intuition, prend le chemin de la connaissance dont l'irrationnel semble être un verrou inattaquable. Et pourtant !...

Dans son cœur Didier est d'une stabilité que rien ne peut entamer. Il le sait et ceux qui l'aiment le savent bien.

Dans son âme il est sur un mouvement perpétuel dont le diapason émet des rythmiques inconnues qui élargissent encore ses propres potentialités. La créativité est portée par les marées fortes de ces vagues qui sortant de son intériorité, l'envahissent et la portent sur les hauteurs magiques dont les vues qu'il en perçoit sont paysages et panoramas éblouissants de lumières qu'il ramène... ensuite dans l'écriture, pour les autres, concrétisant ainsi l'invisible ou l'abstrait et le rendant tangible.

Didier n'est pas dans un monde à part, pas du tout. Didier est dans le monde, il l'habite et l'aime mais il en connaît les dessous et les coulisses dont l'invisibilité permanente

occulte aux autres les penchants et les ouvertures lumineux et troublants parce qu'il sait, maintenant, que la lumière comporte des ombres et que celles-ci sont assez troublantes pour remettre en question les reliefs étonnants qui s'avèrent être, à la longue, des pièges ou des trappes dans lesquels il est difficile de ne pas tomber.

Il y a dans la vie de Didier des couloirs que prend la créativité ou qu'elle emprunte le temps léger d'une expérience à digérer afin de mieux en décrire par les images écrites, les distorsions ou les beautés. Il y a du spleen, des larmes, des tristesses et du chagrin, comme des humeurs qui sans lui appartenir font partie de lui parce qu'elles sont humaines et le lot d'une humanité dont à ces instants il est la charnière, il s'en rend compte.

Il y a des erreurs et des fautes superficielles ou profondes dont des crimes ont perpétré les traces et ces traînées qui les accompagnent, Didier les sait fructueuses et enrichissantes pour la créativité qui s'y plonge avec délice et horreur.

De ces forces tranquilles qu'il organise sans les structurer, offrant simplement à leur passage les toboggans faciles de ses propres acquis comme des glissades fertiles qui, de haut en bas, alimentent ses travaux.

De ces beautés et de ces choses de l'humain et du Divin, découvertes, reconnues, retrouvées ou digérées en de lointains apartés que sa vie relance, le temps d'une histoire, d'une nouvelle ou d'une pièce de théâtre, Didier glane et Didier voyage, en lui-même et pour les autres, avec les autres et pour lui-même...

Didier se sent béant, dans le don et l'éclatement de ces dons vers les autres et la vie. Il ouvre des vannes, collecte des ruisseaux, coule avec les sources, s'y abreuve en

passant d'un stylo pressé que l'encre verte, sa favorite, précipite en lignes dans l'espace blanc, immaculé, tentateur, des pages blanches qu'il couvre de son écriture pressée du matin au soir ou du soir au matin...

Car la nuit parfois se prolonge à la journée ou se réveille, vers les quatre, cinq heures qui précèdent l'aube, le tirant à ses racines que l'ombre n'arrive pas à envahir, dans des cascades qu'elle n'arrive pas à tarir. Comme si, dans le courant qu'un soleil voyageur fait progresser autour de la planète – c'est peut-être bien le contraire ?! – la charge lumineuse ainsi mise en mouvement n'avait d'attention que pour ses ors précieux qu'aucune nuit jamais n'a réussi à éteindre.

La lune en accepte les reflets puisqu'elle libère en son disque changeant les clartés qu'elle reçoit du soleil quand il se cache à nous pour en visiter les cratères dont il inonde les cavernes.

Tout cela se suit, se superpose ou s'enlace, fluidifiant les mouvements sans en arrêter le cours et il est bien évident qu'en ces rythmes sublimes Didier, comme un dieu tombé des cieux, leur rend hommage, sur terre, dans l'immense bonheur que l'extase créative procure à son cœur.

Dans les fibres de son corps Didier ressent ces autres fibres invisibles, racines du ciel en quête d'humain, qui l'envahissent tout entier jusqu'à diviniser ces quelques mots assemblés dont l'émerveillement le submerge.

Didier vit une frénésie créative dont il demeure l'hôte discret, attentif à ne rien déranger de ces explosions intérieures dont les bombes éclatent aux mille arcs-en-ciel de ses propres étonnements quand parfois il se relit – ce qui est rare – en cours de création.

Dans la claire et chaleureuse ambiance de la cuisine, Liza se régale les yeux des meubles de pin clair qu'elle couvre de plats appétissants et de gâteaux gourmands. Liza est un ange aux ailes coupées qui vole de pièce en pièce et de cœur en cœur avec la célérité tranquille d'une âme satisfaite au sein de sa propre vie. Julie est une enfant si charmante que du matériau dont elle est faite on se demande parfois si le pétrissage n'est pas parfait. Julie grandit dans un environnement idéal, entre un papa créateur et une maman créative dont la petite fille, inconsciemment, côtoie les mondes invisibles prolifiques, tout en jouant ses jeunes années dans un jardin aux fleurs invisibles que les roses apparentes ou le marronnier apprivoisent en leurs senteurs délicates. Les couleurs en sont si belles que Julie peut rester des minutes entières à leur parler avec le cœur en leur souriant intensément, comme à des amis très chers dont on aime protéger et animer la relation avec soi.

Toute la maisonnée, cette « Babylone » heureuse vit ces rythmes différents dans une harmonie globale pour le moins intéressante. C'est que l'amour sans doute, dans toutes ces occupations particulières et individuelles est à la fois le ciment et le parfum, la base et les hauteurs auxquelles on parvient ensemble lorsqu'ils sont compris par chacun. Et ici on sait ne pas parler d'amour parce qu'on sait le vivre, ce qui est très rare.

À ces lenteurs sacrées, à ces forces intimes, à ces énergies vives qui se partagent en nous les ultimes rages, les crises et les pics que l'âme surmonte et que le cœur accuse comme des tourbillons ascendants que des éclairs de conscience illuminent et encadrent, révélant enfin ces positions plus hautes que rien ne laissait prévoir et que tout, de fait, aveuglait ou cachait.

Dans ces tombeaux ouverts où meurent chaque jour les lentes prospections que nous n'achevons pas, Didier parfois, devant sa fenêtre, les yeux perdus dans ces feuillages où l'ailleurs se décline aux verts et profonds tons qui en émanent, Didier scrute avec beaucoup d'insistance ces autres tressaillements à venir et pourtant déjà là, latents, comme des lames profondes prêtes à faire surface, tandis que de forteresses en illusions profanes, les éclats de ses miroirs intérieurs fracassés sur ses pensées font voler en mille morceaux des ambitions de vie ou de carrière vite oubliées dans ces caves profondes auxquelles il descend en ces jours de cafard où il tourne en rond.

Car cela lui arrive.

Car cela est, non pas courant, juste exceptionnel mais quand il y est, rien que néant, rien que noirceur épaisse, rien que marches glissantes s'offrent à lui ou l'interpellent ou pas. De ces moments artificiels où

l'enfer pave sa route Didier se reprend, en apnée de créativité mais rien n'en sort qui soit stressé, abîmé, cassé. Dans ces moments ce qu'il fait est beau, Liza l'apprécie comme un matériau brut accouché avec ardeur comme pour se débarrasser de ces joutes intérieures où sans s'accepter tout à fait il est bien forcé de s'aimer un peu, tel quel puisque rien, absolument, ne lui fait grâce de ces replis obscurs qu'il lui faut admettre comme étant les siens et uniquement siens.

De ces sombres forêts intérieures, labyrinthes débousolants, des furtivités subliminales éclosent parfois au sentier, se font un chemin sévère dans ces allées de lui-même où ses pas se retrouvent, étonnés d'y être nés. Dans les obstacles et dans les sens uniques ou donnés que la vie exploite et qu'elle dispense sans d'autre choix nous incombant que d'accepter, Didier marche, seul, encore plus seul, avec des faces de lui qu'il cerne de plus en plus, persuadé de se montrer ferme avec ces enclaves, en lui-même, où se logent de moins en moins des ombres claires qu'il confondait avec la lumière.

Dans le temple de ses secrets intimes, Didier offre sur l'autel sacrificiel de ses abandons les plus beaux sacrifices de sa vie quotidienne au feu des joies de ses accomplissements.

Il écrit comme un forcené, étonné, ébloui par tant de facilité, il s'en remet au ciel, il célèbre la terre, et le quotidien n'est plus que le théâtre sublime de ces petits riens qui se recalent et s'obstinent comme des lumignons éclatants aux flammes desquels il avance tel l'ermite d'un jeu de tarots géant, parce que le chemin, la vie de l'ascète n'ont de lumière que propre et

personnelle sur ce chantier planétaire où les pas sont comptés, où les tournants sont prévus et pourtant nouveaux, où les taxes sont dures et les sobriétés si pures qu'à les passer on ne sait plus comment on a pu le faire. Parce que la simplicité est le matériau le plus noble qu'il nous soit donné de travailler sur nous-mêmes.

Didier quelquefois aimerait pouvoir peindre les yeux Taylor de Liza. Vert, bleu ou violet profonds s'y mêlent en une accalmie où couve toujours, latente, une tempête possible. Les alternances de ces notes de couleur donnent au regard lui-même des lisières dont les frontières sont si légères que la gamme des notes musicales elle-même semble trop limitée, à moins de ne se fier qu'aux symphonies ou concertos qui en naissent, auquel cas, rassuré, on se dit que la marge est bonne et qu'elle peut se révéler fiable aux mouvances étonnantes de ces yeux Taylor là, puits si dense, aux forces si subtiles que Didier quand il y plonge son regard voudrait s'y noyer un peu plus tant on y est bien malgré quelque menace indécise qu'on ne voudrait surtout pas attiser.

Julie a les yeux Taylor de sa maman. Ourlés de cils longs épais et noirs, ils sont des amandes aux courbes douces dont Didier ne saisit pas toujours les douceurs abruptes.

Dans les temps calmes de ces plages tranquilles où la créativité et l'inspiration lui laissent un répit assez conséquent, Didier voyage aux quatre yeux Taylor d'une femme et d'une enfant, faisant et défaisant sans

cesse les boucles océanes de ces voyages risqués qu'il navigue en solitaire à leurs marées.

Quand il se promène à Mimizan plage ou quand il part seul en forêt de pins, Didier se prélassa à l'air marin comme il s'enivre d'essence de pin. Ces moments-là vont à ses humeurs comme des gants que l'on choisit avec soin afin de protéger l'action des mains quand on veut vraiment œuvrer sérieusement.

Ses pas le mènent nulle part ou ailleurs, là où rien ne peut le retenir, là où il ne peut rien retenir sinon cette respiration profonde dont la légèreté ensuite bat à son cœur assouvi. Ces Landes qu'il aime, qui sont sa patrie, son intériorité en toute intimité, son logis et sa récompense, ces Landes qu'il vénère comme un cadeau fait à l'enfant de Mimizan qu'il a senti grandir en lui dès le début, quand il venait passer ses vacances chez ses grands-parents landais. Ces Landes auxquelles il ne peut que revenir, qu'il habite avec beaucoup de plaisir, qu'il contemple avec beaucoup de joie, qu'il aime avec fougue... il ne peut encore les écrire – le fera-t-il jamais ? – tant elles sont vivantes en lui, tant elles sont uniques à son âme et spéciales à son cœur. Cette partie-là de lui n'est pas encore sortie, inviolée, il ne sait s'il pourra un jour... plus tard... s'en détacher assez pour les exposer au regard intérieur de ces autres, ces lecteurs qui sont maintenant nombreux à le lire en Europe.

Par moments aussi, Didier se dit que rien dans le quotidien, aucun échange, aucun dialogue, aucun amour, rien, absolument ne peut véhiculer l'expression parfaite qu'il ressent, intérieure et intime, quand solitaire et libre, il se promène dans les Landes, que ce soit sur sa

bien-aimée plage de Mimizan – été comme hiver – à l'aube, ou dans les forêts de pins qui bordent ici les routes et dont il est un grand familier.
Rien. Rien. Rien.

Deuxième Partie

Anaïs et son mari reviennent du bourg avec Julie qui, du haut de ses treize ans, n'est pas d'accord du tout sur les fruits qu'ils viennent d'acheter au marché.

– Des bananes, encore des bananes, dit-elle, j'en ai marre des bananes !...

– Eh bien tu mangeras des fraises ! On va y retourner. Mais Liza a demandé des bananes.

Julie ronchonne un peu, pour le principe. Liza, sur le perron, enlève une ou deux tiques à Duche qui s'ébroue comme un bon vieux chien fidèle. Julie passe en courant, esquisse une caresse sur la tête de ce dernier et disparaît dans la cuisine où on l'entend farfouiller et sans doute boire...

– Y a-t-il du monde au bourg ?

– Ça commence oui, répond Jean, le mari d'Anaïs, mais tu sais les vacances ne battront leur plein que dans quinze jours ! On a un peu de répit cette année. C'est à cause des vacances scolaires encore chamboulées !

Anaïs a déployé une sorte de tenture indienne en coton, imprimé gai, de grandes fleurs avec des petits éléphants...

– Qu'en penses-tu Liza ?

– C'est vraiment joli, affirme cette dernière en s'approchant, où as-tu trouvé ça ?

– Dans la rue piétonne à la plage, c'est chouette non ?

– Très joli, lumineux et original.

– Je me demande ce que je vais en faire, mais ça m'a plu.

– Tu peux faire mille choses avec ça, y compris une très chouette robe d'été, une nappe, un jeté de lit ou de canapé... bref, tu es styliste, tu devrais être inspirée non ?

– Justement on peut en faire tant de choses !... Bon je verrai. Tiens, regarde, je t'ai rapporté ça, dit-elle, en sortant quatre coquetiers sud-américains en terre cuite et peints de couleurs vives avec des petits poussins en relief.

– Que c'est mignon. Tu es un amour, il ne fallait pas !

– Mais si, mais si, parce que c'est joli et que ça va bien à la cuisine et au style de la « Babylone » ! Ça m'a sauté au cœur pour toi.

Les deux belles-sœurs s'entendent à merveille et s'aiment beaucoup. Comme d'habitude les vacances s'annoncent gaies et fertiles, à elles deux elles font tout un tas de choses et c'est inventif, agréable et fructueux pour toute la petite famille.

– Où est Didier ?

– Oh ! Je crois qu'il est dans son antre, à moins qu'il ne se balade. Va voir ! Liza, elle, rentre dans la cuisine pour préparer à goûter pour Julie mais cette dernière a disparu en laissant une canette de Coca à moitié vide sur la table ainsi qu'une tranche de gâteau... elle va sûrement revenir, se dit Liza en ressortant.

Anaïs est montée. Les femmes de la vie de Didier, Liza, Anaïs et Julie ont tous les droits, y compris celui d'entrer à l'improviste dans son antre, lorsqu'il y travaille, uniquement. C'est un privilège dont elles profitent outrageusement en période de vacances et Didier en est toujours ravi.

Mais il n'est pas là, l'antre étant vide, Anaïs, disciplinée n'y reste pas. Où est-il passé ? se demande-t-elle.

Quand elle se retourne Didier avance vers elle, du fond du couloir où il était aux toilettes.

– Anaïs, Anaïs, comment va mon beau-frère ?

– Tu pourrais prendre de mes nouvelles, chameau, dit Anaïs, en sautant au cou de son frère comme si elle avait toujours une douzaine d’années !

– Pas besoin, tu es resplendissante ! Comment va la vie ?

Didier a ouvert la porte de son antre et il s’incline, bras droit tendu pour l’inviter à entrer. Ce qu’elle fait, sans se faire prier.

– T’en as pas marre d’être tout le temps tout seul, demande Anaïs, interrogative, en faisant le tour méticuleux de l’antre de son frère sans rien trouver de bizarre ou de différent, d’inconnu... Il n’y a pas tout ce pataquès que tu avais à la maison. C’est plutôt ascétique ici depuis l’an dernier.

Didier rit.

– Tout est là, dit-il en touchant sa tête et son cœur, tout... besoin de rien d’autre.

– Bon. Tu sais que ton dernier roman est nommé pour le prix Interallié ?

– Depuis hier, ils m’ont envoyé un mot.

– Alors, ça fait quoi ? Tu sais je suis drôlement fière de toi. C’est sacrément bien tout ça. Quand je pense que tu as fait du droit et Sciences Po !

– Tu vois, ça mène à tout. Je t’ai déjà dit que je suis le premier surpris d’écrire comme ça ! Je n’arrête pas !

– Oui, mais tu ne te déplaces ni pour les télévisions, ni les interviews, ni rien... pourquoi ? Tu manques à Paris paraît-il !

– Ils n’ont qu’à venir à moi. Ça limite les dégâts, j’ai horreur de tout ça ! Tu sais bien. J’ai côtoyé tout ça un

moment, mais l'écriture, même si c'est un métier qui touche un public par l'échange, est une aventure éminemment privée et j'y tiens. *Privacy!* ajoute-t-il mi-humour mi-sérieux.

– Dis-moi, mon frère préféré, tu as vu que Sylvie Marin parle de toi dans sa dernière interview accordée à *Vogue* ? Elle termine un film, elle en fait la promo et elle annonce qu'elle aimerait tourner dans une histoire tirée de *N'en rajoutez pas* ton roman. Le rôle de Bernadette, elle veut le faire absolument, ils sont en pourparlers à la Gaumont et elle veut faire ça. Tu sais elle a le vent en poupe, elle va peut-être bien y arriver !

– Sacrée Sylvie ! Didier a éclaté de rire. Elle en est bien capable ! On verra bien. Comment fais-tu pour toujours tout savoir sur tout et tous ?! Ça, ça m'a toujours épaté !

– Je furète, je furète. Anaïs s'est levée, elle caresse le sommet du crâne de Didier et déjà la porte, doucement, se referme sur elle.

Didier est resté un moment sans bouger.

Sylvie et son regard vert émeraude... Bernadette lui irait comme un gant et peut-être y a-t-il mis de l'extrait pur de Sylvie dans ce personnage. Elle ne s'y est pas trompée ! Il sourit, parce qu'il vient à l'instant seulement, de le remarquer. C'est vrai que le personnage est fait pour elle. Que de surprises dans cet inconscient qui s'active créativement, marquant du sceau de ses propres symboles ce qui, en lui, par lui, nous enrichit et nous peuple, à notre insu. Sylvie, comme toutes celles et ceux que Didier a vécus et qui l'ont vécu, fait partie de lui et a marqué au sang ses moindres cellules en leurs mémoires... C'est intéressant, se dit-il. Elle est, comme les autres, tous,

comme tout, gravée en moi. Et je ne m'en rends même pas compte ! Bernadette, son personnage, plane dans la pièce sur le vert regard de Sylvie qui l'accompagne comme une mère en puissance, comme une sœur ou une amie à laquelle ce personnage a tapé au cœur et à l'âme, en quête d'une interprète !

Didier les regarde en lui toutes deux comme les reflets d'un même miroir au travers duquel il serait passé le temps d'un amour, le temps d'une histoire, le temps d'une liaison. Et ainsi il se dit que dans la vie jamais rien n'est jamais gratuit !

Et ça lui plaît !

Trois jours après, comme si Anaïs avait sonné les trois coups en lui en parlant, Sylvie a téléphoné. Il était en balade, Liza lui a dit de rappeler vers vingt heures. Ce qu'elle a fait.

D'entrée en reconnaissant sa voix elle a dit :

- J'espère au moins que tu es étonné ?
- Même pas, a répondu Didier en riant.
- Alors tu sais pourquoi j'appelle ?
- J'ai une vague idée...
- Qui s'appelle Bernadette. J'aimerais en parler avec toi mais je sais que tu ne viens jamais à Paris alors est-ce que je peux venir à toi ?

Didier ne s'attendait pas à ça, mais pourquoi pas ?

– Écoute Sylvie, je te passe Liza ma femme, arrangez-vous, d'accord ? À bientôt.

Et il a refilé le bébé à Liza à côté de lui.

Après quelques minutes Liza l'a rejoint dans son antre où il était remonté.

– Elle sera là samedi prochain, passera le week-end ici, elle arrivera par Bordeaux, avion, j’irai la chercher. Ça te va ?

– Et toi ?

– Moi, c’est impec ! Je vais enfin la connaître ! Et en plus mon intuition me dit que côté boulot c’est super pour toi. Elle a vaguement parlé d’un producteur. Alors je suppose qu’elle nous en dira plus ? T’es content ?

Liza s’est approchée pour se mettre dans les bras de son mari pour un vrai gros câlin qu’ils ont ensemble assuré comme des amoureux. Vraie tendresse des familles dans les yeux... C’est bien, ils sont heureux et contents.

Quand Anaïs a appris la nouvelle le soir même par sa belle-sœur, elle a dit que dimanche matin elle s’imposerait, OK ? Je vais enfin la connaître. Et les deux femmes au téléphone ont éclaté de rire tandis que Didier a haussé les épaules et les yeux !

Mimizan va être en effervescence si on sait que Sylvie Marin vient, mais il n’y a aucune raison que ce bruit coure de quelque façon que ce soit, se disent Liza et Didier en allant se coucher un peu plus tard.

Sur le grand canapé écru du séjour Didier qui vient de descendre trouve Sylvie installée, les jambes nues croisées haut, elle observe le jardin par la baie largement ouverte. Elle a dû le sentir arriver derrière elle car elle dit :

– Tu as une chance d’habiter ce lieu de rêve ! Sa voix est toujours aussi rauque, ce qui réveille un sursaut sensuel familial dans les reins de Didier qui s’approche et l’embrasse sur le haut du crâne, ses cheveux roux bouclés sentent le chèvrefeuille, odeur qu’il connaît bien et dont elle asperge toujours ses cheveux en fin de toilette.

– Comment vas-tu ? murmure-t-il.

– Couci-couça... répond Sylvie.

Il vient s’asseoir sur le fauteuil face au canapé et leurs yeux pour la première fois depuis de nombreuses années se retrouvent, inchangés.

Didier, comme à chaque fois qu’il les croise a un choc. Larges, clairs, si verts que c’en est incroyable, ils sont comparables à un tableau infini, à un océan plus vert que vert d’eau, à une eau si clairement offerte que l’on s’y abreuve bien volontiers ou que l’on est, en tout cas, tenté de le faire.

– Contente de te voir. Ta femme a les yeux Taylor, pas mal non plus, lance-t-elle en souriant. Aurais-tu un faible pour les yeux clairs ?...

Sylvie ne minaude pas, toujours aussi directe elle va droit au but et sait ce qu'elle veut. Comme en amour, comme dans l'acte. Érotiquement elle sait, prend et donne aussi clairement, aussi directement et de façon si naturelle, que ça va bien avec ses yeux tout ça, se dit encore Didier qui la retrouve intacte, si proche de ses souvenirs qu'il lui semble qu'elle ne les a pas quittés ou qu'ils ne l'ont pas épuisée. Et sans savoir pourquoi, il en est tout à coup très heureux.

– Je suis donc venue pour Bernadette. Qu'est-ce que tu en penses ?

– Du bien, dit-il en souriant.

– Je vois. Ça ne te déplairait donc pas de nous laisser les droits si je joue le rôle ?

– Non bien sûr. D'autant que je crois que tu as vu juste. Je ne m'en rendais pas compte mais il y a beaucoup de toi dans Bernadette.

– Absolument, je me suis demandé en lisant ce livre si tu l'avais fait exprès ?

– Non, je m'en suis rendu compte hier ! Tu vois !...

– Étonnant ! Et normal, il fallait bien que tu sois un peu marqué quelque part, non ?

– On garde toujours quelque chose de l'autre...

– Je trouve ça rassurant, dit Sylvie. Est-ce que tu accepterais de travailler à l'adaptation de ton roman pour le cinéma ? J'aimerais autant que tu le fasses parce que c'est le meilleur moyen d'y rester fidèle. Qu'en penses-tu ?

– Tu as raison mais il y a une condition.

Sylvie a l'œil interrogatif, elle attend la réponse.

– C'est que vous veniez travailler ici, je ne me déplace pas. Dialoguiste, scénariste, producteur, ils viennent ici, on peut même les loger, mais je refuse d'aller à Paris.

– OK, pas de problème. C'est tout ? Tu sais que tu es une star ?

– C'est toi la star !

– Non, non, mon producteur était très impressionné que je te connaisse, c'est vrai. C'est marrant quand même !

Julie arrive en courant du jardin, elle s'arrête net et regarde Sylvie qu'elle a beaucoup vue sur des magazines de toutes sortes.

– Ça alors, mais qu'est-ce que vous faites là ? Je m'appelle Julie, vous discutez avec mon papa.

– Bonjour Julie, toi aussi tu as les yeux Taylor, rétorque Sylvie.

– Elle dit comme toi Papa, c'est toi qui lui as dit ?

– Non, dit Didier, elle a trouvé toute seule. Mais tu ne dis pas elle, tu dis Sylvie.

– Sylvie, je suis très flattée que vous connaissiez mon papa, ma maman... vous restez combien de temps ?

– Deux jours, mais je reviendrai, puis à Didier :

– Question importante, tu veux combien pour les droits ?

– C'est toi qui négocies ?

– Non, mais je lui donne un premier chiffre, après vous vous débrouillez.

– Je veux cent mille euros plus un pourcentage sur les bénéfices de la production.

– D'accord. Je note. J'aimerais aussi parler de l'interprétation avec toi. On n'a pas encore choisi le metteur en scène mais je pense que tu as peut-être une idée ?

– Quelqu'un comme Claude Chabrol serait parfait mais je ne sais pas s'il a lu le bouquin, autrement...

– Moi je connais un jeune Serge Boulqui, qui a adoré le livre, qui aime Bernadette et qui voudrait bien...

- C’est ton jules ? demande Didier ironique.
- Sylvie éclate de rire.
- Tout juste ! Mais vraiment, il est bien.
- Il faudrait peut-être le rencontrer ?
- D’accord, la prochaine fois je l’amène mais je t’enverrai une cassette de film qu’il a tourné, comme ça tu auras une idée sur le plan professionnel.
- D’accord ça marche.

Ensuite la soirée s’est passée en famille avec Liza et Julie. Sylvie a sympathisé et a fait impression par sa netteté et sa rigueur qui ont séduit Liza.

Liza qui a dit à Didier :

- Mais pourquoi donc est-ce que j’imaginais une sorte de super vamp, un peu laxiste et perverse ? C’est idiot !
 - Parce que c’est un peu ainsi qu’on l’a employée jusqu’à présent. Elle n’est pas comme ça et Bernadette lui ressemble.
 - Et moi j’ai toujours eu un faible pour Bernadette ! Je croyais lui ressembler, tu vois comme on peut se tromper !
- Didier a ri parce que Bernadette n’a rien, mais absolument rien de Liza, ça c’est sûr !

Sylvie est partie, elle est revenue avec Serge le réalisateur, son producteur. Ils sont repartis.

Puis il y a eu l’adaptation et Serge ici à Mimizan avec un scénariste et Didier. Un travail agréable, facile. Et puis des soirées où ils ont refait le monde, le cinéma, une franche camaraderie et Liza au milieu avec ses yeux Taylor et sa tranquillité. Julie dissipée qui aimait bien Serge et pas du tout le scénariste qu’elle trouvait un peu « rassis » ! Bref, toute une période...

Et puis le tournage.

Ils sont actuellement en plein tournage.

Sylvie a supplié Didier de venir, il a tenu bon, c'est non. Paris lui répugne. Elle a insisté puis a lâché prise. Parce qu'elle sait que pour rien au monde il ne viendra à Paris sur le plateau.

Des reportages dans les magazines féminins sur ce personnage de femme un peu particulier, sa façon un peu virile d'être femme, un peu macho, mais en même temps une vraie féminité assumée. Une sensualité et un érotisme friand, dévoilé, beau comme un moyen d'être soi-même un peu plus et d'en prendre les risques et les initiatives. Bernadette fascine, Sylvie la dose en demi-teinte, elle la promène entre elle et ce qu'elle n'est pas mais peut être, alors qu'elle sait très bien, comme Didier, qu'elle est cette femme-là aussi, dont Bernadette évoque les difficultés et la magie à être femme, vraiment.

Didier écoute avec intérêt les interviews de Sylvie, il lit ce qu'on écrit sur Bernadette et ce qu'en dit Sylvie qui, s'attachant à en parler comme d'un personnage, avec détachement, livre d'elle-même, de façon impudique tous les secrets intimes d'une femme qu'elle reconnaît en elle-même, à travers Bernadette et que seuls, Didier et elle, Sylvie, savent.

C'est à la fois déroutant et cohérent pour Sylvie, c'est étonnant et agréable pour Didier qui a saisi en Bernadette toute la face cachée de Sylvie avec une acuité formidable. Liza, dans la confidence s'en amuse. Impudique, une fois pour toutes, Sylvie s'est livrée à Mimizan, en lui disant :

— J'ai aimé Didier follement, dès le premier regard et alors qu'il ne m'avait pas encore vue. Je l'ai désiré fortement, je

ne pensais pas le revoir un jour. Nous nous sommes rencontrés, je l'ai voulu, je l'ai eu, il m'a quittée alors que je devenais une vedette. C'est une histoire finie, passée mais jamais avec aucun homme je n'ai été à ce point moi-même. Vous avez beaucoup de chance. Ma vie est ailleurs. Et ni lui ni moi n'avons ces goûts de « revenez-y » qui réchauffent des amours perdues à jamais. Ne vous inquiétez pas.

– Je ne m'inquiète pas, a dit Liza. Et si on se tutoyait ?

Et ainsi elles sont devenues amies.

La landaise et la star, deux pôles extrêmes de cette société de consommation où on se rencontre peu ainsi. Mais cette croisée des chemins est une aventure, en soi, et Liza est heureuse, autant que l'est Sylvie qui a trouvé un havre chez son ex-amant, un pôle familial qu'elle n'a jamais connu avant et qu'elle apprécie beaucoup.

Didier a repris ses habitudes solitaires dès le début du tournage, quand l'équipe s'est installée à plein temps sur Paris. Il a commencé un autre roman dont il ne dit rien à personne, même pas à Liza. Anaïs a bien essayé de savoir mais elle n'a suscité qu'un sourire ironique et un mutisme si décidé qu'elle n'a pas insisté. Anaïs n'a pas vu Sylvie finalement, ça ne s'est pas fait ! Et elle préfère, elle n'aime pas les ex de son frère dont elle est un peu jalouse. Pourquoi, elle n'en sait rien, mais elles la rendent agressive. Seule Liza a le privilège d'être acceptée sans condition par sa belle-sœur. C'est comme ça !

De ces jours lointains, étape de sa vie où Didier s'est perdu corps et un peu cœur avec des femmes sans importance qui

en eurent, il ne retient que ce présent qui les remettant face à face, leur offre une belle opportunité de réconcilier enfin les opposés qui les avaient réunis. C'est si étonnant de se retrouver dépassionné, enfin soi-même face à cet autre, cette autre, dont la guerre des sens ou du sexe avait fait plus qu'un partenaire, un adversaire à conquérir. Didier se souvient de ces harmonies difficiles qui ne cohabitaient jamais que de façon conflictuelle, avec lesquelles il avait du mal à ne pas conclure ces pactes diaboliques où l'autre devient la proie... l'amour, comme un jeu auquel s'exerce l'ego qui revendique les rages et les passionnelles querelles que l'on s'invente alors pour exister. Et ainsi l'on passe à côté de soi, de l'autre et de lui... Mais c'est bien ainsi. Autrement, comment reconnaître après, ces douceurs authentiques qu'il nous réserve parfois quand on est prêt, enfin, à le rencontrer ?

Didier trouve la vie merveilleuse, dans ses beautés, ses esquives, ses ratés même que nous provoquons par ignorance et qui nous enrichissent en élaguant de nous ces feuilles et ces branches mortes de s'y être trop accrochés !

Tout élagage est une joie indicible quand on a conscience de la simplicité qu'il préfigure.

La « Babylone » est très vivante, elle a des rires qui fusent et des silences qui l'occupent, une frénésie toute paysanne à se défaire par fenêtres larges ouvertes sur la nature. L'air y circule bien ainsi que les uns et les autres dans leurs occupations ou préoccupations du moment. Anaïs qui dessine aussi les robes de Liza, les belles (!), vient, s'installe, la regarde évoluer et crée, pour une réception ou une simple soirée barbecue planifiée à l'avance. Jean, son mari, est musicien et il a adopté avec l'accord de Didier

l'ancienne antre de celui-ci au deuxième, dans la maison familiale. Cela ne déplaît pas à Didier dont l'ancien domaine résonne maintenant de sonorités dont synthés, orgue et piano rythment les mélodies puisque Jean compose des musiques de film entre autres. Didier d'ailleurs l'a branché sur le film avec Sylvie où il a été engagé. La créativité marche bien et les parents qui ont un peu vieilli, à peine dit Anaïs, se plaisent à écouter, lire, regarder et s'habiller des créations familiales, ils en sont fiers et les trouvent toutes, même avec une certaine mauvaise foi de parti pris, toutes belles et bonnes.

Didier se déplace peu, il préfère qu'on vienne à lui à la « Babylone » mais il daigne quelquefois se rendre dans la maison des parents, ça leur fait plaisir et c'est toujours un événement dont on fait des gorges chaudes, surtout Julie et Anaïs, en se moquant un peu de lui, il faut bien le dire !

Comme le film est terminé, Sylvie prévoit un week-end pour porter elle-même une première mouture en cassette à Didier, elle veut absolument qu'il la voie avant le montage définitif pour donner son avis. Elle a une totale confiance en lui et sait pertinemment qu'il ne lui fera aucun cadeau. Serge viendra sans doute aussi. Le producteur lui est occupé avec ses sous ailleurs... La presse ne parle que de cette sortie, Sylvie pourrait être nommée dans plusieurs festivals dont Cannes et Venise ! Mais on verra, a-t-elle dit, peu préoccupée par les honneurs en général, elle est beaucoup plus difficile avec elle-même qu'on ne pourrait le croire et sa préoccupation actuelle est Bernadette ou plutôt ce qu'elle en a fait, aidée par Serge. L'avis de Didier, pour elle, étant capital, perfectionniste comme elle est, elle

n'en dort plus. Vivement Mimizan !

Sylvie ou comment se convaincre que l'on n'est pas mauvaise ? pense Didier avec affection pour cette ancienne maîtresse, femme de sa vie durant une période très particulière d'initiation non pas à l'amour mais aux amours. Didier garde une tendresse spéciale à Sylvie, tendresse née à retardement, soulignée par leur amitié et s'y exprimant tout entière.

Les amours d'une vie ont parfois une tendance inconsciente pressante que le quotidien perd de vue mais dont il dépend. Des lacets usés qui en font la trame, les couleurs passées n'en sont jamais tout à fait mortes, et de cendres éparpillées en feux éteints, les braises ont des rougeoiements souterrains auxquels se brûlent des sentiments que l'on croyait bien loin.

Didier est un volcan calme dont les laves en ébullition couvent, le cratère est beau parce qu'il est vide, cet espace dont la solitude a envahi les moindres recoins est si net que rien ne peut en faire supposer une prochaine montée... Didier ne sait rien de tout cela, comment pourrait-il supposer ce qu'il ne connaît pas en lui. Et en refusant de quitter Mimizan de façon si systématique et intempestive, ne se protège-t-il pas tout simplement ? Le gîte est si rassurant ici, le cratère si invisible, aplani, le volcan si improbable auprès de Liza la sûre dont les yeux Taylor le ravissent...

Qui sait ? Lui ne sait pas...

Personne ne sait que ce loup solitaire en diable a des ailes d'ange à ce cœur inviolable dont il se targue... pourquoi ? Parce que Didier est comme chacun, vulnérable et c'est peut-être la plus belle des forces de l'être humain, cette

vulnérabilité qui rend tout possible en s'appuyant si fort sur l'improbable que tout, d'une vie, peut basculer en quelques secondes. C'est si fragile et aussi fortement impossible que le passage d'un dessin animé, nous sommes les acteurs d'un film où le scénario nous échappe dès que nous sommes trop sûrs des répliques et scènes auxquelles nous nous donnons tout entiers !

Ça c'est fascinant. Et Didier une fois de plus, suivant ce raisonnement, rêveur depuis la fenêtre de son antre, le fait comme de celui d'un personnage, se dissociant corps et âme, cœur et vie de ce point sensible, en lui, qu'il ne veut pas admettre, donc voir.

Sylvie est donc arrivée avec la fameuse cassette, son personnage de Bernadette sous le bras. Très silencieuse elle l'a tendue à Didier et a décidé d'attendre le verdict du maître en allant se promener sur la plage. Anaïs qui passait par là pour prendre Julie les a donc emmenées toutes les deux, ravie.

Sur la plage, Sylvie demeure un peu tendue.

Julie court avec Duche et rit aux éclats.

Anaïs, elle, observe l'ex de Didier, attentive.

Elle la trouve belle, mais belle originale, pas de ces beautés régulières un peu chiantes, il faut le dire, se dit Anaïs. Non, belle « caractère », c'est un visage un peu étrange, tout en couleurs et pourtant si parfait, à la fois, que Sylvie, qui porte mal son prénom, trouve Anaïs, en devient, peut en devenir obsédante, elle le comprend.

– Ne m'en veuillez pas, Anaïs, je suis un peu traqueuse, l'avis de Didier est pour moi capital.

– Je comprends, dit cette dernière, mais vous me semblez

une si bonne comédienne...

– Oh ! Ça ne veut rien dire, Bernadette est très particulière, vous savez bien.

– C'est vrai, mais vous êtes très particulière...

Sylvie sourit.

– C'est marrant, continue Anaïs, je vous imagine avec un autre prénom, plus typé, plus consistant que le vôtre.

Sylvie ne répond pas.

– Oui, il me semble que ce prénom de Sylvie est un peu mièvre pour vous.

– Peut-être, je ne sais pas, est-ce vraiment important ? De toute manière c'est trop tard, tout le monde me connaît trop ainsi...

Bien sûr, je suis idiote, se dit Anaïs, quel besoin avais-je de soulever un point si peu important ?!

Julie hurle au lointain, face à l'horizon, défoulant apparemment des jours et des nuits de contrainte ! Il y a très peu de monde sur la plage et Sylvie avec son bibi et ses lunettes noires ne risque pas d'y être reconnue.

– Vous savez, dit-elle, que j'ai beaucoup entendu parler de vous il y a des années, Didier vous aime.

Anaïs apprécie, Sylvie a dit « aime » et non pas « adore » comme certains qui ainsi, en exagérant, dénature l'amour même, Sylvie a gagné un bon point auprès d'Anaïs. C'est marrant ! se dit Anaïs, je n'aurais pas cru... comme quoi, ne jamais juger ou se fier aux apparences. Sylvie a senti que quelque chose de positif se passait entre elles, elle regarde Anaïs et sourit, d'un air entendu.

Julie arrive en courant, son jean est plein de sable bien qu'elle en ait relevé le bas. Quant à Duche, langue pendante il souffle bruyamment, ce qui lui fait dire :

– Vous croyez que ça n’est plus de son âge ? tout en caressant la tête douce de son chien.

Sylvie propose des gaufres bien chaudes, et elles se dirigent toutes les trois vers les escaliers de bois qui mènent à un parking, en face duquel un bar tout bleu en propose aussi avec des glaces et autres cochonneries...

Elles s’installent donc pour manger ces gaufres bien croustillantes et moelleuses à souhait... sur la terrasse. À peine sont-elles assises qu’un jeune homme à la table voisine se lève et vient demander un autographe à Sylvie. Elle le donne.

– Comment diable m’avez-vous reconnue ? souffle-t-elle.

– Parce que, je ne sais pas... et puis l’auteur de Bernadette habite ici... j’ai fait le recoupement... je ne sais pas.

– Voilà Sherlock Holmes, lui dit-elle en riant, mais soyez discret, j’aimerais manger cette gaufre chaude !

– Merci Madame, merci beaucoup. Il est parti.

– Dis donc, c’est Julie qui parle, Papa et toi vous êtes drôlement célèbres, non ?

– Et c’est rien ! Ça c’est rien, avec le film, ça risque d’empirer sévèrement ! dit alors Anaïs en soupirant.

– Si on y allait ? Pressée, Sylvie a regardé sa montre, s’est levée, la cassette est “over” dit-elle. On y va !

Didier est remonté dans son antre où il attend le retour de Sylvie. Il a demandé à Liza de lui dire de monter, seule.

Elle a frappé et est entrée sans attendre de réponse. Didier est de dos, il regarde le jardin par sa fenêtre grande ouverte. Elle s’est assise sans un mot sur le canapé. En silence elle le regarde puis, comme il ne bouge pas, elle observe, par-delà, l’immense et superbe marronnier...

Didier s'est alors retourné, l'a regardée, gravement, puis il a ouvert ses bras vers elle, Sylvie s'y est précipitée. Il l'a serrée contre lui en disant :

– Tu as fait de Bernadette un personnage encore plus bouleversant. Sylvie, tu mérites un prix d'interprétation. Tu l'as étoffée, tu lui as tout donné, elle est superbe dans ta peau, elle te va bien et tu lui vas bien.

Sylvie n'a d'abord rien dit, attentive à chacun de ses mots, elle est restée serrée contre lui. Puis, après un certain silence, elle a juste dit :

– Merci, Didier... je crois que je le savais, parce que tu as raison, je lui ai tout donné, comme je t'avais tout donné.

– Je sais, murmure Didier, en tapotant des doigts de sa main droite son épaule.

– Je suis vraiment heureuse, ajoute Sylvie, en quittant l'étreinte chaleureuse pour aller s'asseoir à nouveau sur le canapé.

– Est-ce que tu viendras à la première ? Ça me ferait plaisir. Ou à l'un des festivals ?

– Je ne sais pas encore, on verra.

Il n'a pas dit non, se dit Sylvie, c'est un miracle !!

En l'honneur de Sylvie, Liza, avec son accord, a invité toute la famille pour dîner. Marc, Diane et Jean les rejoignent donc vers dix-huit heures trente pour un verre et la soirée.

Tout ce petit monde est très gai mais une certaine gravité plane, qui émane curieusement de Didier. Liza le remarque, lui aussi sans doute, ils échangent plusieurs fois des regards...

Marc est sous le charme de Sylvie, Jean la fuit, il évite ainsi tout problème ultérieur avec sa femme mais Anaïs a

adopté Sylvie, *no problem*, lui dit-elle à l'oreille en passant. Il sourit à sa femme et l'enlace tendrement.

Même Julie a eu droit à ses invités, deux copines d'école, jumelles, qui bavent devant Sylvie qu'elles adorent. Quant à Nini et Nana, les autres jumelles de la famille, elles sont là et ont tout pris en mains, ce qui fait que Liza, pour une fois, est libre et c'est bien agréable, se dit-elle, de profiter vraiment de la soirée. Liza qui a entouré la maison de bougies landaises d'extérieur.

Sylvie est sous le charme de cette soirée familiale et bon enfant et si heureuse de connaître enfin les parents de Didier, qu'elle est une hôte parfaite. Sylvie a conquis la famille entière et Didier en faisant le tour de la maison, main dans la main avec Liza pour inspecter les bougies, se dit que c'est bien normal, elle est charmante et belle.

Il ne pleut pas, il n'y a pas de vent, l'air est doux, les senteurs du soir voluptueuses, les Landes se sont surpassées pour accueillir Sylvie qui pense, ce soir, à acheter quelque chose dans la région... Il y a du changement dans l'air, de l'amour aussi, beaucoup, une convivialité chaleureuse et beaucoup de bonheur, tout ça dans le désordre, on ne sait pas trop à qui appartient quoi ou qui ressent quoi. Didier promène une certaine gravité que sa mère perçoit aussi. Les trois gamines sont fofolles et ponctuent de fantaisie ces heures de partage et de joie.

À ce soleil rayonnant qui s'invite au cœur, on se ferme parfois, comme si, peureux de s'y laisser aller, on en redoutait la chaleur mortelle parce qu'une aspiration à l'immortalité nous y rend rebelles...

Didier ressent par moments cet appel intérieur à plus, venant du cœur, croit-il, mais comment en être sûr ? La raison ici prend alors le relais et sous prétexte de plus on se laisse courir, glisser à moins, insensiblement, pour ne pas gâcher, casser ou qui sait quoi encore... ce que l'on tient si fermement que cela semble immortel.

Ça ne l'est jamais.

Tout le problème est là.

Depuis le dernier passage de Sylvie, Didier panique un peu. Les yeux Taylor de Liza n'arrivent pas à s'imposer totalement, les yeux verts ont pris un relais certain, ils l'attendent et le traquent de manière anarchique, en descendant l'escalier ou à la porte de la cuisine ou encore quand il allume ou éteint la télévision. Ou encore et pire ! Ils se superposent aux yeux Taylor de Liza et le narguent tandis qu'il lui parle ou lui fait l'amour.

L'autre soir – et Didier a honte – ils étaient si présents ces yeux-là, verts et magnifiques, au lit avec Liza et lui-même, qu'il n'a même pas pu bander, un comble ! Mais Liza n'a rien remarqué, parce qu'en discutant d'autre chose, en l'occurrence de Julie, tout cela est très bien passé... pour elle...

Cependant Didier est inquiet. Bon sang, se dit-il, pourquoi ?

Et puis comble de l'étrange, Didier, l'écrivain confirmé s'est mis à peindre ! Comme ça tout d'un coup. Ça a fait rire Liza. Ça lui a pris un jour qu'il était à Mont-de-Marsan pour des courses avec sa femme, ils sont allés chez Leclerc et ils sont passés devant le rayon. Pris de frénésie, il acheté la panoplie complète, chevalet compris. Et depuis, il peint. C'est vital, impératif, brutal, il se lève en pleine nuit aussi. Il écrit, il peint, dans cette alternance mouvante il a trouvé un autre équilibre, différent et si stable dans son mouvement discontinu qu'il en est lui-même le premier étonné.

Il a investi la pièce à côté de son antre, vide, où Liza rangeait, façon de parler, ses affaires hétéroclites pour y faire couture avec Anaïs, rien en somme. Elle a donc tout vidé et il a installé ses affaires de peinture là. Il se régale. La peinture, Didier le découvre, est une petite sœur pour la solitude, c'est une joie supplémentaire, une façon d'être encore seul et de l'affirmer différemment. Il s'offre des moments de plénitude, entre deux chapitres, où les couleurs remplacent les mots pour dire autrement ce qu'il exprime par l'écriture. Ici, en peinture, il travaille directement avec la lumière, ses reflets et ses tons, de manière jouissive car le regard est directement complice.

Liza ne s'étonne de rien.

Julie s'étonne de tout. Et elle a adoré cette pièce d'entrée avec un *a priori* charmant, se dit-il. Elle fait de grands rêves d'expositions pour son père et a déjà demandé à Marc, son grand-père, de parler des tableaux de Didier – ils sont supers – à un de ses amis propriétaire d'une galerie à

Paris, à Saint-Germain-des-Prés.

Marc a ri, mais il en a parlé, sait-on jamais ? Après tout rien ne laissait prévoir le succès de Didier en tant qu'écrivain ! Alors pourquoi pas peintre ? Elle a raison cette petite, a-t-il dit à Diane.

Didier a des confettis plein la tête.

Multicolores, ils sont volants et fouillis...

C'est en même temps la fête et la déprime...

À la fois la joie et la nostalgie...

La tristesse et le rire !...

Le tout dans une sorte de folie totale.

Il a envie de rire et de pleurer, de partir et de rester. De hurler mais surtout de ne rien dire. De garder le silence et d'être entouré. D'être seul et qu'on ne le laisse pas seul.

Sylvie qui l'a appelé ce matin lui a dit :

– J'arrive.

Elle répète une pièce au théâtre, mais elle a dit :

– J'arrive, ils peuvent se passer de moi pendant deux jours, je suis la vedette !

Elle a croisé Liza et Julie qui avaient prévu de passer deux jours avec la mère de Liza, à Bordeaux et avaient prévenu Anaïs, au cas où Didier aurait besoin de quelque chose. Mais la sœur de Didier est à Paris pour la semaine avec Jean, son mari.

Les quatre yeux Taylor sont partis, Didier est seul et Sylvie à Bordeaux a pris un taxi à l'aéroport pour ne pas le déranger.

Elle a préparé à déjeuner dès son arrivée, il y avait tout ce qu'il fallait dans le frigo.

– Ta femme aux yeux Taylor est une perle, tu sais ?

– Je sais. C’est sympa d’être venue, je ne sais pas ce que j’ai, c’est infantile !

– Tu n’es plus un gamin Didier, il faudrait peut-être regarder les choses en face, non ? Qu’est-ce qui t’arrive ? Il y a des fois où on ne se plaît pas parce qu’on voudrait être autrement et alors, on s’évite.

– Je connais. Mais franchement, je ne sais pas ce que j’ai ! Je suis comme traqué.

Méthodique, Sylvie a servi sur la table de la cuisine, parce que dehors il pleut. Puis une fois assise elle a dit, avant d’attaquer son omelette aux pommes de terre :

– Traqué ? Hum... intéressant. Essaie de savoir par quoi ? Ou par qui ?

Silence. Ils mangent. Sylvie a décidé de ne plus rien dire tant que Didier n’aura pas répondu à cette question.

Ils mangent donc, sans un mot. Didier a l’air studieux d’un élève appliqué.

Le téléphone sonne. Il répond. Bougon il dit non plusieurs fois puis peut-être et enfin, si vous voulez... Il raccroche.

– C’était France 2. Ils veulent une interview pour le film et la pièce que tu joues en ce moment puisque j’en suis encore l’auteur. Ils ont retrouvé des photos de nous à l’époque de *La branche coupée* ton film. Bref ils veulent me voir. Ils n’ont qu’à venir, je ne bougerai pas !

– Eh ben s’ils me trouvent là, ça va encore faire des gorges chaudes !

– On s’en fout.

– Bon alors, à part France 2, qui te traque ? Sylvie remet sur rails les problèmes présents.

– Tu sais que je suis TRÈS égoïste ? Silence de Sylvie qui s’applique à manger. Didier continue.

– J'en ai un peu marre de ma vie, routine, boulot, dodo... j'aime Liza, elle n'a rien à voir là-dedans, c'est moi... Je suis insatisfait, sans cesse, je suis las !

– C'est pour ça que tu écris autant, non ? Si tu étais super satisfait, eh bien tu n'écirais pas le tiers du quart de ce que tu ponds, non ?

– Je ne sais pas, comment savoir !?

– Bon, mais tu fais partie des 99 % de gens qui vivent et ont envie d'autre chose. Je veux parler foyer & Co.!

– C'est la merde, annonce Didier. Je ne sais pas ce que j'ai. En plus j'ai tout !

– Ça c'est vrai ! Au moins tu es lucide ! Mais qu'est-ce qu'on est compliqué, c'est pas croyable !

– C'est sympa de ta part d'être venue, d'autant que je suis seul.

Sylvie rit et ajoute :

– Ça n'aurait rien changé si tu n'avais pas été seul, tu es TOUJOURS seul !

Didier daigne rire, parce que c'est si vrai !

– Mais pourquoi refuses-tu de quitter Mimizan, ne serait-ce que pour un aller et retour Paris ?

– Va savoir ! Je refuse, c'est tout. Il faut croire que je n'ai pas envie de partir !

– Mais pourquoi ? Il y a bien une VRAIE raison ? Donne-moi une seule bonne raison ?

– Je n'ai pas envie, c'est tout !

– Ce n'est pas une bonne raison parce que les raisons d'aller à Paris sont autrement importantes pour ton boulot et toi que ça !

– Tu me fatigues Sylvie. Si on se détendait ?

– Ben voyons, moi je suis très détendue vois-tu, mais tu

n'aimes pas mes questions ! Ni les tiennes d'ailleurs !

– Oh ! Ça va, on se fait une vraie fête d'être ensemble ?

– Eh ! Toi, je ne suis pas venue pour ça ! Je suis là pour t'aider à y voir plus clair !

– C'est raté, je suis obsédé par tes yeux. Tu sais ça ? Je suis obsédé par tes yeux et ton visage !

– Tu déconnes ou quoi ? Sylvie ne sait plus très bien que croire. Est-il sérieux ou plaisante-t-il ?

– Je ne plaisante pas. Je suis OBSÉDÉ par tes yeux et ton visage. Si ça se trouve, c'est toi qui me mets dans cet état, c'est de ta faute tout ça !

– Ah le lâche ! C'est trop facile de me flanquer tout sur le dos parce que tu refuses d'assumer ! Trop *easy* !

– Bon, Sylvie, arrête et écoute-moi. Ça c'est vrai. Je suis obsédé... par toi.

– Ça se soigne sûrement, enchaîne Sylvie. Mais il y a à cela plusieurs moyens. On les passe en revue ?

– Si tu veux.

Didier s'est levé pour faire le café, en passant derrière Sylvie il plonge son visage dans ses cheveux bouclés et marmonne :

– Ça sent bon le chèvrefeuille là-dedans, mm...

– Si je ne te connaissais pas, je croirais que tu me dragues.

– Mais je te drague !

– Oh ! Ça c'est pas drôle, vraiment.

– Tu as raison, c'est franchement pas drôle, c'est même si sérieux que ça en devient grave !

Sylvie ne sait pas trop quoi penser de tout ça, dans le doute elle décide d'être attentive, nette, et de voir où cela va mener les uns et les autres...

– Tu ne te distrais pas assez, dit-elle à tout hasard.

– C’est vrai, alors pour commencer ce soir je t’emmène sur la plage, dans un petit resto chandelles sympa, on va se faire une fête tous les deux.

– C’est entendu, et si on se baladait un peu sur la plage avant de dîner. Moi, quand j’arrive de Paris, j’ai besoin d’oxygène !...

– Tu vois pourquoi je n’ai plus envie d’aller à Paris ?

– Oui, mais moi je ne peux pas bosser ici ! C’est à Paris que ça se passe !

– Non, mais tu pourrais vivre ici. D’ailleurs tu y as pensé, vous en avez parlé avec Liza.

– Oui, j’y pense. Je vais sans doute essayer de faire moitié-moitié. Les moments où je n’ai rien, hop ! Je viens.

– Bon, moi je vais écrire un peu. On se retrouve vers dix-sept heures et on part pour Mimizan plage OK ?

– C’est relax ton resto ?

– Ici tout est relax mais tu es toujours très bien...

Sylvie se met à ranger la vaisselle dans la machine à laver mais Duche, le chien, la regarde devant la porte, implorant du regard quelque nourriture. Elle trouve une boîte et lui donne. Puis monte prendre une douche et se reposer.

Dans l’or et la lumière de couleurs intenses et un peu agressives, Didier chasse en lui-même des images inconnues qui sur la toile, prennent formes. Il aime aujourd’hui les clartés sombres de certains rouge ambré auxquels il donne des courbes lourdes qui s’envolent telles des ailes vers des sommets invisibles qu’en lui il cherche sans arrêt.

C’est avec les couleurs qu’il fait l’amour à la toile, comme un déchaînement ou une rage, il mélange les couleurs primaires et en tire des tons chauds et doux dont il travaille la toile d’un pinceau fébrile. Des mots lui viennent en tête,

comme des pierres qu'il lance loin de lui, inapte à écrire, pour le moment.

Avec de l'or pâle il marque ou souligne, d'un voile ou d'un trait, tandis que les couleurs s'échappent et se composent en harmonies lourdes, comme des colonnes ou des vasques dont il utilise les contenants en vertu de ses propres impulsions, y coulant ou des rivières fantasques ou des yeux Taylor qu'il n'a pas encore pu rendre avec réalisme. Seuls les yeux verts de Sylvie apparaissent, troublants et immenses sur des toiles qu'il gribouille ensuite de fauve, les entourant comme il peut, comme il ne sait pas.

Il a posé pinceaux et couleurs en tubes, palette et s'est éloigné du chevalet. Il contemple une petite toile depuis son fauteuil, mi-content, mi-insatisfait, avec à l'âme un vague qui lui pèse énormément. Mais il est déjà seize heures trente et il lui faut se préparer. Il va donc prendre une douche parce qu'il est en nage et ses mains aux longs doigts sont multicolores... il ne comprend d'ailleurs pas comment il s'est débrouillé !

Sur la plage ils n'ont pas parlé ou très peu.

C'est après cette promenade silencieuse et tonique que dans le petit resto chandelles Didier a commandé puis a pris les mains de Sylvie dont les ongles sont carrés courts, manucurés de rouge carmin. Beaux.

– Est-ce que tu penses qu'on est passés à côté l'un de l'autre ?

– Oh ! Mais tu me sors le violon, mon grand ! Attends, c'est la première fois que tu me fais ça !

– Arrête de te moquer de moi, et réponds-moi, s'il te plaît ? Didier est charmeur.

– Eh bien, comment savoir et répondre maintenant ? Bien

sûr il y avait Cléa ! Alors...

– C'est moi ça, encore de ma faute ! Cléa, avais-je vraiment besoin de deux femmes ?!

– Apparemment oui ! Ce n'était un problème ni pour elle, ni pour moi. C'était un problème pour le couple que tu formais avec chacune de nous. Mais c'était ainsi et je suppose que tu faisais ce que tu pouvais ?

– Ce que je croyais vouloir, que je voulais, et c'est très différent !

– Bon ! Alors rien ne sert...

– Si, j'ai été un con, je suppose !

– En tout cas, il est inutile de regretter quoi que ce soit, surtout maintenant, tu es marié, tu aimes ta femme et en plus tu as failli épouser Kate ! Bonjour les dégâts ! Grâce à Dieu !

– Tu sais par moments j'ai l'impression que je suis un gamin !

– Bonne impression ! réplique Sylvie en riant.

– Je suis vraiment heureux que tu sois venue et que nous passions cette soirée ensemble !

– Oui mais attends, c'est ici et maintenant, ça n'est pas le bon vieux temps ! OK ?

– Oh ! Une petite fois !...

– Non mais ! Tu es impossible. On est amis.

– On est amis. Oui, c'est justement pour ça que c'est super !

– Sylvie, enchaîne alors Didier, grave tout à coup, si on passait vraiment la soirée ensemble – totalement – jusqu'au bout ? Ça n'engage à rien ?

– Tu veux dire... ? Jusqu'au bout ?

– Dormir avec toi, te faire l'amour, être ensemble, complètement.

– Et si Liza rentre à l'improviste ?

– Pas de danger, elle couche chez ses parents à Bordeaux, avec Julie, elles ont des courses à faire demain, elles ne seront là que vers dix-huit heures pas avant. En plus si c'est ça qui te gêne... ça va non ? Ça veut dire que sans la blesser, tu es OK ?

– Je suis OK ? Comme tu y vas ! Bon, je trouve ça tentant, et c'est vrai que nous ne nous emballerons pas après ! Mais j'aime beaucoup Liza et je ne me sens pas très jojo ! C'est vraiment pas chouette !

– Non, tu le sais, cela ne lui enlèvera rien du tout. Et puis au moins on passe une vraie soirée OK ?

Sylvie a toujours eu un faible pour Didier, en fait elle l'a aimé, elle l'aime et ce n'est pas juste cette histoire pour Liza mais, après tout, le parisianisme prend-il le dessus ? Elle se dit que ça n'a aucune importance.

Didier règle l'addition et les voilà partis.

À la maison, c'est dans sa chambre que Sylvie a voulu passer la nuit et pas dans la chambre du couple. Didier ne l'aurait d'ailleurs pas proposé... il y a des limites quand même.

Il est donc venu la rejoindre.

Les corps ont des intimités fragiles et vite écœurées ! Les peaux sont des mystères à court ou long terme, c'est selon, et la chimie qui préside aux rencontres et aux attractions n'en finit jamais d'étonner ! On aime les blondes, par exemple, que les blondes et puis on épouse une brune ! Allez savoir pourquoi !

De ces frasques que dessinent les corps sur fond d'amours éparées, que retient-on ? Comment les redessiner quand, destin oblige, elles sont passées comme fumées un peu épaisses de ces feux allumés sans conséquences aux baquets de ces quelques incinérations dont nous sommes les moitiés, les quarts de Jeanne au bûcher, en démystification...

Le *Kamasutra* a des interdits qui deviennent si familiers à la frénésie occidentale, monomaniaque du sexe que très vite on est tenté d'en inventer de nouveaux chapitres, écrits au ciel d'un lit, ils rejoindront ceux qui s'écrivent aussi à l'intimité neuve de quelques millénaires d'érotisme acquis... nous sommes marqués par nous-mêmes... dans le temps... des siècles et des siècles... ainsi en est-il, et les prières judéo-chrétiennes elles-mêmes l'ont compris et s'en servent... nous sommes marqués, cellulièrement, par ceux qui nous ont précédés et nous marquons ceux qui suivront. Alors se dit Didier, comment ne pas en être conscient ? Et comment ne pas faire attention à ces pollutions que nous

innovons plus souvent qu'à notre tour ?

Didier ne sait pas vraiment comment il est devenu si sensible aux autres, lui le grand égoïste devant l'éternel. Aux autres ? À tous les autres, oui. D'une certaine façon, comme si, quand nous agissons, toute l'humanité était concernée, dans son ensemble.

Le plus curieux est que cette notion n'est pas, comme on pourrait le supposer, abstraite... c'est facile de penser humanité et de faire en fonction de soi !!... comme toujours. Non, c'est pour Didier une constatation, certes, mais aussi un lien, de ces liens qui rendent interdépendants. C'est sûr que tous, nous avons des centres d'intérêts différents ou communs, mais par ces centres, nous sommes en contact parce que, quels qu'ils soient, eh bien ! ils sont pour nous ou le voisin, la porte de communication, le moyen de relation que prend l'échange inévitable même lorsqu'il est inconscient.

Didier est un peu perdu.

Il a pu faire l'amour et dormir corps à corps avec Sylvie, sans aucun problème vis-à-vis de sa femme Liza. Mais en revanche il sait que ce fonctionnement perturbe l'humanité tout entière ! Dans son cas, particulier, personnel, pas de remise en question, pas d'agression psychologique. C'est un fait. Ce fut un cadeau du ciel cette soirée. Sylvie et lui, ce fut tout simplement dans la maison, bien sûr, mais de façon si cool, comme dit Sylvie, juste être bien ensemble, l'un dans l'autre, avec une joie et un amour qui n'est pas comparable à celui qu'il vit avec sa belle aux yeux Taylor. Ce fut une récréation et en même temps essentiel à un équilibre qu'il sentait vaciller, avec Liza justement.

Mais n'empêche, se dit Didier, que ce fonctionnement a un

impact plus large et que l'humanité est là, concernée. Comment créer ce lien subtil ? Comment le concrétiser au point de le rendre intelligible pour soi-même et pour les autres ? Ça, c'est beaucoup plus difficile. De fait, c'est l'abstraction qu'il est essentiel de rendre concrètement identifiable par tous, et c'est le quotidien et son incartade avec Sylvie qu'il est urgent de comprendre différemment afin de le dédramatiser un peu, au sens noble du terme.

Arrivé à ce stade, Didier se trouve en proie avec lui-même quant à ce qui concerne le sacré. Le sens du sacré ?!

Ce soir-là avec Sylvie, tout lui semblait beau et sacré, à elle aussi. Il est vrai que le rituel ainsi pratiqué une fois, dans l'absolu, de façon unique, prend une valeur différente. Le quotidien désacralise, n'est-ce pas ? L'amour condamné à partager la même salle de bains enlève aux purifications du corps cette beauté que lui confère l'exceptionnel...

Didier se retrouve entre Liza et le souvenir de la nuit avec Sylvie, comme un prêtre égyptien, ou ce qu'il en imagine, opérant un rite, avec Sylvie, ou traitant de profane dans la vie de tous les jours ! Je deviens fou, se dit-il, je me cherche des excuses ou des justifications ou des qui sait quoi... encore !!

Mais non, Didier est d'un calme étonnant, il aime sa Liza de femme aux yeux Taylor, mais il a besoin de cette intimité à la fois sacrificielle et rituelle que la nuit avec Sylvie a innovée. Car jamais auparavant Didier, même avec Sylvie, n'avait vécu cette plénitude exceptionnelle et, il faut bien l'avouer, Sylvie est parfaite puisqu'elle a ce sens du spectacle et de la lingerie, de la mise en scène et des bougies, de l'éclairage, qui, s'il devenait quotidien auprès de Liza, serait alors vite surfait ou comique...

Didier, ce soir-là avec Sylvie, a trouvé la réponse à un besoin. Me suis-je créé ce besoin ? Impossible de répondre à cette question. Il avait envie de faire l'amour avec Sylvie, mais de là à penser à ce qui allait réellement avoir lieu... Non...

Liza est à des années-lumière de se douter de tout cela, si bien que Didier, ne vivant qu'avec elle – seuls à Mimizan – expérimente quand même une double vie, c'est une sorte de plage sur la plage qu'il promène avec lui sur celle de Mimizan, qu'il caresse de la mémoire et honore de souvenirs... mais ces derniers s'estompent peu à peu pour ne marquer que du sceau vert des yeux de Sylvie les raisons inavouables de son besoin nouveau.

Car Didier, sur cette grande plage, immense et vide en cette matinée – il est six heures et il fait encore noir – où il est venu voir le lever du soleil, s'est créé un besoin, Sylvie est dans ses pensées, comme une vestale ou une prêtresse aux mains précieuses et au corps sculptural que ses fantasmes mettent en scènes troublantes, fortes et suaves à la fois pour adultère en bémol sacré qu'il est bien décidé à poursuivre, même s'il devait, pour ça, se rendre à Paris.

Et là, tout à coup, Didier se rend compte que c'est sérieux, il irait même pour voir Sylvie, jusqu'à Paris, c'est si nouveau que d'une certaine façon cela lui fait peur tout en le faisant rire. Au fond, se dit-il, je n'avais aucune motivation. Mission accomplie ! J'en ai une !!...

Assis sur le sable froid, les fesses au frais, Didier regarde avec avidité le soleil se lever sur l'océan et c'est si magnifique qu'il lui semble totalement inutile d'analyser ou de décrire même ces naissances de la lumière sur fond de ciel changeant.

C'est durant le petit déjeuner, ce matin-là, que Liza lui a demandé s'il voyait un inconvénient à ce qu'elle parte une dizaine de jours. Les Pyrénées la tentent, Anaïs aussi est partante et elles sont toutes deux en phase ras-le-bol de mari et de maison à entretenir, de vacances en famille et de joie à tout assumer...

– Mon ange aux yeux Taylor, tu es en droit de rébellion, fais ta grève... vis ton ras-le-bol, je comprends. Et puis je ne dois pas être marrant tous les jours. Mais Julie ?

– Julie va chez ses grands-parents, à Bordeaux. C'est elle qui l'a demandé. Elle a des amis là-bas et je crois qu'un peu de ville lui fera le plus grand bien. Elle est en passe de devenir aussi solitaire que toi, à treize ans, c'est un peu jeune !

Didier sent là-dessous un reproche latent auquel il ne peut s'arrêter tant Sylvie tout à coup est présente.

– Anaïs a d'ailleurs suggéré que nous demandions à Sylvie si ça la tente de venir avec nous pour, bien sûr, un ras-le-bol différent !

Didier est saisi mais reste silencieux, mettant mentalement un cierge aux dieux du sacré et de l'érotisme pour que Sylvie – profession oblige – dise non !

Le soir même Liza lui annonce la très bonne nouvelle, Sylvie ne peut pas, elle a dit non, et elle regrette...

Dès cet instant Didier n'a eu de cesse de l'appeler. Ce qu'il ne peut pas faire de chez lui parce que tous les postes communiquent. Il a donc prétexté des achats de tubes de peinture, gouaches et acryliques, pour se sauver le lendemain matin vers huit heures.

À Mont-de-Marsan où il s'est rendu, il a été directement

chez Leclerc voir s'ils avaient le nécessaire, il a trouvé et n'a donc pas eu à aller courir ailleurs. Puis directement il s'est rendu à La Poste centrale sur le coup de onze heures. Sylvie a décroché, la voix très rauque...

– Oh ! Comment vas-tu beau mâle ? a-t-elle plaisanté.

– Et toi ?

– Je crois savoir pourquoi tu m'appelles, c'est oui, oui, oui. Maintenant c'est toi qui m'obsèdes ! Je ne sais pas si nous avons bien fait de faire ce que nous avons fait, mais ce qui est certain est que j'ai envie de recommencer, toi aussi ? Alors ?

– Tu as tout compris, deviné, mais pourquoi n'as-tu pas appelé ?

– Et toi, chameau ?

– Qu'est-ce que je fais à ton avis ?

– Oui, mais parce que Liza et Anaïs partent ! Sinon...

– Comment procédons-nous ? demande Didier.

– Je crois qu'elles partent samedi, en fin de semaine. Mon week-end est libre mais je répète lundi à douze heures donc il faut que tu viennes. Je propose un week-end dans un endroit que tu vas choisir, je n'ai pas le temps, et ensuite Paris, chez moi.

– Parfait. Dis-moi, est-ce que ton attachée de presse peut me trouver un alibi style interview télé ou radio ? Pour le week-end je m'arrange.

– *No problem!* Tu vas avoir un planning d'enfer dans la journée. Depuis le temps que tout le monde te veut et que tu ne veux pas ! C'est comme si c'était fait. Quand arrives-tu ?

– Samedi dans la soirée, début de soirée.

– Ça marche. On avisera d'ici. Didier ?

– Oui ?

– J’aime ta voix tu sais, elle me semble essentiellement faite pour l’érotisme. Didier, je crois que je t’aime encore... Je n’ai jamais cessé, de fait !

– C’est normal, quand as-tu vu et où que l’amour s’arrêtait ? Ce n’est ni un train, ni une voiture. C’est si vaste et si dépassant que ça ne peut suivre que son propre mouvement. Nous, on va essayer de ne pas l’abîmer en le contrariant, OK ?

– Bon, mais c’est peut-être plus compliqué que nous ne le croyons, dit Sylvie.

– Ne croyons rien, alors ! Tu vas voir, ça va être enthousiasmant !

– J’ai hâte de te voir. À samedi, on m’appelle sur l’autre ligne. Sylvie a déjà raccroché, laissant Didier coi !...

Paris est frénétique, comme d’habitude, son humeur bien sûr, pas son physique. Mais sous ses allures nobles et mondaines, Paris est une dame qui somatise à longueur d’années. Ses agresseurs sont oppressants, ils la rongent et la minent de l’intérieur de ces rues mêmes où se bousculent et se battent – conflits permanents – des gens, des voitures, des rames de métro, des violeurs de bons genres qui la polluent en l’écartelant. Mais Paris, la grande dame française, de classe internationale, fait comme si, elle offre ses avenues et ses places, ses formes monumentales épanouies et ses beautés incomparables à l’excès d’inconsciences graves que les Parisiens et tous les autres gâchent et piétinent inconsidérément, voilant les poumons de ses espaces aérés et encombrant ses bronches dont la Tour Eiffel, artère de métal ne peut avoir raison.

C’est bien dommage, se dit Didier dans le taxi qui le mène

chez notre belle Sylvie nationale qui a, depuis toutes ces années, déménagé rue Jacob, au cœur d'un des quartiers d'artistes où Paris se retrouve la nuit, pour ces fêtes tristes où chacun se doit de faire bonne figure !

C'est au quatrième et dernier étage d'un petit immeuble près de la place de la Contrescarpe que Sylvie est installée. Sa terrasse domine tout le quartier sur l'arrière côté place Saint-Germain-des-Prés, c'est ravissant et le jardin et la cour sur lesquels elle donne mangent les bruits et donnent à l'air parisien des murmures de fond, ambiance inévitable d'un quartier vivant, Ô combien, dans un Paris turbulent !

En accueillant Didier, Sylvie, en jean collant et T-shirt fuchsia lui a envoyé de plein fouet le regard le plus transparent. Il a craqué en la prenant dans ses bras.

– Bon, a-t-elle dit, j'ai pensé que le mieux était de rester ici. Parce qu'il est trop tard pour sortir de Paris ou faire une quelconque tentative de week-end out ce soir.

– Tu as raison, mais c'est divin ici ! Tu me fais visiter ?

– Donc, terrasse ici, tu vois la cuisine, une vraie pièce salle à manger donne dessus et sur le séjour, par là, Sylvie le guide, là tu as entrée avec W.C. et lavabo, une pièce ici, mon bureau, il donne aussi sur la terrasse, ma chambre et ma salle de bains plus une autre pièce, en duplex là-haut. Sylvie le précède dans un escalier à la fois clair et large, vers une mezzanine où donnent deux chambres encadrant une salle de bains hollywoodienne qui ressemble à Sylvie. Marbre blanc et accessoires verts assortis à ses yeux et à son peignoir ! La baignoire est ronde et deux marches y descendent avec une sorte de tapis vert aussi pour ne pas glisser, suppose Didier. Des glaces, miroirs partout, et la fenêtre donne en plein ciel sans vis-à-vis.

– J’aime ton appartement, il est rituélique !

Sylvie éclate de rire...

– Tu m’as l’air « rituélique » toi !

La chambre est blanche avec décorations vertes aussi mais plus pâles que pastel et quelques notes abricot soutenu. C’est vraiment joli !

– Je me plais bien ici.

– Comme tu n’y seras pas souvent, tu risques fort de ne pas t’en lasser ! plaisante Sylvie.

Ils dînent tranquillement, dans le séjour face au jardin charmant arrangé en pots sur la terrasse. Ça a, tout ça... se dit Didier, des allures de campagne sophistiquée, ses Landes lui semblent étrangement lointaines... C’est sur le vaste canapé de cuir blanc, sur un jeté de coton pastel et patchwork qu’ils ont, en dînant, commencé à faire l’amour, aux chandelles, de façon, ma foi, se dit Didier, très païenne. Mais le cadre se prête au sacré, ici, et Didier en aimant Sylvie cette première fois de la soirée, captait déjà dans le regard vert de sa maîtresse des mystères et des abandons presque religieux.

Je suis peut-être fou !... mais c’était si agréable que l’idée même de folie avait ce soir, un goût de sacré. Tentation alléchante et suivie d’aller, avec l’autre, au bout de soi-même, par touches profanes conscientes, vers une sacralisation de l’esprit dont la chair sensuelle et ses beautés sont le tamis... ou bien est-ce le contraire ?

Passer ainsi huit jours à Paris est assez étonnant quand il s’agit de Didier pour éveiller, c’est fatal, questions et curiosités à la fois familiales et médiatiques... surtout pour ces dernières quand Sylvie Marin est dans les parages. Mais Didier évite tous les pièges, il est descendu dans un

hôtel de la rue Jacob, après la rue du Bac, à droite ou du moins il y a pris une chambre avec une valise alibi et il prend ses messages tous les jours. Pas de nouvelles de Liza ni d'Anaïs. Tout se passe plutôt bien et Karen, l'attachée de presse de Sylvie, lui a fait un emploi du temps pour écrivain en mal de médiatisation, infernal, mais les soirées avec Sylvie et le temps qu'ils se consacrent l'un à l'autre valent bien tous ces tracas et toute cette habile mise en scène qui rend ce séjour à Paris absolument crédible.

Évidemment, parce qu'elle sait toujours tout, l'inconcevable Cléa a téléphoné à l'hôtel ! Comment a-t-elle su ? Mystère... Peut-être même sait-elle pour Sylvie, se dit, méfiant, Didier, et par tact et délicatesse, ce dont elle ne manque pas, elle va faire semblant aux yeux des autres de ne pas savoir.

Sylvie a donc invité Cléa avec Didier pour déjeuner jeudi parce que ni l'une ni l'autre ne travaillent trop tôt ce jour-là.

Cléa est arrivée toute de cuir noir vêtue. Longue, abyssale et mince, comme toujours. Sa bouche carminée est pulpeuse et ses yeux rieurs n'en pensent pas moins tandis qu'elle tend une tarte de chez Dalloyau à Sylvie. Sylvie est vêtue de blanc, virginale, a dit Cléa en entrant, avec un œil malicieux, tourné par hasard vers Didier qu'elle embrasse. Ce dernier se dit, elle sait !! Effectivement Cléa sait parce qu'elle sait, en fait, depuis que Didier a épousé Liza, qu'il la trompera. C'est dans l'ordre. Il y a des femmes qu'on épouse et qu'on trompe, il y a celles qu'on épouse et qu'on ne peut pas tromper si facilement : on divorce et il y a les autres, Sylvie, Cléa, celles qu'on ne peut pas épouser pour diverses raisons et qui sont les maîtresses ou les

compagnes de ces fortunes dont on se découvre investi par un érotisme baladeur et gratifiant à travers lequel des facettes cachées explosent de chacun, quand il ose, – c'est valable pour les femmes bien sûr ! – comme des feux d'artifices que rien avant n'avait déchaînés...

Cléa a l'œil brillant de ceux qui savent. Mais son mutisme légendaire est révélateur de ces silences entendus dont rien ne pourra, non plus que personne, avoir raison. Cléa est une discrète, son pouvoir se loge aussi là et elle sait n'être que ce que l'on attend d'elle. Cléa ne viole jamais rien, elle ne fait qu'accompagner. Et si on a besoin d'elle, alors, elle est là.

La soirée est rieuse, Didier est content de la revoir. Elle aussi. La soirée, se dit Didier, mais il est treize heures ! C'est qu'à Paris quand le ciel est lourd, le jour, la nuit... en plus Sylvie a allumé des bougies... bref Didier a confondu jour et nuit comme il confond ses propres sentiments avec ceux qu'il voudrait... aussi...

N'empêche qu'en partant vers quinze heures Cléa en l'embrassant lui a murmuré, pour lui tout seul :

– Fais quand même attention parce que Liza a vraiment oublié d'être bête. Et tu as beaucoup à perdre.

Didier en l'embrassant a chuchoté :

– Merci, je sais ! Ce qui a rassuré Cléa qui lui a fait promettre de la rappeler avant son départ.

Sylvie est d'accord. Cléa sait, mais Cléa sait toujours tout dès que cela concerne Didier.

– Qu'est-ce qu'elle t'a aimé, celle-là ! Mais Sylvie est admirative et « celle-là » dans sa bouche n'est que distinction... par rapport aux autres. Sylvie aime bien Cléa.

– C’est quand même avec elle que tu nous a forcées au partage, en disant cela, elle le renverse sur le canapé du séjour pour un long baiser suivi de rien, elle travaille dans une demi-heure au *Vieux Colombier*, et il faut qu’elle parte... vite !

Didier a le ressac amoureux violent. Teintées de jaune orangé, les vagues qui le submergent lorsque Sylvie s’éloigne sont violents permanents sur mental en déroute. Sur les plateaux de télévision ou dans les studios de radio qu’il fréquente assidûment grâce à Karen, les gens sont curieux, assidus, pressants. Didier a une certaine nausée qu’enveniment des questions qu’il trouve sans intérêt aucun. Sont à l’honneur le film avec Sylvie *N’en rajoutez pas* pour lequel ils ont gardé le titre du roman, et son dernier ouvrage, *L’Amant d’un jour* sorte de nouvelle autobiographique qu’on pourrait croire écrite par une femme. Très intéressant, il en parle avec fougue et sérénité, remettant en question la morale judéo-chrétienne face à l’évolution où l’être humain, pris à ses propres pièges, est malmené parce qu’il faut ou pas, faire ou pas et par ces denrées précaires que représentent les envies et ce qu’elles apportent, ces lots de bien, de mal qui, en regard de l’évolution et à long terme sur une vie, s’avèrent souvent beaucoup plus utiles que néfastes. Didier sourit en lui-même d’avoir à faire la promotion de ce livre-là justement, à un moment où, dans sa vie, la morale, sens dessus dessous, fait la nique à la ribambelle des conventions les plus rigides, cassant et détruisant les données les plus enracinées au profit de ces changements que la vie ne manque pas de suggérer lorsqu’elle s’ennuie de nous voir

nous endormir trop.

Cela fait sourire Didier et si *L'Amant d'un jour* est une sorte de réhabilitation de l'aventure quand quinze, voire vingt ans après, on se rend compte qu'elle a été déterminante, non pas sentimentalement, ce qui n'a qu'un intérêt limité et relatif, mais structurellement sur le plan de l'évolution intérieure, il lui apparaît qu'en ce moment l'inversion que subit tout repère un peu trop installé, rencontre, en lui, ce besoin d'être là où on ne l'attend pas, l'homme qu'il a besoin d'extérioriser afin de mieux ouvrir, intérieurement, des vasques à teneurs érotiques mais aussi émotives sans doute, que la créativité avale goulûment comme un nectar où corps et âme rejoignent un cœur qui se retrouve sans gravité dans un équilibre plus serein et plus léger que le quotidien dans sa tendance à la sclérose ne peut que geler. Trop c'est trop, il y a des moments où il faut savoir être parce qu'on a été, et dans ce changement imperceptible que subit l'être, il y a des moments où avoir été n'est plus garant de l'être. C'est placé là, devant ces choix décisifs à être plus soi-même que parfois il faut savoir oser ce que tous et toutes ne pourraient que réprouver. C'est dans l'ordre divin et éternel des choses de la vie que nous avons voulu enfermer aux commodités de ces sentiments à préserver, alors que finalement la seule beauté des sentiments est de s'en détacher assez pour ne pas avoir à en avoir honte ou à n'en tirer que profit.

Les journalistes ont du mal à suivre Didier, il s'en amuse et joue avec. C'est sur le plateau de l'émission en direct de Dechavanne sur la Une que Liza a appelé en régie. Elle la regardait et a posé une question en simple spectatrice avant de dire qui elle était :

– Monsieur, vous êtes écrivain, jusqu’où laisseriez-vous aller votre imagination si vous aviez à tromper votre femme ?

Didier qui l’a reconnue à sa voix, d’entrée a dit :

– Chère Madame, je n’aurais sans doute pas assez d’imagination pour bien tromper ma femme.

Puis, après quelques secondes d’applaudissement de la salle, il a ajouté avec un clin d’œil :

– Cette femme est une femme aux yeux Taylor, c’est la mienne, et je l’aime, malgré le piège grossier qu’elle vient de tenter.

Liza a aussitôt éclaté de rire à l’antenne pour dire :

– Merci mon chéri, *I love you too!*

Ils ont tous les deux fait un vrai tabac.

Sylvie évidemment était au courant quand ils se sont retrouvés chez elle.

– Tu crois qu’elle a le moindre soupçon, notre femme aux yeux Taylor ?

– Je n’en ai aucune idée, a dit Didier, ça n’a aucune importance. C’est son problème. Le mien, c’est toi, le nôtre c’est aujourd’hui, nous.

Mais le téléphone a sonné et c’était Liza. Didier a fait signe qu’il n’était pas là et Sylvie lui a donné le numéro de l’hôtel de la rue Jacob avec beaucoup d’ingénuité, disant qu’elle déjeunait le lendemain avec Didier. Elles ont papoté un instant puis Liza, dans les Pyrénées avec Anaïs, c’est super, a raccroché.

Didier et Sylvie se sont regardés. Pas de panique, tout va bien. La conscience bien tranquille, ils sont montés et Sylvie qui avait préparé l’autel n’a plus eu qu’à en allumer les bougies.

Le rituel fut parfaitement réussi.

La semaine se termine, Sylvie est apaisée, Didier survolté. Il pense aux Landes et il est heureux de rentrer. Finalement il n'aime pas Paris et l'effort pour les mondanités pour lui est surhumain. Il l'a fait, bien obligé, ne le regrette pas, mais est heureux, vraiment, que cela se termine. Mais du même coup, bien sûr, il s'éloigne de Sylvie et ça le perturbe. Il a inauguré avec elle tout un périple amoureux vraiment nouveau, jouissif, sans problème et extrêmement excitant. Les yeux verts posés sur lui, Sylvie dit qu'il va lui manquer. Mais déjà, en la regardant là, alors qu'il vient de lui faire l'amour, aux chandelles, elle lui manque déjà. Dès qu'il n'est plus en elle, elle lui manque. Il n'est pas habitué à ça. Pourquoi est-ce si doux et intense ? Pourquoi est-ce si léger et si grave, si troublant et si net, si familier et si nouveau, si impulsif et neuf ?

Il ne s'agit pour Didier ni de comparer, ni d'analyser ce qui... avec Sylvie, ou ce qui... avec Liza... non. C'est juste un constat. Sylvie est une manie de Didier. Elle est une force en lui qui le renverse et le bouleverse. Il redécouvre l'érotisme endormi en lui, souterrain. Il avait occulté tant de choses. Liza est une plage en lui, dont le calme et l'immensité ont provoqué la tempête qu'il vit actuellement avec une autre, cette Sylvie aux yeux tornades, cette femme au corps libéré qui épouse si bien le sien sans aucune autre idée que de l'aimer, là, maintenant, aussi complètement que possible.

Liza est au long terme du parcours de vie ce que Sylvie ne sera jamais au court terme indispensable et impensable qu'elle fait naître en le vivant légèrement, intensément et aussi follement qu'il le fait, lui, Didier, dans ce besoin

impératif de n'être encore que plus et plus eux-mêmes, ce qui le pousse à des extrêmes qu'il jugeait inutiles et qu'il a rendus indispensables en s'y adonnant comme à une drogue.

Drogue d'oxygène intérieur qui ouvre au corps ses propres horizons perdus dont l'appartenance oubliée s'exprime enfin viscéralement, érotiquement, superbement. Il ne peut imaginer cela avec Liza. Impossible ! Où sont ces bornes secrètes qui délimitent un territoire et l'interdisent ? Où sont ces portes closes qui ne peuvent s'ouvrir que de l'extérieur et dont l'intériorité bloque les charnières les plus souples ? Pourquoi ne va-t-on en certains lieux qu'accompagné par certaines personnes ? Pourquoi ne se laisse-t-on aller qu'à demi avec l'une, totalement avec l'autre, et pourquoi ose-t-on ou pas des interdits avec l'une et pas l'autre ?

Ça Didier ne peut que le constater, sans le déflorer, parce qu'alors il enlèverait à l'une et à l'autre ce qui de chacune est unique, et le comble.

Rétrospectivement, avec plus d'expérience et de maturité, Didier se dit qu'il se retrouve, une fois de plus, entre deux femmes ! Sylvie et Liza, comme à l'époque Cléa et Sylvie ! Mais Liza ne sait rien alors qu'elles savaient tout l'une de l'autre à l'époque. Avec Cléa et Sylvie il était brut. À prendre ou à laisser. Prennent-elles toujours, ces femmes pour lesquelles on ne peut choisir que d'avoir, d'obtenir tout, à la fois ?

Aujourd'hui Liza ne sait rien. Sylvie est sa complice. Il est attendri par les yeux Taylor. Bouleversé par les yeux verts. Il s'avoue des scènes torrides avec Sylvie qu'il ne supporterait pas de dévoiler à Liza ou de vivre avec elle.

Son corps même a des exigences de Sylvie qu'il ne peut même envisager de Liza.

L'une est un havre à préserver.

L'autre une luxure à dévorer.

Et il s'amuse parfois à se dire que ce sont leurs propres choix, à chacune, qui ont mené ce trio à exister ainsi. Liza ne saurait pas. Sylvie ne voudrait pas. Et pour rien au monde, chacune, donner ce que l'autre donne. Elles sont toutes deux là où elles ont voulu, à la bonne place. Mais lui ? Didier, entre les deux où est-il ? Le mari, l'amant ? Les deux et à tour de rôle ? Pour l'une et l'autre, où Didier se mesure-t-il à lui-même sans se perdre un peu lui-même ? A-t-il voulu ça ? La première nuit à Mimizan avec Sylvie devait être unique et exceptionnelle. Elle se répète et demeure unique et exceptionnelle. Alors ? Avec Liza c'était à vie, pour le meilleur et le pire ! Alors ? Le meilleur est toujours présent, elle n'est pas au courant du pire qui pour Didier est encore et malgré tout le meilleur !

Didier navigue à vue, ses seuls repères, les yeux magnétiques et magiques de ces deux femmes, il est bien obligé de se l'avouer en secret... qu'il aime toutes les deux. Différemment, mais là, passion, érotisme, havre et calme, *sex and sex*, il les aime à tour de rôle, toutes les deux. Et au bout d'un moment avec Liza, Sylvie lui manque étrangement, puisque c'est toujours dans ce sens, mariage oblige, que ça se passe... plutôt bien, il faut bien le constater. Le mensonge paye.

Diane, la mère de Didier a débarqué à la « Babylone » sans s'annoncer, comme à son habitude. Elle sait Liza au marché avec Anaïs et Julie, elle en profite donc pour rendre visite à Didier.

Depuis son antre, par la fenêtre, Didier lui fait signe de monter le rejoindre.

Ils s'installent confortablement et Diane est rassurée de constater que son fils a très bonne mine, ce qu'elle lui dit.

Il lui parle un peu de Paris et des journalistes parce qu'elle a beaucoup aimé le film avec Sylvie et que le dernier livre *L'Amant d'un jour* est d'après elle, une réussite.

– Mon chéri, je n'ai pas de leçons à te donner, ni de morale à te faire, je ne l'ai jamais fait, je ne vais donc pas commencer maintenant...

– Mais ?.... enchaîne Didier en souriant.

– Mais, on t'a beaucoup vu avec Sylvie et...

– Maman, arrête, je m'en moque.

– Peut-être, mais je doute que ce que pense Liza t'indiffère ? interroge-t-elle pour continuer. Il y a tant de gens mal intentionnés et méchants ! J'ai bien peur.

– Maman, n'aie pas peur ! Cool, cool, Liza est une femme intelligente. Tu t'inquiètes pour rien.

– Je ne comprendrai jamais cet égoïsme profondément enraciné chez les hommes, c'est sûrement de notre faute, à nous les mères ! *Mea-culpa* ! Je te signale simplement que dans les Pyrénées avec Anaïs, Liza a beaucoup pleuré ! Et Anaïs n'a rien pu savoir. Donc quelque chose ne va pas, Didier. Je t'en prie, fais attention ! Je l'aime cette petite, ça m'embête. Je ne veux pas savoir si tu es l'amant de Sylvie, je ne te le demande pas, ça ne me regarde pas. Moi c'est Liza qui m'importe et vois-tu, elle m'inquiète.

Devant la gravité du ton de sa mère Didier ne trouve qu'à dire :

– Je te remercie Maman. Tu as bien fait de me le dire. Je vais voir ce que je peux faire ou savoir au sujet de ces

pleurs ! C'est vrai que c'est bizarre.

Diane s'est levée, a embrassé son fils et est partie, vite, comme elle était venue, laissant Didier à sa solitude, un peu troublé quand même.

Mais Didier, par lâcheté sûrement n'a pas cherché à savoir, comme si, reconnaissant au moins lui-même une bonne raison à Liza de pleurer, il n'avait pas l'intention d'en obtenir l'aveu, fuyant du même coup tout ce que le couple peut échanger et trop polarisé lui-même sur ces « riens » qui l'embêtent et sur ces « tout-s » qui l'attirent ailleurs sans le rassurer. Il ne veut pas être déstabilisé par la seule femme au monde qu'il sait pouvoir le déstabiliser. Liza est la seule. Julie, mais ça n'a rien à voir. Par lâcheté Didier ne veut rien savoir et il laisse en toute connaissance de cause Liza à ses pleurs qu'il sait ne pouvoir étancher car il est incapable pour l'instant de renoncer à Sylvie.

Peut-être Liza ne sait-elle rien mais en aucun cas il ne prendra le risque de savoir si elle sait ! Trop dangereux, il se sait n'être pas à la hauteur. Il ne peut pas. S'il pouvait, il serait facile de parler ou de choisir, il ne peut donc ni aller vers une explication ou, pire, choisir ! Et les femmes en général poussent au choix. Devant ce danger latent, Didier, sans écouter Diane, s'enferme un peu plus dans sa solitude créative. Prétexte en or, crédible et commode. Didier se sait lâche, il assume – mal – et ne dit rien qui pourrait provoquer des vagues insurmontables.

Sylvie est loin de se douter de tout ça !

Femme libre, elle travaille et vit son célibat en toute impermanence, Didier lui manque mais elle a un ou deux amants pratiques qu'elle prend et jette quand besoin s'en

fait sentir. Elle ne ment pas et l'annonce toujours à Didier s'il lui demande, ce qui le rend fou furieux.

– On se demande pourquoi, a dit Sylvie en riant, tu as bien une femme légitime toi, c'est pire non ? Et je n'en fais pas une histoire. Je ne t'annonce pas mon mariage, je te dis, parce que tu me le demandes que, oui, je me suis envoyée en l'air ! On ne va pas en faire un drame !

Didier ne supporte pas d'imaginer Sylvie avec un autre. Ça le rend fou. Il trouve cela anormal mais il est incapable de se raisonner. Il est jaloux et ne peut rien faire. Bloqué à Mimizan il tourne comme un ours en cage dès qu'il apprend, parce que – masochiste – il veut savoir, qu'elle a eu un amant de passage.

Didier a commencé le cycle infernal de l'amant trompé qui, trompant lui-même est coincé par la situation, c'est aussi bête que ça !

Didier est malheureux. Il a envie de partir pour Paris, ne peut pas et Sylvie ne peut pas venir avant quinze jours, une éternité.

Les promenades de Didier n'ont plus le même goût serein qu'il y a quelques mois. La plage lui semble froide et hostile, il est devenu parano, avec les éléments, les lieux, les gens, la vie... lui-même, et c'est un comble !

Avec toutes ces histoires, ces non-dits, ces préoccupations, ces pleurs fantômes et ces jalousies rentrées, Didier, obsédé par Sylvie, ne fait plus l'amour avec sa femme. Plus de libido, du tout. Partie, envolée, terminé. Didier est consterné. Liza ne dit mot, comme toujours, et de mal en pis, il en est arrivé à faire chambre à part, par hantise de se retrouver à côté d'elle...

De l'enfance, Didier a parfois les regrets lents qui remontent de loin dans une nostalgie vague... il envie ce garçon qui, suivi de Duduche, solitaire et silencieux, ne connaissait pas encore les femmes et forcément les plaisirs et les problématiques qui y sont liés...

De sa femme aux yeux Taylor, il revoit Francis, longue et frêle, forte et décidée, flanquée de Pierrot, qui en pinçait pour lui. Et puis, il se dit aussi, Didier, qu'il n'a rien choisi. C'est Francis qui a choisi, ce n'est même pas Liza. C'est lui qui a trouvé Liza en Francis, qui l'en a dégagée, mais il n'a, pour sa part, rien choisi du tout. Il a subi Francis et aimé Liza.

Pourquoi pense-t-il à tout ça ? Tout simplement pour se dédouaner dans le présent, grâce à un passé qu'il trouve, aujourd'hui, révélateur. Qu'en dirait Liza ? Serait-elle d'accord ? Comment savoir sans lui en parler ?

Mais Didier est en fuite permanente. Il court après lui-même, comme il peut, il s'en sort difficilement ! De plus rien dans aucune conversation, se dit-il, ne peut ni convaincre, ni justifier, ni expliquer. C'est pourquoi le silence lui semble seul valable et rien d'autre ne peut, en ce moment, lui être arraché. Pas un mot ! Il passe comme un somnambule, sourit, évite les regards trop insistants et fuit dans des promenades ou bien à Mont-de-Marsan, prétextant des courses. Là c'est un peu la ville, il est perdu au sein des gens, dans des magasins et se retrouve plus anonyme qu'à Mimizan où tout le monde le connaît !

Didier est lâche et bientôt sa lâcheté aussi l'insupporte ! Il est cerné par lui-même, volage et inconsistent, c'est ainsi qu'il se vit !... et ce n'est ni simple, ni facile.

Liza est larguée. Mais lui Didier, ne l'est-il pas pour elle ?

Ils ne se parlent plus que de la pluie, du beau temps, des menus faits quotidiens, de tout ce qui touche à la maison et au jardin, guère plus. C'est un *modus vivendi* qu'ils ont adopté d'un accord tacite. Ils ne sont pas heureux, c'est clair et Julie elle-même qui fait semblant de ne rien voir pour conjurer le sort, s'en rend compte, il le voit bien !

Liza pense sûrement que c'est une étape obligatoire, c'est ainsi, il faut que ça passe.

Lui sait la crise plus profonde. Sylvie en est une arme menaçante et salutaire qu'il compte bien ne pas omettre et ne pas laisser tomber, tant il se sent vulnérable.

Didier a le front buté, l'œil noir et la bouche sévère des temps difficiles, même Patrick, son pote de Sciences Po, qui l'a appelé dernièrement l'a senti tout chose au téléphone. Didier, contrairement à son habitude l'a supplié de venir, mais Patrick ne peut pas en ce moment. Pas avant trois semaines !

Liza aurait-elle vraiment le dos voûté ? Didier se demande si c'est lui qui rêve, elle a l'air si mal par moments qu'il se demande ce qu'il pourrait bien faire ? Rien, se dit-il, si je parle, ce sera pire. Est-ce que ça peut être pire ? Là est la question...

Didier dans sa lâcheté a laissé tomber Liza par peur de lui-même. On fait comme si, et on continue... à faire comme si... tout était normal !

Et ils savent, tous les deux, maintenant, que plus rien n'est normal ! Et que sans doute un moment viendra où il faudra faire face, ensemble, ce serait mieux.

Didier a commencé un livre, sorte d'essai décousu, pour l'instant, sur l'homme en général. Qui dit l'homme, dit la

femme aussi. C'est un essai sur le couple ou du moins ce sera cette sorte de réflexion, se dit Didier. À moins tout simplement que ce ne soit l'exutoire d'une autothérapie, sans laquelle Didier se sent impuissant à avancer. Mon Dieu, quelle horreur, se dit-il, une thérapie ! Mais comment en suis-je arrivé là ? Peut-être y passe-t-on tous un jour ou l'autre et le rythme de chacun est variable suivant l'âge, les épreuves et les travaux entrepris sur soi-même ou pas ? ! Qui sait ?

Pour Didier qui a toujours évité ce sujet, aussi, décidément ! se dit-il encore, c'est un choc d'écrire et de relire cet essai qui, c'est vrai, pourrait bien être un moyen différent de se débarrasser de certaines données gênantes, toujours occultées et qui, à la longue, ne peuvent que faire peur, ou décourager et parfois ce n'est hélas pas incompatible !

Dans les forêts de pins où Didier part en balade, seul, il s'oxygène, se dégage la tête de ses idées noires et se ressource mais dès son retour à la « Babylone », ça repart... Sylvie, Liza... *and Co.* !

C'est si insupportable que Didier décide une vraie fuite. Cette fois il part vraiment. Aux antipodes, il décide la Martinique. Pourquoi pas ? Liza n'a rien dit, espérant tout au fond d'elle peut-être que ça remettra les choses sur rails. Quelquefois c'est une méthode radicale et ça fait du bien. Mais Didier choisit de partir un mois, carrément, c'est mieux comme ça, on verra après !

Cette fuite, organisée par Didier et Liza, consentante, a perturbé Julie beaucoup plus qu'il ne pouvait le penser. Mais le calme étant peut-être à ce prix-là, ils ont tous les trois adopté un consensus de bonne volonté et de joie apparente. Didier ayant invoqué l'écriture, l'inspiration et

pourquoi pas, le dépaysement.

C'est donc dans une grande entente familiale apparente que tout cela s'est déroulé, et Liza elle-même l'a accompagné à Mérignac pour prendre l'avion Club Med direct Martinique.

Bon voyage, bonne route, bon vent. Tout cela ressemblait, en apparence à la gaieté d'antan... Pourquoi donc Liza a-t-elle ajouté juste avant qu'ils ne se quittent :

– Je préviendrai Sylvie, si tu veux.

– Oui, embrasse-la pour moi, elle pourrait venir te tenir compagnie ? En disant cela, tout à coup, Didier a été submergé par sa lâcheté qui l'a écoeuré.

Didier se demande qui a dit :

« La misère est moins pénible au soleil », il hésite entre Joseph Kessel et Ernest Hemingway... après tout c'est peut-être encore quelqu'un d'autre ?! Mais c'est vrai ! Sur la plage du Club Med, somptueuse, immense, remplie d'Américains, il n'y a presque pas de Français et c'est tant mieux, avec les Américains au moins, il se sent anonyme et incognito ! Pas de danger qu'ils le reconnaissent !

Le soleil ici a des façons de vous éblouir qui font de la Martinique un lieu privilégié. C'est la France mais c'est dépayçant, assez pour que Didier se sente très loin entre ciel et terre quelque part, assez loin en tout cas pour se sentir en sécurité parce que sans environnement piégeant !

Mais quand même Didier se sent misérable... la misère est moins dure au soleil... misérable mais bien. Il fait beau, un petit vent sympathique juste pour ne pas être en nage tout le temps. Une nourriture superbement bonne, bien française, comme il l'aime, avec des exotismes délicieux et des fruits en veux-tu, en voilà, dont il se régale.

Didier nage, lézarde, regarde les seins nus de ces Américaines, toutes mariées ou accompagnées, qui bronzent des peaux délicates ou mates sous un soleil ardent, *french* et donc idyllique.

Coupé de sa créativité, sans aucune inspiration, Didier a l'impression d'être oublié des dieux, orphelin au pays des lézards et assez désœuvré pour adresser la parole, en anglais, au repas, à ces inconnus qui se pressent autour de lui.

De temps à autre il se demande ce qu'il fait là et pourquoi diable il n'a pas emmené Sylvie avec lui. Elle ne peut pas ! Mais il ne lui a même pas demandé...

Trop compliqué, trop dangereux et moi trop lâche ! Constat peu agréable qui le laisse pour la première fois de sa vie dans une solitude qui lui pèse un peu. Il ne sait pas trop la peupler, seul pour une fois désarmé, un peu, perdu, beaucoup et la Martinique, pourtant séduisante, le laisse sur sa faim. Quelle faim ? Sylvie pardi ! Trop, c'est trop, je suis trop bête, idiot... lâche, il hésite et se dit qu'il est un peu tout cela et plus à la fois...

Bien sûr il est dans une chambre ou plutôt un bungalow seul et entend bien le rester avec le supplément qu'il a payé.

Didier curieusement a l'impression d'être en cavale dans un lieu où rien ne le rapproche plus de son environnement et où chaque visage lui parle d'ailleurs, loin, quelque part qu'il ne raccorde pas du tout à quoi que ce soit de familier ou de connu.

Comme il se dirige vers son bungalow après dîner, il aperçoit de la lumière et s'étonne de ne pas avoir éteint tout à l'heure, ou plutôt d'avoir allumé.

En entrant, il croit s'être trompé, une jeune fille est en train de déballer des affaires tranquillement.

– Salut dit-elle, vous devez être Éric l'ami de Jeanne ?

– Ah non ! Je ne suis pas Éric et je ne connais pas Jeanne mais vous êtes chez moi.

– C'est bien le 232 ?

– Oui c'est le 232 mais je suis seul, insiste Didier.

– Bon, alors ils se sont plantés ! Quelle barbe. Écoutez, soyez gentil, tout va être fermé, on reste comme ça ce soir et demain je me casse. Elle le regarde en l'implorant, ça va ? Je me casse demain à l'aube, promis !

Décidément je n'ai pas de chance, pense Didier... je me barre, je fuis, je tombe sur une autre nénette ! Je suis maudit !

– Bon, dit-il, mais je trouve ça vraiment incroyable !

– Je suis d'accord, c'est le bordel ici, ça ne change pas. Mais c'est vrai que je suis un peu en trop ! En fait je rejoins un G.O mais... bref c'est trop compliqué. On fait ça, je ne vous embête pas, et demain pfut ! Je pars ! Puis le regardant de plus près :

– Vous, vous auriez des ennuis de femme que ça ne m'étonnerait pas ! Vous avez la mine triste et le regard fuyant. Je m'appelle Sonia, et vous ?

– Didier. Où il est votre jules G.O ?

– Je ne sais pas, on ne l'a pas trouvé. Si ça se trouve, il est dans un bungalow en train de se sauter une G.M et moi comme une conne je suis revenue pour rien. Vous savez qu'ils sont tous un peu barjes dans le personnel, des déstabilisés fous furieux pour la plupart. Mais le problème est qu'ils sont pour la plupart... bandants.

Didier est estomaqué, elle parle en titi parisien, vulgairement

et pourtant n'est pas du tout vulgaire physiquement. Plutôt sympa, un peu ronde et une petite tronche rigolote avec des yeux tout ronds et bleus rieurs.

– Bon, je sais ce que vous pensez, dit-elle. Mais non, je ne suis pas vulgaire, je suis grossière, il y a une différence vous savez ! Ça me défoule, ça me fait du bien et puis, c'est mon style. Ne m'en veuillez pas ! Vous allez vous y habituer.

Didier lui dit :

– Vous avez raison, c'est de la grossièreté, ça ne me gêne pas, mais en revanche, vous me saoulez !

– Normal, réplique Sonia, vous avez du mal avec vos bonnes femmes, donc je vous saoule. Mais vous verrez, ça passera, vos problèmes je veux dire. Vous allez vous décontracter ici, y'a rien de tel, peut-être vous faire une créature de rêve parmi les G.O, y'en a plein et ensuite vous rentrerez en pleine forme et bronzé, elles seront toutes folles de vous !

– Vous me saoulez vraiment, Sonia !

– Bon, trêve de jérémiade, allez, je vous emmène prendre un pot, je vous invite puisque vous m'hébergez, venez, on va prendre un cocktail comme ça vous serez vraiment soûl !

Didier se laisse faire, il n'a rien de mieux en vue et Sonia est assez marrante. Pétillante et sympathique.

Au bar une quantité d'Américains bronzés avec bobonne et les enfants... quelques célibataires jeunes qui louchent sur Sonia. Elle n'est pas jolie Sonia, mais appétissante.

– Ils me gonflent tous, ils sont après un coup et se disent que je suis parfaite pour ça. Et moi j'en ai marre d'être parfaite pour ça, vous comprenez, c'est pas une vie !

- Vous êtes un vrai phénomène !
- Mais non, je suis un peu chiant, c'est vrai. Mais on s'y fait, vous voyez bien ?! Qu'est-ce que vous prenez ?
- Comme vous, je n'ai aucune idée.
- Laissez-moi faire. On se tutoie ? Il vaut mieux parce qu'après ce que vous allez boire, le vous sera plus laborieux. OK ?
- Didier acquiesce en riant, c'est un numéro, se dit-il. Quel âge peut-elle bien avoir ?
- J'ai dix-sept ans, lui dit-elle aussitôt. Puis en riant, mais non j'en ai vingt !
- Ah bon ! Il fait mine d'être rassuré et ils rient ensemble. Elle a commandé en chuchotant pour ne pas qu'il sache ce qu'il allait boire et lui tend un verre énorme multicolore à dominante jaune. C'est raide ! Et à sa première gorgée la voilà prise de fou rire... puis :
- Vous avez une tête à avoir une fille. Quel âge ?
- Treize ans.
- C'est quand même pas elle vos problèmes ?
- Mais non.
- Alors c'est sa maman et puis sûrement votre maîtresse, parce que vous avez aussi une tête à tromper votre femme ! Et moi, je me trompe rarement. Je les sens les bonshommes !
- Didier boit sans rien dire. Ça lui fait du bien cette boisson corsée. Merci Sonia !
- Je suis sûre aussi que vous vous dégoutez un peu... votre femme est sûrement bien. Et la maîtresse... hyper sexy. Vous êtes obsédé, ça se voit !
- Vous êtes voyante ou quoi ?
- Non, mais j'ai l'habitude. J'ai raison hein ?

Après plusieurs cocktails, ils sont très intimes, Didier a raconté Sylvie, la femme aux yeux Taylor, sans donner les prénoms pour ne pas tout livrer... Sonia est vraiment étrange, elle a une connaissance des hommes qui surprend Didier. Elle lui raconte ses propres faiblesses à lui, Didier, avec un talent de divination qu'il trouve stupéfiant.

La soirée est bien avancée, la nuit a en fait commencé depuis quelques heures, il est soûl, pompette, *dizzy* comme disent les ricains autour et Sonia a une pêche pas possible. Elle tient mieux l'alcool que lui. Ce n'est pas un scoop, un doigt de vin lui suffit !

– Je ne veux pas vous faire de peine, dit-elle... merde, je ne veux pas te faire de peine, mais heureusement que tu m'as rencontrée, tu te rends compte que tu serais en train de dormir ? Quel gâchis, la Martinique, le Club Med, seul au pieu ! Tes femmes, elles, sont peut-être en train de s'envoyer en l'air et ça ne sert à rien d'être jaloux, tu es trop loin, la seule solution, en faire autant. Regarde ces beautés autour de toi.

En effet deux G.O sublimes dansent devant eux. Bronzées, ça arrange, belles, tout ce qu'il faut.

Didier est dans un état !

– Tu es dans un état proche de l'Ohio, lui dit Sonia en riant, mais ça va s'arranger. Tu vas voir. Tu vas très bien dormir.

C'est une petite mère, pense Didier reconnaissant, elle est gentille, elle comprend tout et vraiment sa présence est bienvenue ce soir !

Didier et Sonia parlent une partie de la nuit en buvant beaucoup trop pour Didier. Puis ils se dirigent vers le bungalow en passant par la plage pour s'aérer un peu. L'air est tiède mais agréable. Sonia est quand même légèrement

pompette et le reconnaît bien volontiers.

– J’ai aussi quelques limites, dit-elle en riant.

– C’est encore loin ? demande Didier, en se laissant tomber sur le sable.

– On a tout le temps. Tu es là pour un mois et moi pour deux semaines minimum, alors, on a tout le temps...

– C’est pas une raison, dit Didier, pâteux.

– C’est une excellente raison. Tu vois Didier, les hommes, vous n’avez pas la même logique que nous les femmes !

– C’est vrai. Mais je ne me trouve pas logique.

– Tu as raison, tu ne l’es pas. C’est bien, tu es lucide !

– Sonia, est-ce que tu es amoureuse de deux hommes à la fois ?

– Bien sûr et même plus parfois ! Ça m’est arrivé avec quatre, mais c’était un record ! Je ne pouvais pas me décider, il me fallait les quatre !

– Oh ! Je comprends et je compatis.

– Oh ! Mais c’était le pied, j’ai jamais tant joui de ma vie ! C’était dingue, je n’arrêtais pas.

– Je comprends...

– Didier, parle-moi de tes femmes.

– Pourquoi ?

– Parce que ça va te laver les neurones, plus tu en parles, plus tu chasses le mauvais sort qui t’y lie...

– J’ai rien à dire. Je suis un con.

– Eh ben tu vois, c’est déjà une bonne chose ! Qu’est-ce que t’es lucide ! Je suis impressionnée !! Ça alors !

– C’est pas gentil de te moquer de moi comme ça...

– C’est vrai, j’arrête, allez ami-ami, et Sonia de dire, allez je te roule une pelle et on n’en parle plus, et de le faire, et Didier, vauté sur le sable de se laisser faire, c’est plutôt

agréable, pas du tout érotique, ni sexe, mais simplement agréable.

Le bungalow atteint vers les quatre heures du matin, ils se sont effondrés chacun sur leur lit. Et ont ronflé jusque tard dans la matinée.

Sonia et Didier sont devenus inséparables. Jamais auparavant Didier n'a été réellement ami avec une femme. Ils sont très complices, rient beaucoup, passent de longs moments ensemble. Sonia a quitté le bungalow de Didier mais n'est qu'à deux bungalows de lui, ce qui fait qu'ils se rendent visite à l'improviste souvent. Bref ils sont devenus très amis et c'est très rafraîchissant, pense Didier, d'avoir une véritable amie sans aucune arrière-pensée.

Ils jouent comme deux enfants, se baignent, se font des farces, font des canulars aux G.O, aux G.M, aux cuisines. Ils sont insupportables et tout le monde les connaît et les aime, recherche leur compagnie. Ce sont les deux boute-en-train du Club.

Ils s'amusent beaucoup, Didier ne se connaissait pas si gamin dans les jeux... bref il se découvre une facette méconnue et ça lui plaît de pouvoir s'amuser autant. Il n'a pas pensé à Sylvie et Liza depuis des jours et ça fait un bien !

De temps à autre ils se font une séance jérémiade où ils se plaignent de tout, de tous, de la vie, rien ne va, et ça se termine en général par des fous rires.

Sonia avait raison, elle est revenue pour rien, son G.O a sauté une autre G.M et s'est envolé ! Son amour-illusion s'est noyé dans un cocktail, elle l'a enterré en buvant un soir avec Didier. Terminé. Mais la G.M est partie, le G.O

est revenu vers elle, mais grâce à son pote Didier, Sonia n'a pas replongé, après une séance jérémiade ils ont convenu que ça ne valait pas la peine et elle n'a pas donné suite.

En revanche elle s'est offert un autre G.O beau comme un dieu et l'a jeté quelques jours après sans regrets après en avoir épuisé les avantages, limités il faut le dire.

Sonia et Didier ensuite ont fêté ça !

Ils n'arrêtent pas d'ailleurs de fêter tout ce qui se présente.

Même avec les Américains qui eux disent :

– *Let's celebrate!*

La mémoire se lisse comme un tissu que l'on repasse dès que loin de son environnement l'homme, la femme se rejoignent, eux-mêmes, sans autre préoccupation que le présent et ce que l'on y fait. Il y a des tonnes de lourdeurs qui s'évanouissent dès que, sans raison, on ne tente plus de raisonner ce qui n'est pas raisonnable. C'est quand le mental est ainsi au repos que Didier, allongé sur le dos, abandonné aux chaleurs solaires d'un pays qu'il découvre avec délice et, grâce à Sonia, une certaine philosophie désaltérante, c'est ainsi que Didier, repu de rien, sans attente, hors circuit externe, se raisonne et se régénère en lâcher-prise total de lui-même et des autres. Il fait bon, il fait doux dans un cœur apaisé, il fait clair dans ses pensées que son âme en toute sérénité accommode au lieu et au moment. Didier se sent bien.

– Tu sais que t'es pas mal foutu pour un vioque... parce que, quand même, deux femmes et une fille de treize ans, ça vous pose un homme, mal côté âge certes, mais... bref t'es beau, tu le sais, non ?

Sonia en arrivant, tempête de sable léger, traficote pour

poser sa serviette dans le bon sens, et Didier reçoit sur ses jambes les caresses des grains légers ainsi soulevés.

Il ne répond pas. Un silence.

– Je sais que tu ne dors pas, dit-elle avec calme.

Didier grommelle, inintelligible...

Sonia s'installe, crêpe côté face, prête à lézarder dur.

– Dis-moi Didier, tu fais relâche côté sexe ou quoi ? Parce que je trouve que tu pourrais t'amuser un peu quand même. Il y a deux G.O, au moins, qui en pincent pour toi... ça ne te dit rien ?

– De quoi je me mêle... chuchote Didier de peur de s'extraire de la magie de son moment d'abandon.

– Oh ! Tu sais, ce que j'en dis moi, c'est pour toi ! Mais tu as tort... je crois même qu'elles seraient prêtes à faire ça ensemble... (un silence) ça ne te dit rien ?

– Sonia, j'espère que tu ne t'en es pas mêlée, quand même ?

– Mais non, mais tu sais bien que j'ai les oreilles qui traînent partout...

– Et alors ?

– Et alors... elles sont très sexes érotico-maniaques et elles ont bon goût... un peu gouines peut-être, mais il paraît que les hommes adorent ça, t'es un mec, non ?

– Elles sont assez grandes pour se débrouiller toutes seules non ?

– Ouais, mais un petit signe d'intérêt est toujours le bienvenu, comment veux-tu qu'elles sachent que t'es partant ? Elles sont sexes érotico-maniaques, pas voyantes, tu saisis ?... Quand on parle du loup... mmm !... Les voilà. Bon, moi je vais me baigner, toi tu attaques. Je suis ta frangine ou ta cousine, une gamine quoi ! Elles ont trente

berges ! C'est dans tes âges ça non ?

Sonia s'est levée et est partie comme une fusée vers la mer. Elle fait un signe de la main pour dire bonjour aux deux G.O avant de plonger.

Didier qui a ouvert un œil apprécie le paysage. Vues d'en bas comme ça, au ras du sable, c'est vrai qu'elles sont plutôt bien foutues. Pas mal, se dit-il.

La chaleur aidant, il commence à aimer être totalement inerte et aspire tout à coup, de manière brutale et fantasmagorique, à ce que ces deux femmes s'occupent de lui, sans qu'il n'ait rien à faire.

Elles ont dit bonjour en arrivant et l'une est française, l'autre a un accent, pas américain, ça c'est sûr. Elles papotent mais le vent entraîne les mots loin de lui, de l'autre côté et ce n'est qu'un bruit de fond dont le ton est vif et gai. Il ne saisit rien d'autre et tant mieux...

Didier est entre deux sensations, entre deux plans, sable et soleil, entre deux mondes, celui du farniente et le sien, entre deux femmes, ici oubliées, entre G.O dont, sensible, il sent les yeux lui caresser le corps... doucement. Il plane une délicieuse ambiance à la fois charnelle et éthérée, à laquelle il se laisse pleinement aller, et c'est bercé par des sensations éparses qui, toutes, ne lui appartiennent pas, qu'il se peaufine un abandon plus fort encore si possible, pesant de son corps léger sur ce sable mobile et ouvrant par instant un œil pour apprécier une croupe ou un sein nu, là, à portée de regard et de main, dont les deux G.O sont intentionnellement prodigues.

Sonia, discrète, n'est pas revenue, c'est peut-être bon signe, côté érotisme, se dit-il. Après tout, pourquoi pas ? Il se retourne côté pile, le menton sur les mains croisées cette

fois et lance un léger signe aux deux femmes allongées qui le saisissent, à l'affût. Sonia a raison, se dit-il encore.

Commence alors un ballet de regards, de sourires, de glissades grommelantes sur retournement face, seins en l'air, en retournement pile, croupe agressivement offerte. Les tailles sont fines, les peaux ambrées, appétissantes, les visages complices, les yeux tentateurs, le tout sur chaleur et ambiance... torride-farniente... luxure et frissons assurés.

Didier a le corps si abandonné, que les sensations pressenties, anticipées par sa tête n'ont strictement rien à voir avec la tension qu'il connaît bien et qui annonce et précède une expérience sexuelle... Là il est liquéfié dans un corps souple, chaud, sensible à un regard. C'est si nouveau que l'excitation monte, lentement, sans hâte. Il pourrait en jouir ainsi pendant des heures et jamais il n'a connu ça ainsi.

Les deux jeunes femmes sont sur la même longueur d'ondes, et les ondes... passent bien, en harmonie et sans hâte aucune. Ils sont, loin d'être sous pression... à l'unisson...

– Nous sommes dans le même bungalow, dit l'une, la blonde aux longs cheveux raides, vous voulez venir prendre un verre ? On a un minifrigo. Elle ajoute :

– On sait que Didier est votre prénom, moi c'est Angie (elle prononce avec l'accent anglais) et mon amie c'est Loulou. On y va ? Sa voix seule est une telle invite que Didier qui s'assoit d'abord en leur souriant, se lève pour les suivre. C'est si simple, tout à coup !

Dans le bungalow, les volets fermés laissent passer une lumière solaire tamisée, il fait bon et tout ici est invite au sexe. Aussitôt Didier pense que ça doit être dans sa tête

puisqu'il n'y a rien d'évocateur extérieurement. C'est plutôt une ambiance particulière. Loulou, la brune, piquante et typée, aux seins lourds et superbes a retiré les couvre-lits et rapproché les deux lits... en un grand. Elle lui fait signe de s'y installer. Provocants, ses seins s'échappent du paréo qu'elle avait enroulé autour d'elle pour venir. Didier tenté en caresse un au passage, il est ferme et bien élastique. Son désir monte d'un cran et ça se voit, ce qui fait rire les deux femmes.

Le temps dans l'acte amoureux est un luxe qu'on prend rarement. Les pressions de part et d'autre sont telles, à cause des activités et autres pollutions, qu'on ne s'en rend même pas compte !

Didier en prend conscience.

Il s'allonge vêtu de son seul maillot qui ne cache plus grand chose ou plutôt souligne... ces intentions que le corps ne sait pas cacher.

Pendant ce temps Angie sert des Cocas dans de grands verres plastiques bleu outremer et Loulou ferme la porte, à clé, avant d'enlever elle-même le T-shirt large de son amie dont elle suce les pointes des seins afin de les faire saillir d'une langue experte. Angie soupire en caressant de ses mains fines les seins plus lourds de Loulou. Le spectacle est charmant et Didier décide, en spectateur seulement, d'en profiter un maximum. C'est ce qu'on attend de lui, manifestement dans cette pièce qui a dû en voir d'autres !

Puis elles boivent et continuent de se sucer ainsi au Coca, ce qui, curieusement excite encore Didier. Leurs bouches se cherchent, se mordillent et se baisent... long et profond baiser qui les fait geindre doucement. Didier ne bouge pas mais son maillot, se dit-il va craquer... ça ne tiendra pas !

C'est à ce moment-là qu'Angie vient vers lui et dégageant doucement sa verge du maillot en prenant beaucoup de précaution pour la toucher à peine – ce n'est pas le moment – lui enlève son maillot, pour le jeter dans un coin de la pièce, avant d'aller à nouveau vers Loulou qui s'est assise sur le fauteuil bas.

Didier assiste là à un rituel – ce qui lui plaît beaucoup – dans lequel ces deux femmes sont passées maîtresses. Voyeur par leur volonté suprême et érotique, il assiste à des scènes lentes et torrides où tous les détails sont soulignés pour qu'il les voit bien afin de l'exciter plus encore. Le résultat de ce côté-là est phénoménal !

C'est Angie qui s'occupe d'abord de Loulou. Après quelques préliminaires, elle vient vers lui pour lui susurrer à l'oreille. – Quand elle aura bien joui, qu'elle sera bien mouillée, tu la pénétreras tout doucement mais ne bouge pas, ne fais rien, on s'occupe de tout. Avant de retourner vers Loulou, Angie a passé sa langue mouillée sur le gland de Didier, lui arrachant un grognement de plaisir. Sa verge en a sursauté... de plaisir.

Il assiste donc à un spectacle délicat et si sensuel, qu'ainsi, sans bouger, il est sans cesse en jouissance latente, sensation nouvelle qu'il aime à un point... inimaginable... Le temps a fui quelque part en une durée illimitée entre vulves et seins, bouches et corps abandonnés ou geignants, soupirs et cris par moments en rythme différemment un souffle qui passe dans la pièce en tourbillons soulevés par un érotisme systématiquement inventif et initiateur. Didier a lâché prise depuis longtemps. Les femmes se succèdent, violentes ou douces, elles le prennent d'assaut, s'assoient sur son sexe tendu, le submergeant de sensations nouvelles,

elles baisent son corps, les bouches sont prenantes, les langues enveloppantes... Didier a du mal à suivre, il ne suit plus, il a décidé de voguer à ces tempêtes et c'est en fait ce qu'attendaient Angie et Loulou pour en déchaîner les vents à jamais mémorables.

Didier n'a jamais connu ça et même son imagination débridée d'écrivain n'aurait pu lui souffler ces détails où Angie et Loulou sont expertes...

Combien de temps a duré cette séance érotique menée de corps de maîtresses par deux femmes... ? Il ne trouve aucun adjectif – lui l'écrivain ! – adéquat...

Il ne sait pas. Qu'importe ?

Elles sont parties travailler – quelle forme ! – en le laissant sur les lits rapprochés, dévastés, en lui demandant simplement de tirer la porte en sortant. Il a dû s'endormir... C'est un chuchotement qui le tire de son sommeil.

– Hé ! Didier, il est six heures, tu devrais sortir de là !

Il ouvre un œil, c'est Sonia... rieuse et secrète, elle lui fait signe de la main depuis la porte qu'elle a entrouverte.

Six heures ! Ils sont venus vers dix heures ce matin ! Mon Dieu. Il se lève d'un bond, constatant qu'avant de partir les filles ont eu la bonne idée de le remailloter, ce qui le fait rire. Il sort donc tandis que Sonia commente :

– Vu l'état des lits et de la pièce,

Vu ta tronche, vu l'heure...

Ça a pas dû être triste cette sauterie !

Alors tu te sens pas mieux ? Nettoyé ?

Didier rit, disant qu'il a besoin d'une douche.

Va pour la douche, Sonia l'accompagne et l'attend assise sur un lit dans son bungalow.

– Alors comment tu te sens ?

Didier tout frais, tout neuf, se sent bien, très bien.

– Je me demandais pourquoi tu n’étais pas venu déjeuner, je ne savais pas que le programme était si long...

– Tu sais Sonia, je ne sais pas combien de temps tout ça a duré. Bon, je constate l’heure, mais dans le vif de l’action j’ai été totalement largué par tous mes repères habituels ! Je ne sais rien !

– Mais c’était bien ? Ça tu sais non ?! Quand même !

– C’était mieux que bien mais si différent de tout ce que j’ai connu... qu’il me faut un temps d’adaptation !

– Tu te rends compte ! Tu aurais pu mourir idiot ! C’est pas avec tes deux femmes aux yeux machins que tu aurais connu ça ! J’ai eu une riche idée de te brancher là-dessus, tu n’y pensais même pas tellement ta libido avait pris un sacré coup de mental !... Assassin le mental ! Moi, ton amie, je suis vachement contente !

– Dans un sens tu as raison...

– Non j’ai raison dans tous les sens, sur toute la ligne ! Et en plus tu le sais. Tu devrais me garder comme conseillère particulière en vie simple. Tu en avais drôlement besoin. Et je te donne quelques mois pour sombrer à nouveau dans tes conneries !

– Oh non ! C’est une bonne leçon et un bon apprentissage ça, ça vous démystifie l’acte et tout ce qu’on y rajoute inutilement. Il ne faut pas tout confondre !

– Ben voyons ! Voilà qui est raisonné sainement mon cher Watson ! Je suis fière de toi, sais-tu ?

– Tu peux ! J’aimerais beaucoup que tu rencontres ma sœur Anaïs. Je suis sûr que vous vous entendriez très bien.

– Tu sais j’habite Toulouse, alors c’est facile ! Pour Mimizan, je prends ma petite auto et *no problem*, je débarque.

– Oui, c’est une bonne idée. Je crois que je t’ai adoptée, j’ai besoin de ta clarté saine. Je t’aime bien Sonia. Si je croyais en Dieu, je me dirais que c’est Lui qui t’a envoyée vers moi.

– Qui sait ? Moi j’y crois ! Et je suis, de plus, très bien avec Lui ! C’est mon pote et je ne suis jamais nulle part par hasard ! Et toi, je sais qu’il t’aime bien, parce que tu es écrivain et que tu peux ainsi servir la cause divine.

Didier étonné regarde Sonia en riant. Ils ont aujourd’hui signé un pacte d’amitié, d’amour sans doute, indestructible, à vie. Ils le savent tous deux et en sont heureux.

C’est dans ces dispositions d’esprit qu’ils vont dîner, ensemble, à une table où Angie et Loulou les rejoignent.

Didier qui a toujours eu avec le sexe et l’amour des rapports étroits, confondus et confondants, se retrouve pour la première fois de sa vie très à l’aise et si détaché de ces deux femmes qui lui ont donné tant de plaisir et auxquelles il a donné tant de plaisir, qu’il en est tout « azimuté » comme dit Sonia ! Pas une ombre de gêne ou de sentiment d’engagement quelconque dans leurs rapports et leur conversation. Rien. C’est léger, simple, gai, elles sont prêtes à tout et à rien avec lui, et de son côté c’est pareil. La légèreté de son être l’enthousiasme. L’insoutenable lourdeur qu’il avait enracinée en lui à son arrivée a totalement disparu. Et il est, après cette séance érotique, comme exorcisé de lui-même, l’amour a pris un éclairage nouveau dont le sexe dissocié par le désir pour le plaisir uniquement, s’est désolidarisé. C’est grisant et si simple, si joyeux que Didier passe une soirée très agréable avec ses deux nouvelles amies et Sonia qui est aux anges.

Sonia est esthéticienne mais elle travaille à l’institut de sa mère et est donc beaucoup plus libre qu’une employée

normale d'autant que ses parents l'adorent. Elle a donc prolongé son séjour pour rentrer en même temps que Didier qui lui en sait gré. Il leur reste une semaine de vacances farniente pour boucler la boucle du mois que Didier avait planifié. Sonia à vingt ans possède une telle maturité que leurs conversations sont passées de la plaisanterie facile à l'humour noir puis à une certaine philosophie de la vie en général et Didier s'aperçoit que Sonia sous des apparences différentes et légères a une grande culture.

Elle a fait Normale Sup', sans terminer vraiment, mais elle en a le bagage. Les diplômes elle s'en « branle » ! comme elle dit crûment mais le fond l'intéresse alors elle a tout appris sans les inconvénients d'une présence... les études... elle n'est pas faite pour. L'esthétique l'intéresse parce qu'elle aime les êtres humains et ce qui est beau en général, mais elle a aussi pris du recul par rapport à ça, parce que l'esthétique peut être une vraie arnaque. Elle explique à Didier que sa mère est formidable et qu'elle exerce différemment, avec une ouverture à des produits naturels, écologiques et qu'il y a là une dimension spirituelle évidente pour elle, qui a retenu toute son attention. C'est pourquoi elle reprendra cet institut, c'est pourquoi elle s'est engagée à fond dans cette direction qui lui plaît vraiment.

Sonia lui parle des « Fleurs de Bach », produits à base d'essences naturelles de fleurs et de plantes, elle lui dévoile toute une sensibilité que Didier apprécie d'autant que son langage habituel en est fort éloigné, comme si elle s'évertuait à cacher d'elle-même cette facette-là.

Ils apprennent à se connaître et ne s'apprécient que plus.

Elle a lu deux romans de lui dont *N'en rajoutez pas* et curieusement elle ne le lui avait pas dit, n'induisant pas ainsi le côté écrivain célèbre à l'aura nationale dans leur relation. Elle a bien fait, se dit Didier. Il le lui dit. Mais Sonia est une femme exceptionnellement intelligente et Didier le lui dit, ce à quoi elle répond simplement :

– Je sais ! J'aurais pu faire bien des choses mais je décide de ne pas les faire professionnellement, je les ferai humainement... dans mes relations, mes échanges avec les gens et ceux que j'aime. Et toi je t'aime.

– Moi aussi Sonia, je t'aime.

Didier s'étonne aussi de dire aussi facilement à une femme qu'il l'aime. C'est un flot généreux et libre de toute équivoque, c'est d'une si grande simplicité, encore une fois, que Didier en est émerveillé. Il exulte. Sonia est un petit animal adorable et si merveilleusement simple. Didier l'aime profondément, c'est beau cette pureté qu'elle essaima partout où elle passe. Didier remarque qu'avec beaucoup d'humour et une grande authenticité, Sonia est imparable quant à une logique intérieure qui ne s'embarrasse pas de ces scories minables et gênantes en provenance d'un environnement pollueur. Didier regarde vivre Sonia et se dit que si chaque femme éveillait en elle-même la petite Sonia qui y sommeille sûrement, cela irait beaucoup mieux dans toutes les relations...

Didier se dit aussi, il ne cerne pas trop bien encore pourquoi, mais il se dit que chaque homme aussi a une petite Sonia qui sommeille en lui, et qu'il n'est pas si facile de l'éveiller, seul.

Il estime avoir beaucoup de chance d'avoir rencontré Sonia. Et si Dieu, comme elle le dit, existe, alors peut-être

Lui doit-il quelques remerciements. C'est, dans la vie de Didier, la rencontre la plus marquante, à ce stade de sa vie. Ça il le sait, il en est convaincu, mais Sonia aussi, ce qui les fait rire tous les deux.

Cette dernière semaine est passée très vite. Angie et Loulou ont réussi leur pari de coincer une fois encore le beau Didier avant son départ. Expérience à nouveau concluante pour le trio et pour des raisons différentes pour chacun.

Didier et Sonia ont beaucoup vécu une certaine solitude à deux où le miroir de l'un reflétait l'autre en ses ombres les plus denses pour les faire éclater aux lumières multicolores d'une amitié maintenant sans remise en question.

Le Club Med, toujours égal à lui-même, important et exportant son lot de G.M chaque semaine avec tambours et trompettes des séances d'accueil et d'au revoir auxquelles Angie et Loulou participent, l'œil aux aguets sur les nouveaux arrivants, les jugeant et les sélectionnant d'entrée pour ensuite en explorer les potentiels et les possibilités... Elles ont dit à Didier l'avoir choisi ainsi mais qu'il avait été dur à la détente. Il ne les voyait pas... Sans Sonia !... Bref, Didier, les yeux décillés, découvre tout un tas de dessous amusants et craquants qu'à première vue on est loin de soupçonner !

Didier a l'impression d'être dégagé d'une chape de plomb que ces derniers mois à Paris et à Mimizan avaient jetée sur lui comme une couverture opaque dont la lourdeur n'est aujourd'hui plus à craindre. Didier a l'impression d'avoir changé, d'être devenu lui-même un peu plus encore et il sait que sa rencontre avec Sonia a été déterminante. Sonia est un peu une partie cachée de lui-même qui s'est matérialisée sous ces traits et ce langage cru un peu

particulier qu'il affectionne maintenant beaucoup.

Didier a grandi, il a mûri, en lui, bien au fond, des voies ont été déblayées, nettoyées, il s'y promène maintenant libre d'*a priori* et c'est le mouvement du moment présent qui en détermine pour lui les pôles magnétiques auxquels sa nature simplifiée peut enfin adhérer sans peur et sans souffrance.

Les yeux ronds et bleus de Sonia sont des détonateurs de simplification étonnamment efficaces. Elle promène sa silhouette un peu ronde, très appétissante sans fard et sans gêne, elle est comme elle est et on l'aime pour ce qu'elle sait si bien être : elle-même. Après s'être trouvée – vingt ans, c'est un record ! – elle sait se faire aimer sans rien faire, juste parce qu'elle aime énormément, et ça se voit, et on le sent.

Avoir une amie pareille âgée de vingt ans fait tout drôle à Didier parce que par moments Sonia est sans âge. Une telle sagesse se dégage d'elle qu'on ne peut imaginer que vingt ans ont suffi à l'épanouir, à lui permettre d'en appliquer si bien des règles innées que personne n'a pu lui apprendre si vite, si tôt, pas même la vie, parce que Didier sait, lui, qu'il faut du temps à la vie pour certaines choses et qu'elle a du mal puisque nos tendances et formations déforment au fur et à mesure ce qui nous est proposé.

Ce mois de fuite, ou est-ce une évasion ? est sans doute l'équivalent de cette retraite faite il y a des années, ce mois donc Didier aura appris la simplicité. Pourtant elle est une donnée de la vie et quand il revoit Julie, sa fille, quand il l'a connue à trois ans, il se souvient de son émerveillement devant la simplicité de ce bout de chou. Pourquoi nous efforçons-nous de tout compliquer à longueur de temps ?

La simplicité – simplification – simplifier... resteront les

mots clés de Didier, dorénavant. Il lui aura fallu trente-huit ans et Sonia pour profiter de cette leçon. Et encore il estime qu'il a beaucoup de chance, il y en a tant qui continuent à tout compliquer par ignorance, en croyant bien faire, donc inconsciemment.

Didier de plus est persuadé que le sexe et l'érotisme démystifiés contribuent à aider à une simplification de la vie en ses voies les plus intimes, les plus intérieures, les plus sacrées.

Il y a là matière à évoluer, donc à apprendre et c'est magnifique. Mais comment savoir avant de savoir, prendre conscience quand on est inconscient ?

C'est encore la vie dans ses opportunités à ne pas gâcher, à reconnaître et à saisir qui vous en donne les moyens, les signes, les résonances les plus intérieures et les moins audibles au début.

C'est un cheminement si douloureux parfois que Didier en a des frissons rétrospectifs, quand il pense à l'état dans lequel il était quand il est arrivé en Martinique.

– N'y pense plus, a dit Sonia, si on allait à Fort-de-France cet aprèm ?

On y est allés.

Le marché couvert est très beau. Profusion de fruits et légumes, cris organisés et sourires charmeurs, vanneries et couleurs fortes s'y mêlent à des parfums riches auxquels Didier se laisse aller tandis que Sonia marchande des petits objets souvenirs. Elle lui prend un petit perroquet sympa pour Julie, il n'a pas envie de rapporter quoi que ce soit. Ces vacances, cette période hors de France, il se la réserve totalement et ne veut en aucun cas prétendre que ses pensées ont été occupées par ses femmes, là-bas. C'est

faux et il a besoin de l'affirmer complètement. Déterminé, il refuse de regarder quoi que ce soit qui pourrait plaire à Liza, Sylvie ou même Julie, non plus qu'à sa famille. Ils sont tous hors du coup et il veut et entend bien les maintenir ainsi, hors du coup.

– Pour Julie c'est différent, elle a besoin d'un petit souvenir. Tu peux lui dire que ça vient de moi, a-t-elle dit en tendant le paquet à Didier. Mais tu lui expliques, a-t-elle ajouté.

C'est ce qu'il fera, c'est décidé. Il ne veut rien ramener.

C'est en compagnie de ce besoin de ne rien ramener qu'il se promène encore. Puis ils vont dîner dans un petit restaurant, pour changer du Club Med.

Typique, on y mange du poisson sublime et ils s'en régalaient tous deux. La patronne est française, elle était décoratrice à Paris et en a eu marre. Elle est donc venue s'installer ici. Elle s'appelle Domino, est très sympathique et d'entrée adopte Sonia dont elle a un peu le langage et l'humour parfois acide. Ses longs cheveux épais, coupés au carré bougent bien quand elle parle et marche d'une table à l'autre. Elle fume un peu trop mais ils sont sur la terrasse donnant sur la mer et cela n'est pas incommodant. Domino a le rire carnassier et fusant des femmes qui ont bien vécu, n'en veulent pas aux hommes mais les prennent exactement pour ce qu'ils sont ! Elle a quarante-cinq ans, n'a plus froid aux yeux et mène sa barque tambour battant parce qu'elle n'a jamais rencontré d'homme prêt à réellement assumer. C'est une femme gaie et un peu acide quand même qui mord à la vie comme on mord un cou quand le désir, non dominé, vous déborde par sa violence soudaine. C'est une femme violente qui se laisse aller de temps en temps à un calme certain...

Tout cela Sonia l'a vu en une fraction de seconde et la soirée l'a confirmé. Ils ont ensuite pris un pot avec la patronne et sont rentrés au Club Med vers une heure du matin. Ce qui crée des liens.

Didier a dit à Sonia entre deux pauses de Domino à leur table :

– Tu aurais pu être psychologue ! C'est fou ce que tu as raison.

Sonia a répondu en riant :

– Je t'ai dit que j'aurais pu faire des tas de choses. Même psy ! Je sais... quel métier, entre nous, ils sont tous barjes ! Domino est revenue et d'échanges en rires le diagnostic s'est confirmé, de plus en plus. Les numéros de téléphone ont été échangés avec promesse de visite si voyage en France ou, pour eux, à nouveau en Martinique.

– J'ai une grande cabane sur la plage avec plein de place. Venez chez moi la prochaine fois, a dit Domino lorsqu'ils étaient sur le point de partir.

De retour au Club Med, ils vont se coucher et en passant main dans la main devant le bungalow de Loulou et Angie, ils entendent des bruits et chuchotements qui les font sourire. Sonia fait une grosse bise à Didier et chacun regagne son lit, ils sont crevés !

Dans l'avion du retour Sonia et Didier sont un peu tristes. Pas vraiment mais une nostalgie s'est glissée insidieusement dans leur cœur. Ils se manquent déjà l'un l'autre. Ils ont passé un séjour mémorable, ont gagné une amitié superbe et c'est trop bête, on se quitte ! La vie est une vacherie quand même, mais Sonia qui le dit, pense aussi que leur amitié n'est pas une passade caractéristique des

vacances en général, du Club Med en particulier. Didier est d'accord, c'est pourquoi il lui demande comme une faveur de prévoir, à la fin du mois prochain, une semaine à Mimizan, chez lui. Aux anges Sonia accepte. Elle est tellement sûre de bien s'entendre avec ses femmes qu'elle exulte !

Ils se tiennent par la main, se jurent fidélité en amitié, pour rire et pour conjurer ce sort idiot qui sépare les vies qui se sont si bien trouvées quand le sexe n'est pas du voyage.

– Tu sais Sonia, je ne sais pas comment te dire à quel point je suis heureux de te connaître. J'ai une sœur déjà, mais tu es plus que ça pour moi, en même temps tu es ma sœur, mon amie, mon pote, un peu de moi-même et au-delà. C'est beaucoup et je tiens à ce que tu saches que c'est la première fois que je rencontre ça. D'accord ?

– Pour moi c'est pareil – Sonia a les yeux qui brillent, elle est heureuse mais les larmes sont proches – tu es tout plein de tendresse et de belles choses et puis on est vraiment amis et je n'avais jamais connu ça avec un homme parce qu'ils veulent toujours me sauter !

– Alors dit Didier, on est d'accord, on fait l'effort d'entretenir cette amitié contre vents et marées ?

– Oui, croix de bois, croix de fer ! dit Sonia. Tu ne vas pas m'oublier, au moins ?

– Y'a pas de danger ! Didier prend sa main et l'embrasse dans le creux de la paume, ne perds pas ce baiser, c'est un secret entre nous. Et puis Toulouse ce n'est pas si loin de Mimizan.

À Bordeaux Sonia a pris un avion pour Toulouse. C'est terminé. Sus aux Landes ! Liza attend Didier.

La Martinique est un souvenir agréable. Une fuite de retour à soi-même, un apprentissage de la simplicité, une amitié trouvée, un grand bonheur pour Didier. Mais bien que Sonia et lui se parlent une fois par semaine au téléphone, régulièrement plus toutes les fois où dans l'urgence ils ne peuvent attendre, bien que Liza et Didier aient retrouvé avec plaisir une vie commune presque normale, bien que Julie soit satisfaite de tout cela et surtout d'avoir retrouvé son père, bien que Sylvie demeure la maîtresse de Didier sans heurt et sans problème, bien que Didier écrive à nouveau avec une inspiration retrouvée et renouvelée, bien qu'il soit heureux à Mimizan et que sa vie le satisfasse plus qu'avant... Didier a pris goût à l'évasion et ce mois seul, hors de son monde l'a tant revigoré qu'il a bien l'intention de prendre un mois par an, tout seul. Pire, il aurait envie même de partir quand bon lui semble, sans rendre de comptes et sans qu'on l'embête parce qu'il aime ça ! Liza l'a senti et lui a proposé. En sautant sur la proposition il l'a remerciée. Mais il tient à partir avec Sonia. Ça c'est plus délicat peut-être, mais Liza l'a senti et le lui a suggéré. Liza et Sonia se connaissent, cette dernière, après la Martinique est venue comme promis. Ce fut plus laborieux qu'ils ne le supposaient. Julie a été jalouse, eh oui ! Quant à Liza, elle a compris que Didier tenait à Sonia, beaucoup et que ce qu'il y

avait entre eux était beaucoup plus fort que ce qu'il pourrait jamais y avoir avec une maîtresse éventuelle ! Et Liza est « un peu » jalouse mais son intelligence et son intuition lui dictent une attitude souple et compréhensive. Il vaut mieux. Liza sait que Didier pourrait sérieusement disjoncter si on le titillait avec Sonia, parce que leur amitié est forte et qu'il n'y a rien du tout sexuellement et cela lui donne des raisons d'imposer cette amitié comme il l'entend. Ce dont il ne se prive pas.

Anaïs a adopté Sonia parce qu'elle a vraiment avec elle des affinités dont l'humour, et puis c'est une amie de Didier et Didier n'aura jamais qu'une sœur !

Les parents Diane et Marc aussi ont aimé Sonia qui est intelligente, agréable et drôle ! Si nature que Diane a craqué et que Marc lui a demandé la prochaine fois de descendre chez eux. Ce que Sonia fera.

– Pour détendre l'atmosphère avec Julie et Liza, a-t-elle expliqué à Didier qui n'était pas d'accord, parce que les femmes chez toi ne m'aiment pas. Tu vois, si on était mariés, tes parents m'aimeraient eux ! Mais en somme, je t'aime assez pour me contenter de ton amitié parce qu'elle est sublime.

Didier qui écrit beaucoup a repris ses promenades solitaires, il va à Paris une fois tous les deux mois, voir Sylvie et ne le cache plus. Liza est libre de refuser, mais le sait-elle ? Sûrement. Seulement comme d'habitude elle ne dit rien, trop peur de le perdre ?! Étrange se dit Didier, je ne comprendrai jamais les femmes, à part Sonia qui est claire comme une eau de roche cascadiante. Il y a chez Didier une telle assurance quant à ce qu'il fait, choisit, refuse ou

entreprend, que tous et toutes autour de lui assument à leur manière les effets qui ne cessent de tomber sur les uns et les autres, laissant chacun libre de vivre ce qu'il impose à un rythme difficile.

Il a même parfois l'impression étrange de faire peur. Sonia lui a dit qu'il avait raison. Elles ont peur ! Sauf Anaïs qui sait qu'elle ne le perdra jamais, toutes les femmes de sa vie ont peur.

– Même moi, a ajouté Sonia, quelquefois je me dis que tu peux me jeter.

– Tu plaisantes j'espère ? a dit Didier.

– À moitié, mais trêve de rigolade, c'est vrai Didier tu es devenu un lion ou quelque chose comme ça et c'est depuis ton histoire dont je suis responsable, je l'avoue humblement, avec Angie et Loulou, tu es une terreur ! Dans un western tu aurais automatiquement le rôle du méchant !

Didier a rigolé franchement tandis qu'elle continuait :

– Comment se comporte Sylvie avec toi ?

– Elle file doux ! a répondu Didier, prenant conscience soudain qu'elle avait elle aussi peut-être peur.

– Tu vois que j'ai raison. En plus elle a tort ! Je suis sûre qu'elle t'excite moins !

– Dans le mille, tu as raison Sonia, mais j'en prends conscience à l'instant... seulement !

– Oh ! Tu risques d'en trouver une autre et pas à Paris, plus près de toi cette fois. C'est pas franchement pratique Paris, non ?

– Non, c'est vrai ! On va voir. Tu viens quand ?

– Peut-être à la fin du mois ? Nous sommes en mai, Mimizan en mai c'est sympa ?

– Et comment ! J'ai hâte de te voir.

– Alors à bientôt. Bises. Et Sonia a raccroché sans autre forme de procès !

Les heures sont trop courtes, les jours parfois trop longs, et les mois s'amoncellent sur la durée qui les réduit ou les soulève comme des dirigeables qu'on ne peut pas diriger tant trop de choses et de gens dont les comportements nous échappent, nous entourent et nous minent. Il est vrai que Didier vit des histoires d'amour qui n'en sont pas puisque ce sont des histoires de cul ! D'accord mais après Sylvie qu'il ne voit plus, il y a eu la petite Nicky de Mimizan plage. Elle est mignonne, n'a que vingt-huit ans et est vraiment bien roulée. Elle est célibataire, amoureuse de lui et sait qu'elle n'a rien à en attendre. Anaïs la connaît bien, c'est par sa sœur qu'il l'a rencontrée, donnant une fois de plus raison à Sonia, plus près c'est plus commode !

Didier se dit qu'en simplifiant sa vie, après la Martinique, il est peut-être... sans doute ? devenu un salaud, ce qui ne lui plaît guère ! Pourtant les femmes de sa vie ne s'en plaignent pas, même Anaïs est tout à fait consentante semble-t-il ! Elle ne supporterait pas de son mari le même comportement mais elle absout son frère totalement. Liza ne semble pas non plus s'en plaindre, il faut dire que leur couple va mieux. Va-t-il mieux ? On peut se poser la question, Didier se la pose en évitant d'y répondre, c'est plus simple.

Il y a longtemps qu'il n'a pas parlé avec Sonia, fin mai il compte bien en parler avec elle. Elle ne lui passe rien, tout en ayant pour lui une indulgence peu commune ! Mais elle dit, elle est nette.

Bref, Didier aime sa femme aux yeux Taylor, a laissé tomber sa maîtresse aux yeux verts et en a pris une au

corps de déesse, une copine d'Anaïs ! Tout ça est un peu gros ! Seule Diane, sa mère, l'évite. Pourquoi ? Pas d'accord ? Il le regrette. Diane a toujours été pour lui un archétype, belle, épouse, amante et mère, elle a apparemment comblé Marc qui ne l'a jamais trompée. L'a-t-il trompée ? Didier n'est plus sûr de rien. Il faudra que je pense à le lui demander, se dit-il. Comme s'il allait me faire ses confidences ! On ne sait jamais, pourquoi pas ?!

Je pense trop se dit enfin Didier, abandonnant le cirque intérieur pour essayer de s'abandonner corps et âme à rien. Simplement tout relaxer et se laisser aller ! C'est si facile au soleil pourquoi est-ce que ça devient problématique dans le quotidien ?

Didier y parvient un peu, c'est pas si mal, et ce faisant, il s'endort, doucement, sans même se sentir glisser dans le sommeil.

« Les trésors humains à découvrir en soi sont comme des strates, superposées, elles se laissent remonter tranquillement, pourvu que l'une après l'autre, elles soient localisées, reconnues et comprises. Ce n'est pas si simple. Parfois ces couches-là sont peu sympathiques, mais pour arriver à la crème de nous-mêmes, que de chantilly ou de noirceurs, voire d'horreurs à surmonter ou en tout cas à dévoiler. C'est donc un travail de sondage assez périlleux que de vouloir se connaître un peu, se dévoiler beaucoup et entreprendre, à chaque couche, de se regarder bien en face, afin de remédier au mieux au dégagement de la couche suivante. Il y a des sources taries que l'on croyait vivaces, il y a des déserts torrides que l'on croyait dépassés et des monts et merveilles dont on ne se lasse pas mais qui pourraient bien en lasser d'autres...

De ces strates dures qui font mal à l'être, de ces morceaux qui s'en cassent et tombent toujours mal, de ces rivières noires que les cours accélérés poussent dans des cratères voisins, inaccessibles pourtant mais que l'eau noie comme des vomissures grasses qui se collent à des parois, on connaît mal, on connaît peu les mille et un pièges dont se régalent nos peurs jusqu'à terroriser ces efforts qui n'en seront pas tentés pour éviter de se perdre ou de tomber dans des trous béants où tous les néants du monde se retrouvent sans peine.

Dans les forces distraites qui se mêlent en chacun à ces viscères rebelles qui attaquent en croyant subir ce que d'aucuns ne cessent ensuite de meurtrir en croyant subvenir à des besoins secrets que nul ne sait jamais comment ne pas écouter. Il y a de si grands choix impossibles à faire, des courants si constants qui minent en sapant ce que d'ores et déjà il faut abandonner alors qu'en vain nous tentons d'y accrocher ces lambeaux baroques venus d'un autre temps, de ces années perdues où l'on se croyait étonnant alors que rien encore ne révélait de nous ce que l'aube inévitable en libérerait un jour.

Être étonné est quelquefois un cadeau que la vie se permet de faire afin de stimuler des arrière-goûts inconnus qui peuvent bien ensuite donner libre cours à ces soi-disant regards que l'on croyait étrangers et qui s'avèrent finalement tout à fait nôtres. Comment élargir ces mouvances exquises pressenties dans l'âme qui s'en remet au cœur quand tout à coup les sentiments qui ne disent plus rien, se meurent d'un seul coup pour n'avoir jamais existé...

Et comme ces alarmes qui sonnent sans arrêt, trop mal réglées par des gens un peu pressés ou incompetents, comme des sons de cloches cristallines qui lointaines s'en viennent aux vieilles attentions, il y a dans toute inquiétude une peur qui sommeille et anticipe bien des clameurs encore sourdes que l'on entend pourtant au fond du cœur lorsqu'il est aimant.

Les femmes amoureuses ont des antennes qui rôdent et savent, glanant dans l'espace les moindres étincelles dont les yeux de l'homme aimé pourraient bien s'embraser lorsqu'il croise une silhouette ou un regard plaisant. Les

femmes amoureuses ont des charmes qu'elles ne savent pas mettre en valeur, qu'elles gâchent à force d'attention, de vigilance et de prudence. C'est dommage, l'homme aime cette insouciance en trompe-l'œil qui donne à ses certitudes des colonnes vertébrales, il aime ces regards incertains qui donnent à ses choix un poids qu'il s'invente, et ces rougeurs subites qui envahissent un front parce qu'en le voyant le cœur bat plus vite et qu'il s'enflamme alors pour ce cœur-là qu'il a su séduire alors qu'il ne faisait que passer !

Des poubelles de sentiments conflictuels déversées comme des tombereaux d'ordures sur des façons d'être ou de faire et voilà que dans un rêve organisé, sans mesure et avec beaucoup d'allant, les femmes les plus belles ne savent pourtant donner que ce qu'elles n'ont pas ou plus, persuadées qu'elles sont encore ce qu'en fait elles ne sont plus depuis longtemps !

Dans les difficultés à donner, à séduire, parfois, et à être, sûrement, où se situe chez les uns et les autres, ces hommes et ces femmes en attente les uns des autres, l'élément aérien qui soude et relie ce qu'en eux l'harmonie déjà a bougé comme une promesse ?

De ces silences fruités que les lèvres pleines gardent d'une bouche obstinée, il est des moments troublants où rien ne sera dit et où tout pourtant sera donné. L'ivresse n'est pas ce que l'on croit, elle n'est parfois que sagesse extrême reliée au cœur par un souffle léger qui, le temps d'un inspir, est déjà prêt à s'envoler. C'est que la folie en est si proche que sans cesse et toujours, elle est à redouter quand l'inattendu est de la partie et que cette partie est du plus profond de la psyché ce qui est ignoré ou peu probable ! C'est là que les dangers se font pressants, il y a en chacun tant de trésors

méconnus et bien sûr la folie dans ses lots d'énergies troublées en contient...

Les femmes ou les hommes sont et resteront à jamais, lorsque l'amour les touche, des puits de ressources aussi folles que sages et croyez bien qu'ici les mots sont pesés puisqu'ils libèrent du cœur ce qui en coupe l'essor.

Quand la joie délibérée fait ses tentatives d'approche, il est bon d'en accepter les augures avec une bonne volonté qui n'en découragera point les effets. Les causes, elles, doivent en être comprises comme les fondements mêmes de ces assises dont l'amour a besoin et qu'il est dommage de lui refuser.

Les danses stratèges de ceux qui se courtisent sont de macabres vilenies qu'il faut ne pas alimenter, il y a tant d'approches saines et nettes qu'il serait dommage, encore, de ne pas tenter lorsqu'un minois ou un corps, des yeux ou des mains, une bouche ou un sourire vous font la grâce de s'adresser à vous... »

Didier qui écrit de plus en plus rapidement, s'arrête ici pour reprendre son souffle. Il n'a pas arrêté de la journée. Il est neuf heures du soir, il n'a pas déjeuné et il a une faim de loup. Son cou est engourdi d'être penché depuis des heures et sa tendinite au poignet droit s'est réveillée. Il se sent cassé en plusieurs morceaux et sa faim le talonne. Dans la cuisine où il descend il trouve Liza en train de ranger.

– J'ai mis une assiette copieuse dans le micro-ondes, dit-elle en allumant ce dernier. Assieds-toi, il y en a pour deux minutes.

Docile Didier s'assoit ; il est vanné, il n'en peut plus.

– Tu travailles peut-être un peu trop ? demande Liza.

– Sans doute, mais j'écris quand ça vient, tu le sais.

– Je sais. Pas facile à doser pour toi. Mais tu es crevé.

– Je suis totalement vanné, j’ai mal dans tout le corps. Je vais coucher dans ma chambre ce soir. OK ?

– OK. Tu dormiras mieux, si tu dors...

– Liza, je me sens un peu coupable avec... bon, vis-à-vis de toi, je veux dire...

– Ne dis rien, coupe Liza, il n’y a pas de quoi te sentir coupable. Je sais que tu m’aimes et tu partages ma vie... le reste, c’est ton problème, ta conscience, tes choix et je ne me sens nullement concernée ou en cause.

Didier se dit qu’elle est formidable.

– Tu sais, répond Liza, comme si elle avait entendu... je ne suis pas formidable. Je pense souvent à madame Simenon qui, en Suisse chez elle, a paraît-il poussé une porte un jour où il était en train de trousseur la bonne. Liza regarde Didier, elle sourit, et je me dis que j’ai de la chance de ne pas avoir de bonne, de n’être pas la femme de l’écrivain Simenon et d’avoir un écrivain de mari plutôt discret.

Elle sort l’assiette du micro-ondes pour la mettre devant Didier sur un set de table orangé très lumineux. Il prend sa main, la caresse et l’embrasse.

– Liza, tu es une femme re...

– Non, non, je suis ta femme et je fais avec. Des fois c’est super, des fois moins... mais toujours, je t’aime.

– On devrait se parler plus souvent... dit Didier.

Alors Liza éclate de rire, très franchement.

– Fais-moi signe quand ça te prend !...

– Message reçu cinq sur cinq, dit-il en commençant à manger avec beaucoup d’appétit.

Liza s’assoit face à lui, de l’autre côté de la table de pin.

– Je regrette une chose, dit encore Didier, c’est que tu n’apprécies pas Sonia.

– Oh ! Mais tu te trompes, je l’apprécie beaucoup, c’est une fille vraiment chouette mais je ne l’aime pas trop parce que j’en suis jalouse. Ou plutôt je suis jalouse de votre relation, pas d’elle, de votre relation, c’est plus exact. Tu piges ?

– Je pige. Mais je regrette. C’est vraiment dommage !

– Je ne crois pas, avance Liza, si je m’entendais très bien avec elle, je suis sûre que votre amitié en souffrirait.

Didier, qui mange quelques instants en silence, finit par dire :

– Tu as sans doute raison. Et puis c’est comme ça ! Vivons-le comme ça vient. Je ne veux rien t’imposer.

Liza sourit sans rien dire. Puis elle prend une pomme qu’elle lave avant de la croquer à pleines dents.

Et Didier prend ça pour une réponse à sa question intérieure : « Et si Liza en avait marre de vivre ainsi ?! »

Mais elle a croqué la pomme en le regardant tendrement. Et le cœur de Didier a fondu, depuis des mois et des mois il n’avait plus eu cette sensation de douceur inondante. Et c’est bien.

Les histoires bêtes sont-elles celles qui finissent bien ? À l'américaine, avec une morale... bref !... Ou bien les dénouements heureux rendent-ils un récit insipide et sans saveur, faisant pleurer les chaumières et induisant des envies de voir changer tout le monde comme des héros ?... Les êtres humains ont bien des similitudes, c'est cependant par les différences qu'elles prennent toute leur ampleur, toute leur valeur, initiant une complémentarité qui, loin d'ôter, ajoute et additionne à tous ce que chacun peut donner... encore faut-il donner. Mais ne donne-t-on pas tout le temps ?

Même quand on retient, on donne en ne donnant pas, et ce curieux mélange où le don de toute façon se fait devient, par là même, une façon de ne pas donner qui forge et soulève ses propres problématiques sur le don. On peut épiloguer longtemps, on peut l'analyser pour en comprendre les raisons, puis les fonctionnements, c'est en le vivant consciemment, seulement, et en l'acceptant qu'une énergie, ainsi lancée sur les mouvements intérieurs de ces fonctions psychiques les plus secrètes, va probablement et le plus sûrement bouger et pousser ce qu'on ne peut manifestement que retenir, vers l'extérieur. Les années requises pour ce travail qui peut, aussi, ne jamais aboutir, passent par tous les stades possibles d'une échelle humaine dont les barreaux, vers

le haut ou vers le bas, ne seront simples ni à escalader, ni à dégringoler.

Didier en est persuadé et quand il pense à la somme énorme d'égoïsme à dépasser mais à vivre et à assumer en toute conscience, il comprend tout à coup pourquoi les sensibleries mineures ne peuvent s'y décider. Il faut accepter les regards des autres et ne pas s'y attacher. Il faut dompter en soi cet orgueil qui, pour plaire, va vouloir se transformer pour apparaître sous l'apparence trompeuse d'une humilité précaire, bien ancrée au sol bourbeux des limites qui s'immiscent jusqu'à la volonté de n'être pas ce qu'elles sont.

C'est Malraux je crois, se dit Didier, qui a dit quelque chose au sujet de ces secrets honteux, petits pas misérables, intérieurs, si bien cachés qu'ils ne sont ni intéressants ni gratifiants... Didier a oublié la citation qu'il aime pourtant, mais alors, comment ne pas s'y intéresser lorsqu'il faut y travailler ou même simplement les connaître, en soi ? Il est si facile de ne pas vouloir voir et faire avec, sans complaisance !

Didier n'est pas un saint, loin de là mais le cœur est propre par ses aspirations à tendre vers ces inaccessibles beautés qui l'habitent et que nous désertons quotidiennement sous prétexte de danger de survie... ce danger dont les urgences sont si gaies parfois et si faciles à saisir, qu'il serait dommage de se les refuser, d'autant que la plupart, après coup, sont des moyens accessibles pour dépasser ces limitations qui nous étouffent... et l'éducation judéo-chrétienne est un lourd handicap de départ, il doit y en avoir d'autres... mais celui-là est costaud, c'est vrai.

Les fragilités intérieures sont souvent révélées par des

rigidités extérieures immenses dont on pourrait croire qu'une force de caractère sous-jacente en règle certains débordements. Et pourtant, ces structurelles limites aussi ont des vulnérabilités si friables que rien n'en peut consolider les bases qui, condamnées à casser, un jour ou l'autre, deviendront, souvent malgré nous, le terreau d'une vocation à l'évolution avec laquelle chacun vient au monde et que tout et tous s'obstinent à nous cacher.

Didier qui écrit comme il respire, à un rythme fou, d'après son entourage, qui peint comme il voit à l'intérieur, par-delà cette vue physique, qu'il appelle en riant une vision !

... Une vision, différente, autre, comme si tout à coup en entrant dans une dimension cachée de l'autre ou de quelque chose, il était à même d'en dévoiler l'expression jusque-là invisible. C'est une vision, incontestablement et c'est si surprenant de constater ensuite que quelqu'un – c'est arrivé avec Anaïs – peut se reconnaître dans cette vision aussi sûrement que dans un miroir ! Troublant, pour lui et les autres. Ce lien nouveau, tissé par la vision picturale et au-delà, est un plus dans la trame qui le relie au monde. Il se sent à présent si inclus et si présent à tout et à tous, qu'une partie même de la mort lui est tangible, cette partie qui n'est jamais séparée de la vie et qui harmonisant vie et mort en fait un tissage dont le matériau identique n'aurait en tout et pour tout que la frontière d'un dessin qui en aucun cas ne peut couper le tissu en deux mais en fait l'expression imprimée d'une différence si légère que ces lignes appartiennent en même temps à la vie, à la mort, à ce qui les réunit à ce qui jamais n'en peut séparer l'ultimité ; quoi que l'on vive, quoi que l'on fasse, quoi que l'on choisisse. Et c'est pourquoi, se dit Didier, il est si

important de faire des choix, de vivre mieux et de faire moins tout en agissant sans s'agiter trop.

Cette évidence est maintenant pour Didier si fortement intériorisée que sa vie, apparemment inchangée dans les formes mêmes du choix d'un mariage, d'un foyer, d'une ligne de fond dont le long terme témoigne, a basculé plusieurs fois.

C'est par les femmes que cette balance se règle et se dérègle, comme si, en lui, l'élément féminin se cherchait une base solide que seules ces femmes de passage, de liaison, d'aventure ou d'illusion lui apportaient, les espaces solides de quelques difficultés, toujours les mêmes, à vivre lui-même, en lui, ces pôles yin, si importants à la virilité, si nécessaires à tout homme, si vitaux, que seules les femmes semblent aptes à les favoriser.

En fait l'infidélité de Didier, sa quête de don Juan... n'est qu'une fidélité immense à la femme, celle qu'en lui-même il ne peut ni cerner, ni exprimer totalement.

C'est à travers son œuvre qu'il s'en rend compte, arrivé à quarante ans, il se sent si peu macho et si machiste, à la fois, que souvent il s'est demandé comment il pouvait, en même temps, traiter ainsi les femmes et les aimer si passionnément ? C'est peu à peu devenu plus clair en lui, parce que l'écriture et la peinture, expressions créatives et artistiques fondamentales lui ont porté les éléments de cette femme cachée en lui, ce pôle yin essentiel sans lequel il ne pourrait rien créer.

Il a ainsi été amené à comprendre à quel point toutes avaient compté et à quel point le sexe et la face sensuelle de la relation étaient peu importants. Souvent seulement un prétexte ! Troublant !

Diane sa mère, d'abord,
Anaïs ensuite,
Francis – intéressant ce prénom masculin !
Liza – le pôle yin dans la relation,
Cléa – l'expérience et la découverte,
Sylvie – l'attirance et l'érotisme...
Angie et Loulou – compléments yin de ses exigences yang !
Sonia – la conscience, la pureté, le réalisme
et toutes ces autres qu'il a simplement troussées ou dont les liaisons et aventures ne furent que points de suspension sur une quête ou dans une quête impossible... car les femmes sont-elles nécessaires ? Sans doute, elles sont une aide pour une prise de conscience, mais sans prise de conscience elles deviennent les pions d'un conflit sans autre combattant que soi-même !
Nicky... Jeanne... Lisette... Annie... et les autres dont il a oublié les prénoms...
Quelques femmes seulement dans la vie d'un homme comptent. Les autres ne sont là que pour les mettre en valeur, pour les ponctuer dans une histoire sans héros dont le pôle yin est la vedette que personne ne rencontre jamais que le don Juan conscient, si, un jour, il a cette chance...
La relation sexuelle a si peu d'importance dans cette évolution où se posent les femmes, l'une après l'autre, que c'est consternant. C'est vrai que des femmes nous marquent plus, ou moins, elles ne sont que les miroirs de nos intimes secrets, et le privilège qu'elles donnent à l'homme est de vivre et d'exprimer ces intimités comme des présents que lui font leur sensualité, leur imagination, leur amour parfois, leur désir... des présents qui ne sont

que manifestations de ces traits invisibles qu'il a en lui-même et ignore au point d'en être attiré par les femmes dans l'espoir de s'y trouver... Mais se dit Didier, quand on s'y trouve, et on s'y trouve, alors, illusion suprême, on pare l'autre de nos propres atours parce que, incapables de les trouver nous-mêmes, nous lui avons laissé le soin de les déterrer pour nous.

Cette suprême illusion du miroir dans toute relation homme-femme est un piège qui fascine assez pour marcher sur des siècles et des siècles de malentendus dont hommes et femmes en général ressortent perdants et gagnants.

C'est un jeu sur le toboggan que l'évolution déroule, que nous nous construisons pour nos plus folles glissades dont chacun ressort un peu plus lui-même donc un peu plus l'autre, puisque interdépendants et reliés pour le meilleur et pour le pire, les amants en se séduisant, se combattent juste assez pour provoquer ces trêves bienfaisantes dont nous profitons les uns et les autres pour reprendre un élan sur ce toboggan de nous-mêmes, révélateur du pire et du meilleur que certains, certaines, saisiront d'une conscience alerte pour aller un peu plus loin... en eux-mêmes.

C'est ce qu'a fait Didier.

Mais c'est rétrospectivement, toujours, que ces pas laborieux apparaissent à la conscience pour ce qu'ils sont vraiment. Ce n'est pas regrettable, c'est ce qu'on appelle aussi l'expérience. Il n'y a que pour les récidivistes comme Don Juan, que l'expérience peut se poursuivre indéfiniment d'une même façon. Le propre de l'expérience est de faire la paire avec l'évolution, sinon ce n'est qu'une fuite sans conscience à laquelle on ne s'abreuve qu'en s'assoiffant un peu plus à chaque fois.

La beauté inhérente à chaque vie soulève Didier d'enthousiasme. Les façons de faire, d'être, d'évoluer, de souffrir et d'accepter sont si troublantes et si diverses qu'il en est ébloui. L'écrivain a des accès de beauté, comparables à des accès de goutte ! Ça vient le terrasser, d'un coup, et ça repart dans ces histoires où se peignent et se dessinent des caractères dont les personnages promènent les traits dans ces autres nous-mêmes que nous ne serons jamais tout en les vivant parfois d'imagination excessive en réalisme fou, comme des lignes humaines dont nous tenons les fils... les marionnettes s'activent alors ou se prélassent, abandonnées aux directives magiques d'une mise en scène informelle dont le psychisme organise les envolées ou les chutes, nous rappelant sans cesse qu'à être nous-mêmes nous nous perdons quand il s'agit simplement d'élaborer en soi assez d'évolution pour ne pas gêner, sur ce pont commun que nous traversons sans cesse vers une humanité en devenir qui ainsi, aussi, imparfaite et perfectible, vient à nous en ses cellules mais qui sont les nôtres depuis des millénaires.

De ces orages somptueux à ces éclairs éblouissants, de ces courbes fantastiques à ces réalismes écoeurants, les cœurs se bernent et se trompent pour accéder en toute conscience à ces escaliers dangereux dont les colimaçons nous envahissent comme des labyrinthes sombres dont les sorties et les entrées se confondent parfois dans les lumières crues de ces obstacles qui sont à passer, coûte que coûte.

Fariboles et dangers, les mots ne gouvernent rien, ils ne sont que des ornements supplémentaires qui s'appliquent aux cadres ou aux contenus, déroutants parfois, ils sont aussi mensongers, cela arrive quand d'une pirouette ou

d'une gêne, on se débarrasse d'un poids qui ne fait que les alourdir un peu plus sans nous alléger du tout.

C'est pourquoi Didier, plus que d'y être attentif, préfère aux mots ce courant fluide qui déverse les phrases sans faillir dès qu'il ouvre les vannes, inaccessibles avant, de ces éclairs lumineux d'une conscience encore inconnue, seule messagère de ces plans de lui-même qu'il redoute un peu mais dont les éclaircies forcent en lui des trouées de créativité qui souvent le laissent pantois et coi devant un chapitre, un roman, un tableau, même une phrase, longue, belle, rythmique et musicale, cela lui est arrivé.

Dehors il pleut des trombes et Didier dans son bureau est hypnotisé par ce rideau épais d'eau qui orne et voile la verdure de gaze grise et douce. Les premiers froids ? Il fait frisquet, septembre s'annonce précoce en un automne un tantinet hivernal en ses luminosités grisâtres.

Didier n'est pas follement gai. Sonia lui manque, le mois de mai est passé bien vite, comme elle, de plus elle était chez ses parents, ce n'est pas pareil du tout !

Ils projettent tous deux un voyage en décembre et Didier qui a horreur des fêtes de fin d'année, se dit que ce serait bien de passer Noël aux Caraïbes, dans un environnement en soleil majeur avec des bananes en guise d'huîtres (polluées) et du sable en guise de cheminée. Il va falloir négocier, se dit-il, mais c'est de plus en plus facile, il faut croire qu'avec Liza ils s'aiment de mieux en mieux et qu'avec Julie un consensus s'est installé, il ne pose aucune question sur ses amis et elle le laisse disjoncter et passer Noël ailleurs !

Tout va bien, se dit Didier en riant intérieurement !

Anaïs est en bas, il entend sa voix et son rire contagieux.

Liza rit aussi. Didier adore ces bruits dans la maison lorsqu'isolé dans son bureau il travaille. Car dans son bureau, quoi qu'il fasse, il travaille toujours.

– Même si c'est du chapeau, lui a dit un jour Sonia, et elle a bien sûr raison. Car au fond l'évolution sous toutes ses coutures est un travail du chapeau... on peut le voir ainsi en tout cas !... se prendre en mains donc en conscience, ensuite, est un travail qui en soi, de soi, par soi, passe par le cœur, la sensibilité et la tête... Dur, dur...

L'écrivain est passionné par les êtres humains et leurs fonctionnements, les réactions, les actes, les sentiments, les sensibilités sont une profusion de ce matériau riche que les personnages lui volent pour se les approprier à leur propre rythme, à leur propre sauce que l'écrivain découvre ensuite comme une logique ne lui appartenant pas forcément mais passant par lui. Et c'est fascinant. Didier aime plus que tout écrire. Sa solitude est peuplée, il y est l'hôte et le régent, il y évolue en toute fraternité avec des millions d'autres êtres humains qui lui offrent tout d'eux-mêmes sans aucune compromission de sa part, sans concession. Il s'y découvre lui-même porteur des autres comme il découvre en leurs mille et une facettes des accès de lui-même assez troublants ou terrifiants pour interpeller, en lui, ces notes que seul le cœur peut apaiser et rendre accessibles pour dévoiler, exprimer, ourler ou dégager afin de communiquer. Pour Didier la solitude a des gammes, il s'applique à les parcourir d'une écriture libre, qu'il allège de toute technique, c'est facile, il n'en a jamais apprise aucune. C'est identique pour la peinture ! Il peint, sans s'encombrer d'école ou de techniques, encore, il peint et ses visions dévoilées n'en sont que plus justes et directes. Au fond le regard des autres

importe peu, c'est ce que le cœur peut en saisir d'impact qui est porteur et révélateur. Le regard, lui, est toujours formé à ce que lui dicte la tête ou l'instruction. Le regard est une raison de plus, presque un raisonnement ! Et dire que l'on en est inconscient. C'est le regard qui porte au mental et à ses processus analytiques d'intelligence et d'habitude son lot de constatations afin de les passer au filtre de ces raisons qui, en regard du monde artistique, justement, n'en sont pas !

Mais Didier enferme tout cela à sa solitude, il est étrange pour lui de constater que les gens en général refusent ce qui est le plus intime à eux-mêmes ou le plus proche, parce que c'est tellement dans le champ de leur sensibilité que c'en est insupportable !

Ne pas voir est si confortable, question de survie de l'image que l'on se fait de soi pour mieux la projeter dans le mental abruti des autres qui la gobent sans problème comme le jaune d'un œuf que l'on ne voit pas mais dont la saveur nous donne une petite idée ! S'il est pourri, c'est pareil, on gobe, on se rend compte... après... quelquefois...

Où se resituent les chutes vertigineuses dont nous nous relevons quand même ? Invisibles à l'œil souvent, elles ne sont que précipices ouverts à l'intériorité, si bien camouflés que les attentions profanes dont nous sommes les objets, ces curieux qui usent et abusent de voyeurisme n'en ont évidemment pas le discernement... grâce à Dieu ou à quelque chose... qui de protection en voiles atténue les aspects les plus terribles de leurs destructions les plus douloureuses.

Nous ne sommes jamais plus en sécurité que quand, nous exposant à d'autres foudres, nous masquons des nôtres les

plus odieuses tempêtes en ne laissant transparaître que les diversions qui nous animent pour mieux les supporter !

Occupés à semer le doute sur nous-mêmes afin de n'en laisser paraître que certitudes et affirmations vaines, nous nous leurrions nous-mêmes en croyant tromper les autres sur cette marchandise triste dont nous devenons l'étalage.

Didier qui fait les cent pas dans son immense bureau n'a pas oublié les tricheries intérieures qu'il a eu à affronter mais, se dit-il, j'en ai aussi, pendant longtemps été si inconscient ! On ne peut remédier ou améliorer ce dont on n'a aucune conscience. Les roueries intérieures sont si fines, si élaborées par un ego vindicatif et satisfait que rien au début ne peut aider dans un sens positif.

Il est incroyable de penser ce à quoi il faut faire face plus tout ce qu'il faut élaguer de soi-même alors qu'on en est, en fait, content. Accommoder avec ses propres illusions, s'y harmoniser d'une façon ou d'une autre est une voie facile qui, sans comporter ni netteté ni intégrité, ouvre de larges avenues internes que toutes les excuses prennent de vitesse, avec pour remorques ces justifications dont nous sommes les champions.

Quand on y est passé, on sait.

Avant, c'est évident on ne sait pas.

Didier pense aussi à toutes ces facettes rencontrées, immondes, vilaines, dont on a honte et pourtant ! De plus, avant d'y plonger afin de les redresser..., que de virages, que de détours car il est indispensable de les accepter en soi et de les accueillir comme des graines de soi à ne plus semer. Ce n'est pas facile. Et pour arriver à quoi ?

Parce qu'aujourd'hui Didier est loin d'être satisfait de lui. L'autosatisfaction n'a plus cours ! Terminé. Le plus

difficile pour lui étant d'accepter de lui ce qu'il n'aime pas et le vivre assez à fond pour être capable d'y renoncer ou du moins de le dépasser.

De toutes ses petites incartades adultérines médianes, prévues par Cléa, acceptées par Liza, connues de Sylvie qui en fut l'égérie, Didier ne regrette rien mais aimerait tant ne pas avoir eu à les vivre ! Il se rend bien compte qu'elles sont absolument, une à une, ces nécessités que l'évolution demande en pâture lorsque de sensibilités en exacerbations, il lui est impossible de détourner une fois de plus ce chemin droit que nous tournicotons comme des fous pour en éviter les parcours dangereux aux faiblesses.

Quel gâchis parfois ! Mais pourquoi les femmes ont-elles plus de facilités ? En ont-elles ? Leur habitude à souffrir les expose et les préserve, et puis elles sont ces mères qui enfantent, donnant vie dans cette souffrance dont elles ne peuvent en vouloir à l'enfant qui la provoque pourtant ! Alors ça crée des liens avec la souffrance, ça lie un peu plus fort ces nœuds que nous, hommes, avons tendance à multiplier, en même temps elles en sont dégagées tout en y étant immergées ! Et nos femmes, ainsi deviennent nos mères, ce qu'elles ne peuvent pas renier, elles connaissent le job pour l'avoir pratiqué depuis des millénaires.

Didier ne croit plus être macho. C'est fini ça, ce serait plutôt une admiration exprimée envers la femme, cet être délicat et magnifique que nous abîmons avec les détritiques psychiques masculins où les fantasmes ont droit de vie et de force sur tous les rapports sexuels qui dès la puberté et jusqu'à plus soif arment nos imaginations et tentent d'entraîner le cœur. C'est si commode d'y mélanger l'amour, plus noble et déculpabilisant ! Mais soyons clairs ! Ce n'est

pas de l'amour, ça n'est qu'un effort énorme de l'égoïsme à paraître ou à passer pour de l'amour en toute impunité.

Didier à ce stade voudrait entrer dans la peau et le corps d'une femme pour vivre de l'autre côté du voile ces relations magiques dont nous ne connaissons souvent hélas que le cycle infernal... c'est celui qui fait vibrer à tel point que, croyant enfin vivre, nous nous fourvoyons aux illusions et mirages de cette vie incomprise qui nous mate enfin comme il se doit !

Si Didier n'a pas, comme Liza le croit, la conscience tout à fait tranquille, c'est parce qu'il a, comme tous ou presque tous les hommes, horreur de faire souffrir. Didier n'aime pas être ou passer pour un salaud, et il a horreur des complications... comme tout parfait égoïste, est-il bien obligé d'admettre.

Il ne croit pas parce qu'il sait que le fait de renoncer ou de dire non à quelques millions d'aiguilles qui vous poussent dans un sens, puisse arranger les choses. Il pense effectivement qu'il faut coûte que coûte, aller au bout de chaque connerie, en épuiser les plus odieuses sensations au risque de se détester plutôt que de frustrer ses ombres en les forçant à proliférer comme des petits monstres pour, à la quarantaine, comme beaucoup de ses copains, se faire la malle pour de bon et ne pas échapper à des stupidités plus dangereuses et moins facilement gérables.

Didier refuse de se dire qu'il se donne des excuses. Didier n'est pas réellement heureux bien qu'il ait absolument tout pour l'être, parce que Didier est un perfectionniste de la vie et que la technique lui en échappe totalement, et pour cause, pas de potion miracle, pas de méthode, pas de formation accélérée par des maîtres ou des professeurs,

non, rien qu'un matériau déroutant, soi, avec une tendance de la vie à accélérer les mouvements alors qu'on en est encore à se demander si on doit y aller ou non, avec en plus cette sorte de rapidité de changement sublime et rassurante qui ne peut augurer de quoi que ce soit dans les réactions des autres, de soi-même ou de la vie elle-même qui, déjouant tous les pronostics d'experts en la matière, surprend encore en initiant de façon impromptue des situations et événements loin de toute logique et la déjouant systématiquement.

Didier est posé sur le destin, maître à bord de son embarcation mais le mode d'emploi est à la fois particulier, unique et n'existe qu'après manipulation et expérience personnelle des différents niveaux d'intervention qui nous sont donnés de vivre par soi-même, pour soi-même, en soi-même, avant d'arriver à la moindre rive ou côte ou avant d'apercevoir la moindre âme qui vive, alors sœur de malheur et frère d'espoir que nous rencontrerons certainement mais qu'il nous faudra avant connaître un peu tout de même en nous.

Sinistre vacherie que cette façon de vivre en vivant et de parvenir à être en étant... humain avant tout. Cela inclut tant de données, comme joie et devoir, amour et altruisme, égoïsme et dépassement, force et vulnérabilité, sens et sexe... il y a tant de bagages, tant de façons, tant de potentiels, tant de choix que le vertige face à la vie tente, de générations en civilisations, de sectoriser et de limiter les dégâts en menant des vies bien rangées où la famille, le foyer, la femme, le mari, les enfants, petites fourmis bien contrôlées voire domptées, tournent les rôles qu'on leur donne. Qui ? Les religions, les sociétés, les clubs, les sociétés secrètes... bref... il faut organiser tout cela et dompter des

fourmis n'a jamais été facile ! Soit on les tue, soit on les canalise pour en éviter un éparpillement anarchique... essayez donc ! Quand de plus les fourmis refusent et se dirigent là où elles ont décidé, vers des directions déterminantes pour elles, aberrantes pour nous, on n'y comprend plus rien. Didier compatit avec tous les systèmes tout en les haïssant cordialement ! Mais le problème n'est pas là ! se dit-il. Je suis une fourmi rebelle et je ne veux pas me laisser enfermer dans des logiques de systèmes, soient-ils démocratiques, parce que répertorié ainsi, je renonce à l'essentielle liberté, au droit de vie que me donne la naissance. Et alors ? Alors je flippe !

Didier, devant cette habitude épouvantable qu'il a de réfléchir trop, c'est marrant, c'est une vraie pathologie occidentale ça... j'ai besoin d'évasion... Pourquoi à cet instant-là dans son bureau, l'évasion prend-elle les traits de ces paysages indiens près de Bombay ou de Delhi ? Allez savoir ! Pourquoi pas, se dit-il, manger du curry, subir des effluves d'encens dans des temples sublimes où des sages en méditation vous accueillent d'un silence complice... Didier en rêve... Didier rêve encore, comme toujours, d'une vie d'ascète où il se plongerait matin et soir dans des réflexions odorantes et où tous et toutes autour de lui organiseraient un quotidien lisse où le ciel et la terre, reliés, mireraient en leurs extrêmes des harmonies qu'il pourrait communiquer créativement par ces écritures et ces peintures qu'il dédierait à l'humanité en gage de service. Didier est en Inde, les saris jouent autour de lui de leurs couleurs acidulées, ils vont et viennent sur des corps si finement articulés que les visages qui lui sourient ont des

peaux de bronze aux sourires éblouissants comme des offrandes qu'aucun rituel ne saurait imaginer tant la nature ici est un état plénier qui ne souffre aucune mise en scène. Didier, tout à coup, a besoin de rigueur, de pureté, de clarté et puis, mes cheveux sont trop longs, il faut que je les fasse couper ! Et cela lui semble si important qu'il se met à fouiller fiévreusement dans son carnet répertoire pour prendre rendez-vous très vite.

Les cinq minutes qu'il prend pour trouver le numéro de téléphone et appeler lui semblent les plus longues de sa vie ! Comme quoi se dit-il, tout est vraiment relatif, Einstein avait raison !!

Didier est fébrile et se demande pourquoi quand le visage de Sonia surgit, impromptu dans sa mémoire ? Son cœur ? Il se précipite et l'appelle. C'est sa mère qui répond. Sonia a eu un petit ennui au talon, son tendon, bref, elle a subi une intervention dans la matinée et est encore à la clinique dont Didier prend le numéro.

Quand il l'appelle, la voix a perdu sa gaieté légendaire dans le timbre mais elle pirouette tout aussi vite, fatiguée, oui, abattue, non. Didier lui propose de venir ici, il s'occupera d'elle, dès que son chirurgien le lui permettra.

– Didier, je suis un poids, plus autonome, dépendante ! Pouah ! Tu vas me détester très vite. En plus Liza n'a pas vraiment besoin de ça ! Avec toi, c'est marre !

– Je t'en prie Sonia, j'ai besoin de toi aussi. Viens, je m'occuperai de toi.

– Demande à Liza d'abord, on verra après. Je rentre chez moi dans deux jours, OK ? Bises, merci d'avoir phoné. J'ai pensé à toi tu sais, j'étais toute malheureuse et toute petite !

– J'ai reçu ton appel, je suis heureux si tu te décides à venir.

– Demande à Liza. Bises. À toute !...

Didier raccroche et se retourne, Liza est sur le pas de la porte, un plateau dans les mains.

– J’ai fait du thé, je sais que tu as horreur de le prendre dans ton bureau mais dans ton atelier ? À côté ?

– Non, on descend, ça ne t’ennuie pas ?

– Du tout, assure-t-elle, en rebroussant chemin.

– Il vaut mieux aller dans la cuisine, j’ai faim, annonce Didier.

– Va pour la cuisine.

Les voilà installés.

– J’ai entendu pour Sonia, je suis désolée, je vais l’appeler.

– Elle ne veut pas venir pour ne pas te déranger. J’apprécierais si elle venait.

– Je sais. J’avais l’intention de lui dire de venir, je l’appelle ce soir, je vais arranger ça avec elle. Elle te manque, n’est-ce pas ?

– Terriblement, spontanément Didier a parlé avec fougue. Il le regrette un peu et regarde Liza.

– Je sais, tu l’aimes beaucoup. Elle a une grande chance. Je pense qu’elle en a conscience ?

– Je crois que oui, mais moi aussi j’ai de la chance, pourquoi le vois-tu à sens unique ?

– Parce que je te connais et je sais que tu n’as pas d’amie en dehors d’elle.

– Mais pourquoi à sens unique ?

– Je ne sais pas, probablement parce que tu es mon mari. Je flippe un peu, je suis un peu jalouse et je sais que tu te confies plus facilement à elle ?!

– C’est normal, non ? C’est comme un pote ! Et puis il y a certaines choses qui nuiraient à notre couple !

– Tu as raison. Mais c’est ainsi, moi Liza, ta femme, je

trouve qu'elle a de la chance, c'est tout.

– OK ! C'est tout, dit Didier en riant.

En regardant Liza lui préparer un en-cas avec dextérité, comme d'habitude, choisissant avec sûreté ce qu'il aime... Didier regrette de ne pouvoir aller à elle avec tendresse, de la prendre dans ses bras, de lui faire plaisir en somme et de se faire plaisir par la même occasion. Il ne peut pas ! Pourquoi ? Ceci encore le perturbe, mais comment y remédier ?

– Liza, tu sais que je t'aime et que je suis incapable de te le montrer. Je sais que cela te rend malheureuse, mais ça me rend malheureux aussi ! Je ne sais pas pourquoi c'est ainsi. Je le regrette beaucoup...

Liza, sans rien dire, continue de lui préparer son Club sandwich, comme il l'aime, puis venant le poser devant lui, sur un set corail, elle l'entoure de ses bras et l'embrasse tendrement.

– Merci, mon chéri, d'en parler enfin, c'est un premier pas ! Merci donc. Puis s'éloignant pour se verser un verre de vodka... s'il vous plaît... elle ajoute :

– C'est sans doute mon approche maternelle du foyer, je suis là, je fais tout, je cuisine... bref madame maison et puis il y a eu, il y a Julie et puis il y a eu, il y a... tes aventures ou tes liaisons qui, à la fois éloignent et rapprochent... et puis le fait que je ne suis pas madame scène de ménage... je comprends, je sais que ça n'est pas facile... et puis le fait que tu n'es pas de ton côté Monsieur Tout-le-monde, ton talent, tes livres, ton psychisme, tes expériences... mon silence, le tien, qui s'ajoutent... sans se compléter parce que les silences c'est sublime ! Mais les nôtres sont, de ton côté, teintés de gêne à tel point qu'ils nous ont séparés... Mais il n'y a pas péril en la demeure parce que l'amour est

du trajet, et c'est pour ça que tu es encore là !

Didier a attendu pour commencer à manger, il a écouté avec beaucoup d'attention. Puis entre deux bouchées :

– Tu sais je suis un peu désespéré, je ne sais pas quoi faire, comment procéder. On ne rattrape jamais rien, on continue, différemment.

– C'est juste. C'est pourquoi il n'y a peut-être rien à faire d'autre que briser ce silence, comme tu l'as fait aujourd'hui et je t'en remercie.

Didier a l'air un peu penaud d'un mauvais élève pris en flagrant délit de cancrerie... Liza a l'air heureux d'une femme qui vient de ramasser quelques miettes et le fait dans un réel but de nettoyage mais avec tant d'habitude que les gestes en sont devenus familiers et qu'ils sont passés sous le seuil de la conscience.

Ils sont désemparés, un peu, pleins d'estime l'un pour l'autre, un peu, beaucoup ? C'est pas possible, se dit Didier, c'est certain se dit Liza... des espoirs parallèles, mais les parallèles se rejoignent-elles jamais se dit Didier, sceptique... les parallèles s'accompagnent sans jamais se heurter ou se gêner, se dit Liza...

Didier a fini son sandwich.

Julie appelle de Bordeaux où elle suit des cours de design tout en allant au lycée. Sa grand-mère maternelle s'en occupe la semaine, elle est avec eux le week-end. C'est un vide bienvenu pour Didier alors que Liza déplore l'absence de Julie... mais le train-train, ainsi organisé, suit son cours, et chacun s'y retrouve un peu en se perdant un peu... question d'habitude !

Et dire qu'on pourrait vivre en amoureux ! Didier en est désolé !

Et dire qu'on vit en amoureux ! Liza est tout de même comblée d'avoir pour elle Didier, dans le Mimizan sans surprise où tout leur temps est occupé... à la maison, quand Didier n'est pas à Mont-de-Marsan où demeure sa dernière conquête, une jeune femme de trente ans, dans l'immobilier et ils se retrouvent parfois dans une maison à vendre où ils vivent une luxure éphémère avant de faire visiter, pour Annick, et de rentrer sur Mimizan pour Didier. Didier n'en est pas encore à raconter ses aventures à Liza mais Liza pense que ça passera, ça passe toujours ! On n'en est pas loin quand même, pensent-ils... et pourquoi pas ? Ça détendrait sans doute l'atmosphère. Le pire, se dit Didier en remontant écrire dans son bureau, le pire est que Liza est la femme que j'aime... Dès la porte de son bureau, il entre à nouveau dans son roman, une turbulente histoire de sexe qui pourrait bien donner un roman érotique et insolite... ce sera le premier du genre, mais peut-être pas le dernier. Didier doit démystifier tous ces fantômes qui le hantent, ces personnages qu'il habille et déshabille ou cherche, en lui, si maladroitement que les femmes en deviennent les prétextes charmants à jamais introuvables et inépuisables... à jamais décevants...

Didier écrit comme un forçat, comme un forcené parfois, déversant sur des kilomètres de pages blanches, lui semble-t-il, des simplicités, des complexités que les humains, ses personnages animés psychiquement à des histoires sans planifications techniques, lacent et enlacent à ces sentiments que chacun connaît et qui permettent donc de s'identifier à ce qui, de la fiction, nous ressemble comme une sœur jumelle.

Les charmes secrets de tout le monde ont des bases solides

en l'individu qui pour le plus ou le moins les joue dans ces sociétés qui s'articulent à leurs rouages les plus financiers et commerciaux. On vend et on achète, avec des prestations commerciales pour le foyer, la voiture ou soi-même, des charmes sans fond dont les sourires ne sont que ventouses de plus sur un chéquier, une carte bancaire ou/et un compte en banque qui, vampirisé, se décrédite en suivant ou ne suivant pas les cours d'un quotidien si démocratiquement installé qu'on se croirait presque en sécurité !

Les dessous charmants des femmes, leur lingerie fine ou simplement sympathique, féminins en diable auxquels on donnerait le bon Dieu sans confession tant ils sont sages mais tellement suggestifs. Didier mélange tout ! Il rêve ou voit, décrit ou viole, abandonne une idée aussi vite qu'elle s'est imposée si, d'aventure en règle transgressée, il s'amuse à promener ses personnages dans les pièges auxquels il est tombé à moins qu'il ne les imagine dans ceux qu'il a su éviter ! D'un rond de jambe à une ambiguïté, d'un péché confié ou absous à une envie condamnée, il rejette, projette, orne ses fictions des mille facettes brillantes qu'il lui semble avoir dépassées ou alors qu'il ne connaîtra peut-être jamais ! C'est ainsi qu'il évolue dans l'invisiblement présent, comme une entité aux antennes flexibles que les symptômes d'une sensibilité exacerbée rapprochent sans cesse des autres tout en lui donnant un recul salutaire où il se déplace, distance à régler, sur les fils délicats d'un évènementiel qui reste son bon vouloir. Seuls, parfois, les psychismes des personnages l'égarent un peu sur des sentiers buissonniers car, de même que l'inconscience crée ses propres problématiques, de même les personnages ne

se laissent-ils pas mener par le bout de la plume comme on le voudrait parfois, vous entraînant malgré vous dans des voies qui, au départ – mais où est le départ ? – ne sont pas prévisibles ou prévues autrement. L'écrivain a des spasmes intérieurs qui ne suivent pas toujours ce qu'il voudrait décider pour les autres. Ces personnages peuvent faire naître des conflits externes que la fiction favorise mais qu'elle ne prévoyait nullement dans la préparation créative à des exigences fictives. L'écrivain ne peut pas plus parler de ses personnages que l'homme ou la femme ne peuvent parler de leur mari, de leur femme... ou alors c'est un abus de pouvoir et où peut-on assumer, en création, un abus de pouvoir ? C'est l'antipode de la créativité vécue et assumée, n'est-ce pas ?

Didier a du mal avec l'un des personnages de son roman en cours. Elle s'appelle Luisa, elle est l'héroïne musclée – sur tous les plans – de ce roman où l'érotisme, ma foi, a la part belle.

Luisa est un personnage particulier qui n'obéit pas aux fantasmes de son auteur. Luisa a sa vie et entend bien la vivre en l'imposant à l'écrivain. C'est à la fois comique et tragique. Didier dépeint une situation par exemple et, arrivé au cœur de l'histoire, Luisa a des attitudes ou des paroles qui ne coïncident pas du tout avec les désirs de Didier. Luisa lui échappe d'une façon tout à fait certaine. Elle a sa propre autonomie et sa vision de l'instant. Didier n'y peut rien, c'est la première fois que cela lui arrive à ce point.

Didier a déjà eu des démêlés avec certains de ses personnages, notamment des hommes, curieusement, mais à ce point-là, jamais ! Il a toujours mené les femmes dans ses romans comme il le souhaitait, notamment Bernadette, ce

beau personnage dont Sylvie a donné une interprétation magistrale, mais Luisa est une anguille... elle fait ce qu'elle veut. Étonné, Didier la suit maintenant avec intérêt, tâchant de rester assez mobile pour ne pas en altérer la créativité par un volontarisme qui serait, à son avis, peu souhaitable.

Une sorte de jeu s'est donc installé entre Didier l'auteur et Luisa son personnage pour lequel il est fasciné. Il est plongé dans une scène avec Luisa lorsque le téléphone sonne, Liza tardant à décrocher, il répond et surprise, c'est Patrick son copain de Sciences Po.

– Ça alors, mais où es-tu ? demande Didier.

– Je suis à Bordeaux pour affaires. Demain à Mont-de-Marsan et pour la semaine dans la région, je me proposais de venir te voir.

– Mais bien sûr, il fallait débarquer. Es-tu seul ?

– Non, avec une amie, pas une maîtresse, dit-il en riant, connaissant Didier, non, une amie que j'aime beaucoup, qui est en rupture de bancs ! Elle divorce, elle n'avait pas le moral, je l'ai embarquée.

– Ça veut dire une ou deux chambres ? demande Didier, pratique.

– Deux chambres s'il te plaît. Enfin je vais revoir Liza que je n'ai vue qu'une fois !

– Bon, vous arrivez quand ?

– Écoute, demain vers dix-huit heures à peu près, après un rendez-vous à Mont-de-Marsan, je vais à la base militaire puis le temps de venir.

– OK. On vous attend ! Je suis hyper content !

Message immédiatement transmis à Liza par la fenêtre car elle est dans le jardin, très heureuse d'accueillir Patrick

qu'elle connaît mal mais avec lequel elle avait vivement sympathisé.

Dieu que le temps passe ! se dit Liza. Paris est si loin, tout cela est si étrange...

Ils sont arrivés vers dix-huit heures trente et ont dîné à dix-neuf heures parce qu'ils n'avaient pas déjeuné et étaient affamés. Retrouvailles bruyantes... si agréables... on se perd de vue, c'est trop con !...

Mais de ces retrouvailles Didier retiendra un choc. Intime choc, caché, personne n'a vu, mais un choc quand même !

Quand Patrick après l'accolade lui a présenté son amie, une jeune femme de vingt-huit ans, avec des yeux longs en amande à la Ava Gardner, un vert sombre tirant sur le noisette par moments... Pas trop grande et si bien proportionnée. Des cheveux tirés souplement en un chignon à l'espagnole dans le cou. Une bouche pleine et sensuelle... elle ressemble un peu à Ava Gardner, s'est-il encore dit. De ces bouches qu'on n'oublie pas, parce qu'elles parlent peu... Bref une trop jolie fille qui lui rappelle comme deux gouttes d'eau le personnage avec lequel il est parfois en conflit mais auquel il est si attentif. Didier était fasciné. Il n'a rien montré, mais le bouquet fut quand Patrick, très cool, lui présenta cette femme romanesque à l'extrême pour lui, disant :

– Didier mon ami écrivain, tu connais ? – elle a sourit en acquiesçant – sa femme Liza, je vous présente mon amie, ma meilleure amie, Luisa.

Didier a accusé le choc en silence. Douche écossaise on ne peut mieux... bref, fasciné déjà, ce fut la consternation, tout à coup, la fiction déborde dans la vie ou est-ce le contraire ?

Et il ressent profondément cette espèce de choc indicible où pointe une prémonition, un pressentiment de la vie elle-même. Didier n'a jamais vécu cela, il est à la fois émerveillé et peureux, parce qu'après la première surprise de l'enchantement, il y a bien sûr la question : qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi ? Comme un signe de la vie sur la vie, comme une signature que l'abstraction invisible fait en cadeau au monde objectif semblant dire et disant :

– Vous voyez bien que l'invisible a une vie à lui, avec ses signes, ses propres repères et que parfois comme avec Luisa, on a l'illusion de créer alors que la création vous rejoint... peut-être l'aviez-vous simplement pressentie comme un rendez-vous pris depuis longtemps et dont le moment coïncide avec la prise de contact intérieur. Quand le virtuel rejoint la réalité ou quand la réalité déborde la fiction au point d'en recréer des formes déjà connues qui sont à retrouver et donc que la vie proposera, un jour ou l'autre, comme une surprise que l'on attendait puis qu'on avait, avant l'heure pu si bien la décrire, donc déjà l'identifier.

Magie de la vie, magie des êtres et des moments, ils arrivent à point nommé, ni avant, ni après, juste quand, à propos, ils sont prévus, déjà dans le panorama exceptionnel que le destin dessine à une cadence lente à qui sait recevoir ces signes comme des messages qui en disent long si on peut en décoder tous les aspects parce que le projet initial rejoint forcément et modèle peut-être une suite à laquelle il serait bon de ne rien raturer, de ne pas ajouter d'erreurs ou de lourdeurs. C'est à cette souveraine légèreté de l'humain quand l'être est motivé que nous devrions être le plus docile.

Didier a donc passé la soirée sous le signe d'un destin à déchiffrer. Pour la première fois de sa vie, il ne regarde pas une belle femme comme une proie, mais de façon magique, exceptionnelle, il se sent avec elle, la proie de quelque intention obscure encore cachée dont il n'a ni les clés, ni l'écho intérieur parce qu'a débarqué abrupto, dans sa vie, son personnage de roman, Luisa, même prénom, même physique qu'il a décrit avec minutie et qui, de plus, lui donne un mal fou. La trouver, inconnue et si proche, dans la vie quotidienne, tout à coup, est une folie si incroyable qu'il en est ému, bien sûr, mais aussi captivé comme hypnotisé par un plan parallèle qui, s'étant déversé malgré lui dans son foyer, là, à table, dans une chambre, lui offre de sa créativité le plus étonnant message qu'il puisse capter : la fiction avait rejoint la réalité parce que la réalité vient de lui donner la part de fiction qu'il n'avait pu en tirer puisqu'elle lui était encore inconnue.

Didier disjoncte un peu... beaucoup.

Didier est troublé d'autant qu'il ne sait pas comment il pourra un jour expliquer ça !...

Quant à Luisa elle a dit tout tranquillement :

– C'est vraiment marrant, j'ai l'impression que je vous connais depuis toujours.

Ce qui n'a rien arrangé pour Didier, bien au contraire !

Patrick en riant a dit :

– Ça doit être à la télé !

Ce qui évidemment, Didier le sait, n'a rien à voir !

Tout cela est si incroyablement vrai que Didier ce soir-là dort seul dans sa chambre. Liza interprète mal ce besoin, pour une fois, habituée qu'elle est à considérer toute première rencontre avec une femme comme un sujet

d'obsession pour Didier. Ce dernier pense, avec raison, que ce soir, elle est très loin du compte ! Et pour cause... lui est totalement largué.

Luisa est d'une élégance naturelle troublante. C'est une femme mystérieuse, son regard semble toujours évaluer ce qui, à l'intérieur d'elle, se pose, tranquille, dans n'importe quelle situation. Luisa n'a aucune attraction à plaire absolument, elle passe, souple comme un félin dans ces regards qui ne la retiennent, ni ne l'intéressent. Elle vogue en elle-même, y invitant ceux qu'elle sait fasciner parce qu'elle pèse son physique exactement comme il est dans l'impact qu'il suscite... elle n'est qu'humble devant un cadeau de naissance que, très croyante, elle remercie le Divin ou Dieu, ça lui arrive, de lui avoir fait. Luisa a des sourires de statue lisses comme un dessin que sa bouche retient comme une offrande à ne pas gâcher. Elle s'assoit en tailleur et ses belles jambes se terminent par des pieds si charmants que l'on se dit qu'ils ne peuvent servir qu'à marcher. Ce sont deux œuvres d'art finement ciselées et artistiquement manucurées.

Luisa est toujours totalement dans le moment et l'attitude ou la position de ce moment, ce qui lui donne la faculté d'en sortir très rapidement. Cette immédiateté est une spontanéité qui fait partie de tous ses mouvements. Si bien que certains ont toujours peur de la voir partir soudainement, comme ça, en s'évanouissant. Luisa semble sculptée de lumière et ses yeux sombres sont pleins de regards clairs où des étoiles se rencontrent pour conter la bonne aventure qu'elle ose dévoiler de temps en temps par un jeu de tarots, jouant les gitanes et se posant en Pythie comme une lumière sur un destin obscur qu'elle sait mettre en vedette

pour celui qui le vit.

Luisa est une équation posée à l'homme par la vie, une harmonie et un soupir tous deux musicaux, composés pour les autres et soi-même par l'amour, Luisa est belle, distante et extrêmement proche, elle appelle et renvoie d'un sourire, constate d'un regard, ponctue d'un rire et ignore d'un mot comme elle consent d'un silence.

Luisa est une pensée divine exprimée dans sa note de chair comme une perfection que l'on croise, émerveillé en se disant qu'un physique n'est pas tout et parce qu'un physique ne serait – même parfait – qu'insuffisant, tout de suite Luisa apparaît comme un petit miracle avec cette disponibilité physique si intense qu'elle n'est que jaillissement d'une source interne si belle et généreuse qu'il fallait bien un tel physique pour en inonder le monde.

Luisa est en sa gamme complète un peu de toutes les femmes et pour cela, si unique, qu'il est indispensable de la connaître un peu pour apprécier d'un coup un éventail si large des pôles féminins qu'elle réunit que le vertige d'un homme face à elle est bien compréhensible.

De ses plus hautes aspirations on ne peut rien connaître, non plus que de ses amours, elles sont fortes, fortissimes, superbes et la nonchalance avec laquelle elle en accueille sereinement la fin est une bien curieuse façon pour le partenaire de dénoncer en lui les attachements dont il ne peut, vis-à-vis d'elle, se défaire.

Luisa est, pour cela, celle qui part, elle ne revient jamais si ce n'est pour aguerrir une amitié en laquelle elle croit plus qu'en l'amour mais qu'elle n'obtient qu'après les promesses perdues embourbées à celui-ci. Parce que l'amour n'est que rarement vécu totalement, il est toujours

trop étroit en ses limites, pour Luisa, qui en laisse les vagues étanches mourir, comme il se doit. C'est une femme d'enthousiasme et de feu qui ne peut rien éteindre et qui ne saurait voir diminuer un feu, quel qu'il soit sans en raviver les flammes. Pour cela, il faut que flamme existe.

Luisa durant ce séjour d'une semaine à Mimizan est devenue le mythe glacial d'une Liza en survie, en apnée presque, pressentant de Didier tant d'intérêt, ne connaissant pas son personnage et donc mélangeant la femme, l'homme et l'adultère. Parce que Liza n'a pas compris, hélas, que pour la première fois Didier ne la tromperait pas avec cette Luisa-là. Avec cette femme tombée de son destin dans son destin, tombée du destin dans son foyer, au sein de sa vie, il ne tromperait personne, pas même lui-même. Ce serait peut-être – allez savoir – tout ou rien, mais certainement pas un adultère de bas étage entre deux portes, deux maisons à vendre ou deux villes, pas même entre deux auberges. Ce serait tout ou rien. Mais voilà, que représentaient à ce moment de sa vie, pour Didier, tout et rien ? Lui-même, pas plus que Luisa ne le savait, personne, pas même sa femme Liza ne pouvait le soupçonner !

Luisa avait l'œil, le cœur, le corps et sans doute l'âme, interpellés par Didier. Elle croyait en la magie de l'écrivain qu'elle connaissait, mais ne sachant rien de l'homme, elle avançait en amitié majeure avec Patrick pour confident auquel, au sujet de Didier, elle ne confiait rien. Patrick pensait donc que Didier n'intéressait pas Luisa, il n'avait pas su voir, il ne saisissait pas que le fait même de ne rien dire de Didier pour Luisa était un aveu énorme dont le sens pouvait même inquiéter. Mais Patrick dira plus tard qu'il

ne s'était absolument douté de rien ! Ce qui est vrai.

L'ambiance de la « Babylone » sous un calme apparent est totalement électrique. Des sensations y courent, des non-dits y font leurs nids, il y a des roucoulements que les yeux anticipent et des trémolos que les voix recherchent sans oser en formuler les mots qu'ils cachent encore.

On se promène tous ensemble sur la plage, comme si Liza n'osait pas laisser Didier seul avec Luisa, Patrick l'a remarqué sans rien dire mais il a inconsciemment la même attitude. On se promène, on marche, on mange, on rit, mais on le fait tous les quatre ensemble.

C'est donc par ce plus grand des hasards, toujours organisé par le ciel lorsqu'il se mêle des choses de la terre, que Didier s'est retrouvé seul avec Luisa un matin dans le jardin. Il ne pouvait plus dormir, il était six heures et il faisait nuit, il est sorti pour prendre l'air. Elle était là, dans une longue robe de chambre blanche, moelleuse et enveloppante, épaisse, il a tout de suite su qu'elle l'attendait et avait dû négocier son réveil et son besoin d'air, pour le faire sortir, avec des entités un peu magiques qui l'écoutent et sont à son service.

Elle s'est retournée et il n'a pas vu dans la pénombre le sourire heureux qui ourlait ses lèvres lisses et pleines mais elle a murmuré :

– Enfin, j'ai cru que nous ne serions jamais seuls.

Il a compris dans les mots mêmes, le ton, la chaleur rauque de sa voix posée, à quel point il était vital qu'ils se retrouvent seuls ce matin-là. Puis elle s'est approchée tout contre lui et s'est blottie dans les bras qu'il a refermés sur elle. Ils sont restés un long moment ainsi sans rien dire, à écouter leur cœur battre doucement. Sorte de retrouvailles encore.

Il n'y avait aucune hâte ou pression. Juste un apaisement mutuel semblable à celui qui s'installe enfin après une longue séparation, et assez étrange pour que seul le silence puisse y présider dignement et intensément.

– Je sais que ça s'est passé au premier regard, tout de suite, je sais ce qui s'est passé pour moi, mais qu'est-ce qui a bien pu arriver pour toi ?

Luisa a tutoyé Didier d'entrée.

Didier ne sait comment synthétiser son incroyable histoire. Y mettre trop de phrases ou expliquer lui semble déplacé ce matin, le soleil commence à peine à poindre et il faut garder cet instant précieux vierge de toute analyse ou explication trop poussée. Il se tait donc. Puis au bout d'un instant quand même...

– C'était une évidence, comme un accent sur une lettre ou un point manquant sur le i du mot vie, depuis si longtemps !

– C'est beau ce que tu dis, j'aime cette idée. Mais je sais qu'il y a autre chose. Tu as raison, nous en parlerons plus tard. Didier ?

– Oui.

– Nous allons déjeuner ensemble aujourd'hui, et seuls. Tu te débrouilles de ton côté, moi du mien et on se retrouve au petit resto bleu de Mimizan là où ils font des gaufres. On est passés souvent devant. D'accord ?

– C'est d'accord. Est-ce que tu habites Paris ?

– Non, j'habite Bordeaux depuis deux mois. Mais ce n'est pas un problème.

– J'ai l'impression que rien n'est plus un problème ! Luisa a dit :

– Tu ne sais pas encore à quel point.

Puis elle est sortie de ses bras, a effleuré ses lèvres des siennes et est remontée tranquillement dans sa chambre pour se doucher et s'habiller, le laissant transporté et perplexe, comme un mercenaire en période de paix, sans aucun contrat en vue qu'un consensus général d'entente... Didier est tout bizarre, cette femme qui vient de quitter ses bras, avec laquelle rien ne s'est passé de flagrant... est peut-être bien la femme de sa vie et personne, encore, pas même lui, ne le soupçonne vraiment !

C'est à treize heures qu'ils se sont retrouvés. Elle a dit à Patrick qu'il fallait qu'elle fasse quelques courses et qu'elle avait besoin d'air, ce qui, venant d'elle, n'a pas surpris ce dernier. Quant à Didier, il a inventé un rendez-vous sur Mont-de-Marsan, a eu quelque mal à se débarrasser de Patrick qui voulait l'accompagner et auquel il a demandé comme un service de rester avec Liza qui allait se retrouver seule. Patrick a donc renoncé à Mont-de-Marsan avec plaisir !

Ils sont à l'intérieur du petit restaurant, installés à une table pour quatre donc à l'aise.

Luisa a le visage impénétrable des grandes prêtresses de l'antiquité. Ses longs yeux sourient et sa bouche est grave, toute à une réflexion intérieure se résumant à vais-je mordre ou baiser ? Didier lui a souri, a baisé ses doigts fins et longs.

– Luisa... Luisa... Luisa...

– Aimes-tu mon prénom ?

– Je t'avais inventée... ou devinée... avant de te rencontrer.

Luisa a les yeux calmes et brillants, leur lueur s'intensifie, un point d'interrogation silencieux.

Didier la regarde dans le plus profond du fond de ce regard sans âge qu'elle lui offre sans retenue.

– Oui, c'est le choc que j'ai eu en te voyant d'abord, quand tu es descendue de la voiture de Patrick, physiquement je t'avais en moi dans les moindres détails puisque j'ai pu déjà décrire minutieusement le personnage central du roman en cours et le choc s'est transformé en douche ou... bref, j'ai été terrassé quand il a prononcé ton prénom, Luisa est le prénom de mon personnage... tu comprends ?

Luisa a écouté passionnément.

– C'est magnifique ton histoire, la mienne est curieuse. Je ne voulais pas venir avec Patrick, horreur d'aller m'installer chez des gens que je ne connais pas. Et puis il ne m'avait pas dit qui tu étais. Alors j'ai hésité, je lui ai dit peut-être. Ce jour-là j'étais dans une librairie quand j'ai été attirée par un étalage qui ne parlait que de toi. Tes livres, ton dernier roman, un fascicule sur le film avec Sylvie Marin, bref une sorte de rétrospective et d'information, avec les livres. J'en ai acheté deux que je n'avais pas lus. Et puis je suis rentrée chez moi et j'ai lu une partie de la soirée jusqu'à m'assoupir, il était tard. C'est une voix d'homme qui m'a réveillée, elle a prononcé mon prénom, Luisa. Ensuite ton prénom mais comme ça :

– Luisa ?!... moi c'est Didier.

Je me suis réveillée et le terme est faux, c'était plutôt un état second, tu vois ? Et puis c'était si fort que j'en étais retournée quand le téléphone a sonné, c'était Patrick, je savais qu'il devait appeler tard, car il était en réunion. Je ne lui en ai même pas parlé, le coup de fil ne s'y prêtait pas. Mais quand il m'a dit : « Alors tu viens j'espère ? », j'ai répondu oui sans hésitation. Il ne m'a toujours rien dit, je

savais simplement que j'allais chez un ami de Sciences Po. Et quand je t'ai vu, tu peux imaginer le choc que j'ai eu ! C'était comme un rendez-vous pris ! Didier, quelque chose de magnifique nous arrive. C'est un signe superbe. Que veut-il dire ? On n'en sait rien encore. Ce qui est certain, c'est qu'il ne faudrait pas le vivre mal ou à côté de ce qu'il nous indique. Mais voilà, que nous indique-t-il ?

– Il y a des faits certains, répond Didier, un, je suis sous le choc, deux, je suis séduit, totalement, trois, je te connais depuis toujours, quatre, je t'aime comme on n'aime qu'une fois, cinq, pour la première fois de ma vie je n'ai eu aucune possibilité d'arranger la moindre manigance de séducteur avec toi et en plus on s'était chargé de nous, déjà, des deux côtés, nous en avons des preuves. C'est très troublant et à la fois cela me paraît si naturel à vivre. Je ne sais trop que dire.

Ils ont commandé un repas frugal, pourtant Luisa veut une double portion de frites, elle a faim et le ciel ne côtoie pas de si près la terre tous les jours. Alors il faut fêter ça, a-t-elle dit en souriant, je ne bois pas, ce sera des frites... tout plein. Ils se sont amusés, n'ont appris l'un de l'autre que l'essentiel, au présent, n'ont pas tenté d'incursion dans le passé, ça n'est pas venu comme ça... tout simplement ! Sans intérêt !

Plongés l'un et l'autre dans la coupe magique d'un ici que seul le maintenant conditionne et qui rend tout possible sans référent à quoi ou qui que ce soit, ils ont vogué sur l'instant dans la fraîcheur exquise d'un bord de mer hors saison, pour mieux marquer, peut-être, le choix étonnant fait par le destin qui les y a réunis. Didier est d'ici, c'est donc Luisa qui a dû venir à lui. Il sent derrière elle tout un

tas de chaleur et de soleil, de végétation et de cieux différents qui ont matifié sa peau et éclairé ses yeux, mais ce qui compte ce sont là, tout de suite, la main qu'il effleure et les yeux larges posés sur lui. Didier se dit qu'il est éperdument amoureux et qu'il ne connaît rien d'elle au sens qu'il donne habituellement à ce terme-là, connaître une femme. Ils ne se sont pas choisis, un choix a été fait pour les mettre en présence et ils en accusent le coup, l'un et l'autre, mais la foule de questions qui pourraient se poser à eux et qu'ils ne se posent pas, a rejoint au loin des préoccupations futiles, passées dorénavant derrière le paravent des petits soucis innombrables que l'on a du mal à résoudre, parce que là, ils se rendent bien compte qu'ils sont face à une urgence, que cette dernière est une priorité de leur vie à chacun et qu'il ne s'agit pas d'en louper ni le tournant, ni l'échéance, ni la durée que cela prendra.

Mais voilà, leur priorité est claire, quelque chose arrive qui donne à leur rencontre ce sceau du sacré qui s'impose lorsque deux êtres sont mis en contact parce qu'ils ont quelque chose à faire ensemble. Pas seulement à vivre, vivre ne serait que passif, ici, a dit Luisa et elle a raison.

Didier qui a vécu certaines expériences avec de nombreuses femmes connaît cette sorte de passivité qui automatiquement lénifie des rapports qui se vivent sans construire aucunement quoi que ce soit, trop immergés dans une luxure qui porte à ne rien faire ou être d'autre que « sensuellement le sexe » !!...

Luisa a raison et dans la façon dont elle a dit ça, Didier sait instantanément que sa propre expérience, à elle, rejoint la sienne, il sent aussitôt dans leur contact cette virilité, de son côté à elle, très rare chez une femme, qu'il reconnaît pour

sienne et porte à des relations à sens unique où il est plus facile d'être seul ou de vivre sa solitude plutôt que d'être deux.

Didier est de plus en plus fasciné par Luisa.

Luisa, elle, est de plus en plus prudente quant aux signes à comprendre qui, dans leur cas, sont si clairs ou si marquants plutôt, que pour l'instant, rien d'autre ne peut venir en éclairer les actions qui automatiquement suivront ainsi que les choix dont on les laisse tout à fait libres.

Ils ont l'un pour l'autre le regard de l'amour, il n'y a pas eu séduction, encore moins drague, au sens vulgaire du terme. C'est une rencontre non pas préméditée mais sans doute prédestinée. Pour Didier c'est viscéral, pour Luisa c'est magnifique...

Avec tous ces cadeaux qui leur sont faits, ils ne savent pas trop, encore, comment se comporter ! C'est si neuf, si inattendu, que plus rien autour n'existe. Didier et Luisa sont si libres de leurs faits et gestes à venir parce qu'à innover, qu'ils n'ont pas la moindre gêne quant à l'environnement, quel qu'il soit !

Luisa a quand même souligné que peut-être leur « mission » ensemble était tout à fait en dehors des relations amoureuses d'un couple. Peut-être est-ce autre chose, qu'il nous faut découvrir maintenant et nous réunit pour un temps donné en harmonie de force retrouvée pour un certain travail important, à accomplir pour l'humanité en général, qui sait ?

Didier ne veut pas ou ne peut pas, c'est pareil, a-t-elle dit, croire que cette magie ne soit pas aussi pour une relation homme-femme, couple, mais dans une alternative à comprendre, à trouver, à vivre, à incarner ? Et ce mot dans

sa bouche est venu si naturellement qu'il s'en étonne.

À la fin du déjeuner, Luisa et Didier avaient ajouté, grâce à l'une, malgré l'autre, une dimension nouvelle à leur rencontre. Un peu trop mystique pour Didier, elle était tout à fait spirituelle pour Luisa qui en percevait l'infinité dans les signes mêmes de leur rencontre.

Et tout à coup Didier en regardant avidement cette femme étrangement belle s'est demandé si elle avait vraiment un corps de chair tant elle en était détachée. Dans le recul même que Luisa a de son corps, et de l'incarnation, Didier commence à entrevoir pourquoi il ne peut manipuler son personnage comme il le souhaite. Cette dimension-là, cette façon d'être est si loin de ce qu'il vit quand il entre en relation avec une femme, quelle qu'elle soit, qu'il saisit comme l'illumination d'un éclair lui étant destiné, la complexité de sa propre relation en tant qu'écrivain avec son personnage qui, pour une fois, expérimente et vit dans l'un de ses livres, non pas une facette de l'humain qu'il peut intellectuellement comprendre, mais une trouée vers le Divin, atterrissant dans la vie, à laquelle il est totalement étranger.

Cette prise de conscience pour Didier est capitale, non seulement il va pouvoir avancer dans son écriture de façon positive, mais en plus il a eu avec Luisa un échange constructif dans la mesure où, différente des autres femmes qu'il a connues, elle a des réactions et des pensées qui, sans retirer à Didier quoi que ce soit de ses propres acquis, lui ouvrent un horizon si large que pour la première fois il accède non pas au concept judéo-chrétien de Dieu, mais à sa dimension humaine dans le corps et l'esprit d'une belle

femme qu'il ne peut résumer à ses propres fantasmes parce qu'elle l'entraîne bien par-delà l'apparence, dans ces ondes invisibles où les signes ont des intentions divines révélées directement par l'invisible, par la trame même des hasards ou des coïncidences qu'il arrange, pour le destin, à la sauce dont le goût même est dans la vie quotidienne, si exceptionnel que le cœur de Didier, son âme et son intelligence ne peuvent, ensemble, en réfuter les faits.

Luisa est là devant lui, et ils s'aiment.

Luisa est là, dans les pages de son roman, rebelle à son auteur et présente au possible.

Ces deux Luisa n'en font qu'une, et il en est à la fois l'auteur et le passager émerveillé d'une vie où sur un plateau, le destin lui apporte pitance dans le mets raffiné d'une femme à laquelle il n'a pas goûté autrement que par ce sixième, septième sens, celui de la création artistique qui, les transcendant tous, les inclut pour mieux, alchimiquement, offrir le meilleur de tous à chacun.

Tout cela assaille Didier en une seconde.

Il n'en dira rien à Luisa, parce que d'une part elle a perçu et d'autre part il leur faut maintenant aviser et ce n'est pas mince affaire. Il faut qu'ils soient ensemble, qu'ils se voient, se côtoient, se vivent et s'aiment sans aucune contrainte. Cette rencontre est trop belle pour n'être réduite qu'à des cachotteries indignes sauce mensonges honteux !

En fait, a encore dit Luisa, ou bien l'entourage comprend parce qu'on va leur dire, bien évidemment, clairement, ces signes-là et alors il entre dans la beauté d'un cycle inconnu auquel il donne son appui. Ou alors il ne comprend pas et tente de briser l'incassable au risque de se détruire lui-même. Luisa a conclu par « ce serait dommage et

dommageable pour lui, l'entourage... ».

Une fois encore Didier est captivé par la logique de Luisa, c'est une logique illogique en quelque sorte. Elle ne raisonne pas, elle visionne ce qui ne sera pas à cause de ce qui est, ouvrant à toute possibilité une chance... pour tous.

Didier qui ne fonctionne pas ainsi est à la fois troublé et charmé parce que l'intelligence qui préside à tout cela lui apparaît comme confondante, imparable et tout à coup lui revient en mémoire le roman de Raymond Abellio, *La Fosse de Babel*, lu il y a des années.

En écoutant et en regardant toujours avidement Luisa, Didier se dit que cette femme-là, devant lui, incarne parfaitement la femme ultime de R. Abellio ! Et à nouveau confronté aux fragmentations qu'il a pratiquées dans ses relations aux femmes, Didier se dit que son personnage Luisa devait forcément se rebeller puisqu'il ne pouvait lui donner les capacités d'ultimité qu'il refuse aux femmes en général.

Et Luisa est arrivée.

Dans ce miracle, pour l'instant, Didier ne veut voir qu'un miracle d'amour, un signe que l'amour lui ferait en venant, en toute ultimité, prendre et régir de l'intérieur ce cœur à tendance d'artichaut qu'il a jusque-là effeuillé sans grande conviction.

Heureusement le cœur en demeure intact, se dit-il, face à Luisa, parce que cette femme-là le mérite pleinement puisqu'elle l'avait compris avant de le rencontrer.

Et se dit-il, pour ma part, je ne l'aurais pas rencontrée si je ne l'avais déjà trouvée, ce qui donne à son roman en cours une créativité prémonitoire vertigineuse qui rejoint les sources mêmes de l'univers et en le dépassant un peu, le

tire vers lui-même par le biais d'un personnage auquel son intériorité peut s'abreuver dans le quotidien parce que Luisa, descendue de ces sources mêmes, lui ouvre la voie inconnue d'un trajet intérieur qui, s'il était entrevu avant de la rencontrer, ne pouvait aboutir sans elle.

De cela, après ce déjeuner à Mimizan, Didier est certain !

Troisième Partie

L'exclamation de Didier a fusé dans la nuit noire.

– Merde ! merde, merde !

Et tandis qu'il se tourne et se retourne sur son lit, le petit matin déjà montre le bout de son soleil timide. Il s'est levé, s'est approché de la fenêtre dont il a ouvert les volets. Paris commence sa complainte monotone en bruits de fond sourds que percent par moments les pétarades tonitruantes dont les discordances agressantes meublent les semblants de silence que l'on pourrait confondre avec un calme relatif.

Et Didier fronce son nez, Paris pue, de bon matin Paris pue ! Il soupire, enfle une robe de chambre de soie et quitte sa chambre pour la cuisine qu'il atteint enfin après avoir traversé cent cinquante mètres carrés de surface lisse, polie, carrelages par terre et murs de pierre ou blancs... Tout est endormi, la maison – ça n'est pas une maison, se dit-il – dort encore du sommeil du juste, paraît-il. Quel juste ? On peut aussi donner à ce mot une note où l'équilibre peut s'imposer, difficile. Tous les mots sont morts d'avoir trop servi, se dit Didier en mettant en marche un café. Puis il prend deux œufs dans le frigidaire qu'il met à cuire dans une casserole blanche pour les faire mollets, ses préférés... Didier fait ces gestes nouveaux avec une certaine habitude maintenant. Il est vrai que depuis la mort accidentelle, l'était-elle ? de Liza, sa femme, dans un accident de voiture, il a pris le quotidien de face, comme

un guerrier et accomplit ces mille et une choses qu'elle ne se lassait pas de faire et refaire pour lui.

Didier prend d'assaut ce matin parisien pas comme les autres. En effet dans quelques heures, à nouveau il sera marié. Pour la deuxième fois donc et cela, après deux ans de veuvage, est assez important pour en faire une journée hors normes. Julie a dix-sept ans, elle est en première à Bordeaux qu'elle n'a pas voulu quitter. Le bac cette année, elle travaille beaucoup, aime son père, ne parle jamais de Liza et a voulu prendre carrément le large à la fois de Mimizan et de Paris. Mais elle passe ses week-ends, un sur deux chez les parents de Didier à Mimizan parce qu'Anaïs, sa tante, est sans doute la seule personne au monde, d'après elle, à la comprendre réellement.

Didier se marie donc aujourd'hui. Patrick et Sylvie sont ses témoins parce que Cléa qui a quitté Paris habite maintenant les États-Unis avec un professeur de sciences politiques, c'est un mec bien pense Didier en souriant, qu'elle devrait épouser – premier mariage pour elle, à plus de cinquante ans – le mois prochain. Tant de choses se sont passées, ont passé, sont arrivées, ont atterri dans sa vie durant ces dernières années que Didier a plutôt suivi, en ramant, les événements, toujours à la traîne, difficile à suivre aussi vite ce qui se débîne à toute allure alors qu'on n'est plus du tout le patron à bord de sa propre vie.

Depuis cette rencontre avec Luisa, les événements se sont précipités, se succédant à vive allure, tandis que l'un et l'autre tentaient d'expliquer à Liza mais aussi à leurs entourages respectifs qu'il y avait là des signes à ne pas éluder, qu'il fallait être attentif... ils se sont plantés ! Personne n'a compris. Tout le monde les a pris pour des fous.

Quand Luisa s'est installée à Mimizan dans une petite maison et que Didier passait presque toutes ses journées chez elle où il avait un bureau et une chambre, personne, pas même Liza n'a cru qu'ils n'étaient pas amants mais qu'ils tentaient encore de comprendre ces signes qui en les rapprochant si fort, les invitaient à poursuivre une trajectoire commune dont ils n'avaient pas encore les clés, ni l'un, ni l'autre.

La tension est rapidement devenue extrême, donc insupportable. Seule Anaïs, une fois encore a compris !... Elle pige tout, se dit Didier, tout, quand il s'agit de moi, peut-être fait-elle preuve de trop d'indulgence à mon égard ?

Un jour, Liza excédée a pris la voiture, la petite si vieille, électrique, à laquelle Didier tient comme à un souvenir de jeunesse, c'était leur souvenir commun... elle a donc pris la voiture pour venir chez Luisa, Didier y avait couché, comme souvent, de plus en plus souvent. Liza n'est jamais arrivée. Un camion qui n'avait pas vu cette minivoiture l'a fauchée à un croisement en brûlant un stop. Destin ? Signe ? Qu'en dire ? Un accident stupide. Il n'y a pourtant pas eu l'ombre d'une culpabilité ni chez Didier, ni pour Luisa. Ce ne fut qu'un signe glané sur la route d'un destin mutuel, un de plus. Et eux qui durant deux ans n'avaient pas été amants et n'entretenaient que des relations certes particulières, se sont vus projetés dans le lit de l'autre à grande vitesse. Comme si Liza, la dernière ou la seule barrière, le seul interdit qui ne les gênait aucunement dans leurs rapports, avait été effacée de leur route par une volonté plus forte que leur volonté personnelle.

Luisa avait dit :

– Il ne faut rien vouloir. C'est toi, c'est moi, c'est ainsi.

Pas d'envie, pas de désir. Juste se vivre en toute intégrité, ce qui implique chasteté puisque tu es marié, et c'est tout, on verra...

On a vu.

D'abord Didier a fini son roman où le personnage de Luisa lui a valu le Goncourt. Rien que ça. Parce que dès l'entrée de Luisa dans sa vie, il a compris ce qui le bloquait avec sa Luisa, la même finalement. Luisa est donc devenue l'accoucheuse d'elle-même dans les viscères d'un écrivain en perte de personnage. Ce travail-là a pris presque deux ans tant les fonctionnements de Luisa étaient étrangers à ceux de Didier. Et Luisa était là, simplement, pour lui, racontant ou donnant des points de vue si étranges que son personnage en était étoffé de jour en jour. La vocation humanitaire du roman a pris une ampleur telle que le roman dans sa dimension finale a été propulsé beaucoup plus haut que Didier n'aurait pu, seul, sans Luisa, exprimer...

Ce travail fut un exemple de vie, chaque jour, ils se rencontraient, se parlaient, s'aimaient comme deux individus, sans ces débordements ou ces risques que sexe et érotisme ajoutent pour déranger souvent ce qui commence à poindre dans le cœur ou la psyché et qu'ils récupèrent dans des sentiments surfaits, où tout le monde finit par se perdre...

C'est Luisa qui pure et dure en ses démarches intimes a, dès le départ, respecté Liza qui, elle, n'a pas cru possible cette intégrité. De fait Liza qui ne pouvait faire confiance à Didier, ne pouvait pas croire Luisa assez forte pour être ce qu'elle était.

Didier, pur pour une fois dans sa vie et pas par décision !

en avait marre de ces malentendus et il envoyait Liza balader de façon méchante. Pour une fois qu'il était chaste avec une femme, il aurait aimé que Liza lui rende hommage et qu'elle applaudisse avec bonheur. Mais Liza, consciente de l'importance de leur liaison qu'elle trouvait selon ses propres mots « trop inhumaine pour durer ainsi », ne pouvait que trembler. Elle avait même – incroyable mais vrai – commencé à faire des scènes !

Didier n'y comprenait plus rien, quand il la trompait, elle n'en faisait pas, et maintenant qu'il ne la trompait plus, elle en faisait ! Allez, après ça, comprendre les femmes ! C'est peut-être à cause de toutes ces tracasseries inutiles que lorsque Liza a été tuée sur le coup, il a eu l'impudence d'en être soulagé et il ne l'a pas caché. Julie lui en a voulu, on peut aisément se mettre à sa place ! Ses parents, eux, sont dans le potage, trop, c'est trop pour eux. Diane lui a même dit : « Je ne te reconnais plus, on dirait que tu vis à l'envers ». Lui, Didier lui a répondu qu'il n'avait jamais été aussi à l'endroit et que personne ne s'en apercevait, ce qui est un comble !

Mais sa relation chaste et forte avec Luisa a survécu à toutes ces merdes, c'est ce qu'il disait encore hier soir à son pote Patrick et ça c'est aussi un signe.

Ils ont donc quitté Mimizan, Luisa et lui, elle a rendu sa maison, lui a fermé la sienne qu'il songe à vendre pour venir ensemble à Paris où depuis un an ils vivent une harmonie que Didier ne croyait pas possible dans un couple.

C'est pourquoi ce matin, enfin aujourd'hui, ils s'épousent pour ce pire qu'ils ont vécu et pour le meilleur à venir.

Leur histoire est si stupéfiante et folle, hors normes et

incroyable que la famille refuse d'assister à ce mariage, Anaïs seule viendra avec son Jean de mari qui ne lui refuse rien, mais ni les parents, ni Julie ne daignent lui accorder leur bénédiction familiale dont ils se passent d'ailleurs fort bien. Luisa a écrit un rituel, un beau texte auquel Didier a apporté la touche finale du maître pour une cérémonie hors circuit religieux, éminemment spirituelle pourtant, qu'ils ont voulue tous les deux et qu'ils vont avoir parce qu'ils l'ont planifiée ainsi.

Luisa a dit :

– Il y a du Divin depuis le départ, notre union est déjà faite sur d'autres plans et il nous faut en diviniser les formes afin d'en ciseler l'avenir qui doit ensuite servir l'humanité tout entière.

Didier qui ne suivait pas très bien ce cheminement un peu mystique pour lui, est maintenant si convaincu de l'invisiblement fort de ces énergies dites spirituelles qu'il voit Luisa vivre, mais qu'il a vues à l'œuvre dans son propre travail lorsqu'il a fini ce roman dans le sillage de son personnage Luisa, aussi une femme de foi et d'amour, tolère et accepte cette dimension qui faisant la beauté de la femme exceptionnelle qu'est Luisa and Luisa, femme et personnage, fait aussi la beauté de sa propre vie. Car si sa vie à ce point a changé c'est grâce à Luisa, la femme, à cause de Luisa, le personnage.

Ce double tournant de l'écrivain et de l'homme, pris après la cinquantaine, lui semble le moment crucial de sa vie où, se découvrant global il a envie de vivre enfin cette globalité avec cette femme, Luisa, qu'il aime et respecte en ses plus intimes convictions.

Didier mange ses œufs, après avoir dressé la table, Luisa

arrive dans son peignoir d'éponge couleur pêche qui met en valeur l'éclat de son visage. Elle vient lui faire un baiser endormi sur le sommet du crâne et goûte à ses œufs, avant de préparer son thé.

– Alors, on saute le pas ? demande Didier, *no regrets?*

Luisa en riant lui répond :

– Il y a un moment qu'on l'a sauté ce pas, mais mon chéri, le mariage m'est égal. Qu'on se marie ou non ne pose strictement aucun problème. C'est sympa de le faire mais ça ne change rien au fond.

– J'y tiens et tu le sais.

– J'en suis heureuse – elle a dit ça avec détermination et bonheur avant de mordre dans son pain complet grillé tartiné de miel.

Ils se sont donc mariés, à la Mairie du 6^e d'abord, puis dans leur immense séjour de l'énorme appartement, pour un rituel sur mesure dont rien ne sera dit à personne. Patrick, Sylvie, le prêtre d'une petite paroisse qui a accepté, curieusement. Mais Sylvie a quand même dit :

– Il est pas un peu défroqué, lui ?!

À quatre ils ont fêté ça par un super dîner que Luisa a commandé. C'était parfait.

Ils se sont couchés, mari et femme, épouse a dit Luisa en souriant, mais pas dans la même chambre, parce qu'elle ne supporte pas de ne pas dormir seule.

Il aura fallu beaucoup de temps, d'amour, de travail, d'évolution, d'impermanence et la mort de Liza pour en arriver là.

Ce soir, avant de s'endormir, heureux, Didier s'est quand même dit :

– Liza... Luisa... en fait la première fois, je me suis trompé de prénom, la consonance était très similaire. Mais Francis, si différente, avait marqué son réel prénom en le réduisant à ses propres exigences. Si je me suis trompé de prénom, c'est parce que j'ai été trompé par le prénom. Je me suis donc trompé de femme, erreur réparée.
Et Didier s'est endormi en puissance de lui-même, marié à Luisa et heureux d'être fidèle, enfin !

Les fins heureuses, on le sait, ne font pas toujours de bons romans ou de belles histoires. C'est parce que l'infini est partie prenante et donnante, intégrante du monde dans lequel nous vivons que chaque début est en soi une fin comme chaque fin n'est que le commencement d'un cycle différent qui offre de lui-même le meilleur à exploiter, que le couple formé par Didier et Luisa depuis des années maintenant a évolué si constamment au sein des vents et marées de ces tempêtes clandestines que le destin ne peut éviter à ceux qu'il privilégie pourtant et qu'il aime.

Didier qui continue à écrire beaucoup, il a commencé son trente-huitième roman, n'a plus avec la solitude les mêmes rapports qu'à Mimizan. Luisa est une partie de sa solitude et c'est en lui parlant qu'il s'y retrouve plongé par une osmose qui, les unissant, les comble, ensemble, de ces silences ou révélations que la solitude sait éclairer ou illuminer sans ternir aucunement ce que l'un y dépose comme une offrande à l'autre, un présent à partager, un cadeau pour lequel remercier.

Luisa, Didier le sait, ne commence pas une seule journée auprès de lui sans remercier. Ses sortes d'invocations où prônent les remerciements partent vers le ciel, vers l'univers,

lancées pour appeler ou intervenir de façon positive sur les autres ou le monde, elles sont des lignes directes la reliant à ce sacré qu'elle vit parce qu'elle le porte en elle. Dans tout ce qu'elle entreprend, accepte, crée, assume, dirige ou subit, Luisa est en relation étroite avec le sacré. Elle le chouchoute dans le quotidien, l'appelle en l'autre, le dégage d'elle-même, incantation permanente à ce qu'est la vie, ce qu'elle offre, ce qu'elle en voit, ce qui s'en dégage. Luisa est une grande prêtresse de la vie, non pas à la manière érotique d'une Sylvie Marin, non, mais globalement, vertigineusement, elle vous y guide, vous l'éclaire sans aucune ostentation, déjà ce qu'elle est, par elle-même touche directement au sacré. Au début même Didier se disait que la toucher serait une profanation. Et c'est si vrai que son authentique intégrité n'a pas failli une seconde du vivant de Liza qui, pour elle, était sacrée, aussi. Pour Didier, voir vivre Luisa fut une expérience très envahissante. Par sa seule présence, Luisa déborde en chacun et il vivait si fortement ce débordement-là que leurs énergies mises en commun pour travailler avaient un impact incomparable sur les moindres idées examinées ou exposées. C'était si incroyablement étonnant qu'il ne pouvait l'expliquer. Ce qui en ressortait était cette merveilleuse fascination que Luisa exerce sans s'en rendre compte. C'est peut-être ça le Divin, s'est souvent dit Didier.

Un jour Luisa lui a dit en riant :

– Tu ne sais pas à quel point tu es proche du Divin. Même ton prénom Didier, six lettres et la première est la même !

Cette façon de voir les choses, de les dire est si particulière à Luisa... si magique aussi, de découverte en découverte, en la connaissant mieux, en l'écoutant, elle vous mène ainsi

au bout de soi-même... un record d'émerveillement et de réenchantement permanents qui ne laissent indifférents ni le cœur ni l'intelligence.

Didier qui apprend beaucoup a sans cesse une Luisa qui lui dit :

– C'est fou ce que j'apprends avec toi.

Luisa est à l'écoute, même quand elle sait, il y a toujours une autre facette du problème qui lui était peut-être inconnue, va lui être révélée par la science conscience de l'autre, par l'humain qui se désolidarise ou non de l'âpreté ou de la facilité des solutions à trouver. C'est toujours cette opportunité qu'elle saisit et son ouverture permanente d'esprit et de cœur augmente considérablement l'éveil de ceux qui la côtoient comme son propre éveil sur lequel elle n'est jamais fermée comme de nombreuses personnes le sont.

Découverte constante sur ouverture permanente, tel pourrait bien être le dénominateur commun de Luisa avec la vie. Étonnante métamorphose de ces certitudes et de ces doutes, éternels compagnons de Didier qui, grâce à Luisa prennent des allures rafraîchies qui loin de stagner, le poussent à ces bonds à l'intérieur de lui-même comme un athlète s'exerçant aux haltères quotidiennement.

Bien sûr Didier est fier de cette femme superbe qui physiquement, déjà, avec ses airs lisses de statue parfaite offre un regard aux tonalités si étranges que les gens souvent hypnotisés en un premier temps ne savent comment poursuivre... et elle ne les aide pas, oh non ! Elle passe, sourit, s'émeut ou s'exclame en toute solitude, comme si les autres n'étaient pas ou plus là. Mais le spectacle qu'elle leur donne de ses sentiments les plus

intérieurs est encore une ouverture à elle-même où elle les convie sans ostentation vers des rives plus larges, des lumières plus vives ou douces, des voies plus directes en eux-mêmes. Le temps de s'en apercevoir et le temps de l'inviter est déjà passé, elle est repartie sur l'écume transparente de ces heures fluides avec lesquelles elle entretient un dialogue très particulier. Luisa est de celles qui ne répètent pas... disent parfois... suggèrent sans cesse... vivent toujours tout ce qui est latent jusqu'à en faire des œuvres dont l'art lui-même est jaloux mais que, dans ses diverses expressions, il récupère afin d'en formuler les diversités de façon aussi certaine et déterminée que Luisa elle-même les vit ou les a vécues.

Didier a épousé une perle, rare, dont l'orient satiné couve en ses reflets irisés les plus belles potentialités du Divin, c'est en tout cas ce qu'elle affirme, cette Luisa qui, en plus a l'humilité superbe de reconnaître pour Divin et exclusivement divin, toutes ses tentatives réussies, tous ses travaux accomplis. Et ça c'est troublant pour Didier qui lui-même a tendance à s'approprier ce qu'il écrit comme s'il en était le sacro-saint écrivain émérite... orgueil, lui a soufflé Luisa, ce n'est que de l'orgueil, tout ce qui est beau nous vient du Divin, nous ne sommes responsables que de l'humilité que nous mettons à bien le communiquer. Si c'est raté, c'est de notre faute. Si c'est réussi, alors nous n'avons que le mérite de ne pas l'avoir déformé et d'en avoir respecté les beautés qui nous ont été confiées.

Sage Luisa.

Humble Luisa.

Belle Luisa.

Didier est amoureux mais plus, il aime, comme jamais ce

corps où vit l'esprit le plus magique qu'il ait jamais rencontré. Dans sa solitude d'écrivain Luisa a apporté un autre regard, celui du Divin et elle a sacralisé de son authentique pureté les lignes mêmes de ces phrases qui s'enlacent avant d'exprimer au mieux ce qu'elles sont venues donner à tous ces lecteurs qu'une énergie va rassembler autour du livre...

Didier n'a jamais pensé aux choses de l'écriture de cette façon. Et pourquoi pas ? se dit-il. C'est vrai que le sens du sacré a disparu et qu'il ne demeure réalité toujours un peu mince que dans certains groupes ou Églises qu'il a toujours eus en horreur.

Luisa ne s'accroche à rien d'extérieur. Les seules béquilles valables pour elle, sont celles qui se trouvent intérieurement, dont on use avec discrimination et qu'on est ensuite capable de laisser sans regret... Elles sont nécessaires un temps, puis utiles et enfin leur utilité s'estompe totalement quand on est conscient à leur sujet. Si on n'en était pas conscient et qu'en plus on ne le devient pas, alors elles deviennent les prothèses d'un mal-être qu'il sera bon de prendre pour ce qu'il est, une pathologie de l'âme ou plutôt... de l'ego qui a besoin d'être soignée comme une crise d'appendicite ou un mal de gorge, mais conviens-en, dit-elle à Didier, c'est bien plus grave.

Didier en convient.

Luisa travaille en ce moment sur un projet en relation avec les rêves, comme elle est experte en la matière pour avoir étudié à l'Institut Carl G. Jung de Montréal, des chercheurs du C.N.R.S. lui ont demandé de participer à des travaux, ce qu'elle fait bien volontiers puisque ces sujets la passionnent.

Didier lui est dans un roman qui débute. C'est une histoire paranormale, comme on dit. Luisa a dénoncé ce mot. Tout est normal, a-t-elle dit, cela dépend des points de vue où l'on se place et d'où on traite le sujet. Paranormal ne lui plaît pas et elle a demandé à Didier de ne pas employer ce terme, de manière à ne pas nuire, par la suite, à la sortie de ce roman qui pourrait bien alimenter chez les lecteurs des sujets de réflexion profonde et différente !

Didier pense qu'elle a raison. Il a donc barré paranormal !... de son vocabulaire !

Les univers des deux époux se chevauchent sans cesse, ils parlent de leurs travaux respectifs et ces moments-là sont si intensément riches que pour Didier, comme pour Luisa, des idées neuves jaillissent, semblables à des associations d'idées, elles se complètent, se poussent, se trouvent, s'identifiant ou non à ce qui a été évoqué ou discuté mais toujours y apportant un plus même si, apparemment, elles n'ont rien à voir. C'est un jeu créatif presque et c'est si intéressant que Didier a posé la question :

— Et si on élaborait un jeu découlant de cette façon d'échanger et de dialoguer que nous avons ?

Pourquoi, s'est-il aussitôt dit, ai-je dans la tête *Le jeu des perles de verre* de Hermann Hesse ? Gros, beau roman, s'il en est, qui, initiatique en diable, est un pas fait dans la littérature par l'accès à l'évolution de son auteur.

La rapidité de compréhension entre les époux est étonnante. Ils sont soit sur la même longueur d'onde, soit sur des ondes si complémentaires que rien ne les encombre plus ou ne les bloque dans des raisonnements qui pourraient tourner en rond. C'est toujours vers l'avant que Didier est ainsi entraîné, c'est toujours vers plus, c'est toujours cette

expérience positive qui l'enthousiasme et le comble.

La vivacité intellectuelle est vecteur de brillance et c'est bien, la vivacité du cœur doublant le mental est vecteur d'amour menant à la capacité de s'identifier à l'autre et d'en devenir la partie propulsante... c'est ainsi que Didier et Luisa se vivent et partagent tout, absolument tout de leur vie.

Leur espace est une sorte de satellite, tête chercheuse, elle attire ce qui est nécessaire et ne rebondit sur rien de trop ou qui s'avérerait de trop. La famille maintenant a des velléités de revenez-y, les parents les voudraient à Mimizan pour Noël, ils leur ont envoyé un petit mot très gentil et Julie s'est manifestée, un coup de fil à Didier pour l'embrasser et lui dire qu'il lui manque et une carte postale à sa belle-mère Luisa pour lui dire qu'elle aimerait bien passer Noël avec eux.

Avec un rire Luisa a tout simplement dit :

– Il me semble important pour nous tous d'y aller, donc d'accepter. Je vais écrire à Julie, tout ça se place plutôt bien. Tu vois bien, mon amour, que rien ne résiste au Divin. Nous n'avons rien besoin de faire... l'énergie lancée, tout ce qui se fait est juste. Ça c'est magique et nous n'y sommes pour pas grand-chose, juste avoir laissé les gens libres d'eux-mêmes et de leurs décisions dans le respect total de ces dernières !

Et ainsi un peu plus chaque jour Didier se trouve confronté à la magie du Divin qui révèle les insoupçonnables qualités humaines de chacun, pourvu qu'on lui fasse assez confiance pour ne pas, avec trop de volontarisme, vouloir intervenir directement nous-mêmes.

Et une fois de plus le sens de la justesse et la sagesse de sa

femme, ainsi que la confiance qu'elle fait au Divin et au sacré, l'émerveillent.

Didier souvent se demande s'il pourra jamais rendre par le biais du romanesque l'extraordinaire mobilité du dialogue avec Luisa, la façon directe et fluide terriblement concrète et pourtant immatérielle dont elle promène sa conscience comme un projecteur sur les choses et les gens, les événements et leurs effets. Son personnage Luisa avait ces comportements bien sûr, mais il se demande s'il pourrait en fait témoigner en tant qu'être humain de l'extraordinaire capacité à être plus, à être devant l'exemplarité que représente pour lui la vie de sa femme, être le témoin de Luisa est un privilège qu'il a la chance de vivre au quotidien. Et de tous ceux qui la sollicitent ou viennent vers elle, lui qui vit avec elle se reconnaît le devoir d'en témoigner. Alors bien sûr il ne faut pas disjoncter pour autant ! Mais dans la sagesse qui anime sa culture dans le défi permanent qu'elle lance à l'évolution par la recherche pour laquelle dans plusieurs domaines, on vient vers elle pour être éclairé... dans ces diverses voies qu'elle ouvre en pionnière de l'idée dans des réflexions auxquelles elle ouvre des horizons réels... à travers tout ce qu'elle n'avoue pas savoir et qu'elle sait, tout ce qu'elle vit et dont elle ne parle pas... Didier lui, qui en connaît maintenant beaucoup plus d'elle et sur elle que les autres, devant cette brillantissime intelligence et devant ces théories qu'elle démonte pour plaider la cause de l'expérience, en tout, pour tout.

– Vous ne parlez bien et vous ne pouvez communiquer correctement que ce que vous vivez ou avez vécu. C'est un credo de Luisa. C'est une constante.

Elle a raison !

Lui l'écrivain, technicien de la fiction... approuve, persiste et signe, ce qui fait rire Luisa.

– Tu es en plein paradoxe ! lui dit-elle.

Ce rire, Didier paierait pour l'entendre s'il arrivait à lui manquer. C'est un beau rire et qui plus est le voir est un réel plaisir. Luisa a les plus belles dents qu'il lui ait jamais été donné de contempler.

Didier en fait est fou de sa femme.

Mais cette épouse a fait de lui un fou sage, réconciliant en lui le cœur et la tête, les émotions avec les sentiments, le tout avec un zeste de sacré qui avec le temps donne au Divin l'aura d'une réalité si concrète que Didier par moments se demande si Dieu n'est pas une femme !!...

Luisa a beaucoup d'humour et Didier qui avant de la rencontrer ne trouvait que rarement matière à exercer le sien est maintenant gâté. Ce qui fait qu'ils passent des heures à rire parfois, cela leur arrive souvent lorsqu'ils sortent. Entre la complicité de leur immense intimité et les cocasseries rencontrées inévitablement, d'un quiproquo à une situation loufoque, ils passent au milieu des situations, rire aux lèvres et humour au cœur comme deux collégiens dissipés qui ne peuvent se retenir de pouffer. Au fond, se dit Didier dans ces cas-là, j'ai toujours rêvé inconsciemment d'une femme avec laquelle tout serait possible, même me moquer de moi, de nous, d'elle.

Comment ne pas apprécier cette vie pleinement riche, dans l'amour... dans le rire... l'authenticité d'une vie qui ne s'encombre de rien parce qu'elle est soumise au Divin, c'est ce qu'en dit Luisa, les yeux brillants, lorsqu'elle se blottit dans les bras de Didier pour une raison ou une autre.

Ce soir, regarder la télévision parce que c'est « La Marche du siècle », que ça l'intéresse et que c'est J.M. Cavada, un journaliste digne de ce nom.

Noël est une fête dont le double pôle, sacré et profane, n'est pas toujours bien vécu dans une bipolarité unie dans laquelle rien ne devrait être oublié. Ni Christ et la naissance d'un maître en incarnation Jésus qui Le réalisera, ni cette symbolique des cadeaux portés par les rois mages, devenue prétexte à cadeaux, seulement.

Échanger des cadeaux à Noël est une coutume purement profane, détournée de sa réelle portée initiatique et sacrée.

Luisa bien sûr en est émue à chaque fois et elle supporte mal cette désacralisation de Noël que la société ne vit plus que comme un prétexte à cadeaux.

Et c'est loin de n'être que cela !

Noël à Mimizan. Tout le monde...

Les jumelles Nini et Nana, un vrai bonheur de les retrouver pour Didier qui n'a vu personne depuis plus de deux ans !

Elles en ont pleuré ! Et ont adopté Luisa tout de suite !

Diane, la mère de Didier émue aussi... mais à qui la faute ? lui a dit Didier en l'embrassant, elle l'a simplement serré fort sans répondre.

Marc, accolade et regard appuyé, il a compris, mais Diane...

Didier sait que son père plus solidaire que le reste de la famille n'a rien imposé de ses propres vues. La légendaire lâcheté masculine, se dit-il... et dire que j'ai eu de franches dérobades dans ce style !

Julie, un peu gênée... l'ombre de Liza, encore lourde plane sur elle. Elle saute au cou de son père et embrasse quand même Luisa vers laquelle elle a besoin apparemment de venir un peu plus.

Jean, le beau-frère, sympa, un peu mou. Ils ont deux enfants, des jumeaux, trois ans... ça occupe et Jean met la main à la pâte. Bon père, bon mari, on ne trouve jamais rien à lui reprocher mais on ne sait jamais vraiment non plus ce qu'il pense. Didier l'aime bien et ils se serrent la main avec joie.

Anaïs, le rêve, elle est belle-sœur en maman, un peu dictateur sur les bords, elle mène tout ça à la baguette. Elle accueille Luisa avec chaleur et saute au cou de son frère comme elle le faisait enfant. C'est rafraîchissant au possible.

Tous au début sont un tantinet mal à l'aise sans doute aussi parce que Luisa, elle, est si à l'aise que les ressentiments, les quiproquos, les petites haines, soyons francs... rôdent un peu dans le sillage des non-dits qui s'accrochent à la mémoire subjective de chacun par rapport à Liza. Tous ces petits riens apparentés aux mesquineries des pensées quand elles ne se sont pas exprimées ou expliquées clairement, contribuent à ouater d'un nuage léger l'ambiance qui, sans être glaciale, loin de là, n'arrive pas à trouver tiédeur à hauteur de Noël en famille.

C'est pourquoi Didier, dès le pot de bienvenue, le soir même avant le dîner a tenu à mettre les choses au point. Il a donc levé son verre dans le séjour à la famille réunie, a demandé à Nini et Nana de rester avec eux tous et y a été d'un petit compliment à sa sauce dont Luisa n'était pas au courant. En fait, il n'avait rien préparé du tout, seulement il s'est dit que si les deux semaines devaient se dérouler sous le signe des brouillards passés, ce n'était pas possible ! Il a donc agi et ce faisant, en croisant le regard de Luisa, il a

compris combien elle en était heureuse, elle, la claire, la nette, l'amour fait femme et pour ce regard-là, il a été enthousiaste, se disait qu'il avait été bien inspiré.

– Je lève mon verre à nous tous ici réunis. Vous m'avez manqué, vous nous avez manqués. Je tiens pourtant en ce début de séjour ensemble à mettre au clair une situation qui a pu paraître confuse à certains par ignorance de ce qu'était la réalité :

1. Jamais du temps où j'étais avec Liza à la « Babylone », ma femme ici présente, Luisa, et moi-même n'avons eu la moindre relation adultère. Jamais, et vous me connaissez tous assez pour savoir que cela ne venait pas de moi mais de Luisa. Nous avons travaillé, elle m'a éclairé, c'était mon amie et ma collaboratrice, jamais ma maîtresse. Je tiens à ce que ce soit parfaitement clair.

2. Liza n'a jamais pu le croire et si elle l'a cru, par moments, elle a toujours cru que cela ne pouvait durer.

Et elle nous a quittés.

3. J'ai épousé Luisa, qui n'y tenait pas, cela aussi doit être très clair, parce que je l'aime à tel point que je crois que je n'ai fait que l'attendre. Et vous savez tous, y compris Julie, surtout Julie, ma chérie, ce qu'était notre couple avec Liza, avant ma rencontre avec Luisa. C'était un couple un peu bancal dans lequel j'ai toujours, toujours, été infidèle, d'une manière ou d'une autre. Je ne le regrette pas mais ce fut ainsi. Liza était parfaite. Je tiens aussi à le dire.

4. Donc Luisa qui a toujours eu une attitude irréprochable, ne mérite absolument pas de payer pour mes conneries. Elle est ma femme, la belle-mère de Julie et si vous le souhaitez, puisque vous nous avez invités pour Noël, j'aimerais que nos relations l'incluent pour telle avec tout le respect et l'estime qu'elle mérite et auxquelles ont droit les êtres humains.

Voilà, j'ai tout dit, je n'en reparlerai plus jamais, souhaitons, ensemble, que la hache de guerre que j'ai déterrée ne soit plus, après ce petit speech, qu'à jeter !

Ils ont applaudi, entraînés par Nini et Nana enthousiastes, Julie d'abord timide et puis tous se sont embrassés... serré les mains. Luisa, détendue était souriante et au moment d'aller se coucher, aucune ombre ne persistait plus.

La nuit fut calme et la matinée suivante, de printemps ! Et ils ont décidé tous, y compris les jumelles, une balade ensemble sur la plage.

Ce fut la folie, ils ont ri, fait les clowns, même Jean ! Anaïs a dit dans l'oreille de Luisa :

– Tu vois, je t'avais dit que ça s'arrangerait un jour ou l'autre ! C'est fait ! Et elle est partie sur la plage en courant. Jean avait un jumeau à chaque main et même leurs cris de jeux étaient couverts par ceux des adultes, ce qui les étonnait vraiment !

Promenade à la Fellini... Diane laissait courir sa longue mousseline bleu pâle dans le vent léger et Anaïs s'y plongeait le visage en la suivant jusqu'au bout... Didier et Luisa, un peu en arrière, observaient en riant. C'était curieux de voir ainsi les uns et les autres se dévoiler... Nini marchait à quatre pattes tandis que Nana, bras tendus en V face à l'horizon, hurlait :

– On les a eus ! On les a eus !... Toutes, tous, on les a eus !
Ce qui était parfaitement hermétique à tous mais lui semblait si évident que personne n'osa poser la question... qui ? Suspendue dans le vent, elle resta sans réponse.

Une heure de balade digne du film *Huit et demi* ! avec des cris et des joies oubliés, des solitudes harmonisées, des silences orchestrés et des chants époumonants... Puis

Luisa entraînée par Anaïs a dansé, un pas de deux léger avec des mouvements de bras aériens, un chant du cygne à l'envers, un envol, des pas gracieux sur le sable dont les empreintes, sitôt faites sitôt effacées, s'en allaient doucement et venaient, vers les uns et les autres comme une lente mélodie à la marche invisible.

Que c'est beau, se dit Didier en essayant de suivre les empreintes ! Impossible ? Difficile...

Puis, tout à coup un arc-en-ciel presque violent avec quelques gouttes dans un soleil brillant...

Des couleurs aux pastels flamboyants pour ce pont entre terre et ciel, ou est-ce le contraire ?

Luisa simulant au ralenti une marche extraterrestre dont l'apesanteur rejoignait les couleurs géantes tracées par la main invisible d'une entité sympathique dans le ciel pour agrémenter cette promenade inoubliable en ce 23 décembre... jour de fête à Mimizan.

De la beauté à ce point,

Du bonheur à ce stade...

De la couleur pour embellir le ciel,

Les visages et les cœurs et

Julie qui vient vers son père et lui

Saute sur le dos comme quand elle

Avait sept ans, huit... ans ?

Ils s'écroulent sur le sable et roulent en riant jusqu'au sable mouillé où ils se relèvent ensemble pour marquer des empreintes de leurs pieds nus la postérité... cette toile éphémère qu'offrent aux gens heureux tous les rivages du monde... La plage a repris sa solitude, ils sont rentrés, à trois voitures mais Anaïs et Luisa ont été au bourg faire quelques courses. Nous avons bien fait de venir, s'est

exclamé Didier en serrant Julie, heureuse, captive, dans ses bras avant de prendre le volant.

Didier avec sa fille s'est arrêté chez le fleuriste à Mimizan et ils ont dévalisé la boutique, des roses, roses, blanches, jaunes, rouges, thé... pour toutes les femmes de la maison. Les couvrir de roses à Noël !

– Tu es fou Papa, c'est super ! Julie est aux anges.

Tu m'as manqué, lui dit-elle encore dans la voiture.

– C'est fini ma chérie, mais à qui la faute ?

Bien sûr les femmes ont apprécié les roses et la maison est éclosée aux diverses couleurs qu'elles y parsèment. C'est magnifique !

Diane en remerciant son fils lui a dit :

– Je ne t'ai jamais vu si heureux, si épanoui et ça te donne une fantaisie très appréciable ! Je suis contente pour toi, que tu sois là et que cette période confuse soit enfin terminée !

– Maman, je te prie ! On n'en parle plus !

Diane est partie en riant simulant un *mea-culpa* en se tapant la poitrine avec le poing...

Noël a passé comme un conte. Julie a dit : un peu dessin animé par moments ! Ou bien une séance de film, s'est dit Didier. Chacun avait sa version. Seule Luisa est plus sobre...

« C'est une réalité, a-t-elle dit, c'est un instant béni, nous nous sommes tous retrouvés et on ne pensait pas cela possible, il y a seulement quelques semaines... mais Christ est né et un peu de lui est en chacun de nous, c'est cette étincelle magique qui a pu harmoniser le feu intérieur commun qui a brûlé ici ! C'est divin, c'est sacré, je vous en remercie ».

Évidemment ils sont un peu étonnés, mais pas tant que ça. Diane a même dit à Luisa :

– Il fallait quelqu’un d’exceptionnel pour que Didier se retrouve à ce point-là. Luisa je vous bénis mon enfant, vous êtes la femme du miracle !

Et elles ont beaucoup ri de voir Didier lever les yeux au ciel avec Anaïs qui elle haussait les épaules en disant :

– C’est tout de même vrai tout ça Didier. Tu ne serais pas mon frère je dirais qu’on a changé le bonhomme !

Ce fut un Noël réussi au-delà de toute espérance antérieure mesquine ou peureuse.

Le premier de l’an aussi. Une année qu’on enterre, une année qu’on accueille... dans la joie... la nostalgie...

Les vacances se terminent, rendez-vous est pris avec Julie qui viendra passer à Paris le week-end de la fin janvier.

Didier a hésité à aller voir la « Babylone » et avant de partir, tout seul il s’est rendu dans une agence immobilière de Mont-de-Marsan après en avoir parlé avec Julie qui est d’accord, on vend...

– Peut-être achèteras-tu quelque chose d’autre ? Ce serait chouette. Mais la « Babylone » sans maman, c’est plus la « Babylone ». Alors c’est bien de vendre, vois-tu !

Ils en ont profité pour se renseigner, comme ça, en passant, il y a une maison à Eugénie-les-Bains et une autre à Ygos qui semblent belles... mais on verra une autre fois. C’est à garder “*in mind*” a dit Julie, mais on ne peut pas aller toujours chez Diane et Marc ? Quoique !...

Ils sont allés raccompagner Julie à Bordeaux chez ses grands-parents maternels, avant de prendre le TGV, trois heures après ils étaient à Paris, heureux de se retrouver mais si contents de ces vacances-là... qu’ils ne sont pas près d’oublier, comme les débuts de Luisa dans la famille. Mission accomplie, tout va bien !

La nouvelle est tombée sans aucune préparation... sans aucun signe préalable. Didier est avec Luisa dans le séjour, le téléphone a sonné et depuis qu'il a décroché, il n'a pas dit un mot mais son visage a changé, Luisa se demande ce qui se passe. Enfin il parle :

– Bon, je vous en prie, ne faites rien. Je vous rappelle ce soir ou demain matin pour vous dire si je viens ou si c'est toi ou vous qui venez. On peut vous loger à Paris et je ne veux rien de précipité. Mais vous êtes fous ! Je vous embrasse. Surtout ne faites rien !

Il raccroche. Luisa attend.

– Ce sont mes parents. Ils sont complètement dingues ou quoi ? Ils veulent se séparer !

Curieusement il est furieux.

– Ils ont peut-être... sans doute des raisons ?

– Des raisons, mon cul ! Puis... excuse-moi mais la grossièreté me défoule !

– Ne te mets pas en colère, cela ne sert à rien du tout. Mais Didier n'écoute pas.

– Non mais ! Après quarante-cinq ans de vie commune ! Ils sont idiots ou quoi !!

– Didier, est-ce qu'ils font ça d'un commun accord ?

– C'est ce que dit Maman, mais je n'arrive pas à y croire, c'est pas possible.

Didier a l'air d'un enfant devant un château de sable qui s'écroule.

Il est désespéré, surpris de l'être, en colère contre lui, énormément contre ses parents parce qu'il ne voit pas comment agir à ce niveau.

– Tu ne peux rien faire Didier, de plus tu es vraiment mal placé pour !...

– Qu'est-ce que tu veux dire ?!

– Je pense que Marc n'a pas le tiers du quart de ces torts que tu as eus en trompant Liza sans arrêt, alors lui faire la morale ou...

Didier lui coupe la parole :

– Mais il n'est pas question de ça du tout. Moi je n'ai jamais divorcé !

– Ce n'est peut-être pas ce que tu as fait de mieux !

– Je ne te comprends pas Luisa, il ne s'agit pas de moi mais de mon père et de ma mère !

– Justement, cela ne te regarde pas ! Luisa vient d'être violente, sèche, coupante...

Ce qui a eu pour effet de faire tomber la colère de Didier qu'elle a surpris par son ton péremptoire.

Le silence règne dans la pièce quelques instants.

– Qu'est-ce que tu en penses, j'y vais ou...

– Il semble que s'ils se déplaçaient pour venir ce serait plus positif. En effet, ils ne seraient pas dans leur environnement et cela les détendrait peut-être. De plus nous pourrions briser leur rythme et les distraire par quelques sorties. C'est sympa.

– Tu as raison, je les appelle.

Diane et Marc seront là demain, en fin d'après-midi.

– Quelle panade ! dit Didier.

– Il n'y a qu'une histoire banale qui arrive souvent et bien

plus tôt parfois. Vous êtes des adultes Anaïs et toi, il faut agir en adultes. Seule Julie peut encore râler, pas toi, mon chéri, et Luisa a embrassé son époux avant de se retirer dans la solitude de sa propre chambre. Ce soir ils ont tous les deux besoin d'être seuls...

Didier et Luisa ont emmené les parents au restaurant sur l'île de la Jatte pour les branchés... au chinois et pas au *Tong Yen* ! C'est Luisa qui a choisi, *chez Guy* un Brésilien à St-Michel, au théâtre, pour rire, pour pleurer, pour vibrer culturellement...

Le tour de Paris, le Marais, le soir, tout illuminé, la Place des Vosges, les hôtels sublimes dans ce coin-là, les monuments... a dit Luisa, pas les hôtels à touristes... et ils en ont ri...

Bref, on se change les idées, on fait chambre à part. Diane dans une chambre, Marc dans une autre, on se détend et on parle... ensuite.

Enfin ce soir, c'est la dînette télévision, pour voir les nouvelles et comme il n'y a aucun programme intéressant alors, on s'installe confortablement dans le séjour avec une infusion calmante – tilleul – et on en parle !

– Oh ! Mais il n'y a pas grand-chose à en dire, c'est Diane qui amorce la conversation, on ne se supporte plus, alors nous voulons nous séparer. Moi j'ai besoin d'air, de liberté, j'ai envie de faire des tas de choses, Marc est devenu si casanier que j'ai du mal à l'emmener à Mont-de-Marsan au cinéma ! C'est plus possible !

– C'est vrai, je plaide coupable, je ne suis pas marrant, jamais envie de rien faire... Je suis vraiment bien à la maison et j'ai envie d'y rester. C'est pas un crime mais c'est comme ça. Cela dit, je comprends Diane ! C'est pourquoi,

si c'est son souhait, séparons-nous !

– Mais qu'est-ce que vous allez faire ?

– Je ne sais pas, dit Diane, Marc pourrait rester à la maison puisqu'il y est bien, et moi, soit je prends une autre maison, soit je vais dans un appartement à Mont-de-Marsan, ou ailleurs ! Mais pas à Paris, ça non !

Luisa sourit... ce n'est pas si grave ! pense-t-elle.

Didier essaye de réfléchir, ce qu'il a du mal à faire, ses parents sont si démunis, lui semble-t-il. Pourquoi démunis ? Parce qu'ils ne sont pas armés pour une situation pareille... l'est-on jamais ?

Didier s'accroche comme il dit...

– Mais enfin, ce n'est pas dramatique, vous pouvez peut-être vous arranger ?

– Non, je veux être seule, pour inviter mes amis, Marc ne veut jamais.

– Mais Papa est très hospitalier, il adore avoir du monde.

– Plus maintenant fiston ! J'ai besoin de solitude et j'y tiens.

Si j'écoutais ta mère, la maison serait pleine tous les jours, à déjeuner, à dîner, des séjours, des week-ends... non, je veux et j'y tiens, avoir la tranquillité.

Didier n'en revient pas ! C'est si peu ressemblant à son père !

Luisa suit les explications sans broncher. Elle a déjà tout compris et s'amuse de voir Didier s'étonner... Il est vrai qu'elle est moins impliquée que lui dans cette séparation... elle ne connaît ses beaux-parents que depuis relativement peu de temps.

Didier tente :

– Mais comment allez-vous vous organiser pour avoir deux maisons ? Vous n'allez quand même pas divorcer ?

– Non dit Marc, je n'en ai pas l'intention...

– Moi je veux bien, quoi que cela ne soit pas nécessaire je l'avoue, dit Diane. Pourquoi pas ? Mais effectivement, pourquoi ? C'est égal !

Didier est soufflé. Voir ses parents ainsi, les entendre débiter autant d'inepties... il croit rêver... et quelque chose le gêne, il ne parvient pas à cerner ce que c'est.

Luisa alors prend la parole :

– Je crois que j'ai une idée, dit-elle.

Ils la regardent tous les trois avec la même interrogation dans le regard.

– Voilà, d'après ce que je comprends, ce n'est qu'une question de rythme de vie avec des choix différents qui gênent l'un sans satisfaire l'autre et peut-être inversement... Donc il suffit par la séparation d'établir une harmonie qui, différente pour l'un et l'autre, rétablisse l'équilibre des deux.

Didier est fasciné encore une fois par le sens de la synthèse manifestée par Luisa en toutes circonstances. Luisa continue :

– C'est bien sûr fondamental car vous arrivez à des âges où il vous faut votre propre épanouissement. Ce n'est pas une question d'amour mais comment vivre et profiter du quotidien le plus agréablement possible en restant plein d'estime l'un pour l'autre et sans vraiment couper les ponts, ce serait dommage.

Alors voilà ce que je pense, la solution pourrait se trouver à Mimizan même. Marc resterait dans votre maison, vivrait comme il le souhaite, et Diane pourrait aménager à la « Babylone » où elle vivrait exactement la vie qu'elle désire. Parce que recevoir et inviter dans un appartement... c'est différent... moins agréable. Et comme ça vous pourriez, en plus, vous rendre visite et de surcroît recevoir

les enfants et la famille sans problème, sans les séparer de l'autre. Enfin et c'est appréciable, vous pourriez garder, sans les séparer non plus, chacun une jumelle. J'estime que c'est probablement la solution idéale, mais on peut en chercher une autre.

Didier est sans voix car c'est sans aucun doute pour lui, LA décision à prendre. Luisa a trouvé la solution au problème.

Après un silence conséquent où aucun des deux ne veut perdre la face, après un échange de regards entre Diane et Marc, alors que Luisa s'est levée pour aller faire du thé, indifférente au dénouement, pas accrochée du tout à sa solution, c'est l'unanimité : Diane, Marc et Didier sont d'accord, c'est la meilleure solution, de plus Diane a toujours adoré la « Babylone » dont les souvenirs sont liés à Julie bébé, alors que Didier lui-même ne savait pas qu'il avait fait de Diane une grand-mère.

Quand Luisa revient avec le thé et les biscuits les trois gais lurons sont en pleine effervescence et Didier court dans son bureau chercher les clés de la « Babylone » qu'il donne à sa mère.

– Je vais appeler l'agence pour leur dire que je ne vends plus.

À l'idée d'y savoir sa mère y installer d'autres vibrations, d'y recevoir et de faire vivre autrement cette maison, Didier sans savoir pourquoi est heureux. Peut-être aime-t-il cette maison ou y tient-il plus qu'il ne pensait ?

Le soulagement est tel pour les parents et Didier que l'ambiance s'est allégée d'un coup. L'heure est au rire, à l'humour sur les âges certains et les désirs revigorés par le départ des enfants et les loisirs à occuper. Il y a de la joie dans l'air, on a appelé Julie qui a applaudi !

Puis Luisa a préparé un tilleul cette fois.

Diane est venue l'embrasser dans la cuisine.

– Ma chère Luisa vous avez été brillante ! Quelle bonne idée, je ne vous remercierai jamais assez !

– Mais si, Diane, vous nous inviterez.

– Ah ça ! Sûrement, merci Luisa, merci encore.

Tendrement Luisa a embrassé Diane tandis que cette dernière avec une pensée pour Liza à cause de la « Babylone » se disait que Luisa était vraiment une femme digne de son fils et qu'elle l'aimait beaucoup. Quel gâchis ces quelques années passées à la boudier bêtement, quel gâchis, se dit encore Diane en regagnant le séjour.

Ces vies qui s'écoulent, apparemment paisibles, sont des routes que l'évolution n'épargne pas, non plus, jamais. Il y a tous ces événements qui les uns après les autres, les uns avec les autres, les uns comme les autres, s'accélèrent ou ralentissent, freinant ou poussant à l'intérieur ce que nous avons du mal à devenir. Car il est peu facile, voire impossible d'en arrêter les cycles et d'en modifier les rythmes, il est possible d'agir sur soi et encore ! Que de difficultés, que de forces éparpillées à ne pas pouvoir ou à ne vouloir pas. Didier qui se veut perfectible et l'est, comme tout un chacun, a bien des illusions encore à dépoussiérer d'une intelligence dont l'acuité l'a à la fois servi et desservi.

Luisa, elle, branchée sur le Divin, y vogue la galère de sa vie qu'elle a choisie mais qu'elle subit aussi, c'est fatal, en toute soumission à ce Divin avec lequel elle entretient une relation toute particulière.

Didier a du mal à faire autant confiance. Il a du mal à lâcher prise totalement. Il n'est pas à même de fonctionner aussi détaché de ce monde que son épouse... C'est très bizarre pour lui de constater à quel point Luisa est une sorte d'extraterrestre dont les volontés ne sont même plus personnelles.

Son amour pour elle n'a pas changé, peut-être s'est-il intensifié avec le temps. Sûrement, Didier en reste

persuadé. Il y a en lui des coulées d'amour, comme les volcans qui ont leurs coulées de lave, tout cela se déverse par flots vers Luisa la belle, Luisa la sage, Luisa la désuète dont la présence devient envahissante lorsque – et c'est rare – ils sont séparés une heure, un jour, une nuit ou plusieurs jours, les minutes auprès de Luisa sont telles que tout ce qui peut l'en séparer ressemble pour Didier à des éternités qui ne se réfèrent qu'au fini. Triste paradoxe où l'on se surprend à espérer que l'éternité ait une fin.

Luisa, elle, passe, libre comme un oiseau dont les ailes gigantesques, au repos, seraient toujours prêtes ou mieux encore en vol plané constant, entre ici et elle-même, là ou là-bas, ailleurs, parce que Luisa sans cesse rejoint des lieux dont elle ramène ces on ne sait quoi un peu plus justes, un peu plus vrais, un peu plus beaux que ce qui peut se trouver ou se faire ailleurs, là où elle n'est pas.

C'est une véritable interrogation pour Didier que cette épouse, aimée, Ô combien ! planante mais si ancrée sur terre en même temps qu'elle parvient à faire des synthèses pragmatiques de toute situation sans même faire l'effort de le vouloir ou de le prévoir. Non, c'est si naturel à son état qu'elle n'en mesure pas, certainement, la portée sidérante sur ceux qui la côtoient.

Luisa n'a plus envie de vivre à Paris, c'est une ville bien trop polluée et sûre d'elle. Les voitures y sont plus bruyantes encore qu'ailleurs en France, les gens plus ronchons et agressifs, les trottoirs plus peuplés et les rues plus solitaires... c'est une bien belle ville mais Luisa arrive à saturation. Elle regrette les campagnes, les plages, les rivières, l'océan, les lacs, tout ce qui, de près ou de loin la dépayse. Luisa a émis des souhaits et Didier réfléchit à une

solution. Ils en parlent mais Mimizan semble exclu pour tous les deux parce que Diane et Marc s'y sont étalés, avec une ribambelle d'amis pour Diane, la « Babylone » n'a jamais été aussi occupée... Non, décidément, Mimizan est trop problématique, côté famille, c'est le plein, un peu trop, mieux vaut aller chez eux de temps en temps.

Didier est attiré par les Landes bien sûr et ses plages océaniques qu'il adore. Luisa veut quitter Paris, peu importe, elle laisse à Didier le soin de choisir car l'important est qu'il s'y sente bien. Elle, Luisa, n'a pas de préférence, elle s'adapte à tout et à tous, on verra bien, dit-elle, sur place. Mais pour être sur place, un choix préalable doit être fait.

Ce qui pour l'heure laisse Didier perplexe et Luisa indécise... Où ?

Ils sont pour la énième fois en question à ce sujet dans le séjour où Didier marche en parlant de long en large. Le téléphone sonne et il décroche.

– J'ai eu un mal à trouver ton numéro que j'avais égaré ! J'ai finalement appelé Marc qui me l'a donné. Mais il m'en a appris de belles ! Comment vas-tu heureux époux ? Il paraît que Luisa est une femme hors normes, tu me la présentes quand ?

C'est Cléa. Didier est surpris et content de l'entendre. Ils papotent un peu. Puis Cléa semble lui parvenir d'une autre vie, dans laquelle il a du mal à se situer à présent.

– Et vous venez quand en Europe ? demande-t-il.

– Oh ! Pas avant quelques mois, tu sais j'ai toujours mon appartement aux Invalides et il faut que je tranche. Vendre ou non ! Je dois donc venir, il faut que je m'occupe de mes affaires et puis il faut que je te voie et que je te présente

Elton, et que tu me présentes Luisa. Mais au fait pourquoi ne venez-vous pas ?

– On viendra un de ces jours ! Promis, mais plus tard, pour l’instant nous cherchons à quitter Paris pour nous installer ailleurs en France bien entendu, bref, c’est compliqué, un million de choses se sont passées et c’est impossible de te raconter tout ça au téléphone ! Il faudrait un bouquin entier pour assurer ! Tu ne peux même pas imaginer !

– Je sais déjà que Marc et Diane se sont séparés.

– Ah ! Tu sais, quelle histoire, n’est-ce pas !

– Ils avaient sûrement de bonnes raisons pour ça !

Elle a la même réaction que Luisa, se dit Didier.

– Oh ! Sûrement, répond-il. Alors je te souhaite un mariage en béton armé, du bonheur à la pelle et tous tes souhaits réalisés.

– Dis-moi plutôt merde ! dit en riant Cléa.

– Merde Cléa, merde pour la suite !

– Je ne te remercie pas ! Mais je t’embrasse, je pense à toi. Pense à moi un peu et bien des choses à Luisa. Prends mon nouveau téléphone, nous déménageons au Nouveau-Mexique, à Santa Fe.

Didier s’exécute, avant de raccrocher.

– Sacrée Cléa, c’est sympa de m’appeler !

– Je pense qu’elle a dû beaucoup t’aimer et que se faire une raison pour cause d’âge, ça ne doit pas être évident. Elle est sûrement très bien cette Cléa !

– C’est vrai, tu as raison, c’est quelqu’un de très bien.

Ce soir-là ils étaient pourtant très fatigués, ils ont dormi ensemble après avoir fait l’amour un peu plus tendrement peut-être que d’habitude.

Y a-t-il des raisons de vivre ?

Pourquoi vit-on ?

Qu'est-ce que je fous ici ?

À quoi ça sert tout ça ?

Julie, assise devant son bureau passe en revue ses livres et ses cours qu'elle éparpille çà et là jusqu'à les laisser glisser sur le parquet de la pièce, ensuite elle pose le talon sur une feuille et la fait glisser sous le lit. En slip et soutien-gorge elle passe la porte qui communique avec sa chambre pour aller chercher un grand T-shirt qu'elle enfle sur son long buste mince aux seins bien ronds. Elle passe ensuite devant un miroir en pied, se regarde attentivement en faisant le clown et pique sur la commode un petit bibi blanc dont elle s'affuble de différentes façons. Ses boucles brunes dehors, puis dedans, puis sur le côté, bref elle finit par jeter le bibi sur le lit défait avant de s'y jeter elle-même de tout son long...

Julie est dans un vague à l'âme qui va et vient, idée folle et sage folie, en quête de partenaire elle furete çà et là, à la fois aux cours de design où il y a hélas beaucoup d'homosexuels mâles et femelles ! Incroyable ce qu'il peut y en avoir ! Julie a des rêves purement romantiques. De ces aspirations à l'amour toujours bien de mon âge, se dit-elle, et pourtant à mon âge, dix-neuf ans, eh bien ! Ça fait perpète qu'on ne les a plus. Toutes ses amies sont maquées !

Petit ami et tout et tout, ce tout comprend vie en commun, budget à deux. Bref, tout ce qu'elle n'a pas !

Et dire que ses copines l'envient !

Dix-neuf ans et vierge ! À notre époque !

Avec un père comme le sien ! Écrivain, don Juan... plus maintenant, mais qui sait ? Avec les hommes !

Julie se lève à nouveau et devant le miroir, se dévêt doucement du peu de vêtements qu'elle a sur elle. Comme une strip-teaseuse, elle ondule et se cambre faisant ressortir sa croupe charmante avec des grimaces réellement comiques.

À quoi sert tout ça ? Merde alors ! se dit-elle en remettant son T-shirt d'un geste rageur et en envoyant balader son soutien-gorge d'un pied non moins rageur. Soutien-gorge qui atterrit sur Michon, le chat que sa grand-mère lui a donné quand elle est venue vivre à Bordeaux. Michon, habitué aux facéties de Julie lève doucement la tête, passe sa patte pour éloigner l'intrus et se rendort aussitôt sur l'oreiller où il a fait son trou.

– Ouh... ouh ! Mon Michon, y'a que toi qui me comprends ! Et Julie l'embrasse goulûment sur les pattes et le front sans même que Michon ouvre un œil.

– Tu es le plus beau chat du monde, tu le sais ?

– Julie ? Julie ! On te demande au téléphone.

C'est la voix de sa grand-mère, Manon, et Julie, fesses un peu à l'air il faut bien le dire, se précipite dans le séjour pour décrocher. Sa grand-mère y est :

– Julie, tu pourrais te couvrir ! Je vous prie de bien vouloir l'excuser... mi-sérieuse – mi-en colère – mi-souriante sa grand-mère lui tend le récepteur, puis entraîne son hôte, un homme, vers le petit salon de télévision attenant au jardin.

– Julie, il y a cet après-midi un casting pour un film, il leur faut une fille de vingt ans, j’ai toutes mes chances, mais s’il te plaît, une faveur, tu m’accompagnes ? Je n’ai pas ma bagnole et ils font ça en dehors de la ville à six kilomètres ! En plus ça me rassurerait, je suis traqueuse au possible et tu le sais !

C’est Annette, son amie comédienne, elle a vingt et un ans et n’a fait que des panouilles style centres culturels en dépannage ou bien des pubs, mais elle est jolie et bonne comédienne, donc mérite mieux !

– Oh ! Écoute j’ai un cours, à quelle heure ton truc ?

– C’est à partir de seize heures.

– Seize heures, réfléchit Julie, c’est bon, je sors à quinze heures trente donc OK. Je te prends chez toi à quinze heures trente. Eh ! Annette ! C’est peut-être la chance de ta vie, qui sait ? Ce serait génial !

– Tu es la plus géniale des potes, répond Annette, merci, à tout à l’heure. Il faut que je me prépare.

En raccrochant Julie regarde l’heure à la pendulette ancienne du salon, il est dix heures, ça va, elle a le temps de se faire une tête ! se dit-elle en pensant au maquillage savant d’Annette qui n’a jamais l’air que naturelle, elle est forte ! Ce que Julie est incapable de faire. Ou elle a l’air d’un travelo, trop c’est trop, ou elle ne met rien du tout et a bonne mine ! Ah ! Ces comédiennes ! se dit-elle. Au moins, elles en voient des mecs ! Et puis au moins, elle, Annette, elle a un jules et elle vit avec !

Mais Julie remonte dans sa chambre en dansant et pour faire un peu râler le peuple, elle traverse le salon musique-télévision où sa grand-mère est installée avec le monsieur qui a louché sur ses fesses. Elle le traverse en dansant :

– Merci, Manon, je monte. Au revoir Monsieur, perverse à souhait devant le regard incrédule du monsieur en question qui en rougit de... plaisir, suppose Julie.

Et remontant en chantant, elle rit en plus de bon cœur. Aujourd'hui, tout à coup, Julie est d'une humeur de rêve ! Ne me demande pas pourquoi, dit-elle à Michon qui ne demande rien du tout mais continue son somme, tranquille, sur l'oreiller, ne me demande pas pourquoi, je ne sais pas !

Son cours de droit n'est pas passionnant, plutôt carrément chiant, se dit Julie, mais pourquoi ai-je choisi ça ?! Papa y serait un peu pour beaucoup quand même... Distraite, Julie regarde le prof. Il est compassé, très prof, en somme, très prof de droit, ils sont spéciaux ! Il pleut dehors et ça tambourine sur les vitres. Le ciel est gris, mais Julie ne parvient pas, malgré tout, à être de mauvaise humeur. Allez savoir pourquoi je suis en forme, se dit-elle, je n'ai aucune raison.

Le cours se termine à peine qu'elle est déjà dehors et file dans sa petite Twingo turquoise vers le domicile d'Annette qui l'attend sous le porche de son immeuble, belle comme un astre.

– Dis donc ! T'as mis le paquet !

– Tu peux le dire ! Comment je suis ?

– Tu es renversante ma belle ! S'ils ne te prennent pas, ils ont de la merde dans les yeux – puis riant, ça fait du bien d'être un peu grossière, je suis obligée de me surveiller chez mes grands-parents – non, sérieux, tu es super.

– N'oublie pas qu'ils veulent une comédienne !

– Tu sais pour quoi ? As-tu une idée ? Rôle, film... C'est pas un porno, non ?!

– Mais tu es folle ! C’est un disciple ou quelque chose comme ça de Jean-Luc Godard, un Suisse, je ne sais plus j’ai oublié son nom. Mais ils recherchent une fille de vingt ans pour un rôle bien particulier. Je crois que c’est pour une adaptation de livre, roman ? On en saura plus après !

– Toi on peut dire que t’es au courant ! C’est incroyable. Moi à ta place, je saurais déjà tout au sujet du rôle. Je pinaille, je pinaille ! Je tiens ça de mes parents... c’est de famille.

Annette guide Julie pour sortir de Bordeaux et elles se retrouvent dans un petit trou apparemment sans nom, grande banlieue en quelque sorte. Cela se passe dans une salle des fêtes de mairie.

– Bon, moi je t’attends dehors, dit Julie en sortant un petit bouquin bleu.

– Si tu veux, mais tu sais tu peux avancer, ils ne vont pas te mordre... Annette essaye de plaisanter pour masquer son trac.

Il y a une sorte de car régie dehors, style télé en vadrouille, note Julie, une Mercedes, deux BMW ! Il y a du monde et une queue de jeunes et jolies filles qui fait au moins... un kilomètre ? C’est pas possible se dit Julie, terrifiant. Comment vont-ils présélectionner ? Elle plaint Annette !

Avisant un square, devant la mairie, juste un peu à l’écart de la foule, assez calme il faut le dire, le trac ça calme son homme, Julie s’y dirige et s’assoit sur un banc sous un marronnier géant sublime de beauté. Il ne pleut plus, ici on dirait même qu’il n’a pas plu du tout. S’installant confortablement, elle ouvre son petit livre bleu. C’est un livre que Luisa lui a envoyé. De la poésie mais spirituelle. Est-ce que toute poésie n’est pas spirituelle ? se demande-t-elle.

Celle-ci est écrite par un Sage du nom de Morya. Elle ne connaissait pas du tout mais c'est beau et c'est fort, comme Julie aime. *Les feuilles du jardin de Morya*, c'est un livre que l'on peut ouvrir à n'importe quelle page ou lire d'un bout à l'autre, à la suite... c'est toujours pertinent, jamais emprisonnant et vraiment fort énergétiquement. Julie était très reconnaissante à Luisa de lui avoir envoyé ce livre. Après quelques instants consacrés à l'observation du square et de la mairie, qu'elle voit très bien d'ici, elle ne peut loucher Annette quand celle-ci sortira, elle ouvre et commence à lire.

Il y a des œuvres riches que le cœur réceptionne avec évidence comme s'il en attendait les messages depuis toujours. Ce livre de Morya en fait partie pour Julie. Elle y découvre une note puissante qui correspond en elle à des inconnues faciles qu'elle reconnaît, en quelque sorte ! Julie est portée par la poésie de Morya au point d'en oublier l'environnement et le site, c'est pourquoi elle n'a pas tout de suite entendu la voix :

– Vous avez l'air très absorbée ?

Elle n'a pas non plus vu l'homme qui s'asseyait à ses côtés sur le banc. Mais elle a senti une odeur de cigarette, a tourné les yeux, l'a aperçu là tout près sur sa droite et a dit tout de go :

– Soyez gentil, si vous fumez, d'aller ailleurs, il y a vraiment la place ainsi que d'autres bancs. Je ne supporte pas l'odeur, ni les fumeurs, excusez-moi !

Il a aussitôt éteint sa cigarette sous la semelle de sa chaussure gauche, jambe croisée puis s'est levé pour aller la jeter dans la poubelle la plus proche. Enfin il est revenu s'asseoir près d'elle. Elle avait pour sa part repris sa lecture.

– Vous avez l’air très absorbée ?

Cette fois Julie a entendu.

– Merci pour la cigarette. Oui, je suis absorbée !

– Vous préparez votre audition. Le casting ?

Car Julie est si loin de ce casting qu’il a été obligé de préciser. Elle rit donc !

– Oh non ! C’est de la poésie. Non, je ne suis pas là pour ce casting. Je ne suis pas comédienne.

– Mais vous avez le look du personnage, Annabella.

Au prénom du personnage Julie a tiqué parce que c’est la jeune héroïne de l’avant-dernier roman de son père qu’elle a beaucoup aimé. Elle dit :

– C’est un bien joli prénom Annabella.

– N’est-ce pas ? L’histoire est belle aussi. Je ne plaisante pas, vous avez le look d’Annabella.

– Mais qui êtes-vous ? lui demande-t-elle enfin.

– Je suis l’assistant de Serge le metteur en scène, le premier assistant et je m’occupe aussi du casting avec la jeune femme qui en a la charge. Nous présélectionnons avant de montrer à Serge quatre ou cinq jeunes femmes parmi lesquelles il choisira. C’est lui qui aura le mot de la fin, en accord avec l’auteur du roman.

– Ah ? Et qui est l’auteur ?

– C’est Didier Novak.

C’est par trop étonnant, se dit Julie, Papa ! Toujours Papa, encore Papa. Ça alors !

– Je m’appelle Mathieu Régis et je vous suggère de vous présenter au casting. Croyez-moi, vous avez une vraie chance.

Julie réfléchit très vite. Un roman de Papa, je n’ai rien fait pour en arriver là ! Pour faire une blague, après tout,

pourquoi pas ? Ce serait marrant ! Une pensée rapidement triste pour sa pote Annette ! Si j'ai le look, se dit-elle, elle n'a aucune chance. Et puis moi comédienne, je n'ai sans doute, non plus aucune chance ! Elle regarde Mathieu Régis avec un sourire hollywoodien pour dire :

– Pourquoi pas ?

Il se lève donc et lui demande de le suivre.

Annette est encore dans l'entrée, attendant son tour quand elle lui passe devant avec Mathieu qui l'emmène directement dans la salle où se déroulent les essais. Caméras... combien ? Julie en voit trois. Des pros, se dit-elle en souriant. On va bien voir !... Annette occupée à parler avec une jeune ne l'a pas vue passer.

Une réplique pour quelques phrases à dire, phrases de son père qu'elle connaît déjà par cœur tant elle a lu, relu et aimé ce roman, *Faut pas tricher*, et voilà Annabella vivante et exprimant avec un grand naturel un ras-le-bol proche de celui de Julie ce matin. D'une certaine manière Julie exulte. D'une autre elle panique un peu, non pas pour les essais, ça c'est du velours, non, pour la tête de Didier quand il va les visionner. Ça, elle aimerait être une mouche posée sur son épaule pour voir sa tête !

Mathieu la raccompagne dans le square par la porte de sortie, derrière la salle des fêtes, après des essais qu'ils ont eu l'air de trouver concluants !

– Vous avez été magnifique. Vous n'aviez jamais, avant cela, pensé à devenir comédienne ?

– Bien sûr que non ! Mais on verra, nous serons trois ou quatre, c'est ça ?

– Je peux vous dire déjà que vous ferez partie de la sélection, je ne sais pas encore combien vous serez. Je

vous appellerai demain pour vous le dire. D'accord ?

– Pouvez-vous me dire, demande alors Julie, pourquoi vous prenez tant de temps pour moi et pourquoi vous êtes si gentil ?

Ils se sont assis sur le même banc dans le même square, à nouveau. Mathieu garde le silence quelques minutes, Julie tripote le livre de Morya, hésitant à l'ouvrir... Enfin il explique :

– Peut-être parce que je fais ce métier par vocation et conviction, je suis amoureux d'Annabella, c'est pourquoi j'y travaille, et vous lui ressemblez beaucoup. Voilà.

Mathieu a parlé avec beaucoup de sincérité. Julie est touchée. Il ajoute :

– Ça vous va ?

Elle :

– Ça me va très bien.

En rentrant avec Annette, lâchement Julie n'a rien dit de ses essais. Il est vrai qu'Annette ne savait toujours pas de qui était le roman ! Par dépit cette dernière a râlé un peu.

– Il y avait trop de monde, ils ne sont pas organisés. Tu te rends compte que finalement je n'ai même pas fait d'essai ?! Ils m'ont juste regardée et out !... oui, ma vieille ! Ah ! les cons !

Julie est rentrée sur un petit nuage.

Elle a bien dîné, été charmante. Sa grand-mère lui a dit que son père avait appelé pour savoir si elle voulait aller passer le week-end avec eux...

– Bon merci Manon, je vais le rappeler on verra, je ne suis pas encore décidée !

C'est le soir même, à vingt et une heures trente tapantes que Mathieu a appelé.

– Julie – elle lui a donné un faux nom, celui de ses grands-parents maternels – vous faites partie du peloton final, comme je le prévoyais et vous êtes quatre finalistes.

– Très bien. Maintenant, comment ça se passe ?

– Serge le metteur en scène voit les quatre bandes demain, il fait une deuxième sélection qu’il soumet ensuite à Didier Novak qui a un droit de regard.

– Bon, quand ?

– Je suppose que samedi matin Didier Novak aura les cassettes ou alors il viendra les visionner à Paris au *Lutetia* dans la chambre de Serge. Nous repartons pour la Suisse dimanche soir et ensuite nous préparons le tournage.

– Où tournez-vous ?

– Sur le lieu du roman, à Mimizan dans les Landes.

Julie est muette de bonheur ! Elle ne dit pourtant rien.

– D’accord, vous me rappelez donc lundi c’est ça ?

– Lundi matin tout sera dit. Je vous rappelle vers douze heures. D’accord ? Et j’espère vous revoir très bientôt. Je sais que d’une façon ou d’une autre nous nous reverrons.

Ça Julie aussi en est persuadée.

– Nous verrons bien. Merci Mathieu et bon week-end !

Sitôt raccroché, elle fait le numéro de son père qui décroche.

– Papa, il paraît que tu as appelé... salut !

– Oui, tu viens vendredi, ça nous ferait plaisir tu sais.

– Je viens, je serai là vers seize heures trente, je finis tôt...

– Superbe. On ira peut-être au théâtre.

– Formidable. Je vous embrasse fort, à vendredi !

Julie est remontée dans sa chambre en chantant. Dans deux jours elle sera avec son père, et dans trois jours il visionne ses essais et il vaut mieux être sur le territoire parce que ça

risque de chauffer ! Et j'ai bien l'intention d'être là !
Présente ! Ah ! mais !

Julie est arrivée débordante de joie dans l'appartement parisien de son père. Charmeuse, coquine, gentille, des fleurs pour Luisa et pour lui Vétiver de Guerlain qu'il aime beaucoup. Bref un ange. Fête !!!... elle a même fait un dessert à la semoule façon Manon, le soir même. Le lendemain matin Didier s'est excusé, disant qu'il les laissait ensemble le temps de visionner des cassettes au *Lutetia* avec un réalisateur suisse qui préparait *Faut pas tricher*.

– Mais, a-t-il ajouté, je serai là vers midi au plus tard. On déjeune là ?

– Oui, oui, a dit Luisa, ne t'inquiète pas et choisis bien ton Annabella.

Julie a filé dans sa chambre pendant les explications paternelles pour ne pas se mettre en flagrant délit d'hypocrisie. Elle est revenue vers Luisa quand il est sorti et lui a tout raconté.

Luisa a éclaté de rire. Ça c'est un canular ! Mais sérieux, parce qu'en fait Julie veut faire le film, n'est-ce pas ?

– Absolument, a dit Julie. Mais je voulais lui faire une surprise parce qu'il n'y a eu aucun piston tu comprends ?

– C'est très important, approuve Luisa. Plus qu'à attendre ma Belle Julie ! Plus qu'à attendre !

Julie ne tient plus en place. Luisa comprend...

Elle décide donc de l'emmener faire des courses pour lui offrir une tenue de son choix, ça l'occupera.

Elles flânent donc à Saint-Germain-des-Prés, à pied, font plusieurs boutiques, entrent chez Chacok où Julie essaye

un ensemble chamarré dans les tons bleus et blancs, sublime, mais non, elle n'a pas envie. En fait elle ne trouve rien parce qu'elle n'est pas disponible à cela. Elles décident de rentrer, achètent des sorbets en passant chez un traiteur rue de Grenelle. Elles arrivent à douze heures quinze... Didier n'est toujours pas là !

– Oh ! là là, dit Julie, c'est pas normal !

– Mais si voyons, les réalisateurs et les auteurs ont des millions de choses à échanger, surtout quand la fille de l'auteur a fait des essais concluants !

Julie tourne en rond dans le séjour, va dans la cuisine aider Luisa qui prépare le repas, léger, vu les circonstances !!

C'est à douze heures quarante-cinq ! Une éternité que la clé de Didier tourne dans la serrure ! Julie est paralysée, c'est incompréhensible, mon père n'est tout de même pas un ogre !...

Didier apparaît dans l'embrasure de la porte. L'air grave, un peu trop grave. Tous trois sont silencieux.

– Je peux avoir un scotch ? demande-t-il.

Julie et Luisa se précipitent. Julie lui tend le verre que Luisa vient de verser. Il en boit une gorgée toujours sans rien dire puis, très grave, encore... toujours ?... il lance :

– J'espère Julie que tu as bien réfléchi, que tu as mesuré les conséquences de tes actes, que tes choix sont clairs ?

Julie ne sait quoi dire, elle reste muette, prudente...

– J'espère, continue Didier, puis se déridant d'un coup, parce que tu as le rôle ma chérie ! Et il ouvre grand ses bras où elle se précipite, tandis que Luisa fait mine, du dos de la main droite, d'essuyer une sueur imaginaire sur son front, en soupirant, avant d'éclater de rire !

– Je savais qu'elle serait formidable et je savais que tu ne

pourrais que le reconnaître. Comment ça c'est passé ? Raconte, on meurt d'impatience !

– Ah ! Parce que tu savais toi ?

– Non, j'ai su quand tu es parti, parce que Julie ne pouvait garder le silence et attendre seule !

– Ah ! Tu me rassures. Mais ma tête n'était rien à côté de celle d'un certain Mathieu Régis quand il a su que Julie n'était autre que ma fille !

Alors Julie est prise d'un fou rire terrible ! Elle en avait presque oublié Mathieu !

– Mon Dieu, s'exclame Didier, la tête qu'il a faite ! Tu as enrobé tout le monde dans du papier de soie, tu nous a tous eus, et c'est exactement le personnage d'Annabella ça, tu le sais bien. Serge le réalisateur veut te voir bien entendu mais il viendra à Bordeaux parce qu'ils vont en repérage à Mimizan dans deux semaines.

– Mais qu'est-ce qu'il a dit Mathieu ?

– Il ne pouvait rien dire du tout tant il était choqué au sens premier du terme, sous le choc. Et à la fin quand ça s'est vraiment décidé en ta faveur il a dit :

– Votre fille, c'est quelqu'un Monsieur Novak !

– J'ai dit qu'il pouvait m'appeler Didier, on ne sait jamais !...

Julie et Luisa éclatent de rire en parfaite synchronicité avec Didier lui-même. C'est vraiment sympathique tout ça et c'est vraiment joyeux !

– Mais Julie, tu vas faire ce film et puis tu verras, je ne sais pas si tu es vraiment faite pour ce métier terrifiant.

– Papa, je ne suis pas une maniaque et on verra. OK ? Je ne suis pas obsédée par le cinéma, j'ai envie de jouer Annabella, tu peux comprendre, non ?

– Ah ! Ça pour comprendre, je peux, c'est un personnage superbe qui te va comme un gant. Tu as exactement le look, en plus ! Et pour cause. Peut-être as-tu été une muse inspiratrice... En tout cas, ne me la loupe pas, hein ! Je ne m'en remettrais pas de t'avoir choisie. Car dis-toi bien Julie que je ne t'ai pas choisie pour te donner une chance, mais pour donner une chance à Annabella.

– Ça c'est Didier tout craché ! dirait ma grand-mère Diane. Julie, en disant cela, a imité Diane, ce qui encore les fait beaucoup rire.

Julie a retrouvé Mimizan pour environ un mois et demi de tournage, de début mai à fin juin. Mais elle a décidé de ne descendre ni chez Diane, ni chez Marc, et de loger avec l'équipe, dans deux hôtels de Mimizan plage. Bien sûr elle a sa chambre prête à la « Babylone » où Diane lui assure tranquillité et paix, et Marc de son côté lui a dit :

– Tu viens quand tu veux, la chambre rose est prête.

– Vous voyez, leur a-t-elle dit, je ne veux pas faire de jaloux par ce qui pourrait apparaître comme une préférence, donc je vais à l'hôtel. Voilà ce que vous avez gagné avec cette séparation, la famille ne sait plus où elle en est !

Mais l'équipe du film a trouvé très original que les parents de l'auteur, à leurs âges, aient autant de personnalité et n'écoutent que leur couple. « Ça fait très romanesque ça ! », c'est la réflexion générale à leur sujet. Serge le réalisateur est devenu très ami avec Diane qui a ainsi l'impression de surveiller mieux sa petite-fille. Illusion ! lui a répliqué cette dernière... illusion...

Le tournage est assez fatigant, Julie qui est le personnage principal a beaucoup de travail, elle est de presque toutes les scènes et se lève tôt. Elle se couche donc tôt parce qu'elle a instauré avec elle-même une discipline drastique. Bien sûr c'est une débutante mais assez passionnée pour le cinéma, assez sérieuse par rapport à ses choix et totalement

responsable quant à son implication qu'elle veut absolue, qui est absolue pour ce film qu'elle a décidé qu'elle ferait avec le maximum d'efficacité quant à sa potentialité de travail et de créativité.

Mathieu, bien sûr, est là, il est dans le même hôtel et sa chambre jouxte celle de Julie. Il est aux petits soins, se met en quatre pour elle, l'amoureux du personnage d'Annabella est tombé amoureux de Julie, il l'avoue humblement, ne l'importune pas parce qu'elle travaille assidûment, et lui facilite au maximum tout ce qu'elle entreprend, prévenant ses désirs et allant au-devant de ses besoins avec beaucoup de vigilance et d'attention...

Julie est très attirée par Mathieu justement parce qu'il ne tente rien. Elle préférerait qu'il la traite comme une femme et non seulement comme une comédienne parce que c'est leur boulot, pour l'instant à tous deux. Mais elle en convient avec elle-même, le soir au fond de son lit, il a parfaitement raison. Ce film est important, inutile d'y rajouter une problématique de plus alors que tout roule pour l'instant.

Didier, son père doit venir séjourner chez Marc d'abord puis chez sa mère Diane, ensuite, à la « Babylone » quinze jours à Mimizan avec Luisa. Il tarde à Julie de revoir cette dernière car les conseils, la sagesse de Luisa sont une nourriture dont elle a été sevrée tôt, trop tôt dès la mort de Liza. Bref Julie aime Luisa, plus qu'une belle-mère ? C'est sûr.

Mais voilà, se dit Julie. Avec toutes ces histoires, je travaille, cinéma, j'en suis heureuse, Mathieu a raison... mais j'ai dix-neuf ans et je suis toujours vierge ! Comme Annabella le personnage qui elle a encore moins de pot puisqu'elle a un an de plus que moi !

Il fait beau dès les premiers jours à Mimizan, l'équipe technique cependant espère un peu de pluie car certaines scènes la semaine prochaine se passent sous la pluie. Ce serait un comble d'être obligés d'avoir recours à une pluie artificielle ! Non, se dit Julie qui connaît bien ses Landes... il pleuvra, quand il faudra, tout comme quand, petite fille, je me disais il faut qu'il pleuve... et il pleuvait, parce que le ciel est un grand frère qui m'a toujours écoutée ! Julie, par bribes, revit son enfance en direct sous le ciel de Mimizan et comme ce soir, elle dîne avec Mathieu, avant d'aller se coucher, elle a des tendresses verbales pour certains moments qu'elle lui raconte ainsi de façon imagée et vivante. Jamais encore elle ne lui a parlé de Liza, sa mère, mais cela viendra sûrement parce que Mathieu sans rien faire a su apprivoiser Julie qui, comme Michon, est une sorte de chat à ne pas embêter... elle peut comme son chat, griffer fort.

Trente-cinq ans, un cœur de gamin ou de sage, un appel irrésistible pour le cinéma, un goût immodéré pour la littérature, une passion pour les arts en général et tout ce qui touche à ces beautés que la créativité prodigue à travers ceux qui l'aiment assez pour lui consacrer leur vie. Une grande envie de faire lui-même des scénarios, de les mettre en scène, ce qu'il a déjà fait pour des courts métrages. Une voix chaude bien timbrée, des cheveux blonds foncés et des yeux noirs, vraiment noirs, c'est la première fois que Julie voit des yeux aussi noirs et qu'elle rencontre un sourire aussi charmeur. Avec tout ça, Mathieu, de son côté, se demande s'il osera tenter une cour auprès de Julie après le film. Elle est si jeune et il n'a pas, contrairement à de

nombreux hommes dans ce métier, la prétention de sauter, comme ils disent, ces jeunes qui ne demandent que ça dès qu'elles ont envie de faire du cinéma.

Dans le métier Mathieu a une réputation bien établie. Ce n'est pas un dragueur, il ne l'a jamais été. Il a eu une liaison sérieuse avec une jeune actrice, ils se sont quittés d'un commun accord il y a plus d'un an et depuis il est célibataire... probablement des aventures de temps en temps, mais rien de sérieux.

Mathieu est perplexe, Julie est si séduisante, si belle, si jeune qu'il n'ose absolument pas être avec elle l'homme qu'il est. Exigeant, dur parfois, clair toujours, net aussi et sans aucun complexe. Là un complexe le prend de court, celui de l'âge. Quand il la regarde, quand il l'écoute, quand il l'observe avec les autres ou lorsque, seule, elle se promène ou étudie son texte, il se trouve vraiment trop vieux ! Pour elle s'entend.

Julie de son côté rêve des bras de Mathieu, il ne l'a jamais prise dans ses bras ! En plus, quand il va savoir que je suis vierge ! La honte ! Mais elle s'en moque. Julie est amoureuse sans le savoir réellement, elle a envie d'exercer son pouvoir de femme qu'elle vit très intensément à travers ce personnage d'Annabella et elle a envie de le vivre dans sa vie privée. Pour elle, pour lui, avec lui. Mathieu fait partie de son programme après-film, et elle compte bien, avec lui, avoir une aventure, une liaison ?

De son côté, pour la première fois de sa vie, Mathieu a envie de demander la main de Julie ! Étonné lui-même, il sait qu'il a rencontré la femme de sa vie un après-midi dans un square de la banlieue bordelaise. C'est elle mais comment réagira-t-elle ? Ne rien lui dire, surtout ne rien lui

dire pour ne pas la faire fuir. Et ainsi, en allant à reculons avec tant d'amour dans le cœur pour Julie, Mathieu fait exactement ce qu'il faut, il amorce une envie irrésistible en Julie d'être encore plus avec lui, de lui parler, de le séduire, de le tenter, comme une jeune femme déjà experte à laquelle il ne manquerait plus que la pratique, cette façon de se servir des moyens que la nature a prodigués parce qu'elle est bonne et belle et ne demande qu'à combler les êtres qui s'aiment assez pour se reconnaître en elle.

À ce niveau-là, ses trente presque six ans dérangent un peu Mathieu, et quand fin mai il se retrouve, durant une scène tournée sur le parking de la plage, en bas, avec Didier qui a débarqué pour déjeuner avec Julie, en bas sur la plage, il ne peut s'empêcher de se confier à cet homme, cet écrivain, cet expert en sentiments humains, le père de Julie, son futur beau-père.

– Vous savez sûrement, Didier, ce que j'éprouve pour Julie ?

– Oh oui mon vieux depuis notre première rencontre au *Lutetia* ! Je dois vous dire aussi que depuis je vous observe dans le cadre de votre boulot et que je dois vous remercier de traiter ma fille et de la respecter comme vous le faites ! J'en connais beaucoup qui l'auraient déjà sautée ou qui auraient essayé ! En plus, comme tout le monde le sait, personne n'ose tenter quoi que ce soit et le père que je suis s'en réjouit donc. Mathieu je vous remercie !

– Bon, eh bien ! Voilà qui me facilite les choses.

Ils marchent d'un pas dynamique côte à côte et sont parfois obligés de hausser le ton à cause du vent.

– Voilà, j'ai l'intention de me déclarer après ce film, pour ne pas troubler ou inquiéter Julie dans son travail de

comédienne mais j'ai un problème.

– Et quoi donc Mathieu ? Vous êtes marié ?!

– Grâce à Dieu non, rien de tel ! Simplement, mais c'est terrible pour moi, je me trouve trop vieux.

– Foutaises !!

Le mot a fusé fort et rapide, comme une balle tirée à bout portant.

Didier continue un peu furieux.

– Quinze ans ? Seize ans, ce n'est rien. Ça ne compte pas. Vous êtes un mec bien Mathieu mais vous déconnez complètement ! Ce n'est pas un problème ! Didier a martelé ces derniers mots comme pour les enfoncer mieux dans les méninges d'un homme qu'il aimerait pour gendre. Comme Serge appelait Mathieu à l'aide d'un porte-voix, la discussion s'est arrêtée là. Didier l'a regardé partir en courant sur la plage, silhouette longue et robuste, élégant et sûr comme un homme, un vrai, qui avant de s'engager, pense d'abord à l'autre et pas à lui. Et Didier de se dire que lui, à l'âge de Mathieu, n'a pas su faire ce qu'aujourd'hui Mathieu par amour pour Julie fait : se poser des questions pour elle, et ne pas répondre pour lui... Ça c'est un mec ! se dit encore Didier. Quelle leçon ! Et jeune avec ça ! On lui donne vingt-cinq ans à peine ! D'un geste large dans le vent qui persiste, Didier balaye le mot « vieux » comme un déchet honteux à effacer... puis d'un pas rapide il revient vers le parking où ils ont terminé la prise.

Annabella, à califourchon sur une chaise, les deux bras tendus posés sur le dossier et croisés aux coudes, chante la chanson de Lio *Les brunes comptent pas pour des prunes*. La scène se passe dans un restaurant. Elle est en jean moulant et un petit pigeonnant arrondit ses seins sous un

petit cardigan de coton fin ouvert. Julie est très sexy ainsi. Didier la regarde avec un pincement au cœur. C'est une femme ? Bon, il le savait, mais pas comme ça ! Un homme s'approche d'elle par derrière et caresse sa croupe posée sur la chaise, d'un bond Annabella se lève et le gifle brutalement d'un aller et retour sec et rapide. C'est un gitan, un beau visage ténébreux et sombre. Il accuse la gifle, baisse les yeux puis la regarde droit dans les yeux qu'elle n'a pas baissés un seul instant. Il y a dans cet échange de regard une telle force, se dit Didier, c'est exactement ça.

Le suspense est prenant et même Didier qui a pourtant écrit ce passage, se demande ce qui va se passer.

Le gitan saisit alors Annabella à bras-le-corps, et l'embrasse sur la bouche en prenant tout son temps.

Le corps raide et tendu d'Annabella s'abandonne alors tout doucement, insensiblement et elle lui rend un baiser passionné, Annabella semble chavirée par plus fort, plus intense, séduite, elle accompagne ensuite le gitan jusqu'à la porte et sort avec lui sans qu'il lui demande quoi que ce soit et sans un geste pour la forcer.

– Coupez, crie Serge, elle est parfaite.

Julie revient dans la pièce, se précipite vers Didier.

– Alors, Papa, c'était comment ?

– Tu es magique ma chérie, même moi qui l'ai écrit, je ne savais plus ce qui allait se passer. J'étais sous le charme.

Dans un coin Mathieu est près de Serge et ce dernier se rend compte que cette dernière prise a irrité son assistant à un point anormal. Il lui dit :

– Rappelle-toi, Mathieu, ce n'est que du cinéma !

Mais Mathieu est jaloux. Jaloux comme un fou de ce faux

baiser qu'un vrai comédien a quand même donné et reçu... comme dans la vie. Et ça l'énerve beaucoup. De plus Julie était magistrale, ce qu'il va lui dire avec un trémolo de regret dans la voix. Julie sourit et effleure ses lèvres de ses longs doigts.

– Et toi, tu vas te décider un jour à m'embrasser, murmure-t-elle, le laissant coi.

Didier est quand même bluffé par Julie. Sa fille se comporte comme si elle était réellement professionnelle ! C'est stupéfiant.

Au fond, dit-il à Luisa, peut-être est-elle faite pour ce métier ! Luisa lui a répondu n'avoir aucune inquiétude pour une jeune femme aussi déterminée qui semblait jusque-là mener sa barque plutôt bien ! Il ne s'en fait pas, il est heureusement surpris.

– Mais pourquoi es-tu surpris, elle tient de toi, non ?

Il se demande sérieusement si Julie tient de lui.

Diane, fin mai, a voulu recevoir toute l'équipe du film. Elle a donc convié tout le monde, y compris Marc, à un barbecue géant, méchoui en plein air, taboulé, salades de toutes sortes et pommes de terre en robe des champs sous la cendre dans du papier d'aluminium. Idée géniale dont Julie est satisfaite, elle est contente de recevoir ses amis dans la maison de son enfance. Encore deux semaines de tournage, tout le monde se connaît donc bien maintenant et s'apprécie.

Mathieu visite la maison, hôte privilégié avec Julie elle-même, avant l'arrivée des autres, elle lui raconte un peu le quotidien de son enfance en faisant le tour du propriétaire,

chambres et antre de l'écrivain de père compris. Sans oublier Duche quand on passe devant la niche vide dans le jardin. Que la maison vive maintenant grâce à Diane, sa grand-mère, lui plaît bien et elle dit à son père en passant au bras de Mathieu, qu'elle entraîne vers la cuisine :

– Tu vois Papa, finalement on a bien fait de ne pas vendre ! Sur quoi Diane enchaîne, en passant elle aussi :

– Tout ça, c'est beaucoup grâce à Luisa et un peu grâce à Marc et moi-même... quand même, ne l'oubliez pas.

Mathieu qui est plongé ainsi dans l'ambiance familiale est ravi. Il découvre une Julie enfant et dissipée mais douce et tendre, avec un gros chagrin insoluble, la mort de sa mère dont, ce soir, elle lui montre des photos.

Mathieu est silencieux, il aime tant et depuis le premier jour de leur toute première rencontre, cette jeune femme qui n'a rien de ces autres qu'il a connues et a pourtant aimées, autrement ! Il est si sûr de lui que l'éternité est curieusement son seul référent, il ne sait pas quand mais il l'épousera. C'est la femme de sa vie. Elle est un émerveillement constant, il sait que Didier l'a adopté, mais c'est elle qui doit dire oui...

Mais Julie le prend de court. Il est si attentif à ne rien brusquer, que c'est elle qui le surprend, dans l'ancien antre de son père qu'elle est en train de lui conter, devant la fenêtre et cette vue du jardin qu'elle connaît par cœur tant elle l'a admirée d'ici, sur les genoux de Didier puis avec lui, comme ça, pour le plaisir... c'est là tout à coup, alors que Mathieu s'imprègne de cette ambiance où Didier a écrit tant de romans et de pièces... que Julie tout à coup le regarde droit dans les yeux, lui met les bras autour du cou, pour dire :

– Et si on se mariait Mathieu ?
Je suis peut-être la femme de ta vie.
Tu es sûrement l’homme de ma vie.
On ne va pas trouver mieux.
Et en plus j’ai toujours rêvé de me marier
Vierge...
Alors il faut faire très vite.
Et elle éclate de rire. Mathieu la prend dans ses bras,
l’embrasse et dit :
– Madame Régis, voulez-vous vivre avec moi ?
– Et comment ! dit Julie en riant. Ils roulent alors sur le
canapé où elle l’entraîne pour un câlin que Mathieu sent
bien l’antre de Didier approuver... Pour l’heure Mathieu
aime Julie qui aime Mathieu soulevant ce dernier au
septième ciel, dans une bulle toute neuve où la déclaration,
cette déclaration, ma déclaration, déclinée dans la tête de
Mathieu sur l’air de la chanson de Michel Berger pour
France Gall, lui fait chaud au cœur et il se dit quand même
qu’elle a pris les devants avec encore deux semaines de
tournage. C’est de toute façon, merveilleux, ça va peut-
être... faire un peu long ?!

Mais ça n'a pas fait long du tout. Au contraire c'est passé si vite... très vite...

Le seul inconvénient est que les scènes d'amour avec le beau gitan ont exaspéré Mathieu à un point !... il était obligé de quitter le plateau, ce qui n'arrangeait pas son boulot d'assistant, premier, à la mise en scène. Mais Serge savait et compatissait en riant !

– J'espère que Julie ne décidera pas de faire carrière ? a-t-il glissé à l'oreille de Mathieu entre deux prises d'une scène de lit... extrêmement torride entre la belle Julie et le gitan ! Julie a traversé le tournage de façon si étrange. À la fois impliquée, totalement, investie jusqu'à la moelle pourrait-on dire, et en même temps si lisse en elle-même, si professionnelle et avec tant de recul entre elle-même – vierge encore à dix-neuf ans ! – et cette Annabella qui lui ressemble beaucoup avec tout ce que cela comporte de latent, d'évident et de connu, que tous, y compris Didier son père, sur le plateau, étaient fascinés par cette comédienne.

Une révélation, a affirmé Serge un soir à Julie. Tu es la révélation de l'année. Et comme Julie en riait, il lui a dit :

– Tu aurais pu passer à côté d'une partie essentielle de toi. Heureusement que Mathieu t'a décidée à faire ces essais plus que concluants, mais tu as vraiment ce plus qui ne s'explique pas et se constate. Tu es une graine de Binoche !

Aussi sûr que j'ai tourné ce film.

– On verra, on verra, le public seul sera juge. C'est là le test pour moi. Mais sais-tu que je me suis amusée comme une folle à jouer ainsi. Le travail est fatigant c'est vrai, prenant c'est vrai, mais j'ai vraiment pris un plaisir fou à tourner ce film. Je me demande si c'est parce qu'Annabella, que je connaissais bien, est sortie de la tête de mon papa !... auquel cas, peut-être faudrait-il que je consulte !...

Didier, présent à ce moment-là a enlevé Julie dans ses bras en lui faisant faire deux, trois tours sur eux-mêmes, dans de grands éclats de rire.

– En tout cas tu ne manques ni d'humour ni de toupet !

Et elle lui a murmuré en riant, à l'oreille, pour lui tout seul :

– Mais je suis quand même vierge !

Il l'a reposée délicatement sur le sol, en murmurant à son tour, face à elle, en l'imitant :

– Je croyais que tu plaisantais !

Et Julie a sauté en arrière, faisant le tour de la pièce et disant très fort en détachant chaque mot :

– Mais... pas... du... tout ! C'est... vrai !

Mathieu qui est entré à ce moment-là a reçu Julie qui s'est jetée d'un bloc, avec force, dans ses bras.

Alors Didier en sortant lui a dit en clignant de l'œil :

– Elle est formidable ma fille... mais vraiment spéciale !

Vous épousez une femme rare.

Et il est sorti, les laissant tous deux à leur amour.

Beaucoup de fantaisie a animé ces deux semaines terminant le tournage. Mimizan en juin était au beau fixe, pas une goutte de pluie en quinze jours, des soirées imprromptues chez Diane où toute l'équipe avait pris l'habitude de se

réunir dès la fin de la journée, elle avait même mis chambres et salles de bains du second à leur disposition pour prendre une douche, se rafraîchir, discuter ou tout simplement s'allonger une demi-heure. Diane avait fait la conquête de l'équipe et à la grande surprise de tous... le chef opérateur, un homme de soixante ans, en était amoureux. Diane lui avait donc demandé de séjourner à la « Babylone », ce qu'il faisait. Didier, c'était son prénom, avait élu domicile à la « Babylone » au second, dans la chambre verte... et Didier, le fils de Diane, ainsi que Julie sa petite fille, ne voulaient pas savoir ce qui se passait le soir à la maison !... Marc ne paraissait plus, il avait décidé d'aller voir un ami à Nice... Bref la vie se vivait plutôt bien mais avec des surprises dont elle a le secret... et Diane resplendissante était la chouchoute de tout ce petit monde qu'elle gâtait et amusait. Serge lui-même, le réalisateur, avait un grand faible pour Diane et l'avait invitée en Suisse à venir leur rendre visite à sa femme et ses enfants qu'il voulait lui présenter.

Julie était contente de cet engouement général pour Diane, et bien entendu on ne savait encore ni quand, ni comment, ni où, mais il était évident que toute l'équipe serait du mariage, eux qui avaient vu naître à la fois une star et un amour, d'autant que Mathieu très apprécié dans son travail en avait déçu plus d'une, notamment la jeune et jolie scripte qui ne se cachait pas, avant Julie, de son attirance pour lui.

C'est la veille au soir que fut fêtée la fin du tournage, la veille du dernier plan, de la dernière prise car, ce soir-là, ils repartirent tous sur Paris pour le montage ou éventuellement d'autres boulots en vue à assurer. Diane s'était

surpassée. Ce fut bon enfant, comme d'habitude mais brillant et gai comme jamais. La musique, la danse, et curieusement personne n'a bu d'alcool comme si, d'un seul coup, la joie, l'amitié, l'humour et le respect d'un beau travail bien fait, faisaient basculer toute l'équipe et ses amis Diane et Didier dans une euphorie qui ne devrait jamais rien à l'alcool, quelque vertige totalement naturel avec des regards complices, attentifs, une belle aventure qui se termine, des amitiés sont nées, des amours aussi, qui allaient continuer l'œuvre dont elles étaient nées...

L'atmosphère était douce, juste fraîche comme il fallait pour ceux qui dansaient, l'ambiance claire et belle, avec de vrais bons rires et de vrais regards profondément troublés par les bonnes relations qui avaient présidé au tournage et laissaient dans l'après-tournage des signes que les amitiés pourraient relire et dont elles pourraient se prévaloir... le temps dirait ce que la séparation ne peut en aucun cas prévoir. Julie était une reine ce soir-là. Elle devait tant à tous, ces experts-là qui avaient encadré son rôle et l'avaient tant aidée que ce soir elle se disait qu'avec eux, c'était facile, mais comment serait-elle, livrée à une équipe différente, avec le peu d'expérience qu'elle avait lorsqu'elle est arrivée. Julie pleine de gratitude évoluait, remerciait, invitait et embrassait tous ceux, toutes celles qui avaient contribué, Ô combien !, à sa performance.

La maquilleuse eut droit à un baiser spécial pour avoir conservé autant de naturel à Julie...

Soirée réussie.

Missions accomplies pour Diane et chacun, chacune qui sur le tournage ont donné d'eux-mêmes le meilleur pour un film, travail collectif par excellence où les épaules des

comédiens, vu ce qu'elles endossent, sont les médiatrices de tous tout en restant personnellement vulnérables quant au regard du public sur le résultat.

Mais ce soir Julie est confiante parce qu'elle croit en la vie. N'a-t-elle pas appelé de tout son être, il n'y a pas si longtemps, devant le miroir de sa chambre à Bordeaux, un Prince charmant qui, le jour même, débarquait dans sa vie ?

Ce soir, Julie remercie, loin dans son cœur, loin dans son âme, sa maman Liza qui, elle en est sûre, veille sur elle.

Et ainsi, ce soir, Liza est aussi présente.

En regardant Julie, en la voyant si heureuse, Didier lui-même, ce soir, n'en doute pas.

Épilogue

Que dire du fond des jours qui s'écoulent inéluctablement sans qu'aucun système au monde n'en puisse retenir rien qu'une postérité imbécile qui donne raison aux morts jusque dans leurs plus funestes abus de vie quand, dans le quotidien, ils se conduisaient comme des porcs ? Que dire d'une carrière qui se fait sans intention de départ, parce qu'éclos au cœur ou à l'âme, soudain, le bonheur d'exprimer ce qu'en eux déversent la vie, les autres et tout ce qui de nous reste à simplifier ?

Que dire de cette carrière dont on n'a rien prévu, qui semble jaillir de la cape magique de la vie, ou de ce haut de forme invisible qui nous coiffe, les uns plus que d'autres, donnant aux événements des accents que la chance semble directement ordonner de ses plus attentives marques ? Pourquoi ?

Y a-t-il un plan ou une orchestration qui nous dépasse tout en ayant notre assentiment ou celui d'une de ces parts de nous, si lointaines, si inaccessibles, que la mémoire, en ses règles humaines, n'en peut retenir que des bribes, voire des pointillés ou de simples traces qui agrémentent, éveillent, surprennent... ?

Y a-t-il des êtres qui se retrouvent pour un temps donné et parfois repris si vite, afin de terminer, de commencer, et tout cela ne revient-il pas au même ? ces paysages de vie où sont à faire, à refaire ou à épurer, en tout cas à arranger,

comprendre, dépasser ces massifs, ces fleurs, ces parfums et ces fruits déjà semés, déjà récoltés ou à jamais oubliés ?... Y a-t-il des règles internes si intérieures et particulières à chacun que nous ne nous imaginons pas en être les maîtres ou les artisans ? Y a-t-il des promesses faites, à tenir encore, qu'il faudrait forcer un peu dans une action soumise à soi ou à plus ? au Divin peut-être ? C'est ce que pense Luisa, ce qu'elle vit, ce qu'elle communique, ce qui en résulte en transparaissant de la moindre étincelle d'un regard qu'elle accorde... si lumineux et étoilé... comment dire ? si autre que Didier aurait plutôt tendance à, non seulement y croire, mais y adhérer, il le vit d'ailleurs puisqu'elle est incapable de vivre autrement.

Si durant le tournage à Mimizan elle était si discrète – on ne l'a pas vue ou presque – et ce fut la réflexion de Julie quand sur le départ, le dernier jour au matin, elle s'est écriée :
– Mais où est Luisa ? Je ne l'ai pas vue hier non plus ?!

Luisa était presque devant elle, un peu sur le côté, devant chez Diane et la veille elle était là toute la soirée mais c'est cette magie extraordinaire en elle qui l'ouvre à une transparence qu'elle possède et qui émane de tous ses actes et paroles. Parfois Luisa est là, dans la conversation qu'elle anime et qu'elle imprègne de ses énergies, alors qu'elle-même, présente dans une autre pièce, est occupée apparemment à autre chose ou bien réfléchit en silence ou encore, assise ou allongée ou se promenant, elle se situe ailleurs sur un plan parallèle ou différent tandis qu'ici elle vaque ou sommeille, c'est selon.

Didier qui a observé ce miracle permanent de façon continue ces derniers temps n'en est plus vraiment étonné mais il est forcé d'en accepter, même s'il ne comprend pas

toujours, l'évidence.

Vivre avec Luisa est un réenchantement quotidien, elle est en telle harmonie et en tel équilibre avec ou malgré tous les événements et les êtres qu'il est assez extraordinaire d'être inclus dans cette onde qui la parcourt et qu'elle vibre depuis... ? on ne sait où ?...

Y a-t-il des voix venues de pôles de sagesse absolue, perchées sur l'être humain et suivant son évolution tout en imprimant de façon subtile, des idées connaissables qu'il nous reste à atteindre et dont nous pourrions, ensuite, faire profiter en les diffusant par communication habile (arts... littérature... actions humanitaires...), l'humanité tout entière ? Luisa l'affirme sans ostentation, elle en est un exemple vivant.

Et quand Didier voit tous ces personnages, prestigieux par leurs œuvres, leurs travaux, leurs recherches, demander des rendez-vous à Luisa, pour venir prendre son avis, il est franchement fier de son épouse mais étonné quand même !

Luisa n'a aucune formation spéciale...

Luisa n'est pas une experte.

Luisa entre dans le propos ou le sujet exposé pour y apporter cette vision différente par une vision si particulière que jamais il n'a vu repartir ces hommes et ces femmes venus la consulter, déçus, jamais !

Y a-t-il des missions que l'on découvre, puis que l'on connaît et qu'enfin l'on peut servir de toute l'énergie positive qu'il nous faut savoir amener de nous-mêmes dans le monde ? Pour ensuite donner et ouvrir ce que les consciences peuvent admettre ou non de la conscience et quand Luisa dit « La Conscience », elle parle de divin, bien entendu. Y a-t-il des êtres sur terre, apparentés à ailleurs en

conscience qui relie sur un fil léger, les problématiques humaines à des corollaires divins où se trouvent les solutions, où elles s'élaborent pour être ensuite délivrées au meilleur moment là où le besoin est le plus criant ? C'est ce que Luisa affirme. C'est ce qu'elle vit et ce qu'elle admet en toute humilité faire passer, parce qu'elle est là pour ça !

Y a-t-il, dans le temps et l'espace des aides mystérieuses qui, sur l'aile d'un ange ou dans le regard d'un Maître de la Sagesse, sont attentives et bienveillantes, protégeant et suggérant puis accompagnant et collaborant à des travaux qu'il appartient aux humains de mettre en place, d'expérimenter et ainsi par l'exemplarité de démontrer, sans dire mais par l'action ? C'est ce que Luisa affirme, en souriant quand on le lui demande, parce que pour elle ces rapports-là sont naturels.

Y a-t-il des parties d'un puzzle destiné à l'humanité qui nous incombent à chacun, qu'il est de notre devoir d'amener à ce vaste puzzle collectif dont nous sommes en charge du dessin global ? C'est ce qu'affirme Luisa qui d'une partie à l'autre, a maintenant ce regard global pour lequel on vient la voir d'un peu partout dans le monde.

Y a-t-il, et c'est si surprenant, des dialogues intérieurs qui ouvrent au monde les horizons de ces mondes dits divins où dans une relation d'amour se créent et se nouent dans l'impermanence des réponses, des solutions, des actions axées sur le mieux-être de l'humanité, et en traitant pour le bien général ? C'est ce qu'affirme Luisa.

Se peut-il que dans un plan consacré depuis des millénaires à l'humanité, l'évolution résolve par des humains capables de les entendre et de les vivre, ces épreuves qui ne sont que marches d'accès à chacun sur un fil de vie éternel dont

chacun est à un moment donné, dans une vie donnée, une perle dont l'orient brillant peut apporter son trésor précieux à l'humanité sous formes diverses ? Luisa l'affirme.

Se peut-il que des êtres de lumière mais des humains avant tout aient décidé par Amour de ne rien vivre de leur libération encore, tant que chaque personne, dans l'humanité n'a pas atteint la même libération... et c'est possible puisqu'ils l'ont fait, eux !... C'est ce qu'affirme Luisa.

Se peut-il que nous soyons les descendants de nos propres descendance puisque en ascendance successive nos vies se suivent ou se précèdent dans un projet global que nous pouvons décider de faire, détourner, suspendre ou refuser, mettant ainsi en jeu, par-delà notre nombril personnel, des délais pour l'avancée de tous ? Sommes-nous, chacun, à ce point important dans l'évolution ?

Luisa l'affirme. Elle s'applique à ne rien retarder jamais, il y a bien assez de retards indépendants de notre volonté pour ne rien empirer...

Luisa l'affirme. Et le vit, en accord avec ses dires.

Y a-t-il des êtres que nous connaissons, sur des plans différents, très élevés et avec lesquels nous avons des collaborations particulières depuis très, très longtemps ? Et avec lesquels cela peut, à la longue, se passer tout à fait consciemment, dans une relation toute énergétique qui ne nécessite pas leur présence physique ?

Cela, Luisa l'affirme aussi.

Elle a son lieu, Luisa, sa chambre, où personne ne rentre. Leur chambre maritale est commune, mais dans sa chambre, personne n'entre jamais. Elle en a condamné la porte et se

promène avec la clé. Elle en fait elle-même le ménage, quoi qu'il n'y ait pas grand-chose à épousseter. Un lit, vaste et haut, fait sur mesure, en bois, superbe. Une commode pour ranger quelques menues affaires et une chaise avec un chevet pour la lampe. C'est une chambre monacale où trônent sur la cheminée les êtres avec lesquels Luisa est en relation permanente. Des Sages, des humains ayant transcendé les mondes psychologiques du commun des mortels, sur un chemin initiatique très avancé ils continuent une évolution, inimaginable pour un cerveau moyen, comme le mien, pense Didier. Dans sa chambre Luisa se ressource énergétiquement et elle n'en sort que lorsqu'elle a fait ce travail très particulier consistant à épurer ses énergies de celles qui, environnantes, la polluent.

De temps en temps, quand le besoin s'en fait sentir Luisa dort, seule, cela va sans dire, dans sa chambre. Elle en revient, passagère d'autres plans, comblée par des solutions qu'elle met au point avec qui de droit, écrivant des articles ou délivrant des mots qu'elle envoie à ceux qui la contactent pour une raison particulière, un conseil ponctuel.

Y a-t-il des puissances qui arrivent à gommer cette impuissance illusoire qui s'accroche à nos basques en provenance d'un mental trop sectaire pour être créatif, trop limitatif pour être imaginatif et novateur ?

Y a-t-il une vraie puissance en chacun qui sans s'appliquer uniquement à la carrière personnelle ou à la vie privée, peut être utile à l'humanité tout entière si nous décidons de la mettre en œuvre en tout désintéressement ? Sans attendre rien d'autre que l'amélioration du bien général, même si nous n'en verrons, de notre vie, rien, parce que le long

terme ici peut s'avérer très long ? Luisa le dit !

L'aube a des valeurs que l'on sait possibles lorsqu'on se réveille, mais quand la journée avance et selon ce que l'on y fait, alors elles se rapprochent ou s'éloignent, donnant des teintes au ciel qui, des pastels les plus clairement brillants aux ombres portées les plus denses, provoquent des doutes ou des certitudes qui ne nous ménagent pas et qui s'accroissent ou ralentissent de chacun les verts monologues de nos printemps intérieurs les plus forts, dont des notes hivernales viennent menacer les étés aux chaleurs de ces abandons qui brûlent de l'automne les feuilles les plus résistantes.

Se peut-il que tout cela puisse être transcendé en une saison unique où la lumière en ses octaves bouleversantes ouvre le cœur à des symphonies que compose l'âme pour son passage énergétique imminent dans le monde physique ?

Se peut-il que de galères difficiles en épreuves injustes, les lois de la nature, que sont les lois cosmiques et divines, explorent en nous des respirs secrets donnant accès à de vastes domaines que nous ne soupçonnions pas ?

Se peut-il qu'une femme telle que Luisa, par exemple, soit, à la fois et sublimement, femme, et humaine donc, en retour de ces plans où des Êtres familiers, qui ont tout connu de l'humain pour l'avoir dépassé – en ait le libre accès pour des opérations énergétiques savamment initiatiques où, seule, l'humanité est la priorité ainsi que le service qu'elle est supposée y faire en accord avec ces Êtres et aidée par eux ?

Si Didier sans l'affirmer s'interroge pourtant, c'est que Luisa oppose à tous ses doutes une tranquille assurance que rien ne peut ébranler d'autant qu'elle n'aborde ces sujets

que pressée par les interrogations de Didier.

Luisa a le sourire stable et en toute plénitude
Elle offre son regard ébloui de lumière à
Ceux qui, sans pouvoir y parvenir ou le saisir,
En captent pourtant, dans ses yeux superbes,
Les vagues et les illuminations dont les
Éveils naissent sans qu'elle ait encore
Eu à en prononcer un seul mot.
Que se passerait-il si demain en toute
Intégrité elle les conduisait aux sources
Primordiales dont ses propres certitudes, sans
Être nées de la foi ont été initiées par
L'expérience qu'elle en fait au sein même de la
Vie ?

C'est que rien n'est possible en ce sens et pour
Qui a cheminé les pas difficiles de l'évolution,
Il est impossible de transmettre aux
Autres ce que la vie seule peut leur apprendre.
En effet il n'y a ni professeur, ni assistantat
Dans ces leçons difficiles à traverser en
Toute solitude mais de l'aide trouvée à
L'aide donnée, une chaîne éternelle et
Infinie de cœurs présents qui ouvre au
Maillon suivant la possibilité géante de ses
Propres accomplissements.

Nous sommes cœurs de galère au sommeil de
La vie quotidienne, nous sommes frères et
Sœurs de galère à l'âme unique dans laquelle
Nous débattons de nos lenteurs avec plus ou
Moins de bonheur ou de mal,

Cherchant sans cesse les pas les plus habiles pour ne
Pas entrer plus, pour sortir plus vite de ces
États intérieurs dont les clés perdues ne nous
Facilitent pas l'ouverture à ce cœur, de ce
Cœur si mal connu, si mal aimé. Dans les
Romans on s'aime, on se hait, seul ou en couple,
Comme un auteur le permet, l'imagine ou le
Projette selon que l'écriture est littérature de
Grand art, thérapie ou exutoire.

Dans la vie le Divin orchestre des énergies et des
Forces à capter, à comprendre, à canaliser et à
Diffuser, au sein de tous ces événements qui
Ensuite devraient ainsi nous élever à nous-mêmes,
Au monde et aux autres parce que nous
Sommes les seuls artisans de ces *scénari* que le
Divin ouvre aux dialogues et choix de
Notre libre arbitre.

Et malgré cela nous nous comportons en
Personnages de mauvais romans dont
L'auteur, sans talent, imposerait à des
Lecteurs abrutis des histoires stupides dont
Ils seraient les girouettes.

Comment se comportent les personnages en
Quête d'auteur ? Comme des hommes et des
Femmes cherchant en leur propre quête de la
Vie un sens à donner à ces valeurs qu'ils
Recherchent pour tenter d'en vivre les plus beaux
Accents au plus intense de leur drame...

Cette vie qui n'a de sens que quand on sait lui
En donner parce qu'on l'a trouvé en soi.
Luisa donne un sens à la vie d'autrui,

Luisa vit le sens même de sa vie au pôle
Alpha, au pôle oméga confondus dont elle a
En elle trouvé le sens de l'équilibre...
Luisa est ici en transmission d'ailleurs, et
Là-bas en charge d'ici.
Didier la voit, la sait, l'aime et, enivré par
L'aide silencieuse qu'elle émet sans cesse, se
Rend compte que son œuvre en a été baignée.
Il ne sait pas à qui rendre grâce et quand il
Le dit, simplement, alors
Luisa sourit répliquant que le fait de
Rendre grâce est déjà, en soi,
Une prière qui est toujours entendue, la
Preuve ? Elle est là !
Et Luisa, inimitable, d'éclater de ce rire
Souple et joli qu'il aime par-dessus tout.

Se peut-il qu'ils aient eu rendez-vous ? Que les signes
envoyés en soient vraiment ? Se peut-il que dans les
préoccupations de la vie on oublie ensuite cette magie,
cette réalité suprême au point de se reposer des questions
qui, dans l'instant, ne font aucun doute. Comme leur
rencontre par exemple ?

C'est ça se dit Didier, c'est ça qui est dangereux ! Remettre
en question ce qui, à un moment ne l'est pas, tant le
quotidien aplanit la beauté par un nivellement par le bas
dans lequel au bout d'un moment on ne sait plus ce qui
s'est passé. L'inhabituel est si étrange à intégrer.

Mais Didier a eu dans sa vie tant de remises en question,
tant de tâtonnements, tant d'insoumission qu'il se dit
aujourd'hui avoir assez appris, avoir assez aimé pour, au

moins, être apte à communiquer à ses petits-enfants ce sens du merveilleux dont la vie est aussi la princesse prodigue, ce sens des réalités de ces valeurs qu'elle nous donne par le biais de ces faits étranges dont elle jalonne le chemin et qui semblent si impossibles, comme des coïncidences planifiées tant elles sont justes, à la seconde près – sa rencontre avec Luisa en fait partie de même la rencontre de Julie avec Mathieu, leur histoire en somme, suspendue à un hasard si improbable que le fait même que ce soit arrivé est déjà un miracle en soi.

Mais les miracles ne sont-ils pas des évènements si naturels que les lois cosmiques permettent si aisément que le fait même de ne pas en voir les signes évidents efface de la vie le sacré dont elle est pétrie ? Didier le sait, Didier le vit et aujourd'hui à l'âge d'être grand-père, Julie et Mathieu attendant leur premier enfant, Didier sait que sans savoir les tenants et aboutissants de ces trames invisibles qui existent peut-être, il y a des effets qui, s'ils n'y sont pas directement liés, sont alors des signes indéfinissables, incompréhensibles que l'on constate pourtant et qui, s'ils ne sont pas édifiants pour certains, sont pour le moins troublants.

Que la vie s'inscrive dans un contexte aussi spirituel que celui que vit Luisa, qu'elle soit plus pragmatique – et Didier trouve ce mot mal choisi, personne n'est plus pragmatique que Luisa ! – quoi qu'il en soit, quoi qu'elle soit, qui qu'elle soit, c'est de ces correspondances invisibles qui tracent leur cheminement précieux entre les êtres qu'il nous faut témoigner en tant qu'humains. De cela, Didier, de par sa vie, ses erreurs, ses bonheurs et ses rencontres, peut témoigner... de ces signes aussi, impalpables et à

caractère si réaliste et probant, et ce, depuis sa rencontre avec Luisa puis leur mariage.

C'est ce qu'il a envie, en l'aimant, de donner de son expérience personnelle, intérieure, à ce petit enfant qui va débarquer tout neuf. Bien sûr Julie n'a pas eu cette chance, Didier a été un papa tout à fait acceptable et attentif mais quand le trajet intérieur se fait, alors il est difficile d'en dégager les merveilles en même temps, ce n'est qu'après, dans cet élagage de soi-même réussi, dans cette compréhension et ce réenchantement vécus que l'on peut, enfin, prendre un enfant par la main en toute conscience et lui donner ce monde merveilleux enfin acquis d'une vie au service dont chaque acte, chaque parole, chaque œuvre peut, c'est vrai, être utile à tous, au plus grand nombre, à l'humanité.

Et dans cette œuvre qui continue, Didier se voit tout entier, global et ouvert à ces autres mondes parallèles que la fiction peut sans aucune remise en question utiliser parce que l'imagination, humaine, peut en négocier les arabesques incroyables comme des tournants à gérer d'un cœur et d'une âme adultes... ayant dépassé, en les transcendant, les plus vils côtés découverts en eux pour les intégrer. À cet enfant qui arrive, Didier pense déjà, pas pour anticiper une quelconque vision du petit ou de sa relation avec lui, non, il y pense comme à un matériau humain fait de chair et de sang, dont la dimension invisible est sans doute divine, donc à manier avec respect, précaution, comme un cœur de plus à la chaîne immortelle de ces naissances...

— Une âme va se poser pour accomplir et pour aider, mission possible, l'humanité, en vue du bien général, a dit Luisa.

Telle qu'en elle-même elle est,
Vit et Aime,
Luisa, en imposant cette certitude,
L'affirme et en témoigne.

Table des Matières

Première Partie

Deuxième Partie

Troisième Partie

Épilogue

Du même auteur

© Chellabi 2014

Du même auteur

1. Romans

Sur les Traces du Nazaréen
Les liens invisibles (érotique)
Histoire puissance trois
Catherine la solide Insolite
Ouergane
Rama
L'œil de cristal
Chronique d'une Approche Théorique
Au fil des modes et aux toi de la vie
L'Ampli-Roman
En passant par Mimizan
La Gouve
Conte de Jor
Samia et demie
Un Couple en marge
D'ici et D'ailleurs
Octave à Tanger
Vivelle
Dans les creux de la vie
Marouerg
La Maison des non-dits
L'émeraude de Fès
En attendant Aïda
Le voyage d'Amina
Parenthèse à Malte
Set de femmes - Chronique tangéroise
Romantissime
On n'en Meurt pas...
La Ville
Cristal de femme
Rencontre à Madrid
Sur le pont d'un Maroc arc-en-ciel
Une femme au Sud
Une île au bout du Cœur

Asma/Chaïbia - une + une = Une
Tanja la magique
La Nuit du devenir
Face à Face à Tanger (érotique)
Masque Démasque
Un Jour Une Vie
Sur les voies du deuil
La vie en pointillé
Génération
Nadia
Thaïe

2. Contes

Contes de Portes marocaines (gratuit)
Contes d'éthérique et de Vie
Venusia The Lady on Venus
La Branche Magique
Contes Planétaires

3. Pièces de théâtre

Mano
L'Amour en Question

4. Témoignages

L'Infini côté Cœur ou Gary/chellabi
L'amant d'un jour
Hommage à Sri Aurobindo
Lettre d'ailleurs
Codes codés encodés
Un jour en Asie
J'ai le Maroc au cœur
Sous sub conscient
Autoscan
Silence Solitude Service
Dialogue en Solo
L'enfer en technicolor
Chambre 137
De Bric et de Vrac
Mon Actuscan 1 (gratuit)

« De la médecine entre autres... »
Mon Actuscan 2 (gratuit)
« Du temps des gilets jaunes etc... »
Mon Actuscan 3 (gratuit)
« Pour de plus justes relations humaines »
Mon Actuscan 4
« Médecine/Politique - Vie citoyenne - Évolution »
Mon Actuscan 5
« Nos Frères de l'espace, Les mondes et nous... »
Mon Actuscan 6
« L'Amour inconditionnel »
Mon Actuscan 7
« Transformation - Âmes sœurs - Service - Covid 19 »
Mon Actuscan 8
« Feu mon Ami »
Mon Actuscan 9
« Les Hauts de Hurletemps »

5. Essais sociopolitiques

D'une citoyenne - réflexions sur le la les politique(s)
De Shamballa à Rabat
2001 : Les citoyens la politique
Manuel citoyen
Il sera une fois la citoyenneté
Citoyenneté : l'Avenir du Futur
Face : Gouvernance - Pile : Citoyenneté (gratuit)
Rêve pragmatique, Engagement Citoyen
Entre nous commentaires et opinion (gratuit)
Toi l'Enfant (droits de l'enfant) (gratuit)
Supramental Mon Ami (spirituel)
Haut et Clair Sur le fil politique

6. Essais philosophiques

Essai sur la Beauté
Essai sur la Pensée libre
Liberté Bonheur
Pourquoi ? Comment ?
Roman Vie Fiction
Des éclats de diamants dans la boue (social)

7. Enseignement Christique et Énergétique humaine

Le sang du calice de Morya (gratuit)

À Nos disciples

Le Maître en incarnation Les groupes et Shamballa

Christ en soi, Christ en tous, Christ en Vie

Du Silence de Dieu au Principe christique

Le cœur ouvert

... de Shamballa... aux Caraïbes

Livre d'or

Maîtrise initiatique dans l'incarnation

Les Saisons de la Transformation

Expérience et Maîtrise

Sur les pas de Christ et au-delà

La Source et le moyen

La Mère le monde et vous tous

Du rêve ou de son Absence

De l'Esprit au sexe

Unité de synthèse et Magie Divine

L'Envol

Ange ô mon Ange

La 7ème étape

Énergétiquement Vôtre

Réponse aux « channelings »

Transition et Vie

« ... de la Cellule ... »

Le Nomade de l'Amour

Cœur au mon Cœur

Le Yoga du feu

Devas

D'un Point de Vie ésotérique

Cendres de glace - Poussière d'étoiles

Le couple gnostique

Prophètes et Médiateurs

Connexions - Devas Violets

Cœur Kaléidoscope

Originally written in English

Paddy's World (gratuit)

My word again

The Sacred Journey through Empowerment

Translation into English

On the tracks of the Nazarene

The blood of Morya's Chalice (gratuit)

Traducido al español

Una pareja al margen

© Chellabi 2014
Couverture LC
ISBN 978-2-36633-092-2

LCenteur
leila chellabi
contactlc2020@gmail.com